

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

AMAURY

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté. 1
Amaury 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers . . . 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. . . . 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries. 2
Cécile 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais . . . 1
Les Compagnons de Jéhu. 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les Confessions de la marquise. . . . .
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
—La Fille du Marquis. 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants.— La Marquise d'Escoman. 2
Emma Lyonna . . . 5
La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette. 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse. 3
— Une Année à Florence. 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena. 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo. . . 2
— Le Midi de la France. 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes.. 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora.. 1
Propos d'Art et de Cuisine. 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire. 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert. . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

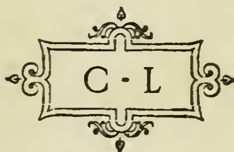
F. Aureau. — Imp. de Lagny.

AMAURY

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

AMAURY

Il y a une chose qui est à peuprès inconnue à tout le reste de l'Europe et qui est particulière à la France, c'est la causerie.

Dans tous les autres pays de la terre, on discute, on parle, on pérore; en France seulement on cause.

Quand j'étais en Italie, en Allemagne ou en Angleterre, et que j'annonçais tout à coup que je partais le lendemain pour Paris, quelques-uns s'étonnaient de ce brusque départ, et demandaient :

— Qu'allez-vous faire à Paris?

— Je vais causer, répondais-je.

Et alors tout le monde s'ébahissait de ce que, fatigué de parler ou d'entendre parler, je faisais cinq cents lieues pour causer.

Les Français seuls comprenaient et disaient :

— Vous êtes bien heureux, vous!

Et quelquefois un ou deux des moins retenus là-bas se détachaient et revenaient avec moi.

En effet, savez-vous quelque chose de plus charmant qu'un de ces petits comités, dans le coin d'un salon élégant, entre cinq à six personnes qui laissent capricieusement aller la parole au gré de leur caprice, suivant et caressant une idée tant

qu'elle leur sourit, l'abandonnant lorsqu'elles en ont épuisé toute la saveur, pour se reprendre à une autre idée qui grandit et se développe à son tour au milieu de la raillerie des uns, des paradoxes des autres, de l'esprit de tous, puis qui, tout à coup, arrivée à l'apogée de son éclat, au zénith de son développement, disparaît, s'évapore, se volatilise comme une bulle de savon au toucher de la maîtresse de la maison, qui, une tasse de thé à la main, s'approche, navette vivante qui porte d'un groupe à l'autre le fil argenté de la causerie générale, recueillant les avis, demandant les opinions, posant des problèmes, et forçant de temps en temps chaque coterie de jeter son mot dans ce tonneau des Danaïdes qu'on appelle la conversation?

Il y a à Paris cinq ou six salons pareils à celui que je viens de décrire, où l'on ne danse pas, où l'on ne chante pas, où l'on ne joue pas, et dont cependant on ne sort jamais qu'à trois ou quatre heures du matin.

Un de ces salons est celui d'un de mes bons amis, M. le comte de M...; quand je dis un de mes bons amis, j'aurais dû dire un des bons amis de mon père, car M. le comte de M..., qui se garde bien de dire son âge, et à qui on ne pense pas, au reste, à le demander, doit avoir de soixante-cinq à soixante-huit ans, quoique, grâce au soin extrême qu'il prend de sa personne, il n'en paraisse pas plus de cinquante; c'est un des derniers et des plus aimables représentants de ce pauvre dix-huitième siècle tant calomnié; ce qui fait qu'il ne croit pas à grand'chose pour son compte, sans que pour cela, comme la plupart des incrédules, il ait la manie de vouloir empêcher les autres de croire.

Il y a en lui deux principes, un qui lui vient du cœur, l'autre qui lui vient de l'esprit, qui se combattent continuellement. Égoïste par système, il est généreux par tempérament. Né dans l'époque des gentilshommes et des philosophes, l'aristocratie corrige en lui le philosophe, il a pu voir encore tout ce qu'il y avait de grand et de spirituel dans le dernier siècle. Rousseau l'a baptisé du titre de citoyen; Voltaire lui a prédit qu'il serait poëte; Franklin lui a recommandé d'être honnête homme.

Il parle de cet implacable 93 comme le comte de Saint-Germain parlait des proscriptions de Sylla et des boucheries de

Néron. Il a regardé passer tour à tour, et du même œil sceptique, les massacreurs, les septembriseurs, les guillotineurs, d'abord dans leur char, puis dans leur charrette. Il a connu Florian et André Chénier, Demoustier et madame de Staël, le chevalier de Bertin et Chateaubriand; il a baisé la main de madame Tallien, de madame Récamier, de la princesse Borghèse, de Joséphine et de la duchesse de Berri. Il a vu grandir Bonaparte et tomber Napoléon. L'abbé Maury l'appelait son écolier, et M. de Talleyrand son élève: c'est un dictionnaire de dates, un répertoire de faits, un manuel d'anecdotes, une mine de mots.

Afin d'être sûr de conserver sa supériorité, il n'a jamais voulu écrire; il raconte, voilà tout.

Aussi, comme je le disais tout à l'heure, son salon est-il un des cinq ou six salons de Paris dans lesquels, quoiqu'il n'y ait ni jeu, ni musique, ni danse, on reste jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Il est vrai que sur ses billets d'invitation il écrit de sa main: « On causera, » comme les autres font imprimer: « On dansera. »

La formule écarte en général les banquiers et les agents de change; mais elle attire les gens d'esprit qui aiment à parler, les artistes qui aiment à écouter, et les misanthropes de toutes classes qui, malgré les prières des maîtresses de maison, n'ont jamais voulu hasarder *un cavalier seul en avant*, et qui prétendent que la contredanse est ainsi nommée parce que c'est le contraire de la danse.

Au reste, il a un talent admirable pour arrêter d'un mot les théories qui peuvent blesser les opinions, ou les discussions qui menacent de devenir ennuyeuses.

Un jour, un jeune homme à longs cheveux et à longue barbe parlait devant lui de Robespierre, dont il exaltait le système, dont il déplorait la mort prématurée, et dont il prédisait la réhabilitation. C'est un homme qui n'a pas été jugé, disait-il.

— Heureusement qu'il a été exécuté, répondit M. le comte de M..., et la conversation en resta là.

Or, il y a un mois à peu près que je me trouvai à l'une de ces soirées, dans laquelle, après avoir à peu près épuisé tous les textes, on arriva, ne sachant plus que dire sans doute, à parler de l'amour. C'était justement dans un de ces moments

où la conversation s'est généralisée, et où l'on échange des mots d'un bout à l'autre du salon.

— Qui est-ce qui parle d'amour? demanda le comte de M...

— C'est le docteur P..., dit une voix.

— Et qu'en dit-il?

— Mais il dit que c'est une congestion cérébrale bénigne, dont on peut guérir avec la diète, des sangsues et la saignée.

— Vous dites cela, docteur?

— Oui; ensuite, la possession vaut mieux : c'est à la fois plus rapide et plus sûr.

— Mais enfin, docteur, supposez que l'on ne possède pas, et supposez qu'on ne s'adresse pas à vous, qui avez trouvé la panacée universelle, mais à quelqu'un de vos confrères, moins versé que vous dans la clinique : Meurt-on d'amour?

— Ma foi! c'est une question qu'il ne faut pas faire aux médecins, mais aux malades, reprit le docteur. Répondez, Messieurs; dites, Mesdames.

On pense bien que sur une aussi grave question les avis se partagèrent.

Les jeunes gens, qui avaient du temps devant eux pour périr de désespoir, répondirent que oui; les vieillards, qui ne pouvaient plus guère succomber qu'aux catarrhes ou à la goutte, répondirent que non; les femmes hochèrent la tête d'un air de doute, mais sans se prononcer : trop fières pour dire non, trop sincères pour dire oui.

Tout le monde tenait tellement à s'expliquer, qu'on finit par ne plus s'entendre.

— Eh bien, dit le comte de M..., je vais vous tirer d'embarras.

— Vous?

— Oui, moi.

— Et comment cela?

— En vous disant l'amour dont on meurt et l'amour dont on ne meurt point.

— Il y a donc plusieurs sortes d'amours? demanda une femme qui, peut-être moins qu'aucune de celles qui étaient là, avait le droit de faire cette question.

— Oui, Madame, répondit le comte; et même, pour le moment, serait-il un peu long de les énumérer.

Revenons donc à la proposition que je vous ai faite : il est minuit bientôt; nous avons encore deux ou trois heures devant nous. Vous êtes assis sur de bons fauteuils, le feu flambe joyeusement dans la cheminée. Au dehors, la nuit est froide et la neige tombe; vous êtes donc dans les conditions où, depuis longtemps, je désirais trouver un auditoire. Je vous tiens, je ne vous lâche plus. Auguste, faites fermer les portes, et revenez avec le manuscrit que vous savez.

Un jeune homme se leva, c'était le secrétaire du comte de M..., garçon charmant et plein de distinction, qu'on disait tout bas être dans la maison à un titre plus intime que celui que nous avons dit, ce que pouvait au reste faire croire l'affection toute paternelle que lui portait le comte de M...

A ce mot de manuscrit, ce furent des exclamations et des empressements a n'en plus finir.

— Pardon, fit le comte, mais il n'y a pas de roman sans préface, et je ne suis pas au bout de la mienne. Vous pourriez croire que je suis l'inventeur de cette histoire, et je tiens à établir, avant toute chose, que je n'ai jamais rien inventé. Voici donc comment la susdite histoire m'est tombée entre les mains. Exécuteur testamentaire d'un mien ami, mort il y a dix-huit mois, j'ai, parmi ses papiers, trouvé des mémoires; seulement, il les écrivait, je dois le dire avant tout, non sur la vie des autres, mais sur la sienne propre. C'était un médecin : aussi, je vous en demande pardon, ces mémoires ne sont-ils rien autre chose qu'une longue autopsie. Oh! ne vous effrayez pas, Mesdames : autopsie morale, autopsie faite, non pas avec le scalpel, mais avec la plume, une de ces autopsies du cœur auxquelles vous aimez tant à assister.

Un autre journal, qui n'était pas de son écriture, était mêlé à ses souvenirs comme la biographie de Kressler aux méditations du chat Muur. Je reconnus cette écriture : c'était celle d'un jeune homme que j'avais rencontré souvent chez lui, et dont il était le tuteur.

Ces deux manuscrits, qui, séparément, ne faisaient qu'une histoire inintelligible, se complétaient l'un par l'autre; je les ai lus, et je trouvai l'histoire assez, comment dirai-je? assez humaine. J'y avais pris un grand intérêt; et comme, en ma qualité de sceptique, vous savez tous que c'est la réputation qu'on m'a faite, heureux ceux à qui on fait une réputation

quelconque; et comme, dis-je, en ma qualité de sceptique, je ne prends pas grand intérêt à grand'chose, je pensai que si ce récit, qui m'avait bien pris le cœur, pardon, docteur, si je me sers de ce mot; je sais que, dans ce sens, le cœur n'existe pas, mais il faut bien se servir des locutions usitées, sans cela on deviendrait inintelligible; je pensai donc que si ce récit m'avait pris le cœur, à moi sceptique, il pourrait bien produire le même effet sur mes contemporains; puis, il faut vous le dire, une petite vanité me chatouillait : c'était de perdre, en écrivant, ma réputation d'homme d'esprit, comme cela est arrivé à M..., je ne me rappelle plus son nom, vous savez, qui est devenu conseiller d'État... Je me mis donc à classer les deux journaux, à les numéroter selon la place qu'ils devaient occuper, pour que le récit eût un sens; puis j'effaçai les noms propres pour leur en substituer de mon invention; puis, enfin, je parlai à la troisième personne au lieu de les laisser parler à la première, et un beau matin, sans que je m'en fusse douté, je me trouvai à la tête de deux volumes.

— Que vous n'avez point fait imprimer, parce que plusieurs des personnages vivent encore, sans doute?

— Non, ah! mon Dieu, non. Ce n'est point là la raison : des deux personnages principaux, l'un est trépassé depuis dix-huit mois, et l'autre a quitté Paris depuis quinze jours. Or, vous êtes trop occupés et trop oublieux pour reconnaître un mort et un absent, si ressemblants que soient leurs portraits. C'est donc un tout autre motif qui m'a retenu.

— Et lequel?

— Chut! ne dites cela ni à Lamennais, ni à Béranger, ni à Alfred de Vigny, ni à Soulié, ni à Balzac, ni à Deschamps, ni à Sainte-Beuve, ni à Dumas, mais j'ai promesse pour un des premiers fauteuils vacants à l'Académie, si je continue à ne rien faire. Une fois reçu, on me laisse libre.

Auguste, mon ami, continua le comte de M... en s'adressant au jeune homme qui venait de rentrer avec le manuscrit, asseyez-vous, et lisez : nous vous écoutons.

Auguste s'assit, puis on toussa, on remua les fauteuils, on s'accouda sur les divans, et lorsque tout le monde eut pris ses aises, au milieu du plus profond silence, le jeune homme lut ce qui suit :

I

Vers le commencement de mai de l'année 1838, et comme dix heures du matin venaient de sonner, la porte cochère d'un petit hôtel de la rue des Mathurins s'ouvrit et donna passage à un jeune homme monté sur un beau cheval alezan, dont les jambes fines et dont le cou un peu allongé trahissaient l'origine anglaise; derrière lui, et par la même porte du même hôtel, sortit, à une distance convenable, un domestique vêtu de noir, et monté comme lui sur un cheval de race, mais dans lequel cependant l'œil d'un amateur devait reconnaître moins de sang que dans le premier.

Ce cavalier, qui n'avait besoin que de se montrer pour être rangé tout d'abord dans cette classe d'individus auxquels, en imitation de nos voisins d'outre-mer, la langue du monde a donné le titre de *lions*, était un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'une mise si simple et en même temps si recherchée, qu'elle dénonçait dans celui qui la portait ces habitudes aristocratiques qu'on tient de la naissance seule et qu'aucune éducation ne saurait créer là où elles n'existent pas naturellement.

Il est juste de dire aussi que sa physionomie répondait admirablement à cette mise et à cette tournure, et qu'il eût été difficile de rêver quelque chose de plus élégant et de plus fin que ce visage encadré dans des cheveux et dans des favoris noirs, et auquel une pâleur mate et juvénile donnait un caractère tout particulier de distinction. Aussi, ce jeune homme, dernier rejeton d'une des plus anciennes familles de la monarchie, portait-il un de ces vieux noms qui vont s'éteignant tous les jours et qu'on ne trouvera bientôt plus que dans l'histoire : il s'appelait Amaury de Léoville.

Maintenant, si de l'investigation extérieure nous passons à l'investigation intime, de l'aspect physique au sentiment

moral, des apparences à la réalité, nous verrons que la sérénité de ce visage est en harmonie avec la situation du cœur dont il est le miroir. Ce sourire, qui de temps en temps se dessine sur ses lèvres et qui répond à la rêverie de son âme, est le sourire de l'homme heureux.'

Or, suivons donc cet homme si largement doué, qu'il a reçu à la fois naissance et fortune, jeunesse et distinction, beauté et bonheur ; car c'est le héros de notre histoire.

Après avoir, en sortant de chez lui, mis son cheval au petit trot ; après avoir, toujours marchant du même pas, atteint le boulevard, dépassé la Madeleine, enfilé le faubourg Saint-Honoré, il arriva rue d'Angoulême.

Là, un léger mouvement d'arrêt donna à son cheval une allure plus lente, tandis que ses yeux, jusqu'alors vagues et indifférents, commencèrent à se fixer vers un point de la rue dans laquelle il entrait.

Ce point de la rue était un charmant petit hôtel situé entre une cour pleine de fleurs et fermée par une grille, et un de ces vastes jardins que notre industrieux Paris voit de jour en jour disparaître pour faire place à ces masses de pierre sans air, sans espace et sans verdure qu'on appelle si improprement des maisons. Parvenu à cet endroit, le cheval s'arrêta tout seul comme obéissant à une habitude prise ; mais après avoir jeté un long regard sur deux fenêtres, dont les rideaux hermétiquement fermés s'opposaient à toute indiscrète investigation, le jeune homme continua son chemin, non sans retourner plus d'une fois la tête en arrière, non sans s'assurer à sa montre qu'il n'était pas encore l'heure qui sans doute devait lui ouvrir les portes de cet hôtel.

Dès lors il s'agissait visiblement, pour notre jeune homme, de tuer le temps : il descendit d'abord chez Lepage, puis là s'amusa à casser quelques poupées, passa aux œufs et des œufs aux mouches.

Tout exercice d'adresse éveille l'amour-propre. Or, quoique le tireur n'eût d'autres spectateurs que les garçons, comme il tirait admirablement et que ceux-ci, qui n'avaient rien à faire, restaient groupés pour le voir, il gagna à peu près trois quarts d'heure à cet exercice ; après quoi il remonta à cheval, prit au trot le chemin du Bois, et en quelques minutes se trouva à l'allée de Madrid. Là, il rencontra un de ses amis,

avec lequel il causa du dernier steeple-chase et des prochaines courses de Chantilly, ce qui lui fit encore passer une demi-heure.

Enfin, un troisième promeneur, que l'on trouva à la porte Saint-James, et qui arrivait depuis trois jours d'Orient, parla avec tant d'intérêt de la vie intérieure qu'il avait menée au Caire et à Constantinople, qu'une heure s'écoula encore sans trop d'impatience. Mais cette heure écoulée, notre héros ne put y tenir davantage, et prenant congé de ses deux amis, il remit son cheval au galop, et, sans s'arrêter ni changer d'allure, il revint du même trait à l'extrémité de la rue d'Angoulême qui donne dans les Champs-Élysées.

Là, il s'arrêta, regarda sa montre, et voyant qu'elle marquait une heure, il descendit de cheval, jeta la bride au bras de son domestique, s'avança vers la maison devant laquelle il s'était arrêté le matin, et sonna.

Si Amaury avait éprouvé quelque crainte, cette crainte eût pu paraître bizarre, car au sourire successif qui, à sa vue, apparut sur les lèvres des domestiques, depuis le concierge qui lui ouvrit la porte de la grille jusqu'au valet de chambre qui se tenait dans le vestibule, on eût pu voir que le jeune homme était familier de la maison.

Aussi, quand le visiteur demanda si M. d'Avrigny était visible, le domestique lui répondit comme à quelqu'un qui peut passer par-dessus certaines convenances sociales.

— Non, monsieur le comte, mais les dames sont au petit salon.

Puis, comme il allait prendre les devants pour annoncer le jeune homme, celui-ci lui fit signe que cette formalité était chose inutile. Amaury, en homme qui sait le chemin, prit donc un petit couloir sur lequel s'ouvraient toutes les portes de dégagement, et en un instant fut à celle du petit salon, qui, entre-bâillée qu'elle était, permit à son regard de pénétrer librement dans l'intérieur.

Un instant il s'arrêta sur le seuil.

Deux jeunes filles de dix-huit à dix-neuf ans étaient assises presque en face l'une de l'autre et brodaient au même métier, tandis que dans l'embrasure d'une fenêtre une vieille gouvernante anglaise, au lieu de lire, regardait ses deux élèves.

C'est que jamais la peinture, cette reine des arts, n'avait re-

produit un groupe plus charmant que celui que formaient, en se touchant presque, les têtes des deux jeunes filles, si parfaitement opposées d'aspect et de caractère, que l'on eût dit que Raphaël lui-même les avait rapprochées l'une de l'autre pour faire une étude de deux types également gracieux, quoique contrastant l'un avec l'autre.

En effet, l'une des deux jeunes filles, blonde et pâle, aux longs cheveux bouclés à l'anglaise, aux yeux bleus, au col peut-être un peu exagéré, semblait une frêle et transparente vierge ossianique, faite pour glisser sur les vapeurs que le vent du nord roule au front des montagnes arides de l'Écosse ou des brumeuses plaines de la Grande-Bretagne ; c'était une de ces visions demi-humaines, demi-féeriques, comme Shakspeare seul en a eu, et qu'à force de génie il est parvenu à faire passer du fantastique à la réalité, délicieuses créations que nul n'avait devinées avant sa naissance, que nul n'a atteintes depuis sa mort, et qu'il a baptisées des doux noms de Cordélia, d'Ophélie ou de Miranda.

L'autre, au contraire, aux cheveux noirs et nattés, dont la double tresse encadrait le visage rosé, aux yeux étincelants, aux lèvres de pourpre, aux mouvements vifs et décidés, semblait une de ces jeunes filles au teint doré par le soleil de l'Italie que Boccace rassemble dans la villa Palmieri, pour écouter les joyeux contes du *Décameron*. En elle tout était vie et santé ; l'esprit qui ne pouvait sortir par sa bouche pétillait dans son regard ; sa tristesse, car il n'y a physionomie si joyeuse qui de temps en temps ne s'assombrisse, sa tristesse ne pouvait voiler entièrement l'expression habituellement riante de son visage. A travers sa mélancolie, on devinait son sourire, comme à travers un nuage d'été on sent encore le soleil.

Telles étaient les deux jeunes filles qui, comme nous l'avons dit, assises en face l'une de l'autre et penchées au même métier, faisaient éclore sous leurs aiguilles un bouquet de fleurs, dans lequel, toujours fidèles à leur caractère, l'une créait le lis blanc et les pâles jacinthes, tandis que l'autre animait de leurs vives couleurs les tulipes, les oreilles d'ours et les œillets.

Après une ou deux minutes de muette contemplation, Amaury poussa la porte.

Au bruit qu'il fit, les deux jeunes filles se retournèrent et poussèrent un petit cri, comme eussent fait deux gazelles surprises ; seulement, une vive, mais fugitive nuance de carmin monta aux yeux de la jeune fille aux cheveux blonds, tandis qu'au contraire sa compagne pâlit imperceptiblement.

— Je vois bien que j'ai eu tort de ne point me faire annoncer, dit le jeune homme en s'avançant vivement vers la jeune fille blonde, sans s'occuper de son amie, car je vous ai fait peur, Madeleine. Pardonnez-moi, je me crois toujours le fils adoptif de M. d'Avrigny, et j'en agis dans cette maison comme si j'avais encore le droit d'être un de ses commensaux.

— Et vous faites bien, Amaury, répondit Madeleine. D'ailleurs, vous voudriez faire autrement que vous ne le pourriez pas, je crois ; on ne perd pas ainsi en six semaines des habitudes de dix-huit ans. Mais dites donc bonjour à Antoinette...

Le jeune homme tendit, en souriant, sa main à la jeune fille brune.

— Excusez-moi, dit-il, chère Antoinette ; mais je devais d'abord demander pardon de ma maladresse à celle que ma maladresse avait effrayée ; j'ai entendu le cri de Madeleine, et je suis accouru à elle.

Puis se retournant vers la gouvernante :

— Mistress Brown, dit-il, tous mes compliments...

Antoinette sourit avec une légère nuance de tristesse en serrant la main du jeune homme, car elle pensa en elle-même qu'elle aussi avait poussé un cri pareil à celui de Madeleine, mais qu'Amaury ne l'avait pas entendu.

Quant à mistress Brown, elle n'avait rien vu, ou plutôt elle avait tout vu, mais son regard s'était arrêté à la surface des choses.

— Ne vous excusez pas, monsieur le comte, dit-elle ; il serait bon, au contraire, que l'on fît souvent ce que vous venez de faire, ne fût-ce que pour guérir cette belle enfant de ses folles terreurs et de ses subits tressaillements. Savez-vous à quoi cela tient ? à ses rêveries. Elle s'est fait un monde à elle, dans lequel elle se retire aussitôt qu'on cesse de la maintenir dans le monde réel. Que se passe-t-il dans ce monde-là ? je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que si cela continue, elle finira par abandonner l'un pour l'autre, et alors ce

sera le rêve qui deviendra sa vie, tandis que sa vie deviendra le rêve.

Madeleine leva sur le jeune homme un long et doux regard qui voulait dire :

— Vous savez bien à qui je pense quand je rêve, n'est-ce pas, Amaury ?

Antoinette vit ce regard, elle demeura un instant debout et hésitante, puis, au lieu de se remettre au métier, elle alla s'asseoir devant le piano et laissa aller ses doigts sur les touches, jouant de mémoire une fantaisie de Thalberg.

Madeleine se remit à l'ouvrage, et Amaury s'assit près d'elle.

II

— Quel supplice, chère Madeleine, dit tout bas Amaury, d'être maintenant si rarement seuls et libres ! Est-ce donc le hasard qui dispose les choses ainsi ? est-ce un ordre donné par votre père ?

— Hélas ! je n'en sais rien, mon ami, répondit la jeune fille, mais croyez bien que je souffre comme vous. Quand nous pouvions nous voir tous les jours et à chaque heure du jour, nous ne connaissions pas notre bonheur ; comme en toute chose, il nous a fallu l'ombre pour nous faire regretter le soleil.

— Mais ne pourriez-vous dire à Antoinette, ou du moins lui faire comprendre qu'elle nous rendrait un grand service en éloignant de temps en temps cette bonne mistress Brown, qui reste ici plutôt par habitude que par prudence, et qui, d'ailleurs, je le crois, n'a pas reçu l'ordre positif de nous garder à vue ?

— J'en ai eu vingt fois l'idée, Amaury ; mais je ne sais vraiment à quoi attribuer le sentiment qui me retient. Au moment où j'ouvre la bouche pour parler de vous à ma cousine, la voix me manque, et cependant que lui apprendrais-je de nouveau ? elle sait bien que je vous aime.

— Et moi aussi, Madeleine; mais j'ai besoin de vous l'entendre dire à haute voix. Tenez, j'ai bien du bonheur à vous voir, mais, en vérité, je crois que j'aimerais mieux me priver de ce bonheur que de vous voir devant des étrangers, devant des gens froids et indifférents qui vous forcent à déguiser votre voix et à composer votre visage, et même dans ce moment-ci je ne puis vous dire ce que je souffre de cette contrainte.

Madeleine se leva en souriant.

— Amaury, dit-elle, voulez-vous m'aider à cueillir dans le jardin et dans la serre quelques fleurs? J'ai commencé a peindre un bouquet, et comme celui d'hier est fané, je voudrais le renouveler.

Antoinette se leva vivement.

— Madeleine, dit-elle en échangeant avec la jeune fille un regard d'intelligence, tu as tort de sortir par ce temps gris et froid. Laisse-moi me charger de ce soin, et je m'en acquitterai avec une intelligence qui me fera honneur. Ma chère mistress Brown, dit-elle, faites-moi le plaisir d'aller prendre dans la chambre de Madeleine le bouquet que vous trouverez sur la petite table ronde de Boule, dans un vase du Japon, et de me l'apporter dans le jardin; ce n'est qu'en voyant celui-là que je puis composer l'autre exactement de la même façon.

A ces mots, Antoinette sortit par une des fenêtres du salon qui faisait porte, et descendit dans le jardin par le perron, tandis que mistress Brown, qui n'avait reçu aucun ordre à l'endroit des deux jeunes gens et qui connaissait les liens qui les unissaient l'un à l'autre depuis leur enfance, sortait par une porte latérale sans faire aucune objection.

Amaury suivit la bonne gouvernante des yeux, puis aussitôt qu'il se vit seul avec la jeune fille, il lui saisit la main.

— Enfin, chère Madeleine, lui dit-il avec l'expression du plus ardent amour, nous voilà donc seuls un instant! Hâtez-vous de me regarder, de me dire que vous m'aimez toujours; car, en vérité, depuis le changement étrange de votre père à mon égard, je commence à douter de tout. Oh! quant à moi, vous savez que je suis à vous corps et âme; quant à moi enfin, vous savez si je vous aime!

— Oh! oui, dit la jeune fille avec un de ces soupirs joyeux qui soulèvent une poitrine oppressée; oui, dites-moi que vous

m'aimez, car il me semble que, frêle créature que je suis, c'est votre amour seul qui me fait vivre. Voyez-vous, Amaury, quand vous êtes là, je respire et je me sens forte. Avant votre arrivée ou après votre départ, l'air me manque ; et vous êtes bien souvent absent depuis que vous n'habitez plus avec nous. Quand donc aurai-je le droit de ne plus vous quitter, vous mon souffle, vous mon âme !

— Écoutez, Madeleine, quoi qu'il puisse arriver, ce soir même j'écrirai à votre père.

— Et que voulez-vous qui arrive, sinon que les projets de notre enfance se réalisent enfin ? Depuis que vous avez eu vingt ans et moi quinze, n'avons-nous pas été habitués à nous sentir destinés l'un à l'autre ? Écrivez hardiment à mon père, Amaury, et vous verrez qu'il ne résistera pas, d'un côté à votre lettre, et de l'autre à ma prière.

— Je voudrais partager votre confiance, Madeleine ; mais, en vérité, depuis quelque temps votre père change singulièrement à mon égard. Après m'avoir traité quinze ans comme son fils, n'en est-il pas venu peu à peu à ne voir en moi qu'un étranger ? Après avoir été dans cette maison comme votre frère, n'en suis-je pas arrivé à vous faire pousser un cri lorsque j'entre maintenant sans être annoncé ?

— Ah ! ce cri, c'était un cri de joie, Amaury ; votre présence ne me surprend jamais, je l'attends toujours ; mais je suis si faible, si nerveuse, que toutes mes sensations se trahissent par des mouvements extrêmes. Il ne faut pas faire attention à cela, mon ami, il faut me traiter comme cette pauvre sensitive que nous nous amusions à tourmenter l'autre jour, sans songer qu'elle a sa vie à elle comme nous avons la nôtre, et que nous lui faisions bien mal peut-être. Eh bien, moi je suis comme elle, votre présence me fait éprouver le bien-être qu'autrefois je ressentais, enfant, sur les genoux de ma mère. Dieu, en me la reprenant, vous a offert à moi pour la continuer. Je lui dois ma première vie, je vous dois la seconde. Elle m'a fait naître au jour du monde, vous au jour de l'âme ; Amaury, pour que je renaisse tout à vous, regardez-moi souvent.

— Oh ! toujours, toujours ! s'écria Amaury en saisissant la main de la jeune fille et en y appuyant ses lèvres ardentes. Oh ! Madeleine, je t'aime, je t'aime !

Mais au contact de ce baiser la pauvre enfant se leva toute

frémissante et fiévreuse, et posant la main sur son cœur :

— Oh ! pas ainsi, pas ainsi ! dit-elle, votre voix est trop passionnée et me bouleverse tout entière ; vos lèvres me brûlent. Ménagez-moi, je vous en prie. Rappelez-vous la pauvre sensitive ; j'ai été hier pour la revoir, elle était morte.

— Eh bien, Madeleine, eh bien, comme vous voudrez. Asseyez-vous, Madeleine, et laissez-moi me mettre sur ce coussin à vos pieds ; et puisque mon amour vous fait mal, eh bien, je me contenterai de causer fraternellement cœur à cœur avec vous. Oh ! merci, mon Dieu ! Voilà vos joues qui reprennent leur teinte ordinaire ; elles n'ont plus l'éclat étrange qui me frappait tout à l'heure, ni la morne pâleur qui les couvrait à mon arrivée. Vous êtes mieux, vous êtes bien, Madeleine, ma sœur, mon amie !

La jeune fille se laissa tomber sur le fauteuil plutôt qu'elle ne s'assit, appuyée sur son bras, inclinant en avant son visage voilé de ses longs cheveux blonds, dont l'extrémité des boucles venait se jouer au front du jeune homme.

Placée ainsi, son haleine se confondait avec celle de son amant.

— Oui, dit-elle, oui, Amaury, vous me faites rougir et pâlir à votre volonté ! Vous êtes pour moi ce qu'est le soleil aux fleurs.

— Oh ! quelle ivresse de vous vivifier ainsi avec un coup d'œil ! de vous ranimer ainsi avec un mot ! Madeleine, je vous aime, je vous aime !

Il y eut entre les deux jeunes gens un moment de silence, pendant lequel leur âme tout entière semblait s'être concentrée dans leur regard.

Tout à coup un léger bruit se fit entendre dans le salon. Madeleine releva la tête, Amaury se retourna.

M d'Avrigny, debout derrière eux, les examinait dans une attitude sévère.

— Mon père ! s'écria Madeleine en se rejetant en arrière.

— Mon cher tuteur !... dit avec embarras Amaury en se relevant et en saluant.

M. d'Avrigny, sans répondre, ôta lentement ses gants, posa son chapeau sur un fauteuil, et de la même place et après un instant de silence qui fut une heure de supplice pour les deux jeunes gens :

— Vous encore, Amaury ! dit-il d'une voix brève et saccadée; savez-vous que vous deviendrez un très-habile diplomate si vous continuez ainsi à étudier la politique dans les boudoirs, et à vous rendre compte des besoins et des intérêts des peuples en regardant faire de la tapisserie ! Vous ne resterez pas longtemps simple attaché, et vous passerez immédiatement premier secrétaire à Londres ou à Saint-Pétersbourg, si vous approfondissez si à propos les ressources de la pensée des Talleyrand et des Metternich dans la compagnie d'une pensionnaire.

— Monsieur, répondit Amaury avec un mélange d'amour filial et de fierté blessée, il se peut qu'à vos yeux je néglige un peu les études de la carrière à laquelle vous avez bien voulu me destiner, mais le ministre ne s'est jamais aperçu de cette négligence, et hier, sur la lecture d'un travail qu'il m'avait demandé...

— Le ministre vous a fait demander un travail, à vous ! et sur quoi ? sur la formation d'un second jockey-club, sur les éléments de la boxe ou de l'escrime, sur les règles du sport en général, ou du steeple-chase en particulier. Oh ! alors je ne m'étonne plus de sa satisfaction.

— Mais, mon cher tuteur, reprit Amaury avec un léger sourire, oserai-je vous faire observer que tous ces talents d'agrément auxquels vous me reprochez de me livrer, c'est à votre sollicitude presque paternelle que je les dois ? Les armes et l'équitation, vous me l'avez toujours dit, sont, avec les quelques langues étrangères que je parle, le complément de l'éducation d'un gentilhomme au dix-neuvième siècle.

— Oui, je le sais bien, Monsieur, quand il fait de ces talents une distraction à des travaux sérieux, mais non des travaux sérieux une espèce d'ombre au plaisir. Ah ! que vous êtes bien le type des hommes de notre époque, qui se figurent savoir tout de science infuse sans avoir rien appris ; qui, parce qu'ils ont été une heure à la Chambre le matin, une heure à la Sorbonne l'après-midi, une heure au spectacle le soir, se posent en Mirabeau, en Cuvier et en Geoffroy, jugeant tout du haut de leur génie, et laissant tomber dédaigneusement leurs arrêts de salon dans la balance où se pèsent les destinées du monde ! Le ministre vous a fait des compliments hier, dites-vous ? eh bien ! allez vivre sur ces

glorieuses espérances, escomptez ces éloges pompeux, et au jour de l'échéance le sort vous fera banqueroute. Parce qu'à vingt-trois ans, piloté par un tuteur commode, vous vous êtes trouvé docteur en droit, bachelier ès lettres, attaché d'ambassade; parce que vous allez aux galas de la cour avec un habit brodé d'or au collet; parce qu'on vous a promis la croix de la Légion d'honneur peut-être, comme à tous ceux qui ne l'ont pas encore, il vous semble que tout est fait et que vous n'avez plus qu'à attendre la fortune. Je suis riche, dites-vous, donc je puis rester inutile; et, d'après ce beau raisonnement, votre titre de gentilhomme vous devient un brevet d'oisiveté.

— Mais, cher père, s'écria Madeleine, effrayée de la chaleur croissante des paroles de M. d'Avrigny, que dites-vous donc là? Je ne vous ai jamais entendu parler ainsi à Amaury.

— Monsieur! Monsieur! balbutiait le jeune homme.

— Oui, reprit M. d'Avrigny avec un accent plus calme mais plus amer, mes reproches vous blessent d'autant plus qu'ils sont mérités, n'est-ce pas? Il faut vous y habituer cependant, si vous continuez à mener cette vie sans but que vous menez, ou bien il faut renoncer à voir un tuteur maussade et exigeant. Oh! vous n'êtes émancipé que d'hier, mon pupille. Les droits que mon vieil ami le comte de Léoville m'a légués sur vous n'existent plus selon la loi, mais n'ont pas cessé selon la morale, et je dois vous avertir que dans nos temps de troubles, où biens et honneurs dépendent d'un caprice de la foule ou d'une émeute populaire, il ne faut compter que sur soi-même, et que tout millionnaire et tout comte que vous êtes, un père de famille haut placé ferait prudemment en vous refusant sa fille, et en considérant vos triomphes aux courses et vos grades aux jockey-club comme des garanties fort peu solides.

M. d'Avrigny s'exaltait de sa parole, il marchait à grands pas sans regarder ni sa fille tremblante comme la feuille, ni Amaury debout et les sourcils froncés.

Les yeux du jeune homme, que le respect avait peine à contenir, erraient de M. d'Avrigny irrité, sans qu'il pût comprendre la cause de cette irritation, à Madeleine stupéfaite comme lui.

— Mais vous n'avez donc pas compris, continua M. d'Avrigny en s'arrêtant devant les deux jeunes gens, devenus muets devant cette colère inattendue, vous n'avez donc pas compris, mon cher Amaury, pourquoi je vous avais prié de ne pas demeurer plus longtemps avec nous? C'est qu'il ne sied pas à un jeune homme de nom et de fortune de consumer son temps à des papotages avec de petites filles; c'est que ce qui convient à douze ans devient ridicule à vingt-trois; c'est qu'après tout, l'avenir de ma fille, quoiqu'il n'ait rien à démêler avec le vôtre, peut souffrir comme le vôtre de ces perpétuelles visites.

— Oh! Monsieur, Monsieur! s'écria Amaury, mais ayez donc pitié de Madeleine; vous voyez bien que vous la tuez!

En effet, plus blanche qu'une statue, Madeleine était tombée sans mouvement sur son fauteuil, frappée au cœur par les terribles paroles de son père.

— Ma fille! ma fille! s'écria M. d'Avrigny en devenant aussi pâle qu'elle, ma fille! Ah! c'est vous qui la ferez mourir, Amaury.

Et, s'élançant vers Madeleine, il la prit dans ses bras comme il eût fait d'un enfant, et l'emporta dans la chambre voisine.

Amaury voulut le suivre.

— Restez, Monsieur, dit-il en l'arrêtant sur la porte, restez, je vous l'ordonne.

— Mais, s'écria Amaury les mains jointes, mais elle a besoin de secours!

— Eh bien! dit M. d'Avrigny, ne suis-je pas médecin?

— Pardon, Monsieur, balbutia Amaury; c'est que je croyais... c'est que je n'aurais pas voulu m'éloigner avant de savoir...

— Grand merci, mon cher... grand merci de votre intérêt. Mais, soyez tranquille, Madeleine reste avec son père, et mes soins ne lui manqueront pas. Ainsi donc, portez-vous bien, et adieu!

— Au revoir! dit le jeune homme.

— Adieu! reprit M. d'Avrigny avec un regard glacé, et, du pied, il poussa la porte, qui se referma sur lui et sur Madeleine.

Amaury demeura à la place où il était, immobile, anéanti.

En ce moment, on entendit retentir la sonnette qui appelait la femme de chambre; en même temps, Antoinette rentra avec mistress Brown.

— Mon Dieu! s'écria Antoinette, qu'avez-vous donc, Amaury, et d'où vient que vous êtes si pâle et si défait? Où est Madeleine?

— Mourante! mourante! s'écria le jeune homme. Allez, mistress Brown, allez près d'elle, elle a besoin de vos secours.

Mistress Brown s'élança dans la chambre qu'Amaury lui montrait de la main.

— Mais vous, lui dit Antoinette, pourquoi n'entrez-vous pas?

— Parce qu'il m'a chassé, Antoinette! s'écria Amaury.

— Qui cela?

— Lui, M. d'Avrigny, le père de Madeleine.

Et, prenant son chapeau et ses gants, le jeune homme s'élança comme un fou hors de l'appartement.

III

En rentrant chez lui, Amaury trouva un de ses amis qui l'attendait.

C'était un jeune avocat, son camarade de collége à Sainte-Barbe, puis ensuite de droit et de baccalauréat. Il était du même âge à peu près qu'Amaury; seulement, quoique jouissant d'une fortune indépendante, c'est-à-dire d'une vingtaine de mille livres de rente à peu près, il était d'une famille plébéienne et sans aucune illustration dans les siècles passés.

On l'appelait Philippe Auvray.

Amaury avait été prévenu par son valet de chambre de cette visite intempestive, et un instant il avait pensé à monter directement à sa chambre et à laisser attendre Philippe jusqu'à ce qu'il se lassât d'attendre.

Mais Philippe était un si bon garçon, qu'Amaury pensa

que ce serait pitié que de le traiter ainsi. Il entra donc dans le petit cabinet de travail où son ami avait été introduit.

En l'apercevant, Philippe se leva et vint à lui.

— Pardieu ! mon cher, lui dit le jeune avocat, je t'attends depuis près d'une heure. Je commençais à désespérer et j'allais quitter la place, ce que j'eusse fait, au reste, depuis longtemps, si je n'avais un service de la plus haute importance à te demander.

— Mon cher Philippe, dit Amaury, tu sais comme je t'aime, tu ne te blesseras donc pas de ce que je vais te dire. As-tu perdu au jeu, ou as-tu un duel ? les deux seules choses qui ne puissent se remettre ; faut-il que tu payes aujourd'hui ? faut-il que tu te battes demain ? Dans les deux cas, ma bourse et ma personne sont à ta disposition.

— Non, dit Philippe, c'est pour une chose beaucoup plus importante, mais évidemment moins pressée.

— En ce cas, mon ami, dit Amaury, il m'arrive dans ce moment une de ces choses qui bouleversent complétement un homme. A peine si j'ai l'esprit à moi. Ce que tu me diras, vois-tu, malgré toute l'amitié que je te porte, ce seraient autant de paroles perdues.

— Pauvre ami, dit Philippe ; mais, de mon côté, puis-je quelque chose pour toi ?

— Rien, que de remettre à deux ou trois jours la confidence que tu venais me faire ; rien, que de me laisser seul avec moi-même et l'événement qui m'arrive.

— Toi malheureux ! Amaury malheureux avec un des plus beaux noms et une des plus belles fortunes de France ! Malheureux, quand on est comte de Léoville et qu'on a cent mille livres de rente ! Ma foi ! je t'avoue qu'il faut que ce soit toi qui me le dises pour que je le croie.

— Eh bien, c'est cependant ainsi, mon cher ; oui... oui... malheureux... bien malheureux ! et il me semble que c'est lorsque nos amis sont malheureux qu'il faut les laisser seuls avec leur douleur. Philippe, tu n'as jamais été malheureux, si tu ne comprends pas cela.

— Que je comprenne ou non, quand tu me demandes quelque chose, Amaury, tu sais bien que mon habitude est de faire ce que tu me demandes. Tu veux être seul, pauvre ami, adieu, adieu !

— Adieu! dit Amaury, en tombant dans un fauteuil.

Puis, comme Philippe sortait :

— Philippe, dit-il, préviens mon valet de chambre que je n'y suis pour personne, et que je lui défends d'entrer sans que je l'appelle. Je ne veux pas voir figure humaine.

Philippe fit signe à son ami qu'il allait s'acquitter de la commission, et, après l'avoir faite, s'éloigna, cherchant vainement dans son esprit quelle circonstance étrange avait pu faire tomber Amaury dans un si profond accès de misanthropie.

Quant à Amaury, dès qu'il fut seul, il laissa aller sa tête dans ses deux mains, tâchant de se rappeler en quoi il avait pu mériter la colère de son tuteur, mais sans rien retrouver dans sa mémoire, si scrupuleusement qu'il l'interrogeât, qui pût lui donner l'explication de cette colère inattendue qui tout à coup avait grondé sur lui, et cependant, en un instant, toute sa vie écoulée repassait jour par jour devant lui.

Amaury, nous l'avons dit, était un de ces hommes doués sous tous les rapports.

La nature, en le créant, l'avait fait beau, élégant et distingué, et son père, en mourant, lui avait laissé un vieux nom qui avait retrempé son lustre monarchique aux guerres de l'Empire, une fortune de plus d'un million et demi confiée aux soins de M. d'Avrigny, un des médecins les plus distingués de l'époque, et qu'une ancienne amitié liait à son père.

De plus, il avait vu sa fortune, habilement dirigée par son tuteur, s'augmenter de près d'un tiers entre ses mains.

Mais ce n'était pas assez que M. d'Avrigny se fût occupé avec soin des intérêts pécuniaires de son pupille, il avait veillé lui-même sur son éducation, comme il eût veillé sur celle de son propre fils.

Il en résulta qu'Amaury, élevé près de Madeleine, de trois ou quatre ans seulement plus âgé qu'elle, s'était pris d'une tendresse profonde pour celle qui le regardait comme son frère, et d'un amour plus que fraternel pour celle qu'il avait longtemps appelée sa sœur.

Aussi, dès leur jeunesse, les deux enfants avaient formé, dans l'innocence de leur âme et dans la pureté de leur cœur, le beau projet de ne jamais se quitter.

L'amour immense que M. d'Avrigny avait reporté de sa femme, morte à vingt-deux ans de la poitrine, sur sa fille, son unique enfant, le sentiment presque paternel qu'Amaury sentait lui avoir inspiré, faisaient que les jeunes gens n'avaient pas douté un instant de l'assentiment de M. d'Avrigny.

Tout avait donc concouru à les bercer de l'espérance d'un seul et même avenir, et c'était l'objet éternel de leurs entretiens depuis que tous deux avaient vu clair dans leur propre cœur.

Les absences continuelles de M. d'Avrigny, qui était forcé de se donner presque en entier à sa clientèle, à l'hôpital dont il était le directeur, à l'Institut dont il était membre, leur laissaient, au reste, tout le temps de bâtir de charmants châteaux de cartes auxquels la mémoire du passé et l'espérance de l'avenir donnaient l'apparente solidité d'édifices de granit.

Ils en étaient donc à cet endroit de leur vie, Madeleine ayant atteint sa dix-septième et Amaury sa vingt-deuxième année, lorsque l'humeur ordinairement si douce et si sereine de M. d'Avrigny s'altéra.

D'abord on crut que ce changement de caractère était causé par la mort d'une sœur qu'il aimait beaucoup et qui laissait une fille de l'âge de Madeleine, son amie constante et la compagne de ses études et de ses jeux.

Mais les jours, mais les mois s'écoulèrent, et le temps, loin d'éclaircir le visage de M. d'Avrigny, le rembrunissait au contraire de plus en plus; et, chose étrange, c'était sur Amaury que se portait presque toujours cette mauvaise humeur qui, de temps en temps, jaillissait, sans qu'on sût comment ni pourquoi, sur Madeleine, cette enfant adorée, pour la jeunesse de laquelle M. d'Avrigny avait répandu ce trésor d'amour que contient seul le cœur d'une mère; puis, par une bizarrerie aussi étrange que celle que nous avons dite, c'était la folle et joyeuse Antoinette qui paraissait être devenue la favorite de M. d'Avrigny, et qui avait hérité de Madeleine du privilége de tout lui dire.

Il y avait plus, M. d'Avrigny vantait sans cesse Antoinette devant Amaury, et plus d'une fois il avait donné à entendre qu'Amaury entrerait dans ses intentions en abandonnant les projets que lui-même autrefois avait formés sur son pupille

et sur Madeleine, pour tourner ses vues du côté de cette nièce qu'il avait fait venir chez lui et sur laquelle il semblait avoir concentré tout le côté visible de ses affections.

Cependant Amaury et Madeleine, aveuglés par l'habitude, n'avaient vu dans ces bizarreries de M. d'Avrigny que des contrariétés momentanées, et non une douleur réelle.

Ils étaient donc restés dans leur confiance presque entière, et un jour ils jouaient comme deux enfants qu'ils étaient encore, tournant autour du billard, Madeleine pour défendre, Amaury pour conquérir une fleur, quand tout à coup la porte s'ouvrit, et M. d'Avrigny parut.

— Eh bien ! dit-il avec cette amertume que l'on commençait à remarquer dans ses paroles, qu'est-ce donc que tous ces enfantillages? Avez-vous encore dix ans, Madeleine? N'en avez-vous plus que quinze, Amaury? Croyez-vous courir sur la pelouse du château de Léoville? Pourquoi voulez-vous prendre cette fleur que Madeleine a raison de vous refuser? Je croyais que ce n'étaient plus que les bergers et les bergères de l'Opéra qui faisaient de ces passes chorégraphiques; il paraît que je m'étais trompé.

— Mais, mon père, hasarda Madeleine, qui avait cru d'abord que M. d'Avrigny plaisantait et qui venait de s'apercevoir seulement qu'il n'avait, au contraire, jamais été plus sérieux; mais, mon père, hier encore...

— Hier n'engage pas aujourd'hui, Madeleine, reprit sèchement M. d'Avrigny; obéir ainsi au passé, c'est abdiquer l'avenir. Et puisque vous refaites si volontiers ce que vous avez fait, en vérité, je vous demanderai pourquoi vous avez renoncé à vos joujoux et à vos poupées; si vous ne voyez pas qu'avec l'âge les devoirs et les convenances changent, je me chargerai, moi, de vous le rappeler.

— Mais, mon bon tuteur, reprit Amaury, il me semble que vous êtes bien sévère pour nous. Vous nous trouvez trop enfants? eh! mon Dieu, vous m'avez dit si souvent qu'une des plaies de notre siècle était que les enfants voulussent faire les hommes!

— Vous ai-je dit cela, Monsieur? c'était peut-être vrai pour les échappés de collége qui font de la politique humanitaire, pour ces Richelieux de vingt ans qui font les hommes blasés, pour ces poëtes en herbe qui font du désenchantement une

dixième muse. Mais vous, mon cher Amaury, sinon par l'âge, du moins par la position, vous devez avoir des prétentions au sérieux. Si vous n'en avez pas la réalité, gardez-en donc au moins les apparences ; d'ailleurs je venais pour vous parler de choses graves. Retirez-vous, Madeleine.

Madeleine sortit en jetant sur son père un de ces beaux regards suppliants qui, autrefois, faisaient tomber à l'instant même toute la colère de M. d'Avrigny.

Mais sans doute M. d'Avrigny se rappela pour qui ces beaux yeux suppliaient, et il demeura froid et irrité.

Resté seul avec Amaury, M. d'Avrigny se promena quelque temps de long en large sans rien dire, tandis qu'Amaury le suivait des yeux avec anxiété.

Enfin il s'arrêta devant le jeune homme, et sans que son visage perdît rien de sa sévérité :

— Amaury, lui dit-il, il y a peut-être longtemps que j'aurais dû vous annoncer ce que vous allez entendre et que j'ai trop tardé à vous dire, c'est que vous ne pouvez, vous, jeune homme de vingt et un ans, rester dans la même maison que deux jeunes filles, dont vous n'êtes le parent à aucun degré. Il m'en coûte sans doute de me séparer de vous, et voilà pourquoi j'ai si longtemps tardé à vous dire que cette séparation était nécessaire. Mais, aujourd'hui, hésiter plus longtemps à prendre cette mesure serait, de ma part, une faute impardonnable. Ne faites donc pas de réflexions, elles seraient inutiles ; ne préparez pas d'objections, vos dilemmes ne me convaincraient pas ; ma résolution est prise à cet égard, et rien ne m'en fera changer.

— Mais, mon bon et cher tuteur, dit Amaury d'une voix tremblante, il m'avait semblé que vous étiez si bien habitué à me voir près de vous et à m'appeler votre fils, que vous aviez fini par me considérer comme étant de votre famille, ou, du moins, comme pouvant avoir un jour espoir d'y entrer. Vous ai-je offensé sans le savoir ? et, pour me condamner à cet exil, ne m'aimez-vous donc plus ?

— Mon cher pupille, dit M. d'Avrigny, il me semblait que je n'avais d'autres comptes à vous rendre que vos comptes de tutelle, et que ceux-là étant réglés, nous étions quittes l'un envers l'autre.

— Vous vous trompez, Monsieur, répondit Amaury, car,

moi du moins, je ne me regarderai jamais comme quitte envers vous : vous avez été pour moi plus qu'un tuteur fidèle, vous avez été un père prévenant et tendre ; vous m'avez élevé, vous m'avez fait ce que je suis, vous m'avez mis ce que j'ai dans le cœur et dans l'âme ; vous avez été pour moi tout ce qu'un homme peut être pour un autre homme : tuteur, père, gouverneur, guide et ami. Je dois donc, avant toutes choses, vous obéir avec respect, et c est ce que je fais en me retirant. Adieu, mon père, j'espère qu'un jour vous rappellerez votre fils !

A ces mots, Amaury s'approcha de M. d'Avrigny, prit, presque malgré lui, sa main qu'il baisa, et sortit.

Le lendemain, il se fit annoncer chez M. d'Avrigny comme s'il eût déjà été étranger, et lui apprit avec une fermeté de voix que démentaient ses yeux humides qu'il avait loué un petit hôtel dans la rue des Mathurins, qu'on y transportait ses effets et qu'il venait lui présenter ses adieux.

Madeleine était là ; elle penchait la tête, pauvre lis ployé par le vent glacé du caprice paternel, et lorsqu'elle releva les yeux pour jeter un regard à la dérobée sur Amaury, son père la vit si pâle qu'il tressaillit.

Alors, sans doute, M. d'Avrigny pensa que son inexplicable fantaisie devait paraître odieuse à sa fille, car sa sévérité sembla se relâcher un peu, et, tendant la main au jeune homme :

— Amaury, lui dit-il, vous vous êtes trompé à mes intentions ; votre départ n'est point un bannissement. Loin de là, cette maison demeure toujours la vôtre, et tant que vous y voudrez venir, vous serez le bienvenu.

Un rayon de joie qui passa dans les beaux yeux languissants de Madeleine, un sourire qui erra sur ses lèvres blanches furent la récompense de M. d'Avrigny.

Mais, comme si Amaury eût deviné que c'était pour sa fille seulement que M. d'Avrigny avait fait cette concession, il salua humblement son tuteur, baisa la main de Madeleine avec un sentiment de si profonde tristesse que, dans cette action, la douleur semblait exclure l'amour.

Puis il sortit.

Ce fut de cette heure seulement, et lorsqu'ils furent séparés l'un de l'autre, que les deux jeunes gens comprirent com-

bien ils s'aimaient véritablement, et jusqu'à quel point ils étaient devenus nécessaires à l'existence l'un de l'autre.

Tous ces désirs de se revoir quand on s'est quitté, tous ces tressaillements soudains en se revoyant, ces tristesses sans sujet, ces joies sans cause qui sont les symptômes de cette maladie de l'âme qu'on nomme amour, furent successivement éprouvés par eux sans qu'aucun de ces symptômes, au reste, échappât à l'œil pénétrant de M. d'Avrigny, qui, plus d'une fois déjà, avait paru se repentir de la concession faite à Amaury en lui permettant de revenir chez lui, lorsque arriva la scène que nous venons de raconter.

Tous ces événements venaient donc de repasser devant les yeux d'Amaury comme nous venons de les mettre sous le regard du lecteur, sans que le jeune homme, en sondant ses souvenirs les plus secrets, y eût trouvé une cause au changement qui s'était opéré tout à coup.

Il pensa à cette idée, la seule qui pût raisonnablement lui expliquer la conduite de son tuteur : c'est que, regardant son mariage avec Madeleine comme arrêté naturellement, il n'en avait jamais parlé à M. d'Avrigny. Or, M. d'Avrigny aurait peut-être pu croire que son pupille, tout en demeurant chez lui, tout en continuant d'y venir depuis qu'il n'y demeurait plus, avait d'autres projets d'avenir que ceux qu'il lui avait supposés d'abord.

Il s'arrêta donc à cette idée que son oubli avait blessé la sollicitude paternelle, et se décida à écrire officiellement à M. d'Avrigny pour lui demander la main de sa fille.

Cette décision prise, il la mit aussitôt à exécution, et, prenant la plume, il écrivit la lettre suivante.

IV

« Monsieur,

« J'ai vingt-trois ans, je m'appelle Amaury de Léoville, un des plus vieux noms de France, un nom vénéré aux conseils, illustre aux armées.

« Fils unique, je possède, du chef de mon père et de ma mère, morts tous deux, une fortune de près de trois millions en biens-fonds, ce qui me donne à peu près cent mille francs de revenu.

« Je puis énumérer simplement ces divers avantages que je ne tiens pas de moi-même, mais du hasard, et qui me permettent de croire qu'avec cette fortune, ce nom et la protection de ceux qui m'aiment, j'arriverai au point culminant de la carrière que j'ai entreprise et qui est celle de la diplomatie.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Madeleine d'Avrigny, votre fille. »

« Mon cher tuteur,

« Voici ma lettre officielle à monsieur d'Avrigny, lettre exacte comme un chiffre, et sèche comme un fait.

« Maintenant, voulez-vous permettre à votre enfant de vous parler dans toute la reconnaissance de son âme et toute l'abondance de son cœur?

« J'aime Madeleine, et j'espère que Madeleine m'aime; si nous avons tardé à vous faire cet aveu, croyez-le, c'est que nous nous ignorions nous-mêmes.

« Notre amour s'est formé si lentement, il s'est révélé si vite, qu'il nous a surpris comme un coup de foudre au milieu d'un jour sans nuages. J'ai été élevé près d'elle sous votre

regard, comme elle ; et quand l'amant a remplacé le frère, je ne m'en suis pas aperçu.

« Tout à l'heure je vous prouverai que ce que je dis là est bien vrai.

« Je me rappelle encore avec étonnement les jeux et les caresses de nos deux enfances écoulées dans votre belle maison de campagne de Ville-d'Avray, et sous les yeux de notre bonne mistress Brown.

Je disais *tu* à Madeleine, et elle m'appelait *Amaury* tout court; nous bondissions par les vastes allées, au fond desquelles le soleil se couchait ; nous dansions sous les grands marronniers du parc pendant les belles soirées d'été ; nous avions, le jour, de longues parties sur l'eau et d'interminables promenades dans la forêt.

« Cher tuteur, c'était un bien doux temps.

« Pourquoi nos existences, qui se sont mêlées à leur aurore, se sépareraient-elles avant même d'être arrivées à leur midi ?

« Pourquoi ne serais-je pas votre fils de fait comme je le suis de nom ?

« Pourquoi Madeleine et moi ne reprendrions-nous pas nos habitudes d'autrefois ?

« Pourquoi ne lui dirais-je pas *tu ?* pourquoi ne me dirait-elle plus *Amaury ?*

« Cela me paraît si simple, que je m'en effraye et que mon imagination se crée mille obstacles ; mais y en a-t-il réellement, cher tuteur, y en a-t-il ?

« Voyons, vous me trouverez trop jeune et trop frivole peut-être ; mais j'ai quatre ans plus qu'elle, et cette frivolité n'est point un besoin de ma vie.

« Il y a plus, je ne suis pas frivole naturellement, je le suis parce que vous m'avez dit de l'être.

« Mais tous ces plaisirs factices, j'y renoncerai quand vous le voudrez, sur un mot de vous, sur un signe de Madeleine, car je l'aime autant que je vous respecte, et je la rendrai heureuse, je vous le jure ! oh ! oui, bien heureuse ! et plus je suis jeune, plus j'aurai de temps pour l'aimer ; mon Dieu ! ma vie lui appartient, ma vie tout entière.

« Vous savez bien, vous qui l'adorez, que quand on aime Madeleine, c'est pour toujours.

« Comment pourrait-il se faire, d'ailleurs, qu'on cessât de l'aimer? c'est fou d'y penser seulement. Dès qu'on la voit, dès qu'on regarde sa beauté, dès qu'on se penche sur son âme, et qu'on voit les trésors de bonté, de foi, d'amour et de chasteté qu'elle renferme, c'est fini, il n'y a plus d'autre femme qu'elle au monde, et pour moi il me semble qu'il n'y aura pas d'autre ange au ciel. O mon tuteur, ô mon père, je l'aime éperdument! Je vous écris comme les mots me viennent, sans suite, sans ordre, sans raison : ce qui fait que vous devez bien voir que je l'aime à en devenir fou.

« Confiez-la-moi, cher père, tout en restant près de nous pour nous guider.

« Vous ne nous quitterez pas, vous surveillerez notre bonheur, et si jamais vous surprenez dans les yeux de Madeleine une larme, une larme de tristesse ou de douleur, et que cette tristesse ou cette douleur lui vienne de moi, prenez une arme quelconque, brûlez-moi la cervelle ou frappez-moi au cœur, et ce sera juste, et vous aurez bien fait.

« Mais non, n'ayez aucune crainte, jamais Madeleine ne pleurera.

« Qui donc aurait le courage, grand Dieu ! de faire pleurer cet ange, une enfant si délicate, si douce et si frêle, qu'une parole un peu dure la blesse, qu'une pensée jalouse l'anéantit ! Oh ! ce serait une lâcheté, mon Dieu, et vous le savez bien, mon cher tuteur, je ne suis point un lâche !

« Votre fille sera donc heureuse, mon père. Voyez, je vous dis déjà mon père, autre douce coutume que vous ne voudriez pas abolir ; et pourtant, depuis quelque temps, vous me montrez un visage sévère auquel je n'étais point accoutumé, car vous m'en voulez d'avoir tardé à vous dire ce que je vous écris aujourd'hui, n'est-ce pas?

« Mais j'espère avoir trouvé un moyen tout simple de me justifier, et ce moyen c'est vous-même qui me l'avez fourni.

« Vous êtes irrité contre moi, parce que vous croyez que j'ai manqué de franchise envers vous, parce que cet amour qui ne devait pas, qui ne pouvait pas vous offenser, je vous l'ai caché comme une offense ; eh bien, lisez dans mon cœur comme Dieu y lit, et vous verrez si je suis coupable.

« Chaque soir, vous le savez, j'écris mes actes et mes pensées du jour ; c'est une habitude que vous m'avez donnée

dès l'enfance et à laquelle vous-même, occupé de choses si graves, vous n'avez pas manqué une seule fois.

« Seul, face à face avec soi-même, on se juge ainsi chaque soir, et chaque lendemain on se connaît mieux. Cette rêverie fixée, cette critique de sa propre conduite, suffisent à mettre dans les actions la droiture, et dans la vie l'unité.

« Cette pratique dont vous me donniez l'exemple, je l'ai jusqu'ici constamment suivie, et je m'en félicite aujourd'hui plus que jamais, puisqu'elle vous permettra de lire ce livre ouvert, mon âme, sans mensonge, sinon sans reproche.

« Voyez, dans ce miroir, mon amour présent sans cesse, mais invisible à moi-même ; car, véritablement, je n'ai senti à quel point Madeleine m'était chère que du jour où vous m'avez séparé d'elle ; je n'ai senti combien je l'aimais que du moment où j'ai compris que je pourrais la perdre ; et quand vous me connaîtrez comme je me connais moi-même, vous jugerez alors si j'ai, oui ou non, démérité de votre estime.

« Maintenant, cher père, quoique confiant dans cette épreuve et dans votre bonne affection, j'attends, tout plein d'impatience et d'angoisses, l'arrêt que vous porterez sur ma destinée.

« Elle est dans vos mains, par grâce ne la brisez pas, je vous en prie, comme j'en prie Dieu.

« Ah ! quand saurai-je maintenant si c'est ma mort ou ma vie que vous prononcez. Une nuit, une heure, que c'est long parfois !

« Adieu, cher tuteur, et Dieu veuille que le père attendrisse le juge ; adieu !

« Pardonnez à ma fièvre le désordre et le décousu de cette lettre, qui commence avec la froideur d'une lettre d'affaires, mais que je veux terminer par un cri sorti de mon cœur et qui doit trouver un écho dans votre cœur :

« J'aime Madeleine, mon père, et je mourrais, si vous ou Dieu me sépariez de Madeleine.

« Votre pupille bien dévoué et bien reconnaissant,

« AMAURY DE LÉOVILLE. »

Cette lettre écrite, Amaury prit le journal où, jour par jour, il écrivait les pensées, les sensations et les événements de sa vie.

Il cacheta le tout, mit sur le paquet l'adresse de M. d'Avrigny, et, sonnant son valet de chambre, il lui ordonna de porter à l'instant cette lettre à celui à qui elle était destinée.

Puis le jeune homme attendit, le cœur plein de doute et d'anxiété.

V

Au moment même où Amaury cachetait cette lettre, M. d'Avrigny sortait de la chambre de sa fille et entrait dans son cabinet.

Il était pâle et tremblant ; la trace d'une profonde douleur était empreinte sur son visage ; il s'approcha silencieusement d'une table couverte de papiers et de livres, laissa tomber sa tête dans ses deux mains avec un profond soupir, et resta quelque temps plongé dans une profonde rêverie.

Puis il se leva, fit quelques tours en proie à une vive agitation, s'arrêta devant son secrétaire, sortit de sa poche une petite clef qu'il tourna et retourna quelques secondes entre ses doigts, puis enfin, ouvrant le secrétaire, il en tira un cahier de papiers qu'il porta sur son bureau.

Ce cahier de papiers était ce journal sur lequel, comme Amaury, il écrivait jour par jour ce qui lui était arrivé.

Un instant il resta debout, appuyant sa main au bureau et lisant de toute sa hauteur les dernières lignes qu'il avait tracées la veille.

Puis enfin, comme si, triomphant de lui-même, il eût pris une résolution pénible, il s'assit, saisit une plume, posa sa main tremblante sur le papier, et après un moment d'hésitation il écrivit ce qui suit :

« Vendredi, 12 mai, 5 heures de l'après-midi.

« Dieu merci, Madeleine va mieux ; elle dort.

« J'ai fait tout fermer dans sa chambre, et, à la lueur de sa

lampe de nuit, j'ai vu son teint reprendre peu à peu la couleur de la vie, et sa respiration calmée soulever à temps égaux sa poitrine. Alors, j'ai posé mes lèvres sur son front moite et brûlant à la fois, et je me suis retiré sur la pointe du pied.

« Antoinette et mistress Brown sont avec elle qui la soignent, et me voici seul avec moi-même qui me condamne.

« Oui, j'ai été injuste, j'ai été cruel ; oui, j'ai frappé sans pitié sur deux cœurs purs et charmants, sur deux cœurs qui m'aiment. J'ai fait évanouir de douleur ma fille adorée, une frêle enfant qu'un souffle renverse.

« J'ai, pour la seconde fois, chassé de ma maison mon pupille, le fils de mon meilleur ami, Amaury, une si excellente nature qu'il veut douter encore, j'en suis certain, combien je suis méchant, et cela pourquoi ?

« Pourquoi? je n'ose me l'avouer à moi-même.

« Je suis là, la plume à la main, et sur ce journal, où j'écris toutes mes pensées, je tarde à l'écrire.

« Pourquoi suis-je injuste? pourquoi suis-je méchant? pourquoi tant de barbarie inutile vis-à-vis d'êtres que je chéris?

« Parce que je suis jaloux.

« Tout le monde ne me comprendra point, je le sais bien, mais les pères me comprendront; parce que je suis jaloux de ma fille, jaloux de l'amour qu'elle porte à un autre, jaloux de son avenir, jaloux de sa vie.

« C'est triste à dire, mais c'est ainsi ; même chez les meilleurs, et chacun croit être de ceux-là, l'âme a de honteux mystères, et des arrière-pensées terribles ; aussi bien que Pascal je les connais.

« En ma qualité de médecin, j'ai sur leur lit d'agonie sondé bien des cœurs, analysé bien des consciences ; mais s'expliquer avec la sienne, c'est ce qu'il y a de plus difficile.

« Quand je réfléchis comme je le fais à cette heure, dans mon cabinet, c'est-à-dire loin d'elle, c'est-à-dire froidement, je me promets de me vaincre et par conséquent de me guérir.

« Puis, je surprends un regard passionné de Madeleine à Amaury, je comprends que je ne tiens plus que la seconde place dans le cœur de mon enfant, qui tient mon cœur tout

entier, elle; et l'instinct sauvage de l'égoïsme paternel l'emporte, je deviens aveugle, je deviens fou, je deviens furieux.

« Pourtant c'est tout simple : il a vingt-trois ans, elle en a dix-neuf; ils sont jeunes, ils sont beaux, ils s'aiment.

« Autrefois, quand Madeleine était enfant, j'ai mille fois songé à cette union avec bonheur, et maintenant, en vérité, je le demande à moi-même, mes actes sont-ils ceux d'une créature raisonnable et pensante, de l'homme que l'on appelle une des lumières de la science?

« Une des lumières de la science, parce que j'ai pénétré un peu plus avant qu'un autre dans les mystères de l'organisation humaine; parce qu'en tâtant le pouls d'un homme, je peux dire à peu près de quel mal il est atteint; parce que j'ai guéri ces affections que d'autres plus ignorants que moi avaient jugées incurables.

« Mais chargez-moi de guérir la plus petite douleur morale, là s'arrête mon savoir, là se dénonce mon impuissance, là vient se briser mon orgueil.

« Puis, n'y a-t-il pas encore d'autres maladies devant lesquelles toute la science humaine échoue; une surtout, dont j'ai vu mourir la seule femme que j'ai aimée, la mère de Madeleine?

« Oh! oui, votre femme jeune et belle, qui vous aime et que vous aimez, quitte ce monde et retourne au ciel, vous laissant pour unique consolation et pour espoir suprême un ange, son image, quelque chose comme son âme rajeunie, comme sa beauté recommencée; vous vous attachez à cette dernière joie comme un naufragé à sa dernière planche, vous baisez ces petites mains qui vous retiennent à la vie.

« Votre avenir est perdu, mais en voilà un autre qui lui succède et le continue : vous pourrez encore être heureux de ce bonheur que vous ferez; vous mettez votre existence dans l'existence de cette douce et frêle créature : chaque fois qu'elle respire, il vous semble que c'est vous qui respirez.

« Ce monde qui, sans votre enfant, eût été un désert glacé, se réchauffe à sa présence, se couvre de fleurs sous ses petits pas.

« Du jour où vous l'avez reçue des bras mourants de sa mère, vous ne l'avez pas perdue de vue un seul instant; vous

l'avez sans cesse couvée du regard, le jour pendant ses jeux, la nuit pendant son sommeil; vous avez à chaque seconde interrogé son souffle, son pouls, son haleine, vous inquiétant à chaque pâleur qui lui passait sur le visage ou à chaque rougeur qui montait à ses joues. Sa fièvre a brûlé vos artères, sa toux vous a déchiré la poitrine; vous avez dit cent fois à la mort, ce spectre qui marche sans cesse dans notre vie côte à côte avec nous, invisible pour tous, excepté pour nous, malheureux privilégiés de la science; vous avez dit cent fois à ce spectre, qui, en la touchant, peut briser votre fleur, qui, en soufflant dessus, peut tuer votre résurrection, vous lui avez dit :

« Prends-moi et laisse-la vivre.

« Et la mort s'est éloignée, non pas parce qu'elle vous a écoute, mais parce que le temps n'était pas encore venu, et à mesure qu'elle s'est éloignée, vous vous êtes senti renaître, comme à son approche vous vous étiez senti mourir.

« Mais ce n'est pas le tout que votre fille soit rendue à la vie, il faut encore la créer au monde.

« Elle est belle, il faut donner la grâce à sa beauté.

« Elle est bonne, il faut lui apprendre comment on est bon.

« Elle est spirituelle, il faut lui enseigner de quelle façon on doit avoir de l'esprit.

« Heure par heure, sentiment par sentiment, idée par idée, vous construisez cette pensée, vous formez ce cœur, vous pétrissez cette âme. Comme vous l'admirez déjà et comme il faut que tous l'admirent!

« Pour les autres elle chancelle, pour vous elle marche.

« Elle bégaye? Non, elle parle.

« Elle épelle? Non, elle lit.

« Vous vous faites petit pour être à sa taille, et vous vous surprenez à trouver les contes de Perrault bien plus intéressants qu'Homère.

« Un savant illustre, un grand poëte, un homme d'État éminent cause, en se promenant avec vous dans votre jardin, des choses les plus abstraites de la science, des théories les plus sublimes de la poésie, des calculs les plus subtils de la politique. Il vous trouve profondément attentif à ses paroles, vous penchez la tête et vous semblez méditer ses combinaisons, ses théories, ses calculs.

« Pauvre homme d'État! pauvre poëte! pauvre savant!

« Vous êtes à cent lieues de ce qu'il vous dit, vous ne regardez que votre chère enfant qui joue dans l'allée voisine : vous ne pensez qu'à ce maudit bassin où elle pourrait tomber en courant, et à la fraîcheur du soir qui va la glacer peut-être.

« Car vous vous rappelez que sa mère est morte à vingt-deux ans d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas.

« Cependant votre Madeleine se fait grande, son esprit s'éclaire, son imagination s'élargit, elle vous comprend quand vous lui parlez des poëtes, des champs, de Dieu. Elle commence à vous aimer autrement que par instinct; déjà, autour de vous, la louange naît quand elle passe.

« On la trouve la plus charmante; mais, pour que rien ne lui manque, n'est-il pas nécessaire aussi qu'elle soit riche? Pour vous il ne vous faut rien, mais il vous faut tout pour elle.

« Allons, à l'œuvre! Pour elle, devenez ambitieux et avare, faites-lui une couronne avec votre gloire, un trésor avec vos sueurs; les rentes sur l'État sont chanceuses, achetez-lui cette belle ferme : deux ans de travail, et elle l'aura.

« La richesse, ce n'est point assez, il lui faut le luxe; avec ces jolis petits pieds qui peuvent la porter à peine, il lui faut une voiture, cela va vous coûter un mois d'économie; voyez donc si c'est la peine d'en parler.

« Si tu te sens fatigué de corps, pauvre père, dis-lui de te regarder; si tu te sens fatigué d'esprit, dis-lui de te sourire.

« Maintenant qu'elle a une ferme, une voiture, il lui faut des bijoux.

« Quel est donc le père qui regardera à s'user l'âme et le corps pour que sa fille soit la mieux parée? Chaque ride de ton front lui achète une perle, chaque cheveu blanc de ta tête lui vaut un rubis; encore quelques gouttes de ton sang, et elle aura son écrin complet; et grâce ainsi à cinq ou six années escomptées sur la vie à venir, ta fille sera aussi resplendissante qu'une reine.

« D'ailleurs, tous ces efforts, tous ces soins, tous ces labeurs sont autant de plaisirs, et la récompense ne se fera pas attendre; quelques mois encore, l'enfant sera une femme. Quelle joie, quand vous verrez que son esprit comprend toutes vos idées, et son cœur tout votre amour!

« Ce sera désormais une amie, une confidente, une compagne; ce sera plus que tout cela, car nul sentiment terrestre ne pourra se mêler à votre amour pour elle et à son amour pour vous; sa présence sera celle d'un ange à qui Dieu aura permis de se faire visible.

« Oui, encore un peu de patience, et vous récolterez ce que vous aurez semé, et vos privations vont vous valoir des richesses immenses, et toutes vos douleurs vont se traduire en joies infinies.

« C'est à ce moment-là qu'un étranger passe, voit votre fille, lui dit trois mots à l'oreille, et sur ces trois mots, elle aime l'étranger plus que vous; elle vous quitte pour l'étranger, et elle donne à tout jamais à l'étranger sa vie qui est votre vie. C'est la loi de la nature; la nature regarde en avant.

« Et vous!... vous! Gardez-vous de souffler le mot; serrez d'un air riant la main à votre gendre, c'est-à-dire à ce larron de bonheur qui vient vous enlever toute votre félicité, ou bien l'on dira de vous :

« C'est Sganarelle qui ne veut pas que sa fille Lucinde épouse
« Clitandre. »

« Car Molière a fait là-dessus une comédie terrible, *l'Amour médecin*, une comédie où comme partout, chez Molière, la gaieté n'est qu'un masque qui couvre un visage en pleurs.

« Ah! de quoi donc parlent les amants quand ils parlent de leur jalousie? Qu'est-ce que la fureur du More de Venise près du désespoir de Brabantio et de la Sachette?

« Les amants! est-ce que, vingt ans durant, ils ont vécu de la vie de leur idole?

« Est-ce qu'après l'avoir créée une fois, ils l'ont vingt fois perdue et sauvée?

« Est-ce qu'elle est à eux comme à nous autres pères, leur sang, leur âme, leur fille? Leur fille! cela dit tout.

« Elle les trahit pour un autre, et ils crient à haute voix : C'est un crime! Mais elle nous avait d'abord trahis pour eux, et ils trouvaient la chose toute simple.

« Et je ne dis pas encore ce qu'il y a de plus terrible dans tout ceci.

« C'est qu'à nous, notre douleur et notre abandon sont irréparables; en perdant leur amour, les amants gardent le présent et l'avenir.

« Les pères! les pères disent adieu à l'avenir, au présent, au passé, à tout.

« Les amants sont jeunes, les pères sont vieux.

« Ils en sont à leur première passion, nous en sommes à notre dernier sentiment.

« Le mari trompé, l'amant trahi, trouveront mille autres maîtresses; vingt amours successifs leur feront oublier leur premier amour.

« Où le père prendra-t-il une autre fille?

« Que tous ces jeunes gens langoureux osent maintenant comparer leur désolation à la nôtre!

« Où l'amant tue, le père s'immole; leur amour est fait d'orgueil, le nôtre de dévouement; ils aiment leurs femmes ou leurs maîtresses pour eux.

« Nous aimons nos filles pour elles.

« Donc encore ce dernier sacrifice, le plus cruel, n'importe; fût-il mortel, acceptons-le; que nul égoïsme ne tache en moi ce qu'il y a de plus désintéressé, de plus miséricordieux, de plus divin parmi les hommes, l'amour paternel.

« Tournons-nous de plus en plus vers l'enfant qui se détourne de nous; soyons-lui d'autant meilleur qu'elle est plus indifférente; allons jusqu'à aimer qui elle aime, donnons-la à qui vient nous la prendre.

« Soyons triste, mais qu'elle soit libre.

« Dieu ne fait-il pas ainsi, Dieu qui aime ceux qui ne l'aiment pas, Dieu qui n'est autre chose qu'un grand cœur de père?

« Ainsi, dans trois mois, Amaury épousera Madeleine, à moins que...

« Oh!... mon Dieu, Seigneur, je n'ose pas en écrire davantage!... »

Et, en effet, à ces mots la plume échappa aux doigts de M. d'Avrigny, qui poussa un soupir et laissa tomber sa tête entre ses deux mains.

VI

En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit et donna passage a une jeune fille qui, marchant sur la pointe du pied, s'approcha de M. d'Avrigny, et, après l'avoir regardé un instant avec une expression de mélancolie dont on eût cru son riant visage incapable, lui posa doucement la main sur l'épaule.

M. d'Avrigny tressaillit et releva la tête.

— Ah! c'est toi, ma bonne Antoinette, dit-il; sois la bienvenue.

— Direz-vous encore cela tout à l'heure, mon oncle?

— Et pourquoi changerais-je de sentiment à ton égard, mon enfant?

— Parce que je viens pour vous gronder.

— Toi! me gronder?

— Oui, moi.

— Et en quoi ai-je mérité ces gronderies, voyons... parle?

— Mon oncle, c'est très-sérieux ce que je vais vous dire.

— Vraiment!

— Oui, si sérieux que je n'ose...

— Antoinette, ma nièce chérie, n'ose me parler!.. Qu'a-t-elle donc à me dire?

— Hélas! mon oncle, des choses qui ne sont ni de mon âge ni de ma position.

— Parle, Antoinette. Sous ta gaieté, je te sais penseuse; sous ta frivolité, je t'ai trouvée souvent la plus raisonnable de nous tous; parle... surtout si tu viens me parler de ma fille.

— Oui, mon oncle, justement je viens vous parler d'elle.

— Eh bien, qu'as-tu à me dire?

— J'ai à vous dire, mon bon oncle... oh! pardonnez-moi... n'est-ce pas?.. j'ai à vous dire que vous aimez trop Madeleine... vous la tuerez...

— Moi! la tuer! Mon Dieu, que veux-tu dire?

— Je dis, mon oncle, que votre lis... c'est ainsi que vous l'appelez, n'est-ce pas?.. je dis que votre lis est pâle et frêle, et que, pris entre vos deux amours, il se brisera.

— Je ne te comprends pas, Antoinette, dit M. d'Avrigny.

— Oh! si fait, vous me comprenez, dit la jeune fille en entourant de ses deux bras le cou du docteur; oh! si fait, vous me comprenez, quoique vous disiez le contraire... Je vous comprends bien, moi!

— Tu me comprends, toi, Antoinette? s'écria M. d'Avrigny avec un sentiment qui ressemblait à de l'effroi.

— Oui.

— Impossible!

— Mon cher oncle, reprit-elle avec un sourire si mélancolique, qu'il était difficile de comprendre comment des lèvres si roses avaient pu le former, mon cher oncle, il n'y a pas de cœur fermé aux regards de ceux qui aiment : j'ai lu dans votre cœur.

— Et quel est le sentiment que tu y as trouvé?

Antoinette regarda un instant son oncle avec hésitation.

— Parle! dit celui-ci; ne vois-tu pas que tu me mets au supplice!

Antoinette approcha sa bouche de l'oreille de M. d'Avrigny, et lui dit tout bas :

— Vous êtes jaloux!

— Moi? s'écria M. d'Avrigny.

— Oui, continua la jeune fille, et c'est cette jalousie qui vous rend méchant.

— O mon Dieu! s'écria M. d'Avrigny en inclinant la tête; ô mon Dieu! je croyais qu'il n'y avait que vous et moi qui connaissions ce secret!

— Eh bien! qu'y a-t-il donc de si effrayant dans tout cela, cher oncle? C'est une mauvaise passion que la jalousie, je le sais, mais on peut la vaincre. Moi aussi, n'ai-je pas été jalouse d'Amaury!

— Toi, jalouse d'Amaury?

— Oui, répondit Antoinette en baissant la tête à son tour, oui, de ce qu'il m'enlevait ma sœur, de ce que, quand il était là, Madeleine n'avait plus un regard pour moi.

— Alors, tu as éprouvé ce que j'éprouvais?

— Oui, la même chose, ou à peu près. Eh bien, je me suis

vaincue, moi, puisque je viens vous dire : Mon oncle, ils s'aiment éperdument, il faut les marier, car ils mourront si on les sépare.

M. d'Avrigny secoua son front, et, sans dire une seule parole, montra du bout du doigt à Antoinette les dernières lignes qu'il venait d'écrire, et Antoinette lut tout haut :

« Ainsi, dans trois mois, Amaury épousera Madeleine, à moins que... Ah ! mon Dieu, Seigneur, je n'ose pas en écrire davantage ! »

— Mon oncle, dit Antoinette, rassurez-vous, elle n'a pas toussé une seule fois.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria M. d'Avrigny en regardant sa nièce avec un sentiment d'étonnement profond, oh ! mon Dieu ! elle a tout deviné, tout compris !

— Oui, mon oncle, mon bon oncle, mon cher oncle, oui, tous les trésors de tendresse, toutes les richesses d'amour de votre cœur, je les ai compris. Mais, écoutez, ne faut-il pas qu'un jour Madeleine se marie et nous quitte, et, puisqu'il le faut, ne vaut-il pas mieux, dites-moi, qu'au lieu d'aimer quelque autre, elle aime Amaury ? Son bonheur peut-il être un malheur pour nous, et devons-nous lui faire un crime de sa joie ? Non, au contraire, pardonnons-lui sa destinée, laissons-les être heureux l'un pour l'autre. Vous ne serez pas seul pour cela, cher père ; il vous restera votre Antoinette, la fille de votre pauvre sœur, votre Antoinette qui vous aime bien, qui n'aime que vous, qui ne vous quittera jamais. Ce ne sera pas votre Madeleine, je le sais bien ; mais ce sera presque votre fille enfin, et une fille qui n'est pas riche comme Madeleine, qui n'est pas belle comme Madeleine ; une fille qu'on n'aimera pas, elle, soyez tranquille ; et, l'aimât-on, eût-elle la grâce, eût-elle la beauté de Madeleine, elle n'aimera personne, elle, elle vous le jure, elle vous consacrera sa vie, elle vous consolera... et vous la consolerez.

— Mais Philippe Auvray, dit M. d'Avrigny, n'est-il pas amoureux de toi, et ne l'aimes-tu pas ?

— Oh ! mon oncle, mon oncle ! s'écria Antoinette avec un accent de reproche. Ah ! comment... avez-vous pu croire...

— C'est bien, mon enfant, n'en parlons plus. Oui, je ferai ce que tu me dis, qui n'est rien autre chose, au reste, que ce que j'avais résolu de faire ; mais au moins faut-il qu'Amaury

s'explique. Si nous nous étions trompés! s'il n'aimait pas Madeleine!...

— Oh! vous ne vous êtes pas trompé, mon père; hélas! il l'aime... vous n'en êtes que trop sûr, et moi aussi...

M. d'Avrigny se tut, car il avait au fond du cœur la même conviction qu'Antoinette.

En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit, et Joseph, le domestique de confiance de M. d'Avrigny, lui annonça que le valet de chambre du comte Amaury de Léoville demandait à lui remettre une lettre de la part de son maître.

M. d'Avrigny et Antoinette échangèrent un regard qui signifiait qu'ils savaient d'avance ce que contenait ce message.

Puis, avec un effort rendu plus visible encore par le triste sourire dont l'accompagnait Antoinette :

— Joseph, dit M. d'Avrigny, apportez-moi cette lettre, et dites à Germain d'attendre la réponse.

Cinq minutes après, la lettre était aux mains de M. d'Avrigny, qui la regardait en silence, mais sans avoir la force de rompre le cachet.

— Allons, du courage, mon oncle, dit Antoinette, ouvrez et lisez.

M. d'Avrigny obéit machinalement, décacheta la lettre, lut lestement ce qu'elle contenait, la relut une seconde fois, puis passa la lettre à Antoinette, qui la repoussa de la main en murmurant :

— Oh! mon oncle, je sais bien ce qu'il peut dire, allez.

— Oui, n'est-ce pas? dit avec amertume M. d'Avrigny, répondant à Antoinette comme Hamlet à Polonius : *woords, woords, woords*, des mots, des mots, des mots.

— N'avez-vous donc vu que des mots dans cette lettre! s'écria vivement Antoinette en la tirant des mains de son oncle et en la parcourant avec avidité.

— Oui, des mots, reprit M. d'Avrigny; mais c'est avec des mots que ces beaux diseurs de phrases, ces délicieux arrangeurs de métaphores nous supplantent dans le cœur de nos filles, nous autres qui nous contentons de les aimer; c'est à cette rhétorique qu'elles nous préfèrent.

— Mon oncle, dit gravement Antoinette en rendant la lettre à M. d'Avrigny, détrompez-vous, Amaury aime Madeleine d'un amour véritable, loyal et sincère. Moi aussi,

comme vous, j'ai lu cette lettre, et je vous réponds qu'il ne l'a pas écrite avec son esprit, mais avec son cœur.

— Ainsi donc, Antoinette?...

Antoinette présenta une plume à son oncle.

M. d'Avrigny prit la plume et écrivit cette simple ligne :

« Venez demain matin à onze heures, cher Amaury.

« Votre père,

« Léopold d'Avrigny. »

— Et pourquoi pas ce soir? demanda Antoinette, qui lisait a mesure que M. d'Avrigny écrivait.

— Parce que ce serait trop d'émotions pour une journée. Tu lui diras seulement, Antoinette, que je lui ai écrit ce soir et que tu crois qu'il doit venir demain matin.

Et faisant venir Germain, M. d'Avrigny lui remit la réponse qu'il lui avait dit d'attendre.

VII

Le lendemain, Madeleine s'éveilla avec le soleil et les oiseaux, c'est-à-dire avec le soleil et les oiseaux de Paris, à neuf heures du matin.

Elle sonna sa femme de chambre et fit ouvrir les fenêtres. Un épais jasmin tout couvert de fleurs montait contre la muraille, et souvent elle faisait entrer ses longues branches courantes dans sa chambre, qu'elles parfumaient.

Comme toutes les organisations nerveuses, Madeleine adorait les parfums, qui cependant lui faisaient mal; Madeleine demanda son jasmin.

Quant à Antoinette, elle était déjà dans le jardin, où elle se promenait, couverte d'un simple peignoir de mousseline.

Cette santé parfaite dont jouissait la jeune fille était cause qu'on lui laissait faire librement tout ce que l'on défendait à Madeleine.

Madeleine, dans son lit, bien enveloppée et bien défendue contre le froid, était obligée de faire venir les fleurs à elle.

Antoinette, vive et bien portante, courait aux fleurs comme un oiseau des champs, sans craindre ni brise du matin, ni rosée de la nuit. C'était le seul avantage que lui enviât Madeleine, d'ailleurs plus belle et plus riche qu'elle.

Mais, cette fois, Antoinette, au lieu de courir d'une fleur à l'autre, comme faisaient les papillons ou les abeilles, suivait gravement les allées, rêveuse et presque triste.

Madeleine, en se soulevant sur son lit, l'accompagna quelque temps des yeux avec l'expression d'une légère inquiétude; puis, lorsque Antoinette, après avoir disparu en se rapprochant de la maison, reparut en s'en éloignant, elle retomba dans son lit avec un soupir.

— Qu'a donc ma chère Madeleine? demanda M. d'Avrigny qui, sachant que sa fille était éveillée, avait doucement soulevé la portière, et avait assisté à cette légère lutte de l'envie contre l'excellente nature de sa fille.

— J'ai, mon père, dit Madeleine, que je trouve Antoinette bien heureuse : elle est vraiment libre, elle, tandis que je suis éternellement esclave, moi. Le soleil de midi est trop chaud, l'air du matin et du soir est trop froid. A quoi me sert-il donc d'avoir des pieds qui ont si bonne envie de courir? Je suis comme une pauvre fleur enfermée dans sa serre, obligée de vivre toujours dans une atmosphère factice. Suis-je donc malade, mon père?

— Non, ma chère Madeleine; mais tu es d'une organisation faible et délicate : tu l'as dit, tu es comme une fleur que l'on met en serre; mais les fleurs que l'on met en serre sont les plus précieuses et les plus chéries; qu'ont-elles à désirer? Voyons, ces fleurs n'ont-elles pas tout ce qu'ont leurs compagnes? n'ont-elles pas la vue du ciel? n'ont-elles pas la chaleur du soleil? Tout cela à travers un vitrage, je le sais, mais ce vitrage les garantit du vent et de la pluie qui brisent les autres fleurs.

— Ah! mon bon père, il y a du vrai dans tout ce que vous me dites là; cependant j'aimerais mieux être une violette des jardins ou une marguerite des prés, comme Antoinette, que d'être cette plante précieuse, mais étiolée, que vous dites. Voyez ses cheveux flotter à l'air. Eh bien, comme cet air

doit rafraîchir son front, tandis que le mien, tenez, mon père, tandis que le mien est tout brûlant.

Et Madeleine saisit la main de son père qu'elle porta contre son front.

— Eh bien, ma chère enfant, dit M. d'Avrigny, c'est justement parce que ton front est brûlant que je crains pour lui cet air glacé. Fais que les rêves de ton cœur ne brûlent plus ton front, et je te laisserai courir comme Antoinette, les cheveux flottants; ou plutôt, ma chère Madeleine, si tu veux absolument sortir de ta serre et vivre dans un jardin, eh bien, je te conduirai à Hyères, à Nice ou à Naples, et là, libre dans un de ces trois paradis aux pommes d'or, je te laisserai faire tout ce que tu voudras.

— Et... et, dit Madeleine en regardant son père, et il viendra avec nous, lui?

— Oui, sans doute, puisque tu as besoin de sa présence.

— Et vous ne le gronderez plus comme vous l'avez fait hier, méchant père que vous êtes?

— Non; tu vois bien que je me repens, puisque je lui ai écrit de venir.

— Et vous avez bien fait, car si on l'empêchait de m'aimer, voyez-vous, il aimerait Antoinette; et s'il aimait Antoinette, oh! j'en mourrais de chagrin.

— Ne parle pas de mourir, Madeleine, dit M. d'Avrigny en serrant la main de sa fille, car lorsque tu me parles de mourir ainsi, en riant, quoique je sache bien que tu plaisantes, tu me fais l'effet d'un enfant qui jouerait avec une arme aiguë et empoisonnée.

— Mais je ne veux pas mourir non plus, cher père, je vous le jure... je suis trop heureuse pour cela. D'ailleurs, vous êtes le premier médecin de Paris, vous, et vous ne laisseriez pas mourir votre fille.

M. d'Avrigny poussa un soupir.

— Hélas! dit-il, si j'avais ce pouvoir que tu me crois, pauvre chère enfant, tu aurais encore ta mère. Mais que fais-tu à perdre ainsi ton temps dans ton lit? Il est bientôt dix heures, et ne sais-tu pas qu'à onze heures Amaury doit venir?

— Oh! si fait, mon père, je le sais; mais je vais appeler Antoinette, et grâce à elle je serai bientôt prête. Vous savez que vous m'appelez toujours votre grande paresseuse?

— Oui.

— Oui! c'est que ce n'est que dans mon lit, voyez-vous, que je me sens complétement bien. Hors du lit, j'éprouve toujours ou quelque fatigue, ou quelque douleur.

— As-tu donc souffert ces jours-ci, Madeleine? Aurais-tu souffert sans me le dire?

— Non, mon père; d'ailleurs, vous le savez bien, ce que j'éprouve, ce n'est point de la souffrance, c'est un malaise sourd et fiévreux, et encore de temps en temps seulement; pas dans ce moment-ci... Dans ce moment-ci vous êtes près de moi, et je vais revoir Amaury... Oh! je suis heureuse, je suis bien portante.

— Eh! tiens, le voilà, ton Amaury!

— Où donc cela?

— Dans le jardin, avec Antoinette! Il se sera trompé d'heure, dit M. d'Avrigny en souriant; je lui avais écrit à onze, il aura lu dix.

— Dans le jardin, avec Antoinette! s'écria Madeleine en se soulevant. Oui, c'est vrai... Mon père, appelez Antoinette tout de suite, je vous en prie; je veux m'habiller et j'ai besoin d'elle.

M. d'Avrigny s'approcha de la fenêtre et appela la jeune fille.

Amaury, surpris avant l'heure, se jeta derrière un massif d'arbres, espérant n'avoir pas été vu.

Un instant après, Antoinette entra, et M. d'Avrigny se retira, laissant les deux jeunes filles seules.

Au bout d'une demi-heure, c'était Antoinette qui était dans la chambre, et M. d'Avrigny et Madeleine qui attendaient Amaury dans ce même petit salon où avait eu lieu la scène de la veille.

Bientôt on annonça le comte de Léoville, et Amaury parut.

M. d'Avrigny alla à lui en souriant; Amaury lui tendit timidement la main, et M. d'Avrigny, gardant cette main dans la sienne, le conduisit devant sa fille qui le regardait faire avec étonnement.

— Madeleine, dit-il, je te présente Amaury de Léoville, ton futur mari. Amaury, continua-t-il en se tournant vers le jeune homme, voici Madeleine d'Avrigny, votre future femme.

Madeleine poussa un cri de joie, Amaury tomba à genoux

devant le père et la fille; mais tout à coup il se releva, car il avait vu Madeleine chanceler.

M. d'Avrigny n'eut que le temps d'avancer un fauteuil.

Madeleine s'y assit, souriant, mais prête à se trouver mal; toutes ces secousses brisaient cette frêle organisation, et la joie lui était presque aussi dangereuse que la douleur.

Madeleine, en rouvrant les yeux, vit son amant à ses genoux et sentit son père qui la pressait contre son cœur.

Amaury lui baisait les mains; M. d'Avrigny l'appelait de ses plus doux noms.

Son premier baiser fut pour son père, mais son premier regard fut pour son amant.

Et cependant tous deux furent jaloux.

— Vous êtes mon prisonnier pour le reste de la journée, mon cher pupille, dit M. d'Avrigny, et nous allons rester tous trois ensemble à faire des projets et des romans, si toutefois vous voulez bien admettre un père barbare dans votre intimité.

— Ainsi, mon bon père, s'écria Amaury, car désormais je puis vous donner ce nom, n'est-ce pas? ainsi, le motif de votre froideur dans les jours précédents n'était autre que celui que j'avais pressenti, c'est-à-dire mon manque de confiance envers vous.

— Oui, oui, mon cher pupille, dit M. d'Avrigny en souriant; oui, oui, tout est fini. Je vous pardonne votre dissimulation, à condition que vous me pardonnerez ma mauvaise humeur. Ainsi donc, tyran dénaturé que je suis, et rebelles ingrats que vous êtes, ne songeons plus qu'à nous aimer.

Au point où en étaient arrivées les choses, il ne s'agissait plus que de fixer l'époque du mariage.

Amaury était d'abord fort pressé, et tout délai lui faisait pousser les hauts cris; mais cependant la certitude de son bonheur fit qu'il se rendit aux raisons de M. d'Avrigny.

D'ailleurs, M. d'Avrigny tint bon.

— Le monde, disait-il avec raison, n'aime pas à être surpris, et surtout en pareille circonstance; il a l'habitude de se venger de ses étonnements par des calomnies. Il fallait qu'il eût le temps de présenter Amaury comme son gendre.

Amaury se rattacha à cette circonstance, et demanda du moins que la présentation eût lieu le plus tôt possible.

La présentation fut donc fixée à huit jours, et le mariage à deux mois.

Tous ces points furent arrêtés devant Madeleine sans qu'elle dît un seul mot, mais aussi sans qu'elle perdît une parole de ce qu'on disait : moitié rougissante, moitié inquiète, la jeune fille était ravissante et joyeuse de candeur.

Le bonheur lui allait à merveille ; ses yeux erraient de son amant à son père, et de son père à son amant ; et elle leur faisait à l'un et à l'autre les honneurs de sa grâce avec une adorable coquetterie.

Quand tout fut fini, M. d'Avrigny se leva, et faisant signe à son gendre de le suivre :

— Avise-toi maintenant d'être malade, enfant gâté, dit-il à Madeleine, et c'est à moi que tu auras affaire.

— Oh ! tu m'as fait entrer en convalescence aujourd'hui, cher père, dit la jeune fille, et me voici maintenant bien portante à perpétuité. Mais où emmenez-vous donc Amaury ?

— Oh ! j'en suis fâché, mais c'est une absence nécessaire. Après la poésie de l'amour, vient la prose du mariage ; mais sois tranquille, chère enfant, c'est encore pour nous occuper de ton bonheur que nous te quittons.

— Allez, dit Madeleine, qui comprit de quoi il était question.

— Sois tranquille, Madeleine, je ne serai pas longtemps, va, dit Amaury, profitant de quelques pas que M. d'Avrigny avait déjà faits vers la porte, pour parler bas à Madeleine et baiser le bout de ses cheveux.

En effet, restaient les conditions du contrat à débattre : la fortune d'Amaury était bien connue de M. d'Avrigny, puisque son administration l'avait presque doublée, mais Amaury n'avait aucune idée de ce que pouvait être celle de son beau-père : elle égalait presque la sienne.

M. d'Avrigny donnait un million de dot à sa fille.

En touchant du doigt cette fortune, de laquelle il ne se doutait pas, Amaury crut alors comprendre la cause de cette sourde opposition que M. d'Avrigny avait faite à son amour. Peut-être avait-il espéré trouver pour Madeleine un homme sinon plus riche, du moins dans une situation plus élevée que lui ; une position faite au lieu d'une position à faire.

Comme c'était la seule conclusion raisonnable, Amaury s'y arrêta.

D'ailleurs il éloigna bientôt de son esprit toutes ces idées rétrogrades : ce sont les gens pour qui l'avenir se ferme qui retournent dans le passé, ceux pour lesquels il est ouvert se précipitent en avant.

Tous ces détails durèrent une demi-heure au plus, après laquelle M. d'Avrigny, voyant l'impatience d'Amaury, prit pitié de lui et lui permit de retourner près de Madeleine.

VIII

Madeleine était au jardin, et Antoinette seule était restée au salon.

En apercevant le jeune homme, elle fit un pas comme pour se retirer ; puis, comprenant sans doute qu'en se retirant sans rien dire elle semblerait prendre une part bien froide à son bonheur, elle s'arrêta, et se retournant avec un charmant sourire :

— Eh bien ! cher Amaury, lui dit-elle, vous voilà bien heureux, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, ma chère Antoinette, et quelque chose que vous m'ayez laissé deviner ce matin, j'étais loin encore de soupçonner la réalité. Et vous, voyons, continua Amaury en ramenant la jeune fille au fauteuil qu'elle venait de quitter et sur lequel elle se laissa tomber en soupirant, voyons, quand vous ferai-je aussi mon compliment ?

— A moi, Amaury ! Et sur quoi pensez-vous que vous aurez jamais un compliment à me faire ?

— Mais, sur votre mariage aussi, ce me semble : vous n'êtes ni de famille, ni d'âge, ni de figure, je l'espère, à craindre de rester fille ?

— Moi, Amaury ? dit Antoinette. Écoutez bien ce que je vous dis aujourd'hui, jour solennel pour vous, et par consé-

quent, jour dont vous garderez la mémoire : moi, je ne me marierai jamais !

Il y avait, dans cette réponse de la jeune fille, un accent profond et décidé qui étonna Amaury.

— Oh ! par exemple, dit-il, en cherchant à tourner ce projet en plaisanterie, vous pourriez dire cela à un autre, et cet autre pourrait vous croire ; mais à moi, qui connais l'heureux mortel qui vous fera changer d'avis...

— Je sais ce que vous voulez dire, reprit Antoinette avec un sourire mélancolique, mais vous vous trompez, Amaury ; celui que vous voulez dire ne pense pas le moins du monde à moi. Personne ne voudrait d'une orpheline sans fortune, et moi je ne voudrais de personne...

— Sans fortune, dit Amaury ; vous vous trompez, Antoinette : on n'est pas sans fortune quand on est la nièce de M. d'Avrigny et la sœur de Madeleine. Vous avez deux cent mille francs de dot, Antoinette ; et par le temps qui court, c'est parfois le triple de ce que possède la fille d'un pair de France.

— Mon oncle est un noble cœur, je le sais, Amaury, et je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve pour en être convaincue ; mais, ajouta-t-elle, raison de plus pour que je ne sois pas ingrate envers lui. Mon oncle va demeurer seul, je resterai près de lui, s'il veut bien me garder. Après lui, mon avenir c'est Dieu.

Antoinette prononçait ces paroles avec un sentiment de si profonde conviction, qu'Amaury comprit que, pour le moment du moins, il n'y avait aucune objection à lui faire.

Il lui prit la main et la serra tendrement, car il aimait Antoinette comme sa sœur.

En ce moment, Antoinette retira vivement sa main.

Amaury se retourna, comprenant que ce mouvement subit avait une cause.

Madeleine était debout sur le perron, et les regardait tous deux, pâle comme la rose blanche qu'elle était allée cueillir au jardin, et qu'elle avait, avec ce goût qui n'appartient qu'aux jeunes filles, placée dans ses cheveux.

Amaury courut à elle.

— Souffrez-vous, ma belle Madeleine ? lui dit-il ; au nom du ciel, souffrez-vous, que vous êtes si pâle ?

— Non, Amaury, répondit-elle, non ; c'est plutôt Antoinette qui souffre, regardez-la.

— Antoinette est triste, et je lui demandais la cause de sa tristesse, dit Amaury. La connaissez-vous? ajouta-t-il tout bas ; elle dit qu'elle ne se mariera jamais.

Puis, plus bas encore :

— Aimerait-elle quelqu'un?

— Oui, répondit Madeleine avec une expression singulière ; oui, effectivement, Amaury, je crois que vous avez deviné juste, et qu'Antoinette aime quelqu'un.

— Mais parlons haut et rapprochons-nous d'elle, car vous le voyez, ajouta-t-elle en souriant, nos conférences à voix basse la mettent au supplice.

En effet, Antoinette paraissait mal à l'aise.

Les deux jeunes gens se rapprochèrent d'elle ; mais ils ne purent la faire rasseoir.

Elle prétexta une lettre à écrire et se retira dans sa chambre.

Antoinette partie, Madeleine respira plus librement, et les projets d'avenir recommencèrent.

C'étaient des voyages sans fin en Italie, des tête-à-tête éternels, des paroles d'amour, toujours les mêmes, et cependant toujours nouvelles, et tout cela, non pas dans de longues années, mais dans deux mois bien courts et bien vite écoulés ; car, au bout du compte, on se verrait tous les jours comme on se voyait en ce moment.

Et les moments étaient véritablement bien rapides, car voilà que la nuit venait déjà, et il semblait à Madeleine et à Amaury qu'ils n'étaient ensemble que depuis un instant.

On sonna la cloche du dîner.

En ce moment M. d'Avrigny et Antoinette apparurent, chacun par une porte, ayant tous deux le sourire sur les lèvres.

Cette fois encore, Amaury était couché aux pieds de Madeleine; mais, cette fois, au lieu de s'emporter comme la veille, M. d'Avrigny lui fit signe de rester, regarda un instant le groupe qu'ils formaient.

Puis, allant à eux, il leur tendit à chacun une main, en disant :

— Mes enfants ! mes chers enfants !

Quant à Antoinette, soit puissance sur elle-même, soit versatilité d'humeur, elle fut charmante de gaieté, d'esprit et de gentillesse. Toute cette verve de la jeune fille, pour un spectateur indifférent, eût peut-être bien paru un peu fiévreuse.

Mais Madeleine et Amaury étaient si occupés de leurs propres sentiments, qu'ils n'avaient pas le temps d'analyser ceux des autres, et qu'ils s'oubliaient dans leur facile égoïsme. Seulement, de temps en temps, Madeleine poussait du coude Amaury pour lui rappeler que son père était là.

Alors seulement un mot de la jeune fille généralisait la conversation; mais bientôt le sentiment dominateur reprenait le dessus, et leur absorption en eux-mêmes faisait encore mieux sentir au pauvre vieillard le sacrifice que les deux enfants lui avaient fait en lui accordant l'aumône d'un regard, d'une parole ou d'une caresse.

Aussi M. d'Avrigny n'eut-il pas longtemps le courage de voir Madeleine lui mesurer ainsi, avec le consentement d'Amaury, sa part d'affection filiale; à neuf heures, il prétexta la fatigue de la nuit précédente et se retira, laissant les deux enfants sous l'inspection de mistress Brown.

Mais avant de se retirer il alla à sa fille, lui prit la main, et, en lui prenant la main, lui tâta le pouls; alors son visage contracté s'éclaircit d'une joie soudaine et ineffable.

Le sang de Madeleine coulait calme et régulier. L'artère ne dénonçait aucune apparence d'agitation, et ses beaux yeux limpides, qui étincelaient si souvent du feu de la fièvre, ne brillaient en ce moment que de bonheur.

Alors il se retourna du côté d'Amaury, qu'il serra contre son cœur en murmurant :

— Oh! si tu pouvais la sauver, toi!

Puis, joyeux d'un bonheur presque égal à celui des deux jeunes gens, il se retira dans son cabinet pour inscrire sur son journal les impressions différentes de cette journée si importante dans sa vie.

Un instant après, Antoinette se retira à son tour, sans que Madeleine ni Amaury s'aperçussent de sa disparition, et sans doute ils la croyaient encore là, lorsqu'à onze heures mistress Brown s'approcha d'eux et rappela à Madeleine que M. d'Avrigny ne lui permettait jamais de dépasser cette heure.

Les jeunes gens se séparèrent en se promettant pour le lendemain une journée pareille.

Amaury rentra chez lui le plus heureux des hommes.

Il venait de passer une de ces journées de bonheur complet, comme l'homme n'en compte pas deux dans la vie, une de ces journées uniques que rien n'a dérangées et dans laquelle rien n'a fait ombre; où tous les accidents qu'emporte avec elle la fuite des heures se sont fondus harmonieusement l'un avec l'autre, comme les détails d'un beau paysage qui se confond lui-même avec le ciel.

Pas un pli n'avait ridé le lac paisible de cette journée, pas une tache n'avait gâté les éternels souvenirs qu'elle devait lui laisser.

Aussi Amaury rentra-t-il chez lui presque épouvanté de son bonheur et cherchant, mais inutilement, de quel côté allait venir le premier nuage qui assombrirait ce ciel radieux.

IX

De doux rêves continuèrent cette soirée de bonheur que nous avons essayé de décrire.

Aussi Amaury se réveilla-t-il dans les meilleures dispositions du monde pour bien recevoir son ami Philippe, que Germain lui annonça dès qu'il eut sonné.

En effet, il se rappela aussitôt que la surveille Philippe était venu le voir pour lui demander, disait-il, un service, et, qu'incapable qu'il était de s'occuper en ce moment d'autre chose que de ses propres pensées, il l'avait remis à un autre jour.

Philippe revenait, avec la persistance qui faisait le fond de son caractère, demander si Amaury était mieux disposé ce jour-là que la surveille,

Amaury était si bien disposé, qu'il eût voulu voir tout le monde heureux; aussi donna-t-il l'ordre de faire entrer Phi-

lippe à l'instant même, et apprêta-t-il sa physionomie la plus riante pour le recevoir.

Mais, tout au contraire, Philippe entra d'un pas compassé et avec un air de gravité remarquable; il était en habit noir et en gants blancs, quoiqu'il fût à peine neuf heures du matin.

Il resta debout jusqu'au départ de Germain, et lorsqu'il se fut bien assuré que le valet de chambre était bien sorti :

— Eh bien! mon cher Amaury, lui demanda-t-il d'un ton solennel, es-tu plus disposé aujourd'hui que tu ne l'étais avant-hier à m'accorder une audience?

— Mon cher Philippe, répondit Amaury, tu aurais grand tort de m'en vouloir de ce petit retard, car il était facile de voir, quand tu es venu avant-hier, que j'avais la tête à moitié perdue : tu avais mal pris ton heure, voilà tout. Aujourd'hui, au contraire, tu arrives à merveille. Sois donc le bienvenu aujourd'hui; assieds-toi donc, et développe-moi cette grave affaire qui te rend si roide et si compassé.

Philippe grimaça un sourire, et, comme un acteur incertain de l'effet qu'il va produire et qui prend haleine avant de commencer une tirade :

— Je te prie, Amaury, dit-il, de te souvenir que je suis avocat, et, par conséquent, de m'écouter patiemment, de ne pas m'interrompre et de ne me répondre que lorsque j'aurai fini; de mon côté, je te promets que mon discours ne durera pas plus d'un quart d'heure.

— Prends garde, dit Amaury en riant, je suis en face de la pendule, et elle marque neuf heures dix minutes.

Philippe tira sa montre, compara les deux régulateurs avec la gravité comique qui lui était habituelle, et se retournant vers Amaury :

— La pendule avance de cinq minutes, dit-il.

— En es-tu bien sûr? reprit Amaury en riant, et n'est-ce pas plutôt toi qui retardes? Tu sais, mon pauvre Philippe, que tu ressembles à cet homme qui était venu au monde un jour trop tard et qui n'avait jamais pu se rattraper.

— Oui, dit Philippe, oui, je sais que c'est mon habitude, ou plutôt celle de mon malheureux caractère irrésolu, ce qui fait que je ne me décide jamais que lorsque les autres sont décidés. Mais cette fois j'espère, Dieu merci, arriver à temps.

— Prends garde; si tu perds ton temps en péroraison, peut-

être quelque autre mettra-t-il ce temps à profit, et cette fois encore seras-tu classé parmi les retardataires.

— Alors, dit Philippe, ce sera ta faute, car je t'avais prié de ne pas m'interrompre, et, Dieu merci, c'est la première chose que tu as faite.

— Parle donc, cette fois-ci je t'écoute. Voyons, qu'as-tu à me raconter?

— Une histoire que tu connais aussi bien que moi, mais par laquelle il est de toute nécessité que je passe pour arriver à ma conclusion.

— Ah çà! mon cher, reprit Amaury, il paraît que nous allons recommencer à nous deux la scène d'Auguste et de Cinna. Me soupçonnerais-tu de conspirer, par hasard?

— Voilà la seconde fois que tu m'interromps, malgré ta promesse, Amaury, et puis tu diras que mon discours a duré plus longtemps que je n'avais promis, et tu me feras des reproches.

— Non, mon cher, je me souviendrai que tu es avocat.

— Ne rions pas, Amaury, quand il s'agit de choses sérieuses et qui doivent être écoutées sérieusement.

— Regarde-moi, mon cher, dit Amaury, s'accoudant sur son lit avec le plus impassible sérieux. Suis-je bien comme cela? Oui. Eh bien, voilà comme je serai tout le temps que tu parleras.

— Amaury, reprit Philippe, moitié grave de parti pris et moitié plaisant malgré lui, te rappelles-tu notre première année de droit? Nous sortions du collége, tout frais émoulus de notre philosophie, sages comme Socrate et sensés comme Aristote. Notre cœur eût fait envie au cœur d'Hippolyte; car si nous aimions une Aricie quelconque, ce n'était qu'en rêve, et, à notre premier examen de droit, trois boules blanches, symboles de notre pureté, vinrent récompenser notre zèle et combler de joie nos familles. Quant à moi, mon cher, tout ému par les éloges de mes professeurs et les bénédictions de mes parents, je comptais bien mourir comme saint Anselme, dans ma robe virginale; mais je comptais sans le diable, sans le mois d'avril et sans mes dix-huit ans. Il en résulta que ce beau projet reçut bientôt un violent échec. Jusqu'à cette époque j'avais eu devant mes fenêtres deux fenêtres derrière lesquelles je voyais de temps en temps apparaître le visage refrogné d'une abominable créature, véritable modèle de

duègne espagnole, vieille, laide et criarde, n'ayant pour compagnie qu'un chien hideux comme elle, qui, lorsque la fenêtre s'ouvrait par hasard, venait poser ses deux pattes sur son appui et me regardait curieusement à travers ses longs poils crottés. J'avais pris le chien et la maîtresse en horreur, et l'herméticité avec laquelle je fermais ma fenêtre et tirais les rideaux était certainement une des causes victorieuses qui m'avaient fait obtenir, à la fin de l'année précédente, de si brillants débuts dans la carrière des Cujas et des Delvincourt. Un jour, vers le commencement du mois de mars, je vis avec plaisir une planche de la dimension de six pouces de haut sur un pied de large, sur laquelle étaient écrits ces mots consolateurs:

CHAMBRE ET CABINET

à louer

POUR LE TERME D'AVRIL.

Il était évident que j'allais être débarrassé de ma voisine, et qu'un être humain quelconque remplacerait cette affreuse créature qui, depuis deux ans, médusait ma perspective. J'attendais donc avec impatience le 1er avril, époque du déménagement des petits termes. Le 31 mars, je reçus une lettre de mon brave homme d'oncle, le même qui vient de me laisser vingt mille livres de rente, laquelle lettre m'invitait à venir passer la journée du lendemain, qui était un dimanche, à sa maison de campagne d'Enghien. Comme j'étais en retard pour mes cours de la semaine, je passai une partie de la nuit à travailler, afin de me retrouver le lundi de niveau avec toi et mes autres camarades, ce qui fit qu'au lieu de m'éveiller à sept heures du matin je m'éveillai à huit, et qu'au lieu de partir à huit heures je partis à neuf, et qu'au lieu d'arriver à dix heures j'arrivai à onze. On achevait de déjeuner. Ce retard, comme tu le penses bien, ne m'avait pas ôté l'appétit; je me mis donc à table, promettant aux autres convives de les rattraper; mais si bien que je m'y prisse et si activement que je fisse travailler mes mâchoires, la masse de la société eut fini avant moi, et comme il faisait un temps superbe et qu'il y avait une partie projetée

sur le lac, on m'annonça qu'en attendant que j'eusse fini on allait faire un tour sur la chaussée, après quoi on s'embarquerait.

On m'accordait donc dix minutes, et, mon compte fait, j'assurai qu'il ne m'en fallait pas davantage.

Mais j'avais compté sans le café; au lieu de laisser le café sur la table, l'officieuse cuisinière, de peur qu'il ne se refroidît, l'avait reporté sur le réchaud, de sorte qu'elle me le servit bouillant.

Je m'étais réservé deux minutes pour son absorption, et c'était certes plus de temps qu'il ne m'en fallait dans l'état ordinaire des choses; mais, grâce au surcroît de calorique, je fus forcé de souffler une minute et demie dessus; encore était-il si chaud que je mis une autre minute et demie à le boire.

Je me trouvais donc en retard de soixante secondes.

Malheureusement il y avait dans la société un mathématicien, c'est-à-dire un de ces hommes toujours réglés comme un cadran solaire, qui vont comme leur montre, et dont la montre va comme le soleil.

Au bout des dix minutes qu'il m'avait accordées, il tira son chronomètre, fit observer à la société que j'étais en retard, fit descendre tout le monde dans la barque et commença de la détacher.

En ce moment même je parus sur le seuil de la porte, je vis d'un seul coup d'œil la plaisanterie dont j'étais menacé, et qui consistait à me laisser sur la chaussée.

Je pris mes jambes à mon cou, et j'arrivai à l'embarcadère juste au moment où le bateau se détachait du rivage. Quatre pieds à peine me séparaient de lui; je pensai qu'il ne tenait qu'à moi de changer les rires, avec lesquels on m'accueillait, en cris de triomphe.

Je rappelai tous mes principes de gymnastique, je m'élançai, et je tombai en plein dans le lac.

— Pauvre Philippe! sécria Amaury, heureusement que tu nages comme un poisson.

— Et bien m'en prit; malheureusement, l'eau était à deux ou trois degrés au-dessous de zéro; je regagnai le rivage en grelottant, tandis que mon mathématicien calculait de combien de millimètres il s'en était fallu que je ne tombasse à bord au lieu de tomber dans l'étang. Le bain froid, pris dans

certaines conditions, est fort malsain, comme tu peux le savoir; aussi mon grelottement se changea-t-il en une fièvre qui me retint trois jours à Enghien. Le soir du troisième jour, le docteur me déclara radicalement guéri, et sur l'observation de mon oncle que ces trois jours pouvaient me mettre en retard pour le baccalauréat, je partis pour Paris, où, vers les dix heures du soir, je fus réintégré dans ma chambre de la rue Saint-Nicolas-du-Chardonneret. Avant de rentrer chez moi, j'allai frapper à ta porte, mais tu étais ou sorti ou couché. Ce détail, qui m'échappa en ce moment, m'est depuis revenu à la pensée.

— Mais où diable en veux-tu venir?

— Tu vas voir. Je me couchai donc, respectant ou ton absence ou ton sommeil; je dormis comme un convalescent, et le lendemain je me réveillai au chant des oiseaux. Je me crus encore a la campagne. L'oiseau dont ma rue porte le nom étant trépassé depuis longtemps, ou même n'ayant peut-être jamais été qu'un mythe, j'ouvris les yeux, cherchant du regard de la verdure, des fleurs et le chantre ailé, comme dit M. Delille, dont la voix mélodieuse arrivait jusqu'à moi, et à mon grand étonnement je trouvai tout cela. Je trouvai même plus que tout cela, car à travers mes vitres, que la veille j'avais oublié de recouvrir de leur rideau, j'aperçus dans un cadre de giroflées et de rosiers la plus jolie grisette qu'il fût possible de voir, laquelle couvrait sentimentalement de mouron une cage où étaient renfermés cinq ou six oiseaux d'espèces différentes, linots, canaris, chardonnerets, lesquels, grâce sans doute à la douceur du gouvernement qui les régissait, paraissaient, malgré la différence des races, vivre dans la meilleure intelligence. Un vrai tableau de Miéris. Tu sais que je suis amateur de tableaux. Je restai une heure à regarder celui-là, qui me paraissait d'autant plus charmant, qu'il succédait à une vue qui, pendant deux ans, m'avait été particulièrement odieuse, celle de ma vieille femme et de son vieux chien. Pendant mon absence, ma Tisiphone avait déménagé et avait fait place à ma charmante grisette. Le jour même, je décidai que je deviendrais amoureux fou de ma charmante voisine, et que je saisirais la première occasion de lui faire connaître cette décision.

— Je te vois venir, mon cher Philippe, dit Amaury en riant;

mais j'espère que tu as oublié cette petite aventure dans laquelle j'eus le malheur de me trouver en rivalité avec toi et de te devancer de deux ou trois jours.

— Tout au contraire, mon cher Amaury, c'est que je m'en souviens dans tous ses détails; et comme ces détails, tu les ignores, tu trouveras bon que je te les apprenne, afin que tu connaisses l'étendue de tes torts envers moi.

— Ah çà! mais, est-ce un duel rétrospectif que tu viens me proposer?

— Non, tout au contraire, je viens te demander un service, et je veux te raconter toute mon histoire, afin que, outre ce sentiment d'amitié inaltérable qui nous unit l'un à l'autre et qui doit te prédisposer à m'être agréable, tu comprennes encore que tu as envers moi des torts à réparer.

— Eh bien, revenons à Florence.

— Elle s'appelait Florence! s'écria Philippe, c'est un nom charmant; eh bien, croirais-tu que je n'ai jamais su son nom? Revenons donc à Florence, comme tu l'appelles. Je pris donc, comme je te l'ai dit en temps et lieu, deux décisions d'un coup, ce qui est beaucoup pour moi, qui, comme tu le sais, ai déjà quelque peine à en prendre une; il est vrai que, cette résolution prise, personne ne la poursuit plus persévéramment que moi. Tiens, je crois que je viens de faire un adverbe.

— Tu en as le droit, répondit gravement Amaury.

— La première de ces résolutions était de devenir amoureux fou de ma voisine, continua Philippe; c'était la plus facile, et elle fut mise à exécution le jour même.

La seconde était de lui déclarer ma flamme à la première occasion, et celle-là n'était pas si commode à exécuter.

D'abord, il fallait trouver cette occasion, ensuite il fallait oser en profiter.

Trois jours durant je l'épiai:

Le premier jour, à travers mes rideaux, je craignais de l'effaroucher en me montrant ainsi tout à coup à elle;

Le second jour, à travers mes vitres, car je n'osais encore ouvrir ma fenêtre;

Le troisième jour, ma fenêtre ouverte.

Je m'aperçus avec plaisir que ma hardiesse ne l'effarouchait point.

A la fin du troisième jour, je vis qu'elle jetait un petit châle sur ses épaules et qu'elle bouclait ses socques. Il était évident qu'elle se préparait à sortir.

C'était le moment attendu, et je me préparai à la suivre.

X

Philippe continua :

— J'avais arrêté mon plan.

Je devais l'arrêter si je l'osais, lui offrir mon bras pour l'accompagner où elle allait, et, en l'accompagnant, lui énumérer tous les ravages que depuis trois jours son nez retroussé et son sourire aux dents blanches opéraient sur moi.

Je pris à mon tour ma canne, mon chapeau et mon pardessus, et je dégringolai mes cinq étages. Mais si vite que j'eusse opéré, elle était déjà à une trentaine de pas de moi lorsque j'arrivai à la porte de la rue.

Je me mis aussitôt à sa poursuite.

Mais, tu comprends, d'une façon convenable, en gagnant peu à peu sur elle pour ne point l'effrayer.

Au coin de la rue Saint-Jacques, j'avais déjà gagné dix pas, au coin de la rue Racine, vingt pas, enfin dans la rue de Vaugirard j'allais certainement la rejoindre, lorsque tout à coup elle sauta par-dessus la traverse d'une porte cochère, entra dans une cour, la franchit, et monta un escalier dont on pouvait de la rue apercevoir les dernières marches.

Un instant j'eus l'idée de ne point abandonner ses traces et d'aller l'attendre au fond de cette cour ; mais il y avait là un portier qui balayait, et ce portier m'intimida.

Il m'eût certainement demandé où j'allais, et je n'eusse su que répondre, ou bien qui je suivais, et je ne savais pas même le nom de ma jolie grisette.

Je me bornai donc à attendre, et je commençai là une fac-

tion qui me dégoûta du premier coup et à tout jamais de la garde nationale.

Une heure, deux heures, deux heures et demie se passèrent; l'idole de mon âme ne reparaissait pas. Avais-je effarouché la timide gazelle?

En attendant, la nuit tombait; je n'avais pour arrêter le soleil ni le secret ni la vertu de Josué.

Quand tout à coup, sous la lumière de la lampe huileuse qui éclairait l'escalier, je vis apparaître la robe d'indienne de ma fugitive, et en même temps le bas du manteau d'un jeune homme, dont j'entendis la canne ferrée retentir sur chaque marche de l'escalier.

Était-ce son amant? était-ce son frère? Il était probable que c'était l'un, il était possible que ce fût l'autre.

Je me rappelai la maxime du sage :

« Dans le doute, abstiens-toi. »

Et je m'abstins.

La grisette et le cavalier passèrent à quatre pas de moi sans me voir, tant l'obscurité était épaisse.

Cet événement me décida à changer de tactique; les mêmes circonstances pouvaient se représenter.

D'ailleurs, au fond du cœur, et tout en me reprochant ma faiblesse, je me disais qu'au moment de l'aborder, ce courage, dont loin d'elle je faisais ample provision, m'eût manqué peut-être, et que mieux valait lui écrire.

Je me mis aussitôt à ma table pour exécuter mon projet.

Mais écrire une lettre d'amour, une lettre de laquelle allait dépendre l'opinion que ma voisine prendrait de moi, et par conséquent le chemin plus ou moins rapide que je ferais dans son esprit, n'était pas chose facile; d'ailleurs, c'était la première que j'écrivais.

Je passai une partie de la nuit à faire un brouillon que je relus le lendemain matin, et que je trouvai détestable.

J'en fis un second, j'en fis un troisième, et enfin je m'arrêtai à celui-ci.

Philippe tira le brouillon annoncé de son portefeuille, et lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Vous voir, c'est vous aimer; je vous ai vue, et je vous aime.

« Chaque matin je vous aperçois donnant à manger à vos oiseaux, trop heureux d'être nourris par une si jolie main, arrosant vos roses, moins roses que vos joues, et vos giroflées, moins parfumées que votre haleine, et ces quelques minutes suffisent à remplir mes jours de pensées et mes nuits de rêves.

« Mademoiselle, vous ne savez pas qui je suis, et j'ignore complétement qui vous êtes; mais celui qui vous a entrevue une seconde peut facilement conjecturer quelle âme tendre et ardente est cachée sous ces dehors séduisants.

« Votre esprit est à coup sûr aussi poétique que votre beauté, et vos songes sans doute aussi merveilleux que vos regards. Heureux qui pourrait réaliser ces douces chimères, impie qui briserait ces illusions charmantes! »

— J'avais assez bien imité le style de la littérature du temps, n'est-ce pas? dit Philippe assez satisfait de lui-même.

— C'est le compliment que j'allais te faire, reprit Amaury, si tu ne m'avais point prié de ne point t'interrompre.

Philippe continua :

« Vous voyez, Mademoiselle, que je vous connais.

« Et vous, un secret instinct ne vous a-t-il point encore avertie que là, près de vous, dans la maison en face, un peu au-dessus de vos croisées, un jeune homme, possesseur de quelque fortune, mais seul et isolé dans ce monde, aurait besoin d'un cœur qui le comprît et l'aimât? Qu'à l'ange qui descendrait du ciel pour remplir son existence déserte, il donnerait son sang, sa vie, son âme, et que son amour alors ne serait pas un caprice aussi profane que ridicule, mais une adoration de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes?

« Mademoiselle, si vous ne m'avez jamais vu, ne m'avez-vous jamais deviné? »

Philippe s'arrêta une seconde fois, regardant Amaury, comme pour lui demander son avis sur cette seconde période.

Amaury fit de la tête un signe approbateur, et Philippe continua :

« Pardonnez-moi donc de n'avoir pas pu résister au violent désir de vous dire ces sentiments profonds et inaltérables que votre seule vue m'a inspirés.

« Pardonnez-moi d'avoir osé vous révéler cet amour humble et passionné qui fait ma vie.

« Ne vous offensez pas de l'aveu d'un cœur qui n'a pour vous que du respect, et si vous voulez bien croire à la sincérité de ce cœur dévoué, permettez-moi d'aller vous exprimer de vive voix, et non plus dans une lettre glacée, tout ce qu'il a pour vous de vénération et de tendresse.

« Mademoiselle, laissez-moi voir de près mon idole.

« Je ne vous demande pas de réponse, oh! non, je ne suis pas si ambitieux; mais un mot, un geste, un signe, et je vole à vos pieds, et j'y demeure pour la vie.

« Philippe Auvray,

« Rue Saint-Nicolas-du-Chardonneret, au cinquième, celle des trois portes à laquelle pend une patte de lièvre. »

— Tu comprends, Amaury?...

Tout en ne demandant point de réponse, ce qui eût été trop hardi peut-être, j'avais toujours mis mon adresse; car, enfin, ma belle voisine pouvait être attendrie de ce billet et me faire la surprise d'y répondre.

— Sans doute, répondit Amaury, et c'était une excellente précaution.

— Précaution inutile, mon ami, comme tu vas voir.

Cette habile et flamboyante épître terminée, il ne s'agissait plus que de la remettre à son adresse; mais comment? par quelle voie?

La petite poste? J'ignorais le nom de ma divinité.

La lui faire rendre par le portier, en lui faisant hommage d'un petit écu? Mais j'avais entendu parler de portiers incorruptibles.

Un commissionnaire? C'était un peu bien prosaïque et quelque peu dangereux, car il pouvait se présenter quand le frère serait là.

Je m'étais arrêté à cette opinion que ce jeune homme était son frère.

Un instant j'eus l'idée de te confier mon embarras, mais comme je te savais beaucoup plus délié que moi dans ces sortes d'affaires, je craignais que tu te moquasses de moi. Il en résulta que la lettre écrite, la lettre cachetée, la lettre posée sur la table, deux jours se passèrent dans ces perplexités.

Enfin, vers le soir du troisième jour, comme j'avais profité du moment où ma beauté n'était pas chez elle pour me mettre à ma fenêtre et plonger mes regards à travers la sienne restée toute grande ouverte, je vis une feuille se détacher de ses rosiers, et, portée par le vent, traverser la rue et aller frapper aux carreaux de l'étage inférieur.

Un gland qui tomba sur le nez de Newton lui révéla le système du monde. Une feuille de rosier flottant au gré du vent m'offrit le moyen de correspondance que je cherchais.

Je roulai ma lettre autour d'un bâton de cire à cacheter, et je la lançai adroitement à travers la rue, de ma chambre dans la chambre de ma voisine; puis, tout ému de cet excès de hardiesse, je fermai vivement ma fenêtre; j'attendis.

Cette action audacieuse ne fut pas plus tôt commise que je frémis des conséquences qu'elle pouvait avoir.

Si ma voisine rentrait avec son frère, et que ce frère trouvât ma lettre, elle était affreusement compromise.

J'attendais donc, caché derrière mes rideaux et le cœur plein d'angoisses, qu'elle rentrât chez elle, lorsque tout à coup je la vis apparaître; par bonheur elle était seule, je respirai.

Elle fit deux ou trois tours dans sa chambre, légère et sautillante comme d'habitude, sans voir ma lettre.

Mais enfin, le hasard fit que son pied porta dessus, elle se baissa et ramassa le papier.

Mon cœur battait à m'étouffer, et je me comparais à Lauzun, à Richelieu, à Lovelace.

La nuit, comme je l'ai dit, commençait à venir; elle s'approcha donc de sa fenêtre pour regarder d'abord de quelle partie de la rue pouvait lui venir l'épître qu'elle tenait entre ses mains, puis ensuite pour la lire.

Je crus que le moment était venu de me montrer et d'achever, par ma présence, l'effet que ne pouvait manquer de produire mon billet. J'ouvris donc ma fenêtre.

Au bruit, ma voisine se tourna de mon côte, portant ses yeux de moi à ma lettre, et de ma lettre à moi.

Une pantomime éloquente lui indiqua que j'étais l'auteur de l'épître. Je joignis les mains pour la supplier de la lire.

Un instant elle parut irrésolue, enfin elle se décida.

— A quoi?

— A la lire, parbleu!

Je la vis dérouler ma lettre du bout des doigts, puis me regarder encore, puis sourire, puis lire les premières lignes et sourire encore, puis continuer et rire tout à fait.

Cette hilarité me dérouta d'abord quelque peu.

Mais comme elle lut la lettre d'un bout à l'autre, j'avais, à la fin de la lecture, repris quelque espoir, quand tout à coup je la vis se préparer à déchirer ma lettre. J'allais jeter un cri, lorsque je songeai que c'était sans doute de peur que son frère ne la trouvât qu'elle se livrait, à l'endroit de mon épître, à cet excès de précaution. Je trouvai la chose bien vue et j'applaudis; mais il me sembla qu'elle mettait de l'acharnement à réduire ma lettre en morceaux : en quatre, bien; en huit, passe encore; mais en seize, mais en trente-deux, mais en soixante-quatre, mais la réduire à des fragments imperceptibles, c'était de l'enfantillage; mais la faire passer à l'état d'atomes, c'était de la cruauté.

Voilà pourtant ce qu'elle fit, et lorsque leur ténuité eut rendu impossible une nouvelle multiplication parcellaire, elle ouvrit la main et laissa tomber sur les passants cette neige élégiaque; puis, me riant une seconde fois franchement au nez, elle referma sa fenêtre, tandis qu'une impertinente bouffée de vent me rapportait un lambeau de mon papier et de mon éloquence.

Et lequel? Mon cher, celui sur lequel le mot *ridicule* était écrit en toutes lettres.

J'étais furieux; mais comme, au bout du compte, elle était innocente de ce dernier événement, et que je ne pouvais m'en prendre de cette insulte qu'à un des quatre vents cardinaux, je refermai à mon tour ma fenêtre d'un air plein de dignité, et je me mis à réfléchir au moyen de vaincre cette résistance inusitée dans l'honorable corporation des grisettes.

XI

D'abord les projets qui se présentèrent a mon esprit se ressentirent naturellement de l'état d'exaspération auquel j'étais arrivé. C'étaient les combinaisons les plus féroces et les résolutions les plus sauvages. Je passai en revue toutes les grandes catastrophes amoureuses qui avaient épouvanté le monde, depuis Othello jusqu'à Antony.

Cependant, avant de m'arrêter à aucune, je décidai que je laisserais passer la nuit sur ma colère, en vertu de cet axiome: « La nuit porte conseil. »

En effet, le lendemain, je me réveillai singulièrement calme.

Mes projets violents avaient fait place à des résolutions infiniment plus parlementaires, comme on dit aujourd'hui, et je m'arrêtai à cette combinaison qui était d'attendre le soir, d'aller sonner à sa porte, de pousser les verrous derrière moi, de me jeter à ses pieds, et de lui redire de vive voix ce que je lui avais fait savoir par écrit.

Si elle me repoussait, eh bien, il serait temps alors de recourir aux moyens extrêmes.

Le plan ne manquait pas de hardiesse, mais l'auteur du plan en manquait un peu, lui.

Le soir, j'allai résolûment jusqu'au bas de l'escalier de mon infante, mais je m'arrêtai là.

Le lendemain j'allai au deuxième étage, mais je redescendis sans me risquer plus haut; le troisième jour, j'arrivai jusqu'au carré, mais là se borna mon audace : j'étais comme Chérubin, je n'osais pas oser.

Enfin, le quatrième soir, je me fis le serment d'en finir, me traitant de lâche et de niais, si je me conduisais comme les jours précédents.

Puis j'entrai dans un café, je pris coup sur coup six tasses de café noir, et, ranimé par ces trois francs d'énergie, je gra-

vis les trois étages, et, d'une main enfiévrée, sans me laisser le temps à moi-même de réfléchir ni de tâtonner, je tirai la sonnette.

Au tintement qui retentit, je fus près de me précipiter du haut en bas de l'escalier, mais mon serment me retint.

Des pas s'approchèrent...

On ouvrit...

Je me précipitai dans une antichambre obscure... je donnai un tour de clef à la porte, et d'une voix assez résolue pour la circonstance extrême où je me trouvais :

— Mademoiselle !... m'écriai-je.

Mais, à peine avais-je achevé ce mot, qu'une main virile me saisit, et, m'entraînant dans la chambre de devant, me conduisit en face de celle que je venais chercher, laquelle, à mon approche, se leva gracieusement, tandis que mon ami Amaury lui disait :

« Ma petite chérie, je te présente mon ami Philippe Auvray, bon et brave garçon qui demeure en face de toi, et qui, depuis longtemps, désire faire ta connaissance. »

Tu sais le reste, mon cher Amaury; je passai dix minutes dans votre aimable compagnie, pendant lesquelles je ne vis rien, je n'entendis rien, tant les oreilles me tintaient, tant il me semblait avoir un nuage sur les yeux, après quoi je me levai, balbutiai quelques paroles et me retirai, accompagné par les éclats de rire de mademoiselle Florence et par les invitations de revenir.

— Eh bien, mon cher, à quoi bon rappeler toute cette aventure ?

Tu me boudas, je le sais, et longtemps même ; mais j'avais cru que depuis tu m'avais pardonné.

— Ainsi ai-je fait, mon cher; mais, je te l'avoue, il ne fallut rien moins que cette offre que tu me fis, de me présenter chez ton tuteur, et l'engagement que tu pris solennellement de me rendre à l'avenir tous les services qui seraient en ton pouvoir, pour que ce pardon fût bien sincère.

J'ai voulu te rappeler le crime, Amaury, avant de te rappeler ta promesse.

— Mon cher Philippe, dit Amaury en riant, je me repens de l'un, me souviens de l'autre, et j'attends le jour de l'expiation.

— Eh bien, ce jour est arrivé, dit solennellement Philippe : Amaury, j'aime !...

— Ah bah ! s'écria Amaury, en vérité?

— Oui, continua Philippe du même ton magistral ; mais cette fois ce n'est plus d'un amour d'étudiant que je parle. Mon amour est un amour sérieux, profond et durable, qui ne finira qu'avec ma vie.

Amaury sourit, il pensait à Antoinette.

— Et tu viens me demander, dit-il, de servir d'interprète à ta passion? Malheureux, tu me fais frémir ! N'importe, va toujours.

Comment cet amour t'est-il venu, et quelle est la personne qui en est l'objet?

— Quelle est-elle, Amaury?

Maintenant ce n'est plus d'une grisette qu'on emporte d'assaut qu'il est question, mais d'une noble fille à laquelle un lien indissoluble et sacré peut seul m'unir.

J'ai longtemps hésité à me déclarer même à toi, mon meilleur ami ; mais, après tout, sans être noble, je suis de bonne et honorable famille.

Mon brave homme d'oncle m'a laissé en mourant, l'année passée, vingt mille livres de rentes et sa maison d'Enghien ; je me risque donc et viens près de toi, Amaury, mon ami, mon frère, toi qui as, tu l'as avoué toi-même, d'anciens torts à réparer envers moi, torts plus grands que tu ne croyais, je viens te prier de solliciter auprès de ton tuteur la main de mademoiselle Madeleine.

— De Madeleine ! Grand Dieu ! que dis-tu là, mon pauvre Philippe ! s'écria Amaury.

— Je te dis, repartit Philippe du même ton solennel, je te dis que je viens te prier, toi, mon ami, mon frère ; toi qui as, tu l'as avoué toi-même, des torts à réparer envers moi ; je te dis que je viens te prier de solliciter pour moi la main...

— De Madeleine? répéta Amaury.

— Sans doute.

— De Madeleine d'Avrigny?

— Eh ! oui.

— Ce n'est donc pas d'Antoinette que tu es amoureux?

— Je n'y ai jamais pensé.

— Et alors c'est Madeleine que tu aimes?

— C'est Madeleine, et je viens te prier...

— Mais, malheureux! s'écria Amaury, tu arrives encore tard! je l'aime aussi, moi.

— Tu l'aimes?

— Oui, et...

— Et quoi?

— Je l'ai demandée et obtenue hier en mariage.

— Madeleine?

— Eh! oui.

— Madeleine d'Avrigny?

— Sans doute.

Philippe porta ses deux mains à son front comme un homme frappé d'un coup de sang; puis, hébété, abasourdi, étranglé, il se leva en chancelant, prit machinalement son chapeau et sortit sans dire une seule parole.

Amaury, touché de compassion, eut un instant l'idée de courir après lui.

Mais en ce moment la pendule sonna dix heures, et il se souvint que Madeleine l'attendait à onze.

XII

JOURNAL DE M. D'AVRIGNY.

15 mai.

« Du moins, je ne quitterai pas ma fille; ils resteront avec moi, c'est convenu, ou plutôt je resterai avec eux; où ils iront, j'irai; où ils habiteront, j'habiterai.

« Ils veulent passer l'hiver en Italie, ou plutôt, dans ma craintive prévoyance, je leur ai inspiré cette idée; je vais donc donner ma démission de médecin du roi et les suivre.

« Puisque Madeleine se trouve assez riche, je suis assez riche...

« Mon Dieu, que me faut-il à moi? Si j'ai gardé quelque

chose, c'est pour avoir quelque chose encore à lui donner.

« Je sais bien que mon départ étonnera bien des gens; qu'on voudra me retenir au nom de la science; qu'on m'objectera ma clientèle que j'abandonne. Mais que m'importe tout cela?

« La seule personne sur laquelle je dois veiller, c'est ma fille. C'est non-seulement un bonheur pour moi, mais encore un devoir; je suis indispensable à mes deux enfants; je me ferai leur caissier : il faut que ma Madeleine soit la plus éclatante comme elle est la plus belle, et que pourtant leur fortune y suffise et au delà.

« Nous prendrons un palais à Naples, sur la Villa-Reale, dans une belle exposition méridionale. Ma Madeleine va fleurir comme un charmant arbuste replanté dans son sol natal.

« J'organiserai leurs fêtes, je réglerai leur maison, je serai leur intendant, enfin; c'est convenu, je les débarrasserai de tous les soins matériels de la vie.

« Ils n'auront plus qu'à être heureux et à s'aimer... et ils auront bien encore assez à faire comme cela...

« Ce n'est pas tout; je veux encore que ce voyage, qu'ils n'envisagent au premier coup d'œil que comme un voyage d'agrément, serve à l'ambition d'Amaury : sans lui en parler, j'ai demandé hier pour lui au ministre une mission secrète et de haute importance. Cette mission, je l'ai obtenue.

« Eh bien, ce que trente années de fréquentation des hommes supérieurs, ce que trente années d'observations physiques et morales de ce monde m'ont donné d'expérience, je le mettrai à sa disposition.

« Non-seulement je l'aiderai dans ce travail qu'on lui demande, mais ce travail, je le ferai tout entier. Je sèmerai pour lui, afin qu'il n'ait plus qu'à recueillir.

« Bref, comme ma fortune, ma vie, ma pensée appartiennent à ma fille, je lui ai aussi donné tout cela.

« Tout à eux, tout pour eux; je ne me réserve rien, que le droit de regarder encore parfois Madeleine me sourire, de l'entendre me parler, et de la voir joyeuse et belle.

« Je ne la quitterai pas, voilà ce que je répète à chaque instant, ce à quoi je songe à chaque instant, si bien que j'en oublie l'Institut, ma clientèle, le roi lui-même, qui m'a en-

voyé chercher aujourd'hui pour me demander si j'étais malade ; si bien que j'en oublie tout, excepté mes hôpitaux : mes autres malades sont riches et peuvent bien prendre un autre médecin, mais mes pauvres ! si je n'étais pas là, qui les soignerait ?

« Il faudra pourtant bien que je les quitte quand je partirai avec ma fille.

« Il y a des moments où je me demande si véritablement j'en ai le droit.

« Eh bien, mais il serait étrange que je me dusse à quelqu'un avant de me devoir à mon enfant.

« C'est incroyable, tant est grande la faiblesse d'esprit, comme l'homme met parfois en doute les choses les plus simples.

« Je prierai Cruveilhier ou Jaubert de faire mon intérim, de cette façon-là je serai tranquille. »

16 mai

« Ils sont vraiment si joyeux que leur joie reflète sur moi, ils sont vraiment si heureux que je me réchauffe à leur bonheur, et quoique je sente que ce surcroît d'amour qu'elle me porte, à moi, n'est que son amour pour lui qui déborde, il y a des moments où, pauvre oublieux que je suis, je m'y laisse prendre, comme en écoutant une comédie on se laisse prendre à un récit que l'on sait n'être qu'une fable.

« Aujourd'hui il est arrivé avec une figure si épanouie, qu'en le voyant traverser la cour, comme je me rendais moi-même chez ma fille, je me suis arrêté pour ne pas les forcer à se contraindre devant moi.

« La vie a si peu de moments pareils, que c'est péché, comme disent les Italiens, de les mesurer à ceux qui les ont.

« Deux minutes après ils se promenaient dans le jardin ; le jardin, c'est leur paradis.

« Là ils sont plus isolés, et cependant ils ne sont pas seuls ; mais il y a des massifs d'arbres derrière lesquels on peut se serrer la main, des angles d'allée au détour desquels on peut se rapprocher l'un de l'autre.

« Je les regardais, caché derrière les rideaux de ma fenêtre, et, à travers les massifs des lilas, je voyais leurs mains se

chercher, leurs regards se noyer les uns dans les autres; eux aussi semblaient naître et fleurir, comme tout ce qui fleurissait autour d'eux. O printemps, jeunesse de l'année! ô jeunesse, printemps de la vie!

« Et cependant je ne pense pas sans effroi aux émotions, même heureuses, qui attendent ma pauvre Madeleine; elle est si faible, qu'une joie la plie comme les autres un malheur.

« L'amant aura-t-il pour elle cette sage parcimonie du père? mesurera-t-il comme moi le vent à la chère brebis sans toison? Ménagera-t-il à la fleur frêle et délicate une atmosphère tiède et parfumée sans trop de soleil ni trop d'orage?

« Cet ardent jeune homme, avec sa passion et les revirements de sa passion, peut détruire en un mois mon patient ouvrage de dix-sept années.

« Va donc puisqu'il le faut, ma pauvre barque fragile, au milieu de cette tempête; heureusement je serai ton pilote, heureusement je ne te quitterai pas.

« Oh! si je te quittais, ma pauvre Madeleine, que deviendrait donc ma vie?

« Frêle et délicate comme je te sais, tu serais toujours présente à mon esprit comme souffrante ou prête à le devenir. Qui serait là pour te dire à chaque heure du jour:

« Madeleine, ce soleil du midi est trop chaud.

« Madeleine, cette brise du soir est trop froide.

« Madeleine, mets un voile sur ta tête.

« Madeleine, mets un châle sur tes épaules.

« Non, lui il t'aimera, mais il ne pensera qu'à t'aimer; moi je penserai à te faire vivre. »

XIII

17 mai.

« Hélas!

« Voilà encore une fois tous mes songes envolés!

« Voilà encore une journée qu'en me levant j'avais mar-

quée pour la joie, mais que Dieu avait marquée pour la douleur.

« Amaury est venu ce matin, gai et joyeux comme d'habitude. Comme d'habitude, je les ai laissés sous la surveillance de mistress Brown, et j'ai fait mes courses habituelles.

« Toute la journée je me suis bercé de cette idée que, ce soir, j'annoncerais à Amaury la mission obtenue et les projets formés par moi-même. Quand je suis rentré, il était cinq heures, et l'on allait se mettre à table.

« Amaury était déjà parti pour être revenu plus tôt, sans doute; mais on voyait qu'il n'y avait qu'un instant. Tout un bonheur presque présent était épanoui sur le visage de Madeleine.

« Pauvre douce enfant! jamais elle ne s'est mieux portée, à ce qu'elle dit.

« Me serais-je trompé, et cet amour que je craignais tant était-il destiné à fortifier cette frêle organisation que je craignais tant qu'il ne brisât? La nature a ses abîmes dans lesquels l'œil le plus exercé et le plus savant ne pénétrera jamais.

« J'avais vécu tout le jour sur cette idée du bonheur que je leur gardais; j'étais comme un enfant qui veut faire une surprise à quelqu'un qu'il aime, et qui a sans cesse son secret sur les lèvres : pour ne pas tout dire à Madeleine, je la laissai au salon et je descendis au jardin. Elle s'était mise à son piano, et, tout en me promenant, j'entendais résonner vaguement la sonate qu'elle jouait, et cette mélodie, qui me venait de ma fille, me remplissait le cœur.

« Cela dura un quart d'heure à peu près.

« Je m'amusais à m'éloigner et à me rapprocher de cette source d'harmonie en faisant le tour du jardin.

« Quand j'arrivais à son extrémité, à peine si le concert était sensible; je n'entendais que les notes hautes qui traversaient l'espace et arrivaient à moi, malgré la distance; puis, je me rapprochais, et je rentrais dans le cercle harmonieux, dont quelques pas, faits dans un autre sens, allaient m'éloigner de nouveau.

« Pendant ce temps, la nuit venait et enveloppait toutes choses de son obscurité.

« Tout à coup je n'entendis plus rien. Je souris : Amaury était arrivé.

« Je revins vers le salon, mais par une autre allée, par une allée sombre, et qui longeait le mur.

« Dans cette allée, seule, sur un banc, je rencontrai Antoinette toute pensive. Depuis deux jours j'avais à lui parler.

« Je pensai que le moment était favorable, et je m'arrêtai devant elle.

« Pauvre Antoinette! Je m'étais dit, en effet, qu'elle allait gêner un peu la délicieuse vie à trois que je me promettais; que les bonnes affections d'une si cordiale intimité ne voulaient pas de témoin, quel qu'il fût, et qu'enfin, si Antoinette pouvait ne pas être du voyage, le voyage n'en irait que mieux.

« Pourtant, je n'entendais pas l'abandonner seule ici, la pauvre enfant! il fallait ne la quitter qu'en la laissant heureuse aussi, et entourée des affections auxquelles nous allions, Madeleine, Amaury et moi, devoir notre bonheur. Je l'aime trop, et j'aimais trop ma sœur pour en agir autrement.

« Aussi, de même que j'avais tout préparé pour Amaury et Madeleine, j'avais tout préparé pour elle.

« En me voyant, elle leva les yeux, sourit et me tendit la main.

« — Eh bien, mon oncle, dit-elle, que vous avais-je promis, que vous seriez heureux de leur bonheur, n'est-ce pas? Leur bonheur ne vous a-t-il pas tenu parole... et n'êtes-vous pas heureux?...

« — Oui, ma chère enfant, lui dis-je; mais ce n'est pas le tout qu'ils soient heureux et que je le sois, reste encore Antoinette, qui doit être heureuse.

« — Oh! moi, mon oncle, je le suis : que voulez-vous qui me manque? Vous m'aimez comme un père, Madeleine et Amaury m'aiment comme une sœur; que puis-je demander de plus?

« — Quelqu'un qui t'aime comme un époux, chère nièce, et ce quelqu'un, je l'ai trouvé.

« — Mon oncle... dit Antoinette avec un accent qui semblait me prier de ne pas aller plus loin.

« — Écoute, Antoinette, repris-je, et puis tu répondras.

« — Parlez, mon oncle.

« — Tu connais M. Jules Raymond?

« — Ce jeune avoué que vous chargez de toutes vos affaires.

— Lui-même... Comment le trouves-tu?

« — Charmant... pour un avoué, mon oncle.

« — Voyons, ne plaisante pas, Antoinette. Aurais-tu de la répugnance pour ce jeune homme?

« — Mon oncle, il n'y a que ceux qui aiment qui éprouvent l'opposé de cette passion... n'ayant d'amour pour aucun homme, tous les hommes me sont indifférents.

« — Eh bien, ma chère Antoinette, M. Jules Raymond est venu me voir hier; et, si tu n'as pas fait attention à lui, il t'a remarquée, toi...

« M. Jules Raymond est un de ces hommes auxquels l'avenir ne peut manquer, parce qu'ils font eux-mêmes leur avenir.

« Eh bien, il demande à partager cet avenir avec toi... Il te reconnaît deux cent mille francs de dot... il...

« — Mon oncle, interrompit Antoinette, tout cela est si beau et si généreux, que je ne veux pas vous laisser aller plus loin avant de vous faire tous mes remerciements: M. Jules Raymond forme, parmi les gens d'affaires, une exception rare et que j'apprécie; mais je croyais vous avoir déjà dit que mon seul désir était de rester près de vous. Je ne conçois pas d'autre bonheur que celui-là, et à moins que vous m'imposiez un avenir différent, c'est celui-là que je me choisis. »

« Je voulus insister, je voulus lui montrer les avantages qu'elle pouvait retirer de cette union. L'homme que je lui proposais était jeune, riche, estimé, je ne devais pas vivre toujours : que ferait-elle seule, sans affection, sans appui?...

« Antoinette m'écouta avec le calme de la résolution, et quand j'eus fini :

« — Mon oncle, dit-elle, je dois vous obéir comme j'obéissais à la fois à mon père et à ma mère, puisqu'en mourant ils vous ont légué leurs pouvoirs sur moi.

« Ordonnez donc et j'obéirai; mais ne cherchez pas à me convaincre, car dans la disposition de cœur et d'esprit où je me trouve, tant qu'on me laissera le libre arbitre, je refuserai quiconque se présentera pour être mon mari, ce prétendant fût-il millionnaire, fût-il prince!... »

« Il y avait dans sa voix, dans son action, dans son geste, une telle fermeté, que je compris qu'insister c'était, comme

elle le disait elle-même, substituer le commandement à la persuasion. Je la rassurai donc complétement.

« Après lui avoir dit qu'elle serait éternellement libre de sa main et de son cœur, je lui déroulai tous les projets que, dans un instant, je comptais soumettre à mes deux enfants. Je lui annonçai qu'elle nous accompagnerait dans notre voyage, et qu'au lieu d'être trois, nous serions quatre à être heureux, voilà tout.

« Mais elle secoua la tête, et me répondit qu'elle me remerciait de tout son cœur, mais qu'elle ne ferait pas ce voyage avec nous.

« Alors je me récriai.

« — Écoutez, mon oncle, dit-elle.

« Dieu, qui règle les destinées, a departi, aux uns le bonheur, aux autres la tristesse. Mon sort à moi, pauvre fille, c'est l'isolement. A quinze ans de distance, et avant que j'eusse atteint même ma vingtième année, j'ai perdu mon père et ma mère.

« Le bruit, le mouvement d'une longue route, le spectacle changeant des peuples et des villes ne me conviennent pas. Je resterai seule avec mistress Brown.

« J'attendrai votre retour à Paris; je ne quitterai ma chambre que pour aller à l'église ou pour venir, le soir, dans ce jardin, et à votre retour vous me trouverez à la même place où vous m'aurez quittée, le même calme au cœur, le même sourire aux lèvres : toutes choses que je perdrai, mon bon oncle, si vous voulez faire de ma vie autre chose que ce qu'elle doit être. »

« Je n'insistai pas davantage, mais je restai un moment à me demander quels motifs faisaient ainsi d'Antoinette une religieuse dans le monde, et transformaient en cellule la chambre d'une jeune fille de dix-neuf ans, belle, spirituelle, rieuse souvent, et qui avait deux cent mille francs de dot.

« Mon Dieu, qu'est-ce que cela me faisait, après tout, et pourquoi perdais-je mon temps à sonder ces inexplicables fantaisies de jeune fille?

« Pourquoi perdais-je mon temps à consoler, à plaindre, à ranimer Antoinette, au lieu de m'acheminer tout de suite vers le salon?

« Et Dieu sait encore combien de temps je serais resté là,

en face de cette autre fille à moi, si, embarrassée sans doute de mon regard, si, inquiète de mes questions à venir, elle ne m'eût demandé la permission de se retirer dans sa chambre.

« — Non, mon enfant, lui dis-je, reste là, c'est moi qui me retire. Toi, ma chère Antoinette, tu peux, sans rien craindre, rester à l'air de la nuit. Je voudrais bien que Madeleine fût comme toi.

« — Oh! mon oncle! s'écria Antoinette en se levant, je vous le jure par les étoiles qui me regardent, et par cette lune qui nous éclaire si doucement, je vous le jure, si je pouvais donner ma santé à Madeleine, je la lui donnerais à l'instant; car ne vaudrait-il pas mieux que ce fût moi, pauvre orpheline, qui courusse le danger qu'elle court, qu'elle, si riche de toutes choses, et surtout d'amour! »

« J'embrassai Antoinette, car la chère enfant avait dit ces paroles avec un accent de vérité qui n'admettait pas le doute, et tandis qu'elle retombait sur son banc, je m'acheminai vers le perron.

XIV

« Au moment où je mettais le pied sur la première marche du perron, la douce voix de Madeleine vint, comme celle d'un ange, résonner dans ma tristesse.

« Je m'arrêtai pour écouter, non ce que cette voix disait, mais la voix elle-même.

« Quelques mots, cependant, arrivèrent de mon oreille à mon esprit, et je ne me contentai plus d'entendre, j'écoutai.

« La fenêtre donnant sur le jardin était ouverte; mais devant cette fenêtre, et pour intercepter l'air du soir, les rideaux étaient tirés : derrière ces rideaux, je voyais l'ombre de leurs deux têtes inclinées l'une vers l'autre.

« Ils causaient à voix basse. J'écoutai.

« J'écoutai, muet, immobile, oppressé, retenant mon haleine; car chacune de leurs paroles, comme autant de gouttes d'eau glacées, me tombait sur le cœur.

« — Madeleine, disait Amaury, que je vais être heureux te voir tous les jours, et sans cesse, et voir autour de ta charmante tête le cadre qui lui convient le mieux, c'est-à-dire le ciel de Naples et de Sorrente.

« — Oui, cher Amaury, répondait Madeleine, oui, je dirai comme Mignon :

« Il est beau le pays où les oranges mûrissent. »

« Mais ton amour, où le paradis se reflète, est plus beau.

« — Oh ! mon Dieu ! dit Amaury avec un soupir qui laissait percer une légère teinte d'impatience.

« — Quoi ? demanda Madeleine.

« — Pourquoi faut-il que tout bonheur porte son ombre avec lui, si légère qu'elle soit.

« — Que veux-tu dire ?

« — Je veux dire que l'Italie nous serait un Eldorado, je veux dire que je répéterais avec toi et avec Mignon :

« Oui, c'est là qu'il faut aimer ; oui, c'est là qu'on se sent « vivre. »

« Sans une seule chose qui viendra troubler notre vie, sans une seule chose qui viendra attrister notre amour.

« — Laquelle?

« — Je n'ose te la dire, Madeleine.

« — Voyons, parle !

« — Eh bien, c'est qu'il me semble que, pour que nous fussions véritablement heureux, il faudrait que nous fussions absolument seuls ; il me semble que l'amour est une chose délicate et sainte que la présence d'un tiers, quel qu'il soit, fane et profane, et que pour être perdus l'un dans l'autre, pour n'être qu'un enfin, il ne faudrait pas être trois...

« — Que veux-tu dire, Amaury ?

« — Oh ! tu le sais bien...

« — Est-ce parce que mon père nous accompagne, que tu parles ainsi ?...

« Mais songes-y donc, ce serait de l'ingratitude que de lui laisser seulement soupçonner, à lui qui fait notre bonheur, que sa présence est un obstacle à ce que ce bonheur soit complet : mon père, ce n'est pas un étranger, ce n'est pas un tiers, c'est un troisième de nous deux. Car il nous aime autant l'un que l'autre, Amaury, et nous devons l'aimer également.

« — A la bonne heure, reprit Amaury avec une légère froideur, à la bonne heure ; puisque tu ne sens pas comme moi sur ce point, n'en parlons plus, et oublie ce que j'ai dit.

« — Mon ami, reprit vivement Madeleine, t'ai-je blessé ?... En ce cas, pardonne-moi... Ne sais-tu pas, méchant jaloux que tu es, que ce n'est pas du même amour qu'on aime son mant et son père ?

« — Oh ! mon Dieu ! oui, dit Amaury, je sais bien tout cela : mais l'amour d'un père n'est pas jaloux et exclusif comme le nôtre ; le tien est habitué à le voir, voilà tout.

« Pour moi, te voir n'est pas une habitude, c'est un besoin.

« Eh ! mon Dieu ! la Bible, cette grande voix de l'humanité, l'a dit il y a deux mille cinq cents ans :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton époux. »

« Je voulais les interrompre, je voulais leur crier : La Bible aussi a dit, à propos de Rachel :

« Et elle ne voulut pas être consolée, parce que ses enfants « n'étaient plus. »

« Mais j'étais cloué à ma place, j'étais immobile, j'étais muet ; j'éprouvais une satisfaction douloureuse à entendre ma fille me défendre ; mais il me semblait que ce n'était pas assez qu'elle me défendît : il me semblait qu'elle eût dû déclarer à son amant qu'elle avait besoin de moi, comme j'avais besoin d'elle ; j'espérais qu'elle allait le faire.

« Elle reprit :

« — Oui, Amaury, dit-elle, oui, peut-être as-tu raison ; mais la présence de mon père ne peut s'éviter sans lui faire, je le sais, une peine affreuse ; d'ailleurs, si dans certains moments elle gêne nos sensations, dans d'autres elle complétera nos souvenirs.

« — Non, Madeleine, non, dit Amaury, détrompe-toi ; quand M. d'Avrigny sera présent, pourrai-je, comme en ce moment, te dire que je t'aime ?

« Quand, sous ces orangers sombres dont nous parlions tout à l'heure, ou au bord de cette mer limpide et étincelante comme un miroir, nous nous promènerons, non pas tous deux, mais tous trois, pourrai-je, s'il marche derrière nous, entourer ta taille de mon bras, ou demander à tes lèvres le baiser qu'elles me refusent encore ? Sa gravité n'effarouche-

rait-elle pas nos joies? Est-il de notre âge, pour comprendre nos folies?

« Tu verras, tu verras, Madeleine, quelle ombre jettera sur notre gaieté son visage sévère.

« Tandis qu'au contraire, si nous étions seuls dans notre calèche de poste, comme nous babillerions souvent, comme nous nous tairions parfois! Avec ton père, jamais nous ne serons libres : il faudra nous taire quand nous voudrons parler, il faudra parler quand nous aurons envie de nous taire.

« Avec lui, il faudra causer toujours, et du même ton; avec lui, plus d'aventures, plus de hardies excursions, plus de piquants incognitos; mais la grande route, la règle, les convenances. Eh! mon Dieu! comprends-moi bien, Madeleine, je me sens envers ton père tout plein de reconnaissance, de respect et même d'amour; mais est-ce la vénération que doit nous inspirer un compagnon de voyage? dis-moi, les égards ne sont-ils pas bien gênants sur les chemins?

« Toi, ma chère Madeleine, avec ton amour de fille, avec ta chasteté de vierge, tu n'avais pas pensé à tout cela, et je vois à ton air pensif que tu y penses maintenant.

« Eh bien, plus tu y réfléchiras, plus tu seras convaincue que je ne me trompe pas, et que dans un voyage à trois il y en a au moins deux qui s'ennuient. »

« J'attendais avec anxiété la réponse de Madeleine.

« Cette réponse se fit attendre. Enfin, après quelques secondes de silence :

« — Mais, Amaury, reprit-elle, en supposant même que je fusse de ton avis, que faire, dis-moi?

« Ce voyage est arrêté; mon père, maintenant, a pris toutes ses mesures pour qu'il fût ainsi. Aurais-tu raison, maintenant il est trop tard.

« Et d'ailleurs, qui oserait jamais, pauvre père, lui faire comprendre qu'il nous gêne? Est-ce toi, Amaury?

« En tout cas, ce n'est pas moi.

« — Eh! mon Dieu! je sais tout cela, dit Amaury, et c'est justement ce qui me désespère.

« M. d'Avrigny, qui est un esprit si supérieur, si pénétrant et si fin, qui lit si bien dans le côté physique et matériel de notre organisation, devrait bien avoir le même privilége à

l'égard de la pensée et ne pas tomber dans cette cruelle manie des vieillards, qui consiste à s'imposer sans cesse aux jeunes gens.

« Je ne veux pas t'offenser en l'accusant ; mais véritablement, n'est-ce pas un bien fâcheux aveuglement que celui des pères qui ne savent pas deviner leurs enfants, et qui, au lieu de se reporter à leur âge, veulent les assujettir au goût et aux désirs du leur?

« Eh bien, voilà un voyage qui pouvait être délicieux pour nous, et qui va être gâté par cette fatale...

« — Chut! interrompit Madeleine en mettant un doigt sur la bouche d'Amaury; chut! méchant, voulez-vous bien ne point parler ainsi!

« Écoute, mon Amaury, je ne puis pas t'en vouloir des exigences qui me prouvent ton amour, mais...

« — Mais elles te semblent folles, n'est-ce pas? dit Amaury avec un léger sentiment de mauvaise humeur.

« — Non, répondit Madeleine, non, méchant! mais parlons bas, car j'ai peur de m'entendre moi-même, tant ce que je vais te dire me semble impie. »

« Et effectivement Madeleine baissa la voix.

« — Non : bien loin que ces exigences me paraissent folles, eh bien, Amaury, je les partage; voilà ce que je ne voulais pas t'avouer, à toi, parce que je ne voulais pas me l'avouer à moi-même.

« Mais que veux-tu, cher Amaury, je te prierai tant, je te dirai tant que je t'aime, qu'il faudra bien qu'à ton tour tu fasses quelque chose pour moi, et que tu te résignes comme je me résigne. »

« A ce dernier mot, je ne voulus pas en entendre davantage.

« Ce dernier mot était entré dans mon cœur, aigu et glacé comme la pointe d'une épée.

« Aveugle, égoïste que j'étais, j'avais bien vu qu'Antoinette me gênait, moi! et je n'avais pas vu que je les gênais, eux!

« Au reste, la réaction fut rapide et surtout complète.

« Triste, mais tranquille et résigné, je montai le perron et entrai dans le salon, annoncé par le bruit que faisaient mes bottes sur les marches.

« Madeleine et Amaury se levèrent à mon approche : je baisai Madeleine au front, et tendis la main à Amaury. .

« — Savez-vous, mes chers enfants, une fâcheuse nouvelle? » leur dis-je.

« Et quoique mon accent dût leur faire comprendre que, surtout pour eux, le malheur n'était pas bien grand, ils tressaillirent ensemble.

« — C'est qu'il me faut renoncer à tous mes beaux rêves de voyage. Vous partirez sans moi; le roi ne veut pas, à toute force, me donner le congé que je lui ai demandé aujourd'hui : Sa Majesté a eu la bonté de me dire que je lui étais utile, nécessaire même, et m'a prié de rester.

« Que répondre à cela? Les prières d'un roi sont des ordres.

« — Ah! père! que c'est mal, dit Madeleine. Tu préfères le roi à ta fille!...

« — Que voulez-vous, cher tuteur, dit à son tour Amaury, ne pouvant, sous ses regrets apparents, cacher sa joie réelle; tout absent que vous serez, vous n'en serez pas moins avec nous sans cesse... »

« Ils voulurent s'étendre sur ce sujet, mais je changeai à l'instant même la conversation, ou plutôt je lui ouvris un autre cours; leur innocente hypocrisie me faisait un mal affreux.

« J'annonçai à Amaury tout ce que j'avais à lui apprendre :

« Cette mission obtenue pour lui, et cette idée que j'avais eue de faire de ce voyage d'agrément un voyage utile à sa carrière diplomatique.

« Il me parut très-reconnaissant de ce que j'avais fait pour lui; mais en ce moment le cher enfant était absorbé par une seule pensée, celle de son amour.

« Lorsqu'il se retira, Madeleine le conduisit hors du salon.

« Le hasard fit qu'au moment même je me trouvai derrière la porte. Je m'étais approché d'un guéridon pour y prendre un livre.

« Madeleine ne me vit pas.

« — Eh bien, Amaury, dit-elle, ne croirait-on pas que les événements nous devinent et sont à nos ordres?... Qu'en dis-tu?

« — Je dis, répondit Amaury, que nous avions compté

sans l'ambition, et que c'est à tort que ladite ambition est calomniée... Il y a des défauts qui font parfois plus de bien que des vertus. »

« Ainsi, ma fille croira que c'est par ambition que je reste, lorsqu'elle part.

« Eh bien, soit; peut-être vaut-il mieux que cela soit ainsi. »

XV

A partir de ce moment, rien ne put plus obscurcir la joie des deux jeunes gens, et deux ou trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels le sourire fut sur toutes les lèvres, quoique deux cœurs sur quatre fussent préoccupés d'une arrière-pensée qui, aussitôt qu'ils étaient seuls, rendait à leur visage leur expression véritable.

Mais tout souriant qu'il était, M. d'Avrigny, qui n'en conservait pas moins des craintes graves sur la santé de Madeleine, ne la perdait pas de vue un instant pendant les courts instants qu'il passait près d'elle.

Depuis que son mariage était arrêté avec Amaury, aux yeux de tous, Madeleine était mieux portante et plus gracieuse que jamais; mais aux yeux du médecin et du père, il y avait des symptômes de maladie physique et morale qui, à chaque instant, se révélaient.

Les couleurs étaient revenues sur les joues ordinairement pâles de Madeleine; mais ces couleurs vives, comme celles de la plus florissante santé, se concentraient un peu trop vers les pommettes des joues, tandis qu'elles laissaient le cercle du visage en proie à une pâleur qui combattait cet imperceptible réseau de veines bleuâtres qui, à peine visibles chez les autres, marquaient d'une trace sensible la peau fine et transparente de la jeune fille.

Pour tous, le feu qui brillait dans les yeux de sa fille était celui de la jeunesse et de l'amour; mais parmi toutes ces étincelles qu'ils lançaient joyeusement, M. d'Avrigny recon-

naissait de temps en temps de sombres éclairs de fièvre.

Toute la journée Madeleine était forte et vive, elle bondissait joyeuse dans le salon, ou courait folle jeune fille dans le jardin.

Mais le matin avant qu'Amaury fût venu, mais le soir quand il était parti, toute cette ardeur juvénile, qui semblait ne se ranimer que par la présence de son amant, s'éteignait chez la jeune fille, et son corps si faible, qu'aucune des entraves féminines n'emprisonnait jamais, pliait alors comme un roseau s'affaissant sur lui-même, et cherchait des points d'appui non-seulement pour la marche, mais encore pour son repos.

Bien plus, son caractère lui-même, toujours si doux, si plein de bienveillance, semblait, à l'égard d'une seule personne, il est vrai, avoir subi depuis sept ou huit jours des modifications étranges; quoique Antoinette, que Madeleine avait accueillie comme une sœur, lorsque deux ans auparavant son père la lui avait donnée pour compagne, fût restée la même pour Madeleine, Madeleine, du moins, à l'œil d'un observateur aussi profond que M. d'Avrigny, était bien changée pour elle.

Lorsque la brune jeune fille entrait dans le salon, avec ses cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau, ses yeux pleins de vie, ses lèvres de carmin, et cet air de jeunesse et de santé répandu dans toute sa personne, un sentiment d'instinctive douleur, qui eût ressemblé à de l'envie si le cœur d'ange de Madeleine eût pu éprouver un pareil sentiment, s'emparait d'elle presque à son insu, et faussait à son esprit toutes les actions de son amie.

Si Antoinette restait dans sa chambre et qu'Amaury demandât des nouvelles d'Antoinette, quelques paroles amères accueillaient cette simple démonstration d'amical intérêt.

Si Antoinette était là et que le regard d'Amaury s'arrêtât un instant sur Antoinette, Madeleine, boudeuse, entraînait son amant au jardin.

Si Antoinette était au jardin, et qu'Amaury, sans même savoir qu'Antoinette y fût, proposât à Madeleine d'y descendre, Madeleine trouvait un prétexte pour rester au salon, soit dans l'ardeur du soleil, soit dans la fraîcheur de l'air.

Madeleine enfin, si charmante et si gracieuse pour tous,

avait vis-à-vis de sa compagne tous les torts qu'un enfant gâté non-seulement a, mais encore veut avoir vis-à-vis d'un autre enfant qui le gêne ou qui lui déplaît.

Il est vrai qu'Antoinette, par une intuition et comme si elle eût trouvé la conduite de Madeleine toute naturelle, semblait ne faire aucune attention à toutes ces petites atteintes, qui, dans un autre temps, eussent blessé à la fois son cœur et son orgueil; mais loin de là, c'était elle qui semblait plaindre Madeleine de ses torts. C'était elle qui eût dû pardonner, qui semblait implorer le pardon; c'était Antoinette qui, tant qu'Amaury n'était pas arrivé, ou dès qu'il était parti, se rapprochait de Madeleine, qui, comme si elle eût compris seulement alors la grandeur de son injustice, lui tendait la main, et quelquefois même lui jetait les bras autour du cou, toute prête à pleurer.

Y avait-il donc au fond du cœur des deux jeunes filles une voix qui, muette pour tous, parlait pour elles seules?

Souvent M. d'Avrigny avait voulu excuser les torts de Madeleine près de sa seconde fille; mais aux premières paroles qu'il prononçait, Antoinette mettait en souriant un doigt sur ses lèvres et lui imposait silence.

Le jour du bal approchait. La veille, les deux jeunes filles avaient fort causé de leur toilette, et, au grand étonnement d'Amaury, Madeleine s'était moins occupée de la sienne que de celle de sa cousine.

D'abord, et comme c'était son habitude, Antoinette avait proposé à Madeleine de s'habiller comme elle, c'est-à-dire une robe de tulle blanc sur un dessous de satin; mais Madeleine prétendit que le rose allait mieux à Antoinette, et presque aussitôt la jeune fille s'était rangée de l'avis de Madeleine, et avait dit qu'elle se mettrait en rose; puis on n'avait plus reparlé de cela, toutes choses paraissant arrêtées.

Le lendemain de cette convention, c'est-à-dire le jour même où M. d'Avrigny devait annoncer à tous le bonheur de ses enfants, Amaury passa la journée avec Madeleine.

Mais, comme en toutes choses, la jeune fille mettait dans les préparatifs de sa toilette une agitation passionnée, singulière pour Amaury surtout, qui connaissait la simplicité naturelle de sa fiancée. Qu'avait-elle donc à se tourmenter?

ne savait-elle pas qu'à ses yeux elle serait toujours la plus belle?

Amaury, qui avait quitté Madeleine vers cinq heures, revint à sept. Il voulait, avant que les invités arrivassent, avant que Madeleine fût à tout le monde, l'avoir au moins une heure à lui seul, la regarder à son aise, lui parler tout bas sans scandaliser personne.

Quand Amaury entra chez Madeleine, à part sa coiffure, qui était une couronne de camélias blancs posée sur une table, elle était habillée, mais se trouvait mal habillée. Amaury fut frappé de sa pâleur, toute la journée s'était passée en contrariétés successives qui avaient usé sa force, et elle ne se tenait debout que par une violente réaction morale, et grâce à une énergie toute nerveuse.

Au lieu d'accueillir Amaury avec son sourire habituel, un mouvement d'impatience lui échappa en l'apercevant; et comme lui-même fut frappé de cette pâleur:

—Vous me trouverez bien laide ce soir, n'est-ce pas, Amaury? dit-elle avec un sourire amer; mais il y a des jours où rien ne me réussit, et je suis dans un de ces jours-là. Je suis mal coiffée, ma robe est manquée; je suis affreuse.

La pauvre ouvrière était là qui se confondait en protestations.

— Vous, affreuse? dit Amaury; vous, Madeleine; mais, au contraire, votre coiffure vous sied à merveille. Votre robe vous va à ravir; vous êtes belle et gracieuse comme un ange!

— Alors, dit Madeleine, ce n'est ni la faute de la couturière, ni du coiffeur, c'est la mienne; c'est moi qui ne vais ni à ma coiffure, ni à ma robe. Ah! mon Dieu! Amaury, comment avez-vous donc si mauvais goût que de m'aimer?

Amaury s'approcha pour lui baiser la main, mais Madeleine parut ne pas le voir, quoiqu'elle fût devant une glace, et montrant un pli presque imperceptible à son corsage:

— Tenez, Mademoiselle, dit-elle, c'est ce pli, il faut absolument que ce pli disparaisse, ou, je vous en préviens, je jette cette robe et mets la première venue.

— Oh! mon Dieu, Mademoiselle, dit la couturière, ce n'est rien que cela, et, dans un instant, si vous le voulez, il n'y paraîtra plus; mais il faut défaire le corsage.

— Vous entendez, Amaury, il faut nous laisser; je ne veux certainement pas garder ce pli qui me rend horrible.

— Et vous préférez que je vous quitte, Madeleine? Je vous obéis : je ne veux pas me rendre coupable d'un crime de lèse-beauté.

Et Amaury se retira dans la chambre voisine, sans que Madeleine, toute préoccupée qu'elle était ou paraissait être de sa robe, fît le moindre mouvement pour le retenir.

Comme la restauration nécessaire ne devait durer qu'un instant, Amaury demeura dans la chambre voisine du cabinet de toilette où s'habillait Madeleine, et prit une *Revue* qui se trouvait sur une table, pour passer le temps.

Mais, tout en lisant, Amaury écoutait malgré lui, et quoiqu'il suivît les lignes des yeux, ces lignes ne disaient rien à son esprit, car son esprit tout entier était dans la chambre voisine, dont une simple porte le séparait; de sorte qu'il ne perdait pas un mot des reproches que Madeleine continuait de faire à son coiffeur et à sa couturière, et qu'il entendait tout, jusqu'au bruit impatient que faisait son petit pied en frappant le parquet. En ce moment, la porte située en face du boudoir s'ouvrit, et Antoinette parut.

Elle avait suivi l'avis de Madeleine et avait mis une simple robe de crêpe rose, sans aucun ornement, sans une fleur, sans un bijou; il était impossible d'être plus simplement mise qu'elle ne l'était, et cependant elle était charmante.

— Ah! mon Dieu! dit-elle à Amaury, vous étiez là? je l'ignorais, et elle voulut se retirer.

— Pourquoi vous en allez-vous? Attendez au moins que je vous fasse mes compliments; en vérité, Antoinette, vous êtes ce soir tout à fait en beauté.

— Chut! Amaury, dit la jeune fille en mettant un doigt sur ses lèvres et en baissant la voix; chut! ne parlez pas de cela.

— Avec qui êtes-vous donc, Amaury? dit Madeleine en ouvrant la porte, enveloppée dans un grand châle de cachemire, et toisant d'un regard rapide la pauvre Antoinette, qui fit un pas pour se retirer.

— Mais vous le voyez, chère Madeleine, répondit le jeune homme, avec Antoinette, à qui je faisais des compliments sur sa toilette.

— Sans doute aussi sincères que ceux que vous venez de

me faire, dit la jeune fille; vous feriez bien mieux de venir m'aider, Antoinette, que d'écouter tout ce que vous dit ce vilain flatteur.

— J'entrais à l'instant même, Madeleine, dit la jeune fille et si j'eusse su que tu avais besoin de moi, je serais venue plus tôt.

— Qui t'a donc fait cette robe? demanda Madeleine.

— Moi-même; tu sais que j'ai l'habitude de ne m'en rapporter à personne pour cela.

— Et tu as bien raison, car jamais une couturière ne fera une robe comme celle-là.

— Je t'ai offert de faire la tienne, Madeleine, et tu as refusé

— Et qui t'a habillée?

— Moi, toujours.

— Et coiffée?

— Moi encore, c'est ma coiffure ordinaire, tu le vois, je n'y ai rien ajouté.

— Tu as raison, dit Madeleine avec un sourire amer, tu n'as besoin de rien, toi, pour être jolie!

— Madeleine, dit Antoinette en se rapprochant de sa cousine et en parlant si bas qu'Amaury ne put entendre ce qu'elle disait, si par une cause quelconque tu désires que je ne paraisse pas à ce bal, dis un mot, et je resterai chez moi.

— Et pourquoi te priverais-je de ce plaisir? dit tout haut Madeleine.

— Oh! je te le jure, chère cousine, ce bal n'est point un plaisir pour moi.

— J'aurais cru, reprit Madeleine avec un peu d'aigreur, que tout ce qui était un bonheur pour moi était un plaisir pour ma bonne amie Antoinette.

— Ai-je besoin du son des instruments, de l'éclat des lumières et du bruit du bal pour partager ton bonheur, Madeleine? Non : je te jure que, dans ma chambre solitaire, je fais des vœux aussi ardents pour toi que dans la fête la plus nombreuse et la plus animée; mais ce soir je suis souffrante.

— Souffrante, toi? s'écria Madeleine, avec ces yeux brillants et ce teint animé; et que dirai-je donc, moi, avec mon visage pâle et mes yeux abattus? Tu es souffrante?...

— Mademoiselle, dit la couturière, si vous voulez venir, la robe est prête.

— Tu m'as dit que je pouvais t'aider? demanda timidement Antoinette; que veux-tu que je fasse?

— Mais fais ce que tu voudras, reprit Madeleine; je n'ai pas d'ordres à te donner, ce me semble; viens avec moi si cela te plaît; reste avec Amaury si cela t'amuse.

Et elle rentra dans le boudoir avec un mouvement d'humeur trop visible pour qu'il échappât à Amaury.

XVI

— Me voilà, dit Antoinette en suivant sa cousine et en entrant avec elle dans le boudoir, dont elle referma la porte derrière elle.

— Mais qu'a-t-elle donc aujourd'hui? murmura Amaury les yeux fixés sur la porte.

— Elle a qu'elle souffre, dit une voix derrière le jeune homme, elle a que toutes ces émotions lui donnent la fièvre, et que la fièvre la tue.

— Ah! c'est vous, mon père, dit Amaury en reconnaissant M. d'Avrigny qui avait écouté cette petite scène derrière la portière. Oh! croyez bien que ce n'était pas un reproche que j'adressais à Madeleine, mais une question que je me faisais à moi-même; je craignais d'avoir fait quelque chose qui eût contrarié votre fille.

— Non, rassure-toi. Amaury, ce n'est pas plus ta faute que celle d'Antoinette, et tu n'es dans tout cela coupable d'autre chose que d'être aimé trop vivement.

— Oh! mon père, que vous êtes bon de me rassurer ainsi! dit Amaury.

— Maintenant, reprit M. d'Avrigny, promets-moi une chose, c'est de ne point l'exciter à danser ni à valser; à part les contredanses dont tu ne peux te dispenser, reste près d'elle à lui parler de l'avenir.

— Oh! oui, soyez tranquille.

En ce moment on entendit la voix de Madeleine qui s'élevait.

— Oh! mon Dieu! ma chère madame Leroux, dit-elle, que vous êtes donc maladroite aujourd'hui; laissez faire Antoinette, voyons, et que cela finisse.

Il y eut un instant de silence, puis tout à coup elle s'écria

— Eh bien, que fais-tu donc, Antoinette?

Et l'exclamation fut accompagnée d'un bruit pareil à celui que ferait une étoffe en se déchirant.

— Ce n'est rien, dit Antoinette en riant, une épingle qui a crié en glissant sur le satin, voilà tout. Sois tranquille, va, tu n'en seras pas moins la reine du bal.

— La reine du bal! oh! oui, plaisante, Antoinette; c'est généreux à toi. C'est à celle à qui tout sied et que tout embellit à être la reine du bal, et non pas à moi qui suis si difficile à parer et à faire jolie.

— Madeleine, ma sœur, que dis-tu là? reprit Antoinette avec un accent de doux reproche.

— Je dis qu'il sera temps tout à l'heure, au salon, de faire de moi l'objet de vos moqueries et de m'écraser de vos façons railleuses et de vos coquetteries triomphantes, et qu'il n'est pas généreux de me poursuivre jusque dans ma chambre de votre victoire anticipée.

— Me renvoyez-vous, Madeleine? demanda Antoinette avec des larmes dans la voix.

Madeleine ne répondit point. C'était cruellement répondre, et Antoinette sortit en éclatant en sanglots.

M. d'Avrigny l'arrêta, tandis que, stupéfait de cette scène, Amaury restait immobile dans son fauteuil.

— Viens, mon enfant, viens, ma fille, viens, ma pauvre Antoinette, lui dit-il à demi-voix.

— Oh! mon père! mon père! murmura celle-ci, je suis bien malheureuse.

— Ce n'est pas cela que tu voulais dire et que tu devrais dire, reprit M. d'Avrigny. Tu devrais dire que Madeleine est bien injuste; mais ce n'est pas Madeleine qui parle, c'est la fièvre. Il ne faut pas l'accuser; il faut la plaindre. En revenant à la santé, elle reviendra à la raison : alors elle se repentira de sa colère, elle demandera pardon de son injustice.

Madeleine entendit le chuchotement des deux voix : elle crut sans doute que c'étaient Antoinette et Amaury qui parlaient ensemble. Aussi poussa-t-elle brusquement la porte, qu'Antoinette n'avait point pris le temps de refermer, et sans regarder autour d'elle :

— Amaury ! dit-elle d'une voix brève et impérative.

Alors Amaury se leva, et elle vit qu'il était seul, tandis qu'au fond de l'appartement se détachait un autre groupe composé d'Antoinette et de son père. Ces deux voix qu'elle avait entendues, c'étaient donc celles de M. d'Avrigny et de sa nièce.

Une rougeur rapide passa sur son visage, tandis qu'Amaury, la prenant par la main, rentrait avec elle dans le boudoir.

— Chère Madeleine, lui dit Amaury avec un accent dans lequel il était impossible de ne pas reconnaître la plus profonde anxiété, au nom du ciel ! qu'avez-vous donc ? Je ne vous reconnais pas !...

Tout son courroux se fondit alors. Elle tomba sur un fauteuil, et se prit à pleurer à son tour.

— Oh ! oui, dit-elle, oui, je suis bien méchante, n'est-il pas vrai, Amaury ?...

Voilà ce que vous pensez... voilà ce que vous n'osez me dire !... Oui, j'ai blessé au cœur ma pauvre Antoinette, et je vous fais souffrir, vous tous qui m'aimez !...

Oui, c'est que tout est méchant pour moi, Amaury, même les objets inanimés ; c'est que tout me blesse, me fait souffrir, les meubles que je heurte, l'air que je respire, les paroles qu'on m'adresse, les choses les plus indifférentes et les meilleures.

Quand tout me sourit, quand je touche au bonheur !... d'où vient cette amertume qui va de moi aux objets extérieurs ?... Pourquoi mes nerfs irrités s'offensent-ils de tout, du jour, de l'ombre, du silence, du bruit ?... Tantôt je tombe dans de noires mélancolies, tantôt j'entre dans des colères sans cause et sans but.

Si j'étais malade ou malheureuse, je ne m'étonnerais pas de cela ; mais enfin, nous sommes heureux, n'est-ce pas, Amaury ? Oh ! dites-moi donc que nous sommes heureux...

— Oui, Madeleine, oui, mon amour chéri ! oui, nous

sommes heureux... Et comment ne le serions-nous pas? je t'aime, je suis aimé de toi; dans un mois, nous serons l'un à l'autre, réunis pour toujours...

Que demanderaient de plus deux élus à qui Dieu aurait donné le pouvoir d'arranger leur vie selon leur désir?

— Oh! dit-elle, oui, je sais bien que tu me pardonnes tout cela, toi; mais Antoinette, ma pauvre Antoinette que je viens de traiter si cruellement...

— Elle ne t'en veut pas plus que moi, ma Madeleine adorée! et je te réponds d'elle... Mon Dieu! n'avons-nous pas tous nos moments d'ennui et de tristesse?

Ne te tourmente donc pas de cela, je t'en conjure! La pluie, l'orage, un nuage qui passe au ciel, produisent en nous un malaise que nous ne pouvons nous expliquer nous-mêmes, et voilà les causes de notre changement de température morale, si je puis m'exprimer ainsi...

Venez donc, mon cher tuteur, venez donc, continua Amaury en apercevant le père de Madeleine; venez lui dire que nous savons trop bien tous que la bonté est le fond de son caractère pour nous blesser d'un caprice, pour nous inquiéter d'un moment d'humeur.

Mais M. d'Avrigny, sans répondre, s'avança avec anxiété vers Madeleine, l'examina attentivement et lui prit le pouls.

— Chère enfant! lui dit-il après une minute de silence, pendant lequel il était facile de comprendre que toutes ses facultés étaient concentrées dans l'investigation dont il s'occupait; chère enfant!... j'ai à te demander un sacrifice!... Écoute, Madeleine, continua-t-il en l'appuyant contre son cœur, il faut que tu promettes à ton vieux père de ne pas lui refuser ce qu'il va te demander...

— Oh! mon Dieu! mon père, s'écria Madeleine, tu m'effrayes!

Amaury pâlit; car il y avait bien des craintes renfermées dans l'accent suppliant de M. d'Avrigny.

Il y eut encore un moment de silence, pendant lequel, quelque effort qu'il fît pour ne pas laisser pénétrer ses sensations, le front de M. d'Avrigny s'assombrit de plus en plus.

— Voyons, mon père, parle, dit Madeleine toute tremblante; dis-moi, que faut-il que je fasse?... Suis-je donc plus malade que je ne le crois?...

— Ma fille bien-aimée ! reprit M. d'Avrigny sans répondre à la question de Madeleine, je n'ose point te prier de ne point paraître à ce bal, ce qui serait plus prudent, et meilleur cependant ; mais si je te demandais cela, tu dirais que j'exige trop... Je te supplie donc, Madeleine, de me promettre de ne point danser... ni valser, surtout... Sans être malade, tu es trop nerveuse et trop agitée pour que je te permette un exercice qui peut t'exciter encore davantage.

— Oh ! papa, mais c'est affreux, ce que tu me demandes là ! s'écria Madeleine toute boudeuse.

— Je ne danserai ni ne valserai, lui dit tout bas et vivement Amaury.

Comme l'avait dit Amaury, Madeleine, que la fièvre pouvait, par moments, faire sortir de son caractère, était la bonté même.

Cette abnégation de tout ce qui l'entourait la toucha profondément.

— Eh bien ! allons, dit-elle les yeux mouillés de larmes d'attendrissement et de regret, tandis qu'un doux sourire naissait et mourait presque en même temps sur ses lèvres ; allons, je me dévoue : n'ai-je pas besoin de réparer ma méchanceté de tout à l'heure, et de vous prouver que je ne suis pas toujours capricieuse et égoïste ? Mon père, je ne danserai ni ne valserai.

M. d'Avrigny fit un cri de joie.

— Et vous, M. Amaury, continua Madeleine, comme il faut, avant toutes choses, respecter les habitudes du monde et garder les convenances de la société, je vous autorise à danser et même à valser tant que vous voudrez, pourvu que vous ne veuillez pas trop souvent, et que de temps en temps vous consentiez à faire tapisserie avec moi, et à partager le rôle passif auquel me condamnent la Faculté et la paternité réunies.

— Oh ! chère Madeleine, merci ! cent fois merci ! s'écria M. d'Avrigny.

— Tu es adorable ! et je t'aime à en devenir fou ! lui dit tout bas Amaury.

Un domestique vint annoncer que les premières voitures commençaient à entrer dans la cour.

Il était donc temps de descendre au salon ; mais Madeleine

voulut, avant tout, qu'on allât lui chercher Antoinette. Aux premiers mots qu'elle prononça, et qui exprimaient ce désir, la portière se souleva doucement et Antoinette parut, les yeux encore rouges, mais le sourire sur les lèvres.

— Ah ! ma pauvre sœur chérie ! lui dit Madeleine ; et elle s'avança vers sa cousine, si tu savais...

Mais Antoinette ne la laissa point achever : elle lui jeta les bras autour du cou, et interrompit à mesure, avec un baiser, chaque mot que sa cousine voulait prononcer.

Aussi la réconciliation fut-elle bientôt faite, et les deux jeunes filles entrèrent au bal, se tenant toutes deux par le bras : Madeleine bien pâle, bien changée encore, Antoinette déjà animée et joyeuse.

XVII

Tout alla bien d'abord.

Madeleine, malgré son accablement et sa pâleur, était, quoi qu'elle eût dit, si souverainement belle et si parfaitement distinguée, qu'elle restait la reine de la fête. La seule Antoinette, pleine de mouvement, d'éclat et de santé, eût eu peut-être des droits à partager sa royauté.

D'ailleurs, aux premiers sons des instruments, Madeleine avait éprouvé cet effet magnétique qui émane d'un orchestre ardent et bien dirigé. Ses couleurs et son sourire avaient reparu, et ses forces, que dix minutes auparavant elle cherchait en vain, semblaient renaître comme sous une magique influence.

Puis, plus que tout cela encore, une chose ranimait le cœur de Madeleine en l'inondant d'une indicible joie. A chaque personne un peu considérable qui entrait, M. d'Avrigny présentait Amaury comme son gendre, et tous ceux à qui l'on annonçait cette nouvelle, jetant les yeux sur Madeleine et les reportant sur Amaury, semblaient dire qu'il était

bien heureux celui qui allait devenir l'époux d'une si adorable jeune fille.

De son côté, Amaury tenait parole à Madeleine. Il avait, à de longs intervalles, dansé deux ou trois contredanses avec deux ou trois femmes qu'il était impossible de ne pas prier sans impolitesse.

Mais pendant ces intervalles il était constamment revenu vers Madeleine, et la douce pression de la main de celle-ci l'avait remercié tout bas, tandis que son regard lui disait combien elle était heureuse.

De temps en temps aussi Antoinette venait près de sa cousine, comme une vassale qui fait hommage à sa reine, s'informant de sa santé et raillant avec elle ces malheureuses tournures qui, dans les bals les plus élégants, semblent toujours se glisser exprès pour fournir aux danseurs, qui ne savent que se dire, un sujet de conversation.

Après une de ces visites d'Antoinette à sa cousine, Amaury, qui était près de Madeleine, lui dit :

— Et maintenant, ma belle magnanime, est-ce que, pour compléter la réparation, je ne dois pas danser au moins avec Antoinette ?

— Avec Antoinette ! Mais sans doute, dit Madeleine. Au fait, je n'y avais pas pensé, et vous avez raison ; elle m'en voudrait.

— Comment ! elle vous en voudrait?

— Certainement, elle dirait que c'est moi qui vous ai empêché de l'inviter.

— Oh ! quelle idée ! s'écria Amaury. Et comment voulez-vous qu'une pareille folie passe par la tête de votre cousine?

— Oui, vous avez raison, reprit Madeleine en s'efforçant de rire, oui, ce serait bien absurde de sa part; mais enfin, comme cela pourrait être, vous avez bien fait de songer à l'inviter. Allez donc, et ne perdez pas de temps, car vous voyez comme elle est entourée.

Amaury, sans distinguer le léger accent d'amertume qui accompagnait ces paroles, en prit le sens à la lettre, et alla pour un instant grossir la cour d'Antoinette ; puis, après un assez long pourparler avec elle, il revint près de Madeleine, dont les yeux ne l'avaient pas quitté un seul instant.

— Eh bien, dit Madeleine de l'air le plus simple qu'elle put prendre, pour quelle contredanse?

— Mais, répondit Amaury, si tu es la reine du bal, Antoinette en est la vice-reine, et il paraît que je suis arrivé un peu tard, les danseurs se pressent autour d'elle, et son carnet déborde de noms à ne pouvoir plus en contenir un seul.

— Alors vous ne dansez pas ensemble? dit vivement Madeleine.

— Si fait, par grâce spéciale; et comme je venais en ton nom, elle va tricher un de ses adorateurs, mon ami Philippe, je crois, et elle m'a assigné le numéro cinq.

— Le numéro cinq! dit Madeleine.

Elle calcula et reprit :

— Ce sera une valse.

— C'est possible, dit indifféremment Amaury

De ce moment Madeleine fut distraite, préoccupée; à tout ce que pouvait lui dire Amaury, elle répondait à peine; ses yeux ne quittaient pas Antoinette, qui, ramenée par le bruit, par les lumières, par le mouvement, à son caractère naturel, vive, rieuse et entourée, semblait semer dans l'air qu'elle traversait, légère et gracieuse comme une sylphide, l'entrain et la gaieté.

Philippe faisait froide mine à Amaury.

Cependant, quoique dans sa dignité blessée il eût décidé d'abord qu'il ne viendrait pas au bal, il n'avait pu tenir à l'amour-propre de dire le lendemain :

— J'étais au grand bal que M. d'Avrigny a donné pour le mariage de sa fille, et il était venu.

Au reste, d'après ce qui s'était passé, il se croyait obligé d'être aussi empressé envers Antoinette que froid vis-à-vis de Madeleine.

Par malheur, comme Amaury lui avait gardé le secret, ni l'une ni l'autre des deux jeunes filles n'était dans le secret de son désappointement, et sa réserve passait inaperçue aussi bien que sa galanterie.

Cependant M. d'Avrigny observait de loin sa fille. Dans l'intervalle d'une contredanse il vint à elle.

— Tu devrais rentrer chez toi, dit-il à Madeleine, tu n'es pas bien.

— Très-bien, au contraire, très-bien, mon père, je vous

assure, répondit Madeleine d'une voix saccadée et avec un sourire distrait; d'ailleurs, le bal m'amuse infiniment, et je veux rester.

— Madeleine!

— Mon père, n'exigez pas que je le quitte, je vous en prie; vous vous trompez si vous croyez que je souffre; je n'ai jamais été mieux qu'en ce moment.

En effet, dans l'état d'excitation nerveuse où elle se trouvait, Madeleine était ravissante, et tout autour d'elle elle l'entendait répéter.

A mesure que la valse promise à Amaury s'approchait, Antoinette, de son côté, regardait Madeleine avec inquiétude; parfois les regards des deux jeunes filles se rencontraient, et tandis qu'Antoinette baissait la tête, quelque chose comme un éclair passait dans les yeux de Madeleine.

Quand on eut achevé la contredanse qui précédait le numéro cinq, c'est-à-dire la valse promise à Amaury, Antoinette vint s'asseoir près de Madeleine.

Pour M. d'Avrigny, il n'avait pas perdu sa fille une seule minute du regard; il remarquait avec inquiétude cette flamme étrange qui brillait dans ses yeux et semblait y dévorer des larmes; il suivait les tressaillements nerveux qu'elle ne pouvait réprimer, et tressaillait avec elle; enfin, il ne put se contenir plus longtemps; il s'approcha d'elle, lui prit la main, et, avec un accent de profonde tristesse et de douleur infinie:

— Madeleine, lui dit-il, tu désires quelque chose? Fais ce que tu désires, mon enfant, cela vaut mieux encore que de souffrir intérieurement ce que tu souffres.

— Vraiment! mon père, s'écria Madeleine; vous me permettez de faire ce que je veux?

— Hélas! il le faut bien.

— Vous me permettez de valser une seule fois, une seule, avec Amaury?

— Fais ce que tu veux, répéta encore une fois M. d'Avrigny.

— Eh bien, Amaury, s'écria Madeleine, la prochaine valse, n'est-ce pas?

— Mais... répondit Amaury, joyeux et embarrassé à la fois, c'est qu'Antoinette m'avait précisément promis celle-là...

Madeleine se retourna par un brusque mouvement de tête

vers sa cousine, et, sans dire une seule parole, la questionna d'un regard étincelant.

— Oh ! mon Dieu ! je suis si fatiguée, s'empressa de dire Antoinette, que si Madeleine veut bien me remplacer, et que vous y consentiez, Amaury, je ne serais pas fâchée de me reposer pendant quelques instants, je vous assure.

Un éclair de joie brilla dans les paupières arides de Madeleine. Au même moment, la ritournelle de la valse se fit entendre ; elle se leva, saisit la main d'Amaury d'une main fiévreuse, et l'entraîna dans la foule qui commençait à tourbillonner.

— Ménagez-la, dit tout bas M. d'Avrigny au moment où le jeune homme passait devant lui.

— Soyez tranquille, répondit Amaury, quelques tours seulement.

Et tous deux se lancèrent.

C'était une valse de Weber, ardente et sérieuse à la fois comme le génie de celui qui l'avait composée, une de ces valses qui entraînent et font rêver ; le mouvement était d'abord assez doux et devait s'animer de plus en plus à mesure que la valse approchait de sa fin.

Amaury soutenait sa fiancée autant que possible, et cependant, après trois ou quatre tours, il lui sembla qu'il la sentait faiblir.

— Madeleine, lui dit-il, ne voulez-vous point vous arrêter un instant ?

— Non, non, dit la jeune fille, ne craignez rien, je suis forte d'ailleurs ; si nous nous arrêtions, mon père m'empêcherait peut-être de continuer.

Et redonnant elle-même l'élan à Amaury, elle reprit la mesure devenue plus vive en pressant le mouvement.

Rien n'était plus admirable à voir, au reste, comme ces deux beaux jeunes gens, de beauté si différente, enlacés l'un à l'autre et glissant, pour ainsi dire, à la surface du parquet, sans qu'aucun bruit révélât leur passage ; Madeleine, souple et élégante, appuyait sa taille flexible comme la tige d'un palmier au bras d'Amaury, qui, de son côté, ivre de bonheur, oubliait les spectateurs, le bruit, la musique même qui l'emportait, oubliait le monde entier, noyait ses regards dans les yeux à demi fermés de Madeleine, confondant son

souffle à son souffle, écoutant la double palpitation de leurs deux cœurs qui, à défaut de leurs voix, s'entendaient dans leurs élans magnétiques, et semblaient bondir au-devant l'un de l'autre. Alors l'ivresse qui s'était emparée de Madeleine le gagna à son tour : la recommandation que lui avait faite M. d'Avrigny, la promesse par laquelle il lui avait répondu, tout cela s'échappa de sa mémoire pour faire place à un délire étrange, inouï, inconnu ; tous deux semblaient voler sur cette mesure fiévreuse, et cependant, à chaque instant, Madeleine murmurait : « Plus vite, Amaury, plus vite ! » et Amaury obéissait ; car ce n'était plus la pâle et languissante Madeleine qui lui parlait ainsi, c'était une jeune fille éclatante et radieuse, dont les yeux jetaient des flammes, dont le front était couronné de toutes les lueurs de la vie. Ils allaient quand les plus robustes s'étaient déjà arrêtés deux ou trois fois, ils allaient toujours plus vite, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien ; les lumières, les spectateurs, la salle, tout tournait avec eux ; une fois ou deux il sembla au jeune homme entendre la voix tremblante de M. d'Avrigny qui criait :

— Amaury, arrête ! arrête Amaury, assez !

Mais à chaque recommandation aussi, il entendait la voix fiévreuse de Madeleine qui murmurait à son oreille :

— Plus vite, Amaury ! plus vite !

Tous deux ne paraissaient ne plus appartenir à la terre, emportés qu'ils étaient dans un rêve divin, dans un tourbillon d'amour et de bonheur ; tous deux s'inondaient de leurs regards, tous deux d'une voix haletante disaient : Je t'aime, je t'aime ! et tous deux, puisant dans ce seul mot des forces nouvelles et presque insensées, précipitaient encore le mouvement, espérant qu'ils allaient mourir ainsi, ne se sentant plus de ce monde, se croyant au ciel.

Tout à coup Madeleine pesa de tout son poids au bras d'Amaury, il s'arrêta.

Pâle, ployée, renversée en arrière, les yeux fermés, la lèvre entr'ouverte, elle était évanouie.

Amaury jeta un cri ; le cœur de la jeune fille avait tout à fait cessé de battre comme s'il se fût brisé. Il la crut morte.

Son sang s'arrêta à son tour, puis tout à coup il se porta comme un torrent à ses tempes ; un instant il resta lui-même immobile et pareil à une statue, puis il souleva Madeleine

dans ses bras comme une plume, et l'emporta en courant hors de ce salon où l'on était heureux à en mourir!

M. d'Avrigny s'était élancé après eux : il ne fit pas un reproche à Amaury.

Arrivé dans le boudoir, il prit seulement un flambeau et les précéda jusqu'à la chambre de sa fille; puis, quand Amaury eut déposé Madeleine sur son lit, tout entier à sa chère malade, il ne s'occupa que d'interroger son pouls d'une main, tandis que de l'autre il lui faisait respirer un flacon de sels.

Au bout de quelques secondes, Madeleine revint à elle; mais quoique son père fût entièrement penché vers elle, et qu'Amaury, agenouillé près de son lit, fût presque invisible, ce fut cependant sur lui que son œil s'arrêta en se rouvrant.

— Ah! cher Amaury, dit-elle, qu'est-il donc arrivé? sommes-nous morts, sommes-nous au ciel avec les anges?

Amaury éclata en sanglots. Madeleine le regarda avec étonnement.

— Mon ami, dit tout doucement M. d'Avrigny, chargez-vous de congédier nos invités. Voici Antoinette et les femmes qui vont déshabiller et coucher Madeleine; je vous enverrai dire comment elle se trouvera. Ne vous éloignez pas et faites vous-même dresser, si vous ne voulez pas quitter Madeleine, un lit dans votre ancienne chambre.

Amaury baisa la main de Madeleine, qui le suivit des yeux et du sourire jusqu'à la porte, et sortit.

Comme s'y attendait Amaury, tout le monde était parti; aussi, après avoir donné des ordres pour qu'on préparât sa chambre, revint-il rôder autour de celle de Madeleine, écoutant à la porte et tâchant de surprendre un son.

Au bout d'une demi-heure d'attente, M. d'Avrigny sortit et vint au jeune homme.

— Cela va mieux, dit-il en lui serrant la main; je vais la veiller toute la nuit. Vous, Amaury, qui ne pouvez nous être utile à rien, allez vous reposer et espérons en demain

Amaury rentra dans sa chambre d'autrefois, mais pour être prêt au premier appel, au lieu de se coucher, il tira un fauteuil près du feu et s'y étendit.

Quant à M. d'Avrigny, il entra dans sa bibliothèque, chercha longtemps parmi les livres des plus fameux professeurs

celui qu'il consulterait, mais à chaque titre qu'il lisait, il secouait la tête en homme à qui ce livre n'avait rien de nouveau à apprendre.

Enfin, il s'arrêta à un petit volume relié en chagrin, avec une croix d'argent dessus, le prit, et regagnant la chambre de Madeleine endormie, il s'assit à son chevet.

Ce volume, c'était l'*Imitation de Jésus-Christ.*

M. d'Avrigny n'avait plus rien à attendre des hommes, mais il pouvait encore tout attendre de Dieu.

XVIII

JOURNAL DE M. D'AVRIGNY.

22 mai, pendant la nuit.

« La lutte entre le père et la mort est commencée. Il faut que je donne une seconde fois la vie à mon enfant.

« Si Dieu est avec moi, j'espère que j'y parviendrai; s'il m'abandonne, elle va mourir.

« Son sommeil est fiévreux et agité, mais elle dort; dans son rêve elle prononce le nom d'Amaury... Amaury... toujours.

« Ah! pourquoi les ai-je laissés valser ensemble? Mais non... ce serait à recommencer que je le ferais encore.

« Il faut, chez Madeleine, traiter plus délicatement l'âme que le corps : la douleur de sa pensée est plus à redouter que l'affection de sa poitrine, et elle se serait évanouie de jalousie plus vite encore que d'épuisement.

« De jalousie!... ce que j'avais soupçonné est donc vrai... elle est jalouse de sa cousine... Pauvre Antoinette! elle s'en est aperçue comme moi, et, dans toute cette soirée, elle a été d'une bonté et d'une abnégation parfaites.

« Il n'y a qu'Amaury qui ne s'aperçoit de rien. En vérité, les hommes sont parfois d'un aveuglement profond...

« J'ai eu envie de lui tout dire, mais alors peut-être ferait-il plus attention à Antoinette qu'auparavant... et mieux vaut le laisser dans son ignorance.

« Ah!...

« Je croyais qu'elle s'éveillait, mais après avoir balbutié quelques paroles sans suite, elle est retombée sur son oreiller.

« J'ai peur et j'ai hâte de son réveil... je voudrais savoir si elle est mieux... mais aussi, si j'allais la trouver plus mal!

« Veillons en attendant, veillons. Quand je pense que c'est la seconde fois qu'Amaury la blesse ainsi rien qu'en la touchant. Oh! mon Dieu! bien certainement cet homme me la tuera.

« Quand je pense que si elle ne le connaissait pas, elle pourrait vivre. Non, car à défaut d'Amaury, ce serait quelque autre; la toute-puissante et éternelle nature le veut ainsi. Tout cœur cherche son cœur, toute âme veut son âme. Malheur à ceux dont le cœur et l'âme sont enfermés dans un faible corps; l'étreinte les brise. Voilà tout.

« Non, le mariage est un rêve impossible. Le bonheur me la tuerait. N'est-elle pas là mourante parce qu'elle a été un instant heureuse? »

30 mai.

« Il y a huit jours que je n'ai rien trouvé à écrire sur cet album.

« Depuis huit jours, ma vie est suspendue aux haletations de sa poitrine, aux pulsations de son pouls; depuis huit jours je n'ai pas quitté cette maison, cette chambre, ce chevet, et jamais, quoique préoccupé d'une seule chose, tant d'événements, tant d'émotions, tant de pensées n'ont dévoré mes heures. J'ai abandonné tous mes malades pour ne m'occuper que d'un seul.

« Le roi m'a envoyé chercher deux fois; il me faisait dire qu'il était souffrant, qu'il se sentait indisposé.

« J'ai crié à son laquais :

« Dites au roi que ma fille se meurt.

« Dieu merci, elle est un peu mieux. Il était temps que l'ange de la mort commençât à se lasser. Jacob n'avait lutté qu'une nuit, et voilà huit jours et huit nuits que je lutte, moi.

« Oh! mon Dieu! mon Dieu! qui peindra l'angoisse de ces

moments où je croyais triompher, où je voyais la nature, cet admirable auxiliaire que le Seigneur a donné à l'art, reprendre le dessus sur la maladie; où, à la suite d'une crise, j'allais dire d'une bataille, je reconnaissais un mieux sensible; où j'accueillais avec une joie folle des espérances qu'un accès de toux, qu'un mouvement de fièvre, une heure après, me venaient enlever.

« Alors tout était remis en doute; alors je redescendais cette terrible échelle du désespoir; l'ennemi, un instant écarté, revenait plus obstiné à la charge.

Cet affreux vautour qui déchire de son bec la poitrine de mon enfant s'abattait de nouveau sur sa proie; et alors je m'écriais, agenouillé et le front contre terre : O mon Dieu! mon Dieu! si votre providence infinie n'aide pas ma pauvre science bornée, nous sommes tous perdus!

« On dit partout de moi que je suis un habile médecin; il y a certainement à Paris plusieurs centaines de personnes qui doivent la vie à mes soins : j'ai rendu bien des femmes à leurs maris, bien des mères à leurs filles, bien des filles à leurs pères, et moi, moi, à mon tour, j'ai ma fille qui se meurt, et je ne puis dire : Je la sauverai.

« Je rencontre tous les jours dans la rue des indifférents qui me saluent à peine, parce qu'ils croient m'avoir payé avec quelques écus, et qui, si je les avais abandonnés, seraient couchés à tout jamais à l'ombre du sépulcre, au lieu de se promener à la lumière du soleil; et quand j'ai triomphé de la mort en combattant, comme un condottiere, pour des étrangers, pour des inconnus, pour cet homme qui passe, je succomberai, mon Dieu! quand il s'agit de la vie de mon enfant, c'est-à-dire de ma propre vie.

« Ah! l'amère dérision, et quelle terrible leçon le destin se plaît à donner à ma vanité de savant.

« Ah! c'est que pour tous ces gens, il s'agissait de maladies terribles, mais qui, cependant, n'étaient pas absolument mortelles, de maladies auxquelles on a trouvé des remèdes. On guérit des fièvres typhoïdes avec des bouillons et de l'eau de Sedlitz; on combat les méningites les plus aiguës avec des traitements antiphlogistiques, les cardites les plus obstinées avec la méthode de Valsava; mais la phthisie!

« Il y a une maladie, une seule, que Dieu lui-même ne

peut guérir que par miracle, et c'est celle-là que Dieu envoie à mon enfant.

« Il y a pourtant deux ou trois exemples de phthisie au deuxième degré radicalement guéries.

» J'en ai vu un de mes propres yeux, à l'hôpital, sur un pauvre orphelin qui n'avait ni père ni mère, sur la tombe duquel personne n'eût pleuré ; peut-être est-ce parce qu'il était ainsi abandonné que Dieu a jeté les yeux sur lui.

« Parfois, je me félicite de ce que la Providence a fait de moi un médecin, comme si d'avance Dieu avait deviné que j'aurais à veiller sur les jours de ma fille.

« En effet, qui donc comme moi, et mû par le simple et philanthropique sentiment de la science, aurait la patience de ne point quitter cette chère malade d'un instant? Qui ferait pour de l'or ou pour la gloire ce que je fais, moi, par amour paternel? Personne. Si je n'étais pas là comme son ombre pour tout prévoir, prêt à tout écarter, prêt à tout combattre, déjà, mon Dieu, deux ou trois fois sa vie eût été en danger.

« Il est vrai aussi que c'est un supplice inconnu, même à l'enfer de Dante, que de voir comme avec les yeux, dans la poitrine de son enfant, combattre les deux principes de vie et de mort, quand sa vie vaincue, haletante, poursuivie, recule pas à pas et abandonne peu à peu le champ de bataille à son implacable ennemi ! ! !

« Heureusement, je l'ai dit, le progrès s'est arrêté ; je respire un instant.

« J'espère. »

XIX

5 juin.

« Elle va mieux, et ce mieux, chère Antoinette, c'est à vous que je le dois. Amaury a été parfait ; s'il a causé le mal, il est difficile de faire plus qu'il n'a fait pour le réparer. Tout le temps qu'il a pu passer près de Madeleine il le lui a donné.

et je suis bien sûr que pas une seule de ses pensées ne s'est éloignée d'elle.

« Mais je remarquais une chose : c'est que lorsque Antoinette et Amaury étaient près de Madeleine, Madeleine était inquiète ; ses yeux allaient d'Antoinette à Amaury, cherchant à surprendre leurs regards, et comme par habitude elle a sa main dans la mienne, elle oubliait que je sentais la jalousie battre dans son pouls.

« Quand l'un ou l'autre était seul près d'elle, le pouls redevenait plus calme.

« Mais quand tous deux par hasard étaient absents, mon Dieu, pauvre chère Madeleine, comme elle devait souffrir! comme sa fièvre la dévorait jusqu'à ce que l'un ou l'autre reparût !

« Je ne pouvais pas éloigner Amaury. Dans ce moment, Amaury lui est aussi nécessaire que l'air qu'elle respire.

« Nous verrons plus tard.

« Je n'osais pas éloigner Antoinette, car comment dire à cette pauvre enfant, jeune et chaste comme le jour du Seigneur :

« — Antoinette, va-t'en !

« Eh bien, elle a tout deviné. Avant-hier, je l'ai vue entrer dans mon cabinet.

« — Mon oncle, m'a-t-elle dit, je vous ai entendu projeter, aussitôt les beaux jours revenus, et dès que Madeleine ira mieux, de la conduire à votre château de Ville-d'Avray. Mon oncle, Madeleine va mieux, et voilà les beaux jours qui renaissent.

« Mais depuis l'année dernière qu'il n'a point été habité, votre château a besoin d'être visité. L'appartement de Madeleine surtout demande, à cause de sa nouvelle position, des soins particuliers. Mon oncle, je viens vous demander de partir. »

« Dès le commencement de son discours, j'avais tout deviné, et j'avais fixé mon regard sur elle. Devant mes yeux, ses yeux s'étaient baissés, et lorsqu'elle les releva, elle vit mes bras ouverts.

« Elle s'y jeta en pleurant.

« — Oh ! mon oncle, mon oncle ! s'écria-t-elle, ce n'est pas ma faute, je vous le jure ! Amaury ne fait pas attention

à moi, Amaury ne s'occupe pas de moi, Amaury, depuis que Madeleine est malade, a oublié jusqu'à mon existence ; et cependant elle est jalouse ! et cependant cette jalousie lui fait mal !

« Ah ! ne me dites pas le contraire, vous le savez aussi bien que moi, cette jalousie est dans toute sa personne, dans ses yeux ardents, dans sa parole tremblante, dans ses mouvements saccadés. Mon oncle, vous savez bien qu'il faut que je parte, et peut-être, si vous n'étiez pas si parfaitement bon, m'auriez-vous déjà dit qu'il fallait partir. »

« Je ne répondis à Antoinette qu'en la pressant contre mon cœur.

« Puis tous les deux nous rentrâmes dans la chambre de Madeleine.

« Nous la trouvâmes inquiète et agitée. Amaury, depuis une demi-heure, était absent ; il était évident que Madeleine les croyait ensemble.

« Mon enfant, lui dis-je, comme tu vas de mieux en mieux et que dans une quinzaine de jours, je l'espère, nous pourrons aller tous à la campagne, voici notre bonne Antoinette qui se charge d'être notre maréchal des logis et qui part à l'avant-garde pour nous préparer les logements.

« — Comment ! s'écria Madeleine, Antoinette va à Ville-d'Avray ?

« — Oui, ma bonne Madeleine, tu vas mieux, comme te l'a dit ton père, répondit Antoinette. Je te laisse ta femme de chambre, mistress Brown et Amaury pour te soigner. C'est bien assez pour une convalescente ; moi, pendant ce temps, je préparerai ton appartement, je surveillerai tes fleurs, je disposerai tes serres, et quand tu arriveras, tu trouveras tout prêt à te recevoir.

« — Et quand pars-tu ? demanda Madeleine, avec une émotion qu'elle ne put cacher.

« — Dans un instant ; on attelle. »

« Alors, soit remords, soit reconnaissance, soit mélange de ces deux sentiments, Madeleine ouvrit ses bras à Antoinette, et les deux jeunes filles restèrent un instant embrassées. Il me sembla même que Madeleine murmurait à l'oreille de sa cousine le mot : Pardon.

« Puis Madeleine parut faire un effort.

« — Mais, dit-elle à Antoinette, n'attends-tu pas Amaury pour lui dire adieu?

« — Adieu? et à quoi bon, dit Antoinette, ne nous verrons-nous pas dans quinze jours ou trois semaines? Tu lui diras adieu et tu l'embrasseras de ma part; va, il aimera bien mieux cela.

« Et à ces mots, Antoinette sortit.

« Dix minutes après, on entendit le roulement de sa voiture, et Joseph vint annoncer qu'Antoinette était partie.

« Chose étrange, pendant tout ce temps je tenais le pouls de Madeleine.

« A peine cette nouvelle fut-elle annoncée, qu'il s'y fit un changement sensible. De quatre-vingt-dix pulsations il tomba à soixante-quinze; puis, bientôt fatiguée de ces dernières émotions, si peu profondes qu'elles eussent paru à un étranger qui n'eût vu que la surface des choses, elle s'endormit d'un sommeil plus calme et plus tranquille peut-être qu'elle n'avait encore reposé depuis la soirée fatale où nous l'étendîmes sur le lit qu'elle n'a pas quitté depuis.

« Comme je me doutais qu'Amaury ne tarderait pas à revenir, j'entr'ouvris sa porte pour que le bruit qu'il ferait en entrant ne la réveillât point.

« En effet, au bout d'un instant il parut.

« Je lui fis signe d'aller s'asseoir du côté du lit où la tête de ma fille était inclinée, afin que ses yeux pussent le voir en se rouvrant. — Ah! mon Dieu, vous savez que je ne suis plus jaloux; que ses yeux ne se ferment que lorsqu'elle aura vécu une longue vie, et que tous ses regards soient pour lui!

« C'est depuis ce moment qu'elle va mieux. »

9 juin.

« Le mieux se soutient... Merci, mon Dieu! »

10 juin.

« Maintenant sa vie est entre les mains d'Amaury. Qu'il consente à ce que je lui demande, et elle est sauvée! »

XX

Nous avons eu recours, pour les événements précédents, au journal de M. d'Avrigny, parce que rien mieux que ce journal ne pouvait nous apprendre ce qui s'était passé au chevet de la pauvre Madeleine et dans le cœur de ceux qui l'entouraient.

Comme l'avait dit M. d'Avrigny, un mieux sensible s'était opéré dans l'état de la malade, grâce aux soins méticuleux du père et à la science admirable du médecin; et cependant, malgré cette science et même à cause de cette science, qui faisait qu'aucun des mystères de l'organisation humaine ne lui échappait, M. d'Avrigny avait compris qu'entre lui et la maladie, le bon et le mauvais génie qui luttaient ensemble, il y avait une troisième influence, qui tantôt venait en aide au mal et tantôt au médecin : c'était Amaury.

Voilà pourquoi il avait écrit sur son journal que l'existence de Madeleine était désormais entre les mains de son amant.

Aussi, le lendemain du jour où il avait écrit ces lignes, quand tous deux se furent retirés de la chambre de Madeleine, fit-il dire à Amaury qu'il désirait lui parler.

Amaury, qui n'était pas encore couché, se rendit aussitôt chez M. d'Avrigny, qu'il trouva dans son cabinet.

Le vieillard était assis au coin de sa cheminée, la tête appuyée au marbre du chambranle et plongé dans de si profondes réflexions, qu'il n'entendit point la porte s'ouvrir et se refermer, et que le jeune homme arriva jusqu'auprès de lui sans que le bruit de ses pas, assourdis, il est vrai, par un tapis épais, le tirât de sa rêverie.

Arrivé là, il attendit un instant; puis, ne pouvant surmonter son inquiétude :

— Vous m'avez demandé, mon père, lui dit-il; serait-il survenu quelque chose de nouveau? Madeleine va-t-elle plus mal?

— Non, mon cher Amaury, au contraire, répondit M. d'A-

vrigny, et c'est justement parce qu'elle va mieux que je vous ai fait appeler.

Puis, lui montrant une chaise et lui faisant signe de s'approcher de lui.

— Asseyez-vous là, lui dit-il, et causons.

Amaury obéit en silence, mais non sans inquiétude ; car, malgré ces paroles rassurantes, il y avait dans l'accent de M. d'Avrigny quelque chose de solennel qui annonçait qu'il s'apprêtait à traiter un point sérieux.

En effet, lorsque Amaury fut assis, M. d'Avrigny lui prit la main, et le regardant avec cette douceur mêlée de fermeté que le jeune homme avait si souvent remarquée dans ses yeux pendant ses longues veilles au chevet de Madeleine :

— Mon cher Amaury, nous sommes pareils à deux soldats qui se sont rencontrés ensemble sur un champ de bataille ; nous savons maintenant ce nous que valons, nous connaissons l'étendue de nos forces et nous pouvons nous parler à cœur ouvert.

— Hélas ! mon père, dit Amaury, du milieu de cette longue lutte dans laquelle, à ce que nous espérons du moins, vous venez de triompher, je vous ai été un auxiliaire bien inutile. Il est vrai que, d'un autre côté, si un amour infini, si des prières ardentes peuvent quelque chose devant Dieu et méritent d'être comptés près des miracles de la science, je puis espérer, moi aussi, d'avoir été pour quelque chose dans la convalescence de Madeleine.

— Oui, Amaury, et c'est justement parce que je sais toute l'étendue de votre amour que j'espère vous trouver prêt à un sacrifice d'un instant.

— Oh ! s'écria Amaury, tout ce que vous voudrez, mon père, excepté de renoncer à Madeleine.

— Sois tranquille, mon fils, reprit M. d'Avrigny, Madeleine est à toi, ou plutôt ne sera jamais à un autre qu'à toi.

— Ah ! mon Dieu ! que voulez-vous dire ?

— Écoute, Amaury, continua le vieillard, en réunissant la seconde main du jeune homme à la première qu'il tenait déjà dans les siennes, écoute, ce n'est pas un reproche que je te fais comme père, c'est un fait que je te signale comme médecin ; quoique préoccupé depuis le jour de sa naissance de la santé de mon enfant, deux fois seulement cette santé nous

a donné des craintes graves : la première fois, lorsqu'au petit salon tu lui as dit que tu l'aimais ; la seconde fois...

— Oui, mon père ; oh ! ne me rappelez pas cela, je m'en souviens, mon Dieu ! et bien souvent, dans le silence de mes nuits, quand vous veilliez près de Madeleine, et que je pleurais dans ma chambre, ce souvenir m'est revenu comme un remords ; mais que voulez-vous, quand je suis près de Madeleine, je deviens comme un insensé, j'oublie tout, mon amour m'entraîne, plus fort que la réflexion ; que voulez-vous, il faut me pardonner.

— Et je te pardonne, mon cher Amaury ; car, s'il en était autrement, tu ne l'aimerais pas. Hélas ! voilà la différence qu'il y a entre mon amour et le tien : mon amour prévoit sans cesse les malheurs à venir ; le tien oublie éternellement les malheurs passés. C'est pour cela, mon cher Amaury, qu'il faut, pendant quelque temps, éloigner d'elle ton amour aveugle et égoïste, et laisser mon amour prévoyant et dévoué l'envelopper seul.

— Oh ! mon père, que dites-vous, mon Dieu ! moi, quitter Madeleine ?

— Pour quelques mois seulement.

— Mais, mon père, Madeleine m'aime comme je l'aime pas autant, je le sais bien, c'est impossible. (M. d'Avrigny sourit.) Ne craignez-vous pas que cette absence ne fasse plus de mal à votre fille que ma présence ?

— Non, Amaury, car elle t'attendra, et l'espérance est une douce berceuse.

— Mais où irai-je, mon Dieu ? quel prétexte lui donner ?

— Le prétexte est tout trouvé, et ce ne sera pas même un prétexte. J'avais obtenu pour toi une mission près de la cour de Naples : tu diras, ou plutôt je dirai, je ne veux pas même te laisser auprès d'elle ce tort apparent, je dirai que le soin de ton avenir exige que tu accomplisses cette mission.

Puis, lorsqu'elle s'écriera, je lui dirai tout bas :

— Tais-toi, Madeleine, nous irons au-devant de lui, et au lieu d'être séparés trois mois, vous ne serez séparés que six semaines.

— Vous viendrez au-devant de moi, mon père ?

— Oui, jusqu'à Nice : Madeleine a besoin de l'air chaud et velouté de l'Italie ; je la conduirai à Nice, car jusqu'à Nice

elle peut aller presque sans fatigue, en remontant la Seine, en suivant le canal de Briare et en descendant la Saône et le Rhône.

Une fois à Nice, je t'écris de revenir aussitôt ou de tarder quelque temps encore, selon que ma pauvre Madeleine sera forte ou faible ; et alors, tu comprends, ton absence n'est plus une douleur : car l'espérance d'une réunion prochaine la change en joie, en joie douce, sans aucune de ces émotions terribles que lui donne ta présence, sans aucune de ces secousses physiques qui la brisent.

Deux fois je l'ai sauvée ; mais, je te le dis, Amaury, une troisième crise, elle meurt, et cette troisième crise, toi présent, elle est inévitable.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Amaury, c'est non-seulement pour toi et pour moi que je te prie, mais pour elle : aie pitié de mon pauvre lis et aide-moi à le sauver ; compare ce que c'est que la séparation d'un instant, la séparation de l'espace, avec la séparation éternelle, la séparation de la mort.

— Oh ! oui, oui, tout ce que vous voudrez, mon père ! s'écria Amaury.

— Bien, mon fils, dit le vieillard en souriant du premier sourire qui eût paru sur ses lèvres depuis quinze jours ; bien, je te remercie, et à cette heure seulement, pour ta récompense, j'ose te dire : Espérons!

XXI

Dès le lendemain, M. d'Avrigny sortit, après s'être assuré cependant que le mieux de Madeleine se soutenait : il avait à voir le roi, d'abord pour s'excuser près de lui ; puis le ministre des affaires étrangères, pour lui rappeler sa promesse.

Certes, M. d'Avrigny eût pu dire, sans crainte d'être démenti, que c'était lui-même qui était malade, car, pendant ces quinze jours, il avait vieilli de quinze ans, et, quoiqu'il eût

cinquante-cinq ans à peine, ses cheveux avaient complétement blanchi.

Une heure après, M. d'Avrigny rentrait avec l'assurance qu'au jour où il le désirerait, la lettre diplomatique serait prête.

A la porte de son hôtel, il rencontra Philippe.

Depuis la soirée où Madeleine avait failli mourir, Philippe était venu prendre chaque jour en personne de ses nouvelles, et d'abord c'était Antoinette qui l'avait reçu; puis, après le départ d'Antoinette, il s'était adressé à Joseph, demandant des nouvelles de Madeleine et d'Antoinette.

Quant à Amaury, Philippe croyait de sa dignité de le bouder; malheureusement, depuis quinze jours, Amaury avait été tellement préoccupé, qu'il avait oublié jusqu'à l'existence de son ami.

M. d'Avrigny avait su les attentions de Philippe, et il le remercia avec l'affectueux abandon d'un père.

Puis il rentra près de Madeleine.

On venait d'atteindre les premiers beaux jours de juin ; il était midi, c'est-à-dire l'heure la plus chaude de la journée, et M. d'Avrigny avait autorisé d'ouvrir, pour la première fois, les fenêtres de Madeleine; il trouva donc la jeune fille assise sur son lit et dévorant, par ses fenêtres qu'on venait d'ouvrir, cet air qu'elle ne pouvait aller respirer encore, et cette verdure sur laquelle elle ne pouvait courir ni s'étendre; mais, en échange, son lit était tout jonché de fleurs et ressemblait à l'un de ces beaux reposoirs que nous avons tous vus dans notre jeunesse, et que nous reverrons encore quand les hommes auront daigné rendre au Seigneur cette belle et poétique Fête-Dieu qu'ils ont supprimée.

Amaury apportait à Madeleine les fleurs qu'elle désirait, et qu'il allait cueillir pour elle dans le jardin.

— Ah! mon père! dit-elle en apercevant M. d'Avrigny, combien je vous remercie de la bonne surprise que vous avez permis à Amaury de me faire, en me rendant l'air et les fleurs: il me semble que je respire plus librement en respirant les parfums de l'été, et je suis comme ce pauvre oiseau, vous le rappelez-vous, mon père, que vous aviez mis avec un rosier sous une machine pneumatique, et qui s'en allait mourant chaque fois que vous lui retiriez son rosier; tandis qu'au contraire, il se reprenait à la vie chaque fois que vous le lui

rendiez. Dites-moi donc, mon père, quand l'air me manque à moi, quand j'étouffe, comme si j'étais moi-même sous une machine, est-ce qu'on ne pourrait pas me rendre à la vie en m'entourant de fleurs?

— Oui, mon enfant, dit M. d'Avrigny, et nous ferons ainsi, sois tranquille; je t'emmènerai dans un pays où ni les roses ni les jeunes filles ne meurent, et là, tu vivras au milieu des fleurs comme une abeille et un oiseau.

— A Naples, mon père? demanda Madeleine.

— Oh! non, mon enfant, Naples est trop éloigné pour une première course; puis, Naples a son *scirocco* qui fait mourir les fleurs, et la cendre impalpable de son Vésuve qui brûle la poitrine des jeunes filles. Non, nous nous arrêterons à Nice.

Et M. d'Avrigny hésita, interrogeant Madeleine du regard.

— Et quoi? demanda Madeleine, tandis qu'Amaury baissait la tête.

— Et Amaury seul ira jusqu'à Naples.

— Comment, Amaury nous quitte? s'écria Madeleine.

— Appelles-tu cela nous quitter, mon enfant? reprit vivement M. d'Avrigny.

Et alors, peu à peu, mot à mot, avec des précautions infinies, il annonça à Madeleine le projet qu'il avait formé, et qui consistait, comme nous l'avons dit, à gagner Nice et à attendre dans cette serre de l'Europe le retour d'Amaury.

Madeleine écouta tous ces projets, le cou incliné et comme en proie à une seule et unique pensée; puis, lorsque son père eut fini:

— Et Antoinette, demanda-t-elle, Antoinette viendra sans doute avec nous?

— Ma pauvre Madeleine, dit M. d'Avrigny, je suis vraiment désespéré de te séparer de ton amie, de ta sœur; mais tu comprends que je ne puis laisser la surveillance de ma maison de Paris et de ma maison de Ville-d'Avray à des étrangers; Antoinette restera.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Madeleine; l'absence d'Antoinette la consola de l'absence d'Amaury.

— Et quand partirons-nous? dit-elle avec un sentiment qui ressemblait presque à de l'impatience.

Amaury releva son front et la regarda avec des yeux étonnés; Amaury, avec son amour égoïste d'amant, n'avait deviné

aucun des mystères que, dans son amour paternel, M. d'Avrigny avait pénétrés.

— Mais notre départ dépend de toi, chère enfant, dit M. d'Avrigny; soigne bien ta santé chérie, et aussitôt que tu seras assez forte pour supporter la voiture, c'est-à-dire quand, appuyée sur mon bras ou sur celui d'Amaury, tu auras fait deux fois le tour du jardin sans fatigue, eh bien, nous partirons.

— Oh! sois tranquille, père, s'écria Madeleine, je ferai tout ce que tu ordonneras, et nous partirons bien vite.

Ce que M. d'Avrigny avait prévu était vrai : à Ville-d'Avray, Antoinette était trop près encore de Madeleine.

AMAURY A ANTOINETTE.

« Vous me demandez des détails sur la convalescence de Madeleine, chère Antoinette, et je comprends cela : il ne suffit pas de savoir qu'elle va mieux, vous voulez savoir encore comment elle va mieux. J'étais, en vérité, le narrateur qu'il vous fallait, car ne vous ayant pas là pour vous parler d'elle, c'est un bonheur pour moi de vous écrire; d'autant plus, chose étrange! qu'avec son père, qui l'aime cependant d'un amour presque égal au mien, je me sens, je ne sais pourquoi, sans confiance et sans abandon : cela tient sans doute à la différence de nos âges ou à la gravité de son caractère; car avec vous, chère Antoinette, il n'en est point ainsi, et je parlerais d'elle éternellement.

« Pendant huit jours encore après votre départ, je me suis répété chaque soir : Vivrai-je ou mourrai-je? car pendant huit jours encore Madeleine a été en danger; aujourd'hui, chère Antoinette, je puis vous dire : Je vivrai, car je puis vous dire : Elle vivra.

« Car, croyez-le bien, Antoinette, ce n'est pas d'un amour banal et passager que je l'aime, moi; ce n'est pas un mariage de convenance que je faisais en épousant Madeleine, pas même un mariage d'inclination, comme on dit encore; ce qui m'unissait à elle était une passion à part, sans exemple, unique; elle morte, je devais mourir.

« Dieu ne l'a pas voulu; merci, mon Dieu!

« C'est d'avant-hier seulement que M. d'Avrigny a cru pouvoir répondre d'elle, et encore, m'a-t-il dit, à une condition étrange, c'est que je partirais.

« J'avais cru d'abord que cette nouvelle serait dangereuse pour Madeleine; mais sans doute la pauvre enfant n'a pas la force de sentir vivement, car, lorsqu'elle a su qu'elle m'attendrait à Nice et que je viendrais la rejoindre, elle a paru presque pressée de partir, ce qui m'a semblé d'autant plus étonnant, que son père venait de lui dire que vous ne pouviez l'accompagner.

« Au reste, les malades ressemblent à de grands enfants. Depuis hier, elle se fait une fête de ce voyage.

« Il est vrai qu'elle croit que nous le ferons ensemble; tandis que M. d'Avrigny m'a déjà prévenu que je partirais, moi, dans huit jours.

« Mais en supposant que le mieux se soutienne, Madeleine ne pourra évidemment partir avant trois semaines ou un mois.

« Comment déterminera-t-il Madeleine à me laisser partir?

« J'avoue que je n'en sais rien; mais il m'a dit qu'il se chargerait de tout.

« Aujourd'hui, pour la première fois, Madeleine s'est levée, ou plutôt M. d'Avrigny a porté Madeleine de son lit dans un grand fauteuil qu'on lui avait préparé près de la fenêtre; et encore la pauvre enfant était si faible, que si pendant ce transport mistress Brown ne lui avait maintenu un flacon de sels sous le nez, elle se fût certainement évanouie. Une fois assise près de la fenêtre, on m'a permis d'entrer.

« Oh! mon Dieu, chère Antoinette, c'est alors seulement que j'ai pu reconnaître les ravages que cette affreuse maladie a faits chez ma Madeleine adorée.

« Elle est toujours belle, plus belle qu'elle n'a jamais été, car, avec sa longue robe sans taille, et qui lui monte jusqu'au cou, elle semble un de ces beaux anges de Beato Angelico, aux têtes transparentes et aux corps immatériels; mais ces beaux anges sont déjà au ciel, tandis que Madeleine est, Dieu merci, encore parmi nous; ce qui est une beauté divine chez eux est donc une beauté presque effrayante chez Madeleine.

« Si vous aviez pu voir comme elle était heureuse et contente près de cette fenêtre ! on eût dit que c'était la première fois qu'elle voyait le ciel, qu'elle aspirait cet air pur, qu'elle respirait le parfum embaumé de ces fleurs ; à travers sa peau si blanche et si diaphane, on la voyait, pour ainsi dire, revenir à la vie.

« Ah ! mon Dieu ! est-ce que cette vie sera jamais une vie terrestre ? Est-ce que cette frêle créature pourra jamais ressentir les joies ou les douleurs humaines, sans se briser sous la joie ou sous les douleurs?

« Il semble aussi que c'est la crainte de son père, car de quart d'heure en quart d'heure il se rapproche d'elle, et, tout en lui prenant la main, il lui tâte le pouls.

« Hier soir, il était tout joyeux : le pouls a diminué de trois ou quatre battements par minute dans la journée.

« A quatre heures, lorsque le soleil a eu complétement abandonné le jardin, malgré les prières de Madeleine, M. d'Avrigny a exigé qu'elle se recouchât ; il l'a prise alors de nouveau entre ses bras et l'a reportée sur son lit; mais, à sa grande joie, elle a mieux supporté ce second transport que le premier ; elle tenait elle-même le flacon qu'elle n'a pas eu besoin de respirer, preuve que l'air et le soleil lui avaient déjà rendu quelque force.

« Pendant qu'on la rapportait sur son lit, je jouais au salon une mélodie de Schubert ; comme j'allais finir, mistress Brown vint me dire de sa part de continuer. C'était la première fois qu'elle entendait de la musique depuis cette soirée terrible où la musique avait failli la tuer ; je continuai par son ordre, et quand je rentrai, je la trouvai presque en extase.

« — Ah ! vous n'avez pas idée, Amaury, me dit-elle, combien cette maladie terrible, puisqu'elle vous inquiète tous, a de cruelles douceurs pour moi ; il me semble non-seulement que les sens que j'avais ont doublé leurs facultés, mais encore qu'il s'est éveillé en moi d'autres sens qui n'existaient pas, des sens de l'âme, si cela peut se dire ainsi.

« Dans cette musique que vous venez de me faire entendre, et que j'ai déjà entendue vingt fois, j'ai perçu des mélodies dont je ne m'étais pas douté jusqu'à ce jour, comme dans l'odeur de mes roses et de mes jasmins je sens maintenant des parfums que je n'ai jamais sentis auparavant, et que,

peut-être, je ne sentirai plus au moment où ma santé sera revenue.

« Tenez, c'est comme hier... (ne vous moquez pas de moi, Amaury) une fauvette chantait dans un buisson où il y avait un nid ; eh bien, il me semblait que si j'eusse été seule, au lieu d'être en vous et mon père, que si j'eusse fermé les yeux, que si j'eusse concentré toutes les facultés de mon esprit sur ce chant, j'eusse fini par comprendre ce que cette fauvette disait à sa femelle et à ses petits. »

« Je regardais M. d'Avrigny, tremblant que Madeleine ne fût en proie à un reste de délire; mais il me fit un signe de la tête pour me tranquilliser.

« Un instant après il sortit.

« Madeleine se pencha à mon oreille.

« — Amaury, dit-elle, jouez-moi donc cette valse de Weber que nous avons valsée ensemble. La savez-vous? »

« Justement, comme Madeleine avait attendu le départ de son père pour me demander cette valse, je tremblai qu'il y eût danger à lui faire entendre les mêmes sons qui avaient déjà produit chez elle une si terrible excitation nerveuse, et je lui répondis que je ne la savais pas.

« — Eh bien, dit-elle, vous l'enverrez chercher, et demain vous me la jouerez. »

« Je le lui promis.

« Ah! mon Dieu! ce que M. d'Avrigny me disait est-il vrai? A-t-elle d'autant plus besoin d'émotions que les émotions la tuent?

« Lorsque je la quittai le soir, elle me fit promettre encore de lui jouer le lendemain cette valse de Weber.

« La nuit a été bonne, et le sommeil plus calme encore que d'habitude.

« M. d'Avrigny, de dix heures du soir à six heures du matin, est entré trois fois dans la chambre de sa fille, et chaque fois il l'a trouvée dormant. Mistress Brown, dont c'était le tour de veiller, l'a assuré que pendant tout ce temps, c'est-à-dire près de huit heures, elle ne s'était éveillée que deux fois ; à chaque fois elle avait avalé quelques gouttes d'une potion calmante préparée par son père ; elle s'était rendormie en assurant à mistress Brown qu'elle se trouvait de mieux en mieux.

« Le lendemain, c'est-à-dire ce matin, quand, selon son habitude, M. d'Avrigny, avant de m'introduire chez Madeleine, m'eut fait le bulletin de la nuit, je lui dis ce qu'elle m'avait demandé la veille relativement à la valse de Weber.

« Il resta un instant pensif, puis il secoua la tête.

« — Que je vous avais bien dit la vérité, Amaury, répondit-il, quand je vous parlais de ce besoin d'émotions que je crains chez elle, et que votre présence entretient! Ah! mon ami, ne vous trompez pas au sens de mes paroles; mon ami, que je voudrais que vous fussiez parti!

« — Eh bien, lui demandai-je, dois-je jouer ou ne pas jouer cette valse?

« — Jouez-la, il n'y aura rien à craindre, je ne m'éloignerai pas; seulement, n'obéissez qu'à moi, et cessez ou continuez de la jouer, selon que je vous dirai de le faire. »

« J'entrai dans la chambre de Madeleine, elle était radieuse.

« La nuit, comme me l'avait dit M. d'Avrigny, avait été bonne, et la fièvre du matin continuait de diminuer comme celle du soir.

« — Ah! mon ami, me dit-elle, comme j'ai bien dormi et comme je me sens forte; il me semble que si mon tyran me le permettait, et à ces mots elle jeta un regard d'amour ineffable à son père, je marcherais, ou plutôt je volerais comme un oiseau; mais il prétend me mieux connaître que moi-même, et, pour aujourd'hui encore, il m'enchaîne dans ce maudit fauteuil.

« — Vous oubliez, chère Madeleine, lui dis-je, qu'avant-hier vous ambitionniez d'être dans ce fauteuil; qu'être dans ce fauteuil et à la croisée vous paraissait le paradis sur la terre. Hier, toute la journée, vous y êtes restée, et vous vous trouviez heureuse.

« — Oui, sans doute, mais ce qui était bon pour hier ne l'est plus pour aujourd'hui.

« Si vous ne m'aimiez aujourd'hui que comme vous m'aimiez hier, ce ne serait point assez, et je ne me contenterais pas d'un pareil amour. Toutes les sensations qui ne vont pas croissant, diminuent.

« Savez-vous où je voudrais être? Je voudrais être sous ce buisson de roses, couchée sur ce beau gazon si vert, et qui doit être si doux.

« — Eh bien, dit M. d'Avrigny, je suis bien aise, chère Madeleine, que ton ambition se borne à si peu de chose, dans trois jours tu y seras.

« — Vraiment, père! s'écria Madeleine en battant des mains comme un enfant à qui l'on promet un jouet longtemps désiré.

« — Et même aujourd'hui tu gagneras, si tu le veux, à pied, ce fauteuil maudit. Il faut essayer ses jambes avant d'essayer ses ailes. Seulement, mistress Brown et moi nous te soutiendrons.

« — Et je crois, en vérité, que vous ferez bien, dit Madeleine; car, cher père, il faut que je t'avoue une chose, je ressemble fort aux poltrons qui font grand bruit tant qu'ils sont loin du danger, mais qui, en face du danger, changent de langage et de contenance.

« Et à quelle heure me lèverai-je? Faudra-t-il donc encore attendre midi? Regarde comme c'est long, père; il n'est encore que dix heures.

« — Aujourd'hui, chère enfant, tu gagneras une heure sur hier, et, comme la matinée est chaude, on va t'ouvrir la fenêtre tout de suite, afin que tu prennes patience. »

« On ouvrit la fenêtre, et l'air et le soleil entrèrent à la fois.

« Pendant ce temps, elle se pencha à mon oreille.

« — Et la valse de Weber? » dit-elle.

« Je lui répondis par un signe affirmatif. Dès lors, elle parut joyeuse et tranquille.

« On vint annoncer que le déjeuner était servi.

« Depuis quelques jours, M. d'Avrigny et moi nous prenons nos repas ensemble.

« Auparavant, comme vous le savez, chère Antoinette, nous déjeunions et dînions chacun notre tour, afin que l'un ou l'autre de nous restât toujours avec elle. Maintenant qu'elle va mieux, cette précaution est inutile.

« A onze heures moins quelques minutes M. d'Avrigny se leva de table.

« — Pour que les enfants et les malades fassent ce qu'on exige d'eux, il faut leur tenir plus fidèlement parole qu'aux hommes. Je vais aider Madeleine à se lever; vous pourrez entrer dans dix minutes.

« En effet, dix minutes après, Madeleine était assise près de sa fenêtre; elle était enchantée.

« Avec l'aide de son père et de mistress Brown, elle avait marché de son lit à son fauteuil; il est vrai que sans ce double soutien elle n'aurait pu faire un pas. Mais quelle différence cependant avec la veille, puisque la veille, pour faire le même trajet, il avait fallu la porter!

« J'allai m'asseoir près d'elle.

« Au bout d'un instant, elle manifesta quelques mouvements d'impatience. M. d'Avrigny, qui semble lire par magie au plus profond de son cœur, la comprit.

« — Mon cher Amaury, me dit-il en se levant, vous ne quitterez pas Madeleine, n'est-ce pas? Je puis donc sortir une heure ou deux.

« — Sortez, cher père, lui répondis-je, et vous me retrouverez là.

« — Bien, dit-il, et il embrassa Madeleine et sortit.

« — Et vite, vite, dit Madeleine, lorsque la portière de sa chambre à coucher fut retombée derrière M. d'Avrigny; vite, cette valse de Weber. »

« Figurez-vous que, depuis hier, j'en ai la mesure dans la mémoire, et que je l'ai entendue toute la nuit.

« — Mais vous ne pouvez venir au salon, chère Madeleine, lui dis-je.

« — Je le sais bien, puisqu'à peine je puis me tenir debout, mais laissez les deux portes ouvertes et je vous entendrai d'ici. »

« Je me levai en me rappelant ce que m'avait recommandé M. d'Avrigny.

« Je ne doutai pas qu'il fût là et ne veillât sur sa fille. J'âllai donc au piano.

« Du piano, je pouvais voir Madeleine à travers les deux portes ouvertes; encadrée qu'elle était par les étoffes des portières, elle semblait un tableau de Greuze. Elle me fit signe de la main.

« J'ouvris ma musique.

« — Commencez, » dit une voix derrière moi.

« Je me retournai et j'aperçus M. d'Avrigny qui se tenait debout derrière la portière du salon.

« Je commençai.

« Comme je l'ai dit, c'était un de ces motifs ravissants de mélancolique ardeur, comme l'auteur de *Freyschutz* sait seul en faire.

« Je ne connaissais pas cette valse de mémoire, j'étais donc obligé de lire à mesure que je jouais.

« Cependant, comme à travers un brouillard, il me semblait voir Madeleine se soulever sur son fauteuil ; je me retournai tout à fait, je ne m'étais pas trompé : elle était debout.

« Je voulus m'arrêter, M. d'Avrigny vit mon mouvement.

« — Continuez, » me dit-il.

« Je continuai sans que Madeleine elle-même pût s'apercevoir de l'interruption.

« Il semblait que cette poétique organisation s'animât à l'harmonie, et reprit ses forces à mesure que le mouvement s'accentuait.

« Après s'être tenue un instant debout, comme je l'ai dit, je la vis se mouvoir, et cette frêle malade, qu'à grand'peine son père et sa gouvernante avaient conduite de son lit à son fauteuil, s'avança lentement, mais d'un pas sûr, marchant sans bruit comme une ombre, mais sans chercher d'appui ni aux meubles, ni à la muraille.

« Je me retournai du côté de M. d'Avrigny, et je le vis pâle comme la mort. Un seconde fois, je fus prêt à m'arrêter.

« — Continuez, continuez, me dit-il ; rappelez-vous le violon de Crémone. »

« Je continuai.

« Le mouvement devenait de plus en plus ferme et pressant, et à mesure que le mouvement prenait de la force, Madeleine, plus forte elle-même, s'avançait vers moi plus rapidement; enfin, elle s'appuya sur mon épaule ; en ce moment, son père, qui avait fait le tour par le petit salon, parut derrière elle.

« — Continuez, continuez, Amaury, dit-il.

« Bravo ! Madeleine. Eh bien ! que disais-tu donc ce matin, que tu n'avais plus de forces? »

« Et le pauvre père riait et tremblait à la fois, tandis que la sueur de l'angoisse lui coulait sur le front.

« — Ah ! mon père, dit Madeleine, c'est une magie. Mais voilà l'effet de la musique sur moi : je crois que si j'étais morte, il y a certains airs qui auraient la puissance de me

tirer de mon tombeau. Voilà pourquoi je comprenais si bien les nonnes de *Robert le Diable* et les willis de *Gisèle.*

« — Oui, dit M. d'Avrigny; mais il ne faut pas abuser de cette puissance.

« Prends mon bras, mon enfant, et vous, Amaury, continuez, cette musique est ravissante; seulement, ajouta-t-il tout bas, passez de cette valse à quelque mélodie vague qui aille s'éteignant comme un écho lointain. »

« J'obéis, car j'avais tout compris : il fallait que cette musique, qui l'avait exaltée, la soutînt jusqu'à son fauteuil. Une fois assise de nouveau, cette musique devait s'éteindre et décroître; car, en cessant brusquement, il était évident qu'elle eût brisé quelque chose en Madeleine.

« En effet, Madeleine regagna son fauteuil sans fatigue apparente, et s'assit le visage rayonnant.

« Quand je la vis bien accoudée dans sa grande bergère, je ralentis la mesure dans la proportion où je l'avais augmentée; alors elle se renversa en arrière et ferma les yeux. Son père suivit chacun de ses mouvements, et me fit signe de jouer piano, puis pianissimo; enfin je passai de la valse à quelques accords, qui eux-mêmes allèrent en s'affaiblissant jusqu'à ce que le dernier s'éteignît comme le chant lointain d'un oiseau qui s'envole.

« Alors je me levai et m'approchai de Madeleine, mais son père vint au-devant de moi jusqu'à la porte.

« — Elle dort, dit-il, ne la réveillez pas. »

« Puis, m'entraînant jusqu'à l'antichambre :

« — Vous voyez bien, Amaury, dit-il, qu'il faut que vous partiez.

« Si une pareille chose était arrivée en mon absence, si je n'avais pas été là pour tout diriger, tout conduire, Amaury, je vous le jure, je n'ose penser à tout ce qui pouvait arriver; il faut donc que vous partiez, je vous le répète.

« — Oh! mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, mais Madeleine qui ne croit pas mon départ si prochain, comment lui dire...

« — Soyez tranquille, reprit M. d'Avrigny, elle vous le demandera elle-même. »

« Et me poussant dehors, il rentra près de sa fille.

« Je remontai dans ma chambre, et je vous écris. Antoi-

nette, dites-moi, quel moyen emploiera-t-il donc pour que l'ordre de la quitter me vienne de la bouche même de Madeleine ?»

XXII

AMAURY A ANTOINETTE.

« Dans six jours, je pars, chère Antoinette, et, comme me l'avait prédit M. d'Avrigny, c'est Madeleine qui m'a demandé de partir.

« Hier matin, comme nous étions dans la chambre de Madeleine, sur laquelle la scène du piano n'a eu heureusement aucune influence malheureuse, et qui va de mieux en mieux, M. d'Avrigny, après avoir longtemps parlé de vous avec Madeleine, qui dit de son amie des choses que je ne veux pas répéter de peur de blesser sa modestie, annonça votre retour de la campagne pour lundi prochain.

« Madeleine tressaillit; une rougeur lui monta au front, puis la pâleur lui succéda.

« Je fis un mouvement pour indiquer à M. d'Avrigny ce qui venait de se passer chez sa fille ; mais je m'aperçus qu'il tenait la main de Madeleine, je pensai que ce mouvement n'avait pas dû lui échapper.

« On parla d'autre chose.

« C'était le lendemain que Madeleine devait descendre au jardin, et aller chercher sous la tonnelle de lilas et de rosiers cet air et ces parfums si enviés par elle deux jours auparavant.

« Mais voyez, chère Antoinette, comme M. d'Avrigny a raison de comparer les malades à de grands enfants, cette promesse de son père ne parut plus lui faire aucune impression. Je ne sais quel nuage avait passé dans son esprit; sa pensée semblait préoccupée d'une seule chose.

« J'allais profiter du premier moment où je serais seul avec

elle pour lui demander quelle idée la préoccupait, mais la porte s'ouvrit, et Joseph entra porteur d'une lettre à large cachet : cette lettre m'était adressée; je l'ouvris à l'instant même.

« Le ministre des affaires étrangères me faisait prier de passer chez lui.

« Je montrai la lettre à Madeleine.

« Une certaine inquiétude venait de me serrer le cœur; je comprenais la corrélation que cette lettre pouvait avoir avec les paroles que M. d'Avrigny m'avait dites la veille, à l'endroit de mon départ, et je regardais Madeleine tout tremblant, lorsqu'à mon grand étonnement je vis son visage s'éclaircir.

« Je pensai qu'elle ne voyait dans ce message qu'une circonstance ordinaire, et je résolus de ne pas la détromper. Je sortis donc, lui promettant de ne faire qu'aller et venir, et la laissant avec son père.

« Je ne m'étais pas trompé : je trouvai le ministre toujours parfaitement gracieux pour moi; seulement il avait voulu m'annoncer en personne que certains événements politiques rendant la mission dont il comptait me charger plus pressante, je devais me préparer au départ. Au reste, connaissant mes engagements avec M. d'Avrigny et sa fille, il laissait à ma discrétion le temps que je croyais nécessaire pour les y préparer.

« Je le remerciai de cette nouvelle marque de bonté, et lui promis de lui rendre réponse le jour même.

« Je revins chez M. d'Avrigny tout préoccupé et cherchant de quelle façon j'annoncerais cette nouvelle à Madeleine. Je comptais, je l'avoue, sur M. d'Avrigny, qui m'avait promis de se charger de tout; mais M. d'Avrigny venait de sortir, et Madeleine avait ordonné qu'aussitôt mon retour on me priât de passer auprès d'elle.

« J'hésitais encore, mais pendant que la femme de chambre me donnait cette explication, Madeleine sonna pour savoir si j'étais rentré.

« Il n'y avait donc pas de délai possible; je soulevai la portière de la chambre de Madeleine, qui, sans doute, avait reconnu mon pas, car ses yeux étaient tournés de mon côté.

« Dès qu'elle m'aperçut :

« — Ah! venez, venez, cher Amaury, me dit-elle, vous avez vu le ministre, n'est-ce pas ?

« — Oui, répondis-je en hésitant.

« — Je sais de quoi il est question : il a rencontré hier mon père chez le roi, et l'a prévenu que vous deviez partir.

« — Oh! ma chère Madeleine, m'écriai-je, croyez que je suis prêt à renoncer à cette mission, à ma carrière même, plutôt que de vous quitter.

« — Que dites-vous donc là? s'écria vivement Madeleine, et quelle folie méditez-vous?

« Non, non, mon cher Amaury, ne faites pas cela. Il faut être sage, et je ne veux pas qu'un jour vous puissiez m'accuser d'avoir arrêté votre carrière au moment même où elle allait si honorablement commencer. »

« Je la regardais avec un étonnement profond.

« — Eh bien! dit-elle en souriant, qu'y a-t-il donc? Vous ne comprenez pas, cher Amaury, qu'une petite fille extravagante, comme l'est votre Madeleine, parle raison une fois dans sa vie? »

« Je m'approchai d'elle et m'assis comme d'habitude à ses pieds.

« — Voilà ce que nous venons d'arrêter, mon père et moi. »

« Je pris dans les miennes ses deux petites mains amaigries et j'écoutai.

« — Je ne suis pas encore assez forte pour supporter la voiture ou le bateau ; mais, dans quinze jours, mon père assure que je pourrai voyager sans inconvénient.

« Eh bien, vous partez, vous, et moi, je vous suis ; vous allez vous acquitter de votre mission à Naples, et moi je vous attends à Nice, où vous serez arrivé presque aussitôt que moi, grâce aux bateaux à vapeur. La belle invention que la vapeur, n'est-ce pas? et que Fulton me paraît le plus grand homme des temps modernes!

« — Et quand dois-je partir, moi? demandai-je.

« — Dimanche matin, répondit vivement Madeleine. »

« Je pensai que vous arriviez le lundi de Ville-d'Avray, et que je ne vous verrais pas avant mon départ. J'allais en faire l'observation à Madeleine, mais elle continua :

« — Vous partez dimanche matin ; vous allez en poste jus-

qu'à Châlon : écoutez bien, c'est mon père qui m'a expliqué tout cela.

« A Châlon, vous mettez votre calèche sur le bateau, et le surlendemain vous êtes à Marseille.

« Vous arrivez à Marseille pour prendre le paquebot de l'État, qui part le premier du mois prochain; en six jours, vous êtes à Naples.

« Je vous donne dix jours pour votre mission. On fait bien des choses en dix jours, n'est-ce pas?

« Le onzième jour vous partez, et le 26 ou le 28 juillet vous êtes à Nice, où nous vous attendons depuis quatre ou cinq jours.

« C'est six semaines d'absence, voilà tout; et une fois réunis sous ce beau ciel, plus de séparation. Nice sera notre terre promise, à nous, notre paradis retrouvé; puis, lorsque j'aurai été bien caressée par l'air velouté de l'Italie, bien bercée par votre amour, on nous marie : mon père revient à Paris, et nous continuons notre voyage. N'est-ce pas là un charmant projet, dites?

« — Oui, charmant, en effet, dis-je; malheureusement, il commence par une séparation.

« — Mon ami, reprit Madeleine, je vous l'ai déjà dit, cette séparation est nécessaire à votre avenir, et je m'y soumets avec toute la résignation du dévouement. »

« Je n'en revenais pas; je trouvais quelque chose d'inexplicable dans cette raison inaccoutumée chez une enfant volontaire et gâtée comme Madeleine; mais j'eus beau l'interroger, la presser, l'attaquer de toutes façons, elle ne sortit point de son système d'abnégation et ramena tout à la nécessité de satisfaire le ministre, qui prenait à moi un si vif intérêt.

« Cela ne vous semble-t-il pas étrange comme à moi, Antoinette? J'en suis resté pensif toute la journée; moi qui n'aurais pas osé lui dire un mot de ce départ, de cette séparation, et c'est elle qui vient au-devant!

« En vérité, Antoinette, on a bien raison de dire que le cœur de la femme est un abîme.

« Au reste, nous avons passé toute la journée d'hier à faire des projets; avec les forces et la santé, la gaieté revient à Madeleine.

« M. d'Avrigny la couve des yeux. Je l'ai vu sourire trois ou quatre fois, et ces sourires m'ont dilaté le cœur. »

XXIII

AMAURY A ANTOINETTE.

« Aujourd'hui s'est accomplie une grande solennité ; c'était le jour promis à Madeleine pour descendre au jardin.

« Le temps était magnifique ; jamais je n'avais vu un ciel plus pur et plus joyeux ; il semblait que toute la nature était en fête ; il faisait tout juste cette légère brise nécessaire pour tempérer la chaleur des premiers jours de l'été.

« Je proposai à M. d'Avrigny, pour prévenir tout accident, de porter à nous deux Madeleine dans son fauteuil. Elle ne le voulait pas : son amour-propre de convalescente était offensé ; mais moyennant la promesse que nous lui fîmes de lui laisser faire le tour du jardin, elle se livra à nous sans résistance, et nous l'enlevâmes, elle et son fauteuil, et la portâmes jusque sous le berceau tant désiré.

« Si vous aviez été là, chère Antoinette, vous eussiez véritablement vu un beau spectacle : c'est celui de la jeunesse revenant à la vie, et à la vie heureuse, bénie, adorée.

« Sa poitrine, si longtemps oppressée, se dilatait comme pour faire provision d'air.

« De son fauteuil, et sans se lever, elle saisissait dans ses bras des touffes de lilas, de chèvrefeuilles et de roses qu'elle pressait contre sa poitrine et dont elle baisait les fleurs, comme elle eût fait de compagnes qu'elle n'eût pas vues depuis longtemps, d'amies dont elle se fût crue séparée pour toujours ; puis, au milieu de tout cela, c'étaient des exclamations à la nature, des actions de grâces à Dieu, des larmes de reconnaissance à son père. Elle avait l'air d'une fleur elle-même au milieu de ces fleurs, d'un beau lis tout couvert de rosée.

« Nous nous tenions la main, M. d'Avrigny et moi, prêts

à pleurer comme elle, et nous étions heureux d'un bonheur ineffable et pur, d'un bonheur qui n'avait rien de terrestre. Vous nous manquiez seule; Antoinette, Antoinette, si vous aviez été là!

« Au bout d'un instant, cette vie stagnante, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne lui parut plus suffisante; elle se leva et me fit signe de m'approcher, elle s'appuya sur mon bras.

« M. d'Avrigny fit un mouvement.

« — Ah! mon père, dit-elle, souvenez-vous que vous m'avez promis de me laisser faire le tour du jardin.

« — Oui, répondit M. d'Avrigny, et je le permets de grand cœur; mais surtout, marchez doucement.

« — Mon père, lui dis-je, recommandez à Madeleine de s'appuyer sur moi. »

« Il ne répondit que par un signe de tête.

« Un instant, j'eus l'idée qu'il était jaloux de ce que Madeleine avait pris mon bras; mais si ce sentiment passa dans son cœur, il ne fit que l'effleurer, car il nous fit signe de la main de marcher.

« Nous nous éloignâmes doucement.

« On eût dit que Madeleine voyait des arbres, des fleurs et du gazon pour la première fois; chaque chose la faisait s'écrier : le scarabée, vivante émeraude qui traversait le chemin; le papillon, fleur volante que la brise emportait capricieusement d'un buisson à l'autre; le sphinx, à la longue trompe et aux ailes si rapides qu'on le dirait immobile. C'est qu'aussi jamais la nature n'avait paru si vivante.

« Chaque touffe d'herbe, chaque buisson, chaque espalier semblait peuplé d'un monde d'insectes, d'oiseaux et de reptiles, et tous beaux, allègres, animés, bourdonnant, criant, chantant, comme si eux aussi avaient quelque grâce à rendre à ce Dieu à qui nous, nous en avons tant à rendre.

« Croiriez-vous une chose, Antoinette? c'est que nous fîmes le tour entier du jardin sans prononcer une seule parole. Madeleine seulement poussa quelques exclamations joyeuses, tandis que je l'enveloppais de mon regard.

« Une fois seulement, comme nous passions dans une éclaircie, je reportai les yeux du côté de son père. Il était assis sur le fauteuil où elle était assise et baisait les fleurs qu'elle avait baisées.

« A la fin du premier tour, il vint au-devant de nous et examina sa fille : elle avait parfaitement supporté cette petite fatigue, et son teint, légèrement animé d'une faible teinte rosée répandue par toute sa joue, avait l'apparence de la santé. Madeleine insistait pour faire un second tour, mais M. d'Avrigny fut inflexible, et la conduisit à son fauteuil.

« Nous restâmes ainsi dans le jardin jusqu'à trois heures de l'après-midi, et pendant ces quatre ou cinq heures passées à l'air, Madeleine a paru reprendre visiblement des forces, et j'espère la quitter parfaitement tranquille sur sa santé.

« Je ne vous dis pas adieu, chère Antoinette, je vous écrirai une longue lettre de départ; puis j'ai mes recommandations à vous faire, c'est de ne pas laisser Madeleine un seul jour sans lui parler de moi. »

Samedi, à cinq heures du soir.

« C'est demain que je pars, chère Antoinette. Depuis quatre jours je ne vous ai pas écrit, parce que je n'avais rien de nouveau à vous dire, et que vous avez dû apprendre, par deux lettres que vous avez reçues de M. d'Avrigny, le mieux soutenu de Madeleine.

« Chacune des journées qui s'est passée depuis que je vous ai écrit est la répétition de la journée précédente, si ce n'est que chaque jour Madeleine a fait un nouvel essai de ses forces, et cela, sous la surveillance éternelle de M. d'Avrigny, qui est véritablement un modèle d'amour paternel.

« Maintenant elle se lève seule, va seule au jardin et revient seule : je suis presque jaloux de cette bonne santé, car, pareille à un enfant échappé de ses lisières, Madeleine ne veut plus être soutenue par personne.

« Au reste, chère Antoinette, vous avez en elle une amie bien tendre et bien sincère, et c'est ce que j'ai été à même de juger depuis quelques jours seulement.

« Chaque fois que l'approche de mon départ rembrunit le front de Madeleine, M. d'Avrigny, qui voit passer ce nuage, n'a qu'à lui dire :

« — Courage, ma bonne amie, tu ne restes pas seule, je suis là, moi, et Antoinette revient lundi. »

« Aussitôt, et à cette promesse de votre retour, le nuage

est emporté au loin, et Madeleine est la première à dire :

« — Oui, oui, il faut qu'il parte. »

« Et elle l'a encore dit aujourd'hui, quoique ce départ soit pour demain.

« Cependant je sens bien que M. d'Avrigny ne voit point s'approcher le départ sans inquiétude.

« Aujourd'hui, quand, à cinq heures, j'ai quitté Madeleine, son père m'a suivi, et me prenant à part :

« — Mon cher Amaury, m'a-t-il dit, vous allez partir ; vous voyez comme Madeleine est raisonnable, et comme, en l'absence de toute émotion, elle revient à elle ; eh bien, veillez sur vous, épargnez-lui les émotions du départ ; soyez froid, s'il le faut : je ne crains rien tant pour Madeleine que l'expansion de votre amour.

« Deux fois déjà vous avez vu l'effet de ces impressions trop ardentes.

« La première fois, quand vous lui avez dit que vous l'aimiez, et qu'elle a failli se trouver mal ;

« La seconde fois, quand vous avez valsé avec elle, et qu'elle a failli en mourir.

« Votre parole, votre souffle, votre haleine ont sur cette organisation nerveuse et fébrile une influence fatale. Ménagez-la comme on ménage une fleur ; comme je lui fais une atmosphère tiède, faites-lui un amour limpide.

« Je sais bien que c'est chose difficile à vous, jeune et ardent comme vous l'êtes ; mais songez que c'est sa vie, Amaury, et que s'il arrivait une troisième crise pareille aux deux autres, je ne répondrais plus de rien. D'ailleurs, au moment du départ, je serai là. »

« Je lui promis tout ce qu'il voulut, hélas !

« Je le vois bien moi-même, l'existence de la frêle enfant tient à un fil, que peut rompre toute émotion un peu violente, et j'aime, Dieu merci, assez Madeleine pour consentir à avoir l'air de l'aimer moins que je ne le fais.

« Puis, je remontai dans ma chambre pour vous écrire ces quelques lignes, que je continuerai plus tard, car Madeleine me fait dire de descendre, et qu'elle m'attend. »

XXIV

Dix heures.

« Grondez-moi, Antoinette, car je viens de faire, j'en ai peur, une grande folie.

« J'ai trouvé Madeleine seule; elle m'envoyait chercher pour me dire qu'elle comptait bien me voir en tête-à-tête avant mon départ. La chère enfant, dans l'innocence de son âme, me demande un rendez-vous qu'une autre me refuserait si je le lui demandais.

« Vous me croirez si vous voulez, Antoinette, mais, préoccupé de la promesse que j'avais faite à M. d'Avrigny, j'ai d'abord cherché à éloigner de moi cette heure de félicité, qu'en tout autre moment je payerais d'une année de ma vie.

« Je lui ai dit que sans doute mistress Brown avait reçu des instructions de M. d'Avrigny et ne se prêterait pas à un pareil désir.

« — Mais à quoi bon parler de cela à mistress Brown? m'a répondu Madeleine.

« — Comment ferez-vous, alors? Mistress Brown n'est séparée de vous que par une cloison, et au moindre bruit qu'elle entendra, elle croira que vous êtes indisposée, elle entrera et me trouvera près de vous.

« — Oui, sans doute, si vous venez ici, a répondu Madeleine.

« — Où voulez-vous que j'aille?

« — Ne pouvez-vous descendre au jardin? j'irai vous y joindre.

« — Au jardin! y pensez-vous, chère Madeleine? et la fraîcheur de la nuit!

« — N'avez-vous pas entendu, hier, mon père dire qu'elle n'était à craindre que de huit à neuf heures du soir, c'est-à-dire quand la nuit tombe? mais quand cette première fraîcheur a disparu, véritablement nos nuits sont presque aussi

chaudes que le jour; d'ailleurs, je m'envelopperai de mon cachemire. »

« Je voulus résister encore, quoique je me sentisse entraîné malgré moi.

« — Mais, lui dis-je, est-il convenable que nous soyons seuls ainsi la nuit?

« — Nous y sommes bien le jour, répondit-elle avec cette admirable naïveté que vous lui connaissez.

« — Mais le jour, le jour... repris-je.

« — Eh bien! quelle différence cela fait-il? demanda Madeleine.

« — Une grande, mon amie, repris-je en souriant.

« — Mais ne vous plaigniez-vous pas l'autre jour que, dans notre voyage, mon père serait là et nous gênerait? Vous comptiez donc rester seul avec moi, le jour comme la nuit?

« — Mais nous devions voyager après notre mariage seulement.

« — Oui, j'ai remarqué qu'on accorde à la femme beaucoup de priviléges qu'on nous refuse, à nous autres jeunes filles, comme si la cérémonie nuptiale avait le privilége de nous faire à l'instant même une personne raisonnable d'une folle enfant; au reste, nous, ne sommes-nous pas comme mariés? Chacun ne sait-il pas que nous devons être mari et femme? et même ne le serions-nous point à cette heure, si je n'avais pas été si cruellement malade? »

« J'étais véritablement embarrassé de lui répondre.

« — Allons donc, continua Madeleine, n'allez-vous pas me refuser, maintenant?

« Eh bien, ce serait gracieux de votre part, quand vous allez partir, quand vous devez avoir des millions de choses à me dire, des promesses sans fin à me faire. Vous ne savez pas, vous parti, comme je vais être malheureuse; c'est donc bien le moins que vous ne partiez qu'après m'avoir laissé quelques-unes de ces bonnes et douces paroles qui me font tant de plaisir venant de vous. »

« Je trouvai ma position ridicule et mon rigorisme impertinent; je me promis à moi-même de veiller sur elle et sur moi, et je m'engageai à être au jardin à onze heures précises.

« En vérité, ma chère Antoinette, il aurait fallu être sage

comme les sept sages de la Grèce à la fois pour tenir rigueur contre une si charmante demande.

« Je lui recommandai seulement de bien s'envelopper, ce qu'elle était en train de me promettre lorsque son père rentra.

« A dix heures, nous sortîmes ensemble.

« — Vous le voyez, Amaury, me dit-il, je m'en suis rapporté à votre parole et je vous ai laissé seul avec Madeleine.

« J'ai bien compris, pauvre enfant, que vous aviez mille choses à vous dire. Vous, de votre côté, et je vous en remercie, vous avez été raisonnable. Aussi, vous le voyez, ma pauvre Madeleine est calme; elle va passer une bonne nuit.

« Demain matin, je vous laisserai encore une heure ensemble, et dans six semaines vous retrouverez à Nice votre future femme bien portante et bien heureuse de vous revoir. »

« J'avais comme un remords au fond du cœur, et j'étais prêt à lui tout avouer; mais qu'aurait dit Madeleine? Sans doute, la contrariété qu'elle eût éprouvée lui eût fait plus de mal que ne lui en fera notre entrevue.

« D'ailleurs, comme je me le suis promis, je veillerai sur moi.

« Voilà onze heures qui sonnent; bonsoir, Antoinette; je vous quitte pour Madeleine. »

Deux heures du matin.

« Aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, Antoinette, quittez Ville-d'Avray et venez vite à Paris; nous avons bien besoin de vous ici. Mon Dieu! Madeleine se meurt!

« Oh! misérable que je suis!

« Venez, venez.

« Amaury. »

M. D'AVRIGNY A ANTOINETTE.

« Quelque besoin que nous ayons de toi, quelque inquiétude que tu éprouves en apprenant l'état de ma fille, ne viens pas, chère Antoinette, avant que Madeleine te demande.

« Hélas! j'ai peur qu'elle ne te demande bientôt.
« Plains-moi, toi qui sais combien je l'aime!

« Ton oncle,

« LÉOPOLD D'AVRIGNY. »

XXV

Voici ce qui était arrivé.

En achevant sa lettre à Antoinette, Amaury avait quitté sa chambre; personne ne l'avait vu, personne ne l'avait rencontré : il avait traversé le grand salon, avait écouté à la porte de Madeleine et n'avait entendu aucun bruit; sans doute Madeleine avait déjà fait semblant de se coucher pour écarter mistress Brown; il avait alors gagné le perron et était descendu dans le jardin.

Tout était si hermétiquement fermé chez Madeleine, volets et rideaux, qu'on n'apercevait pas la moindre trace de lumière; une seule fenêtre sur toute la façade était éclairée, c'était celle de M. d'Avrigny.

Amaury fixa les yeux sur cette fenêtre avec une impression qui ressemblait presque à du remords.

Le père et l'amant veillaient pour Madeleine, mais quelle différence dans le but de cette veille!

L'un, à l'amour tout dévoué, veillait, interrogeant la science pour achever d'arracher sa fille à la mort.

L'autre, à l'amour tout égoïste, avait accepté le rendez-vous demandé, quoiqu'il sût que ce rendez-vous pouvait être fatal à celle qui le demandait.

Amaury eut un instant l'idée de rentrer et de dire à Madeleine, à travers sa porte :

« Restez chez vous, Madeleine; votre père veille et pourrait nous voir... »

Mais en ce moment la lumière de la fenêtre de M. d'Avrigny s'éteignit tout à coup, et une ombre parut au haut du perron, qui, un instant indécise, sembla bientôt glisser le

long des marches. Amaury se précipita au-devant d'elle, oubliant tout, car cette ombre, c'était Madeleine.

Madeleine jeta un petit cri et s'appuya au bras de son amant, toute tremblante et sentant instinctivement qu'elle faisait mal; à travers les frêles parois de sa poitrine, Amaury sentait battre ce pauvre cœur qui s'appuyait contre lui.

Un instant, tous deux s'arrêtèrent sans parole et presque sans souffle, tant leur émotion était grande.

Enfin, Amaury conduisit la jeune fille sous le berceau de lilas, de roses et de chèvrefeuilles, où elle avait l'habitude de s'asseoir pendant la journée, et lorsqu'elle eut pris place sur le banc, il s'assit auprès d'elle.

Madeleine avait eu raison de ne pas craindre la fraîcheur nocturne. Il faisait une de ces belles nuits d'été, chaudes, pures et constellées; le regard, en s'élevant vers le ciel, semblait pénétrer à des profondeurs infinies et inconnues, où brillaient en poussière de diamants des étoiles presque invisibles. Une brise douce et murmurante comme une haleine d'amour courait dans les branches des arbres.

Les mille bruits de la capitale s'en allaient mourants et faisaient place à cette rumeur sourde et lointaine qui ne cesse jamais, et qu'on croirait la respiration de la ville endormie.

Un rossignol chantait au fond du jardin, s'arrêtant tout à coup, puis tout à coup encore reprenant son chant capricieux, qui tantôt s'épanouissait en accents mélodieux et doux, tantôt jaillissait en notes claires, aiguës et retentissantes.

C'était enfin une de ces nuits harmonieuses faites pour les rossignols, les poëtes et les amants.

Une pareille nuit devait produire une impression profonde sur une organisation aussi nerveuse que l'était celle de Madeleine.

Aussi semblait-elle respirer pour la première fois cette brise, voir pour la première fois les étoiles, entendre pour la première fois ces accents. On eût dit qu'elle aspirait par tous les pores les émanations embaumées de cette nature haletante. Sa tête, renversée en arrière, regardait le ciel dans une suave extase, et deux larmes, qu'on eût crues deux gouttes de rosée tombées des grappes de lilas qui se balançaient sur sa tête, coulaient le long de ses joues.

De son côté, Amaury n'était que trop sensible à l'influence

de cette nuit; lui aussi en aspirait toutes les ardentes émanations, et tandis qu'elles répandaient une douce langueur chez Madeleine, elles coulaient en torrents de feu dans les veines du jeune homme.

Tous deux gardèrent un instant le silence, puis, enfin, parlant la première :

— Quelle nuit ! Amaury, dit Madeleine, et crois-tu que Nice, dont on vante tant le doux climat, nous en garde de plus belles ? Ne dirait-on pas qu'avant de nous séparer, Dieu nous donne ce dédommagement, afin que je garde dans mon cœur et que tu emportes dans le tien ce souvenir ?

— Oui, dit Amaury, oui, tu as raison, Madeleine, car il me semble, en vérité, que je commence à vivre, et que je commence à t'aimer de ce soir seulement.

Cette nuit tout harmonieuse éveille dans mon cœur des fibres endormies jusqu'à présent. Est-ce que j'ai jamais dit que je t'aimais, Madeleine ? Alors je mentais, ou bien je ne te le disais pas comme je devais te le dire. Écoute : je t'aime, Madeleine, je t'aime.

Et en effet, le jeune homme prononça ces paroles avec un accent si passionné, que celle à qui elles s'adressaient en frissonna par tout le corps.

— Et moi aussi, dit-elle en laissant tomber sa tête sur l'épaule d'Amaury, moi aussi, je t'aime.

Amaury ferma un instant les yeux en sentant ce doux fardeau se poser sur son épaule ; il lui semblait qu'il était prêt à s'évanouir de bonheur.

— Oh ! mon Dieu ! dit-il, quand je pense que demain je te quitte, ma Madeleine adorée, quand je pense que je vais être six semaines, deux mois peut-être sans te voir, et qu'en te revoyant, un tiers sera là pour m'empêcher de tomber à tes genoux, de baiser tes pieds, de te serrer contre mon cœur ; je te le jure, je suis prêt à tout abandonner pour toi.

Et le jeune homme passa son bras autour de la taille flexible de Madeleine, qui plia sous son bras en se rapprochant de lui.

— Non, non, murmura Madeleine, mon père a raison, Amaury, et il faut que tu partes ; il faut que tu me laisses prendre des forces pour pouvoir porter notre amour ; tu sais qu'il a manqué de me tuer déjà, pauvre roseau que je suis,

me tuer, mon Dieu! Comprends-tu, Amaury, que j'aurais pu mourir, et qu'au lieu d'être là, près de toi, si vivante, si joyeuse, si pleine de bonheur, je serais couchée à cette heure, les bras en croix, au fond d'une tombe. Eh bien! qu'as-tu donc, mon bien-aimé?

— Oh! mon Dieu! s'écria Amaury, ne dis pas de pareilles choses, Madeleine, tu me rendrais fou.

— Eh bien! non. Me voilà, mon bien-aimé; me voilà heureuse, et, Dieu merci, sauvée et revenue au monde; me voilà près de toi par cette belle nuit embaumée où tout parle d'amour. Écoute : ne te semble-t-il pas entendre les anges eux-mêmes murmurer entre eux des paroles semblables à celles que nous disons?

Et la jeune fille s'arrêta comme pour écouter.

En ce moment, une douce brise passa et fit flotter les longs cheveux de Madeleine; l'extrémité des boucles parfumées effleura le visage d'Amaury, qui, à son tour, trop faible pour une pareille sensation, renversa sa tête en arrière en poussant un long soupir.

— Oh! par grâce, murmura-t-il, par grâce, Madeleine, prends pitié de moi!

— Pitié de toi, Amaury! N'es-tu donc pas heureux? Oh! je ne sais; mais moi, mon bien-aimé, il me semble que je fais un rêve du ciel.

Dis-moi, est-ce que ce n'est pas un bonheur pareil à celui-là que le bonheur qui nous attend dans le paradis? Est-ce qu'il en existe, est-ce qu'il peut en exister un plus grand?

— Oh! oui, oui! murmura le jeune homme en rouvrant les yeux et en voyant la tête charmante de Madeleine inclinée sur lui; oh! oui, il en est un plus grand encore.

Et il jeta ses deux bras autour du cou de la jeune fille, rapprochant doucement sa tête de la sienne, jusqu'à ce que ses cheveux effleurassent de nouveau son visage, jusqu'à ce que son haleine vînt effleurer son haleine.

— Et quel est-il, mon Dieu! demanda Madeleine.

— C'est de se dire que l'on s'aime tous deux, ensemble et dans un même baiser... Je t'aime, Madeleine.

— Je t'aime, Am...

Les lèvres du jeune homme touchèrent en ce moment celles de la jeune fille, et le mot commencé avec un accent d'in-

dicible amour s'acheva dans un cri de profonde douleur.

A ce cri, Amaury se recula vivement, la sueur de l'angoisse au front. Madeleine était retombée sur le banc, une main sur sa poitrine et portant de l'autre son mouchoir à ses lèvres.

Une idée terrible traversa l'esprit d'Amaury; il tomba aux genoux de Madeleine, entoura sa taille de son bras et lui arracha le mouchoir de la bouche.

Malgré l'obscurité, il put voir qu'il était taché de sang.

Alors, il prit Madeleine dans ses bras, et, courant comme un insensé, il l'emporta sans voix et suffoquée dans sa chambre, la posa sur son lit, et, s'élançant à la sonnette qui donnait dans le cabinet de M. d'Avrigny, il tira le cordon à le briser.

Puis, comprenant qu'il lui serait impossible de supporter le regard de ce malheureux père, il s'élança hors de l'appartement, et, pareil à un homme qui vient de commettre un crime, il se réfugia dans sa chambre.

XXVI

Amaury resta là une heure sans voix, sans haleine, écoutant par la porte entr'ouverte tous les bruits qui retentissaient dans la maison, n'osant descendre pour demander ce qui était arrivé, et passant par toutes les tortures qui séparent le doute du désespoir.

Enfin il entendit des pas qui montaient l'escalier, puis qui s'approchaient de sa chambre, enfin il vit apparaître sur le seuil le vieux Joseph.

— Eh bien! Joseph, murmura-t-il, et Madeleine?

Joseph, sans rien répondre, tendit une lettre à Amaury.

Cette lettre contenait cette seule ligne de la main de M. d'Avrigny:

« Cette fois, elle en mourra, et c'est vous qui l'aurez tuée. »

On comprend facilement quelle nuit terrible passa Amaury.

Sa chambre était justement placée au-dessus de la chambre de Madeleine. Toute la nuit il demeura l'oreille collée au parquet, ne se levant que pour aller ouvrir la porte, espérant voir passer quelque domestique à qui il demanderait des nouvelles.

De temps en temps il entendait de rapides allées et venues qui indiquaient des crises renaissantes; puis quelquefois des accès de toux qui lui déchiraient la poitrine.

Le jour parut; peu à peu le bruit qui se faisait dans la chambre de Madeleine s'éteignit; Amaury espéra qu'elle venait de s'endormir.

Il descendit dans le petit salon, écouta longtemps à la porte de la chambre à coucher, n'osant entrer, ne voulant pas remonter chez lui, et comme cloué sur place.

Tout à coup la porte s'ouvrit, Amaury recula d'un pas : c'était M. d'Avrigny qui sortait de chez Madeleine, et dont le visage sombre prit à la vue d'Amaury une teinte de sévérité terrible.

Amaury sentit que les jambes lui manquaient, et tomba à genoux en murmurant le mot : Pardon!

Il resta quelque temps ainsi, les bras étendus, le front incliné et n'osant relever le front, tandis que sa poitrine éclatait en sanglots et que ses larmes coulaient sur le parquet.

Enfin, il sentit que M. d'Avrigny prenait ses deux mains jointes dans une des siennes; seulement la main de M. d'Avrigny était froide comme du marbre.

— Relevez-vous, Amaury, lui dit-il, la faute n'en est pas à vous, mais à la nature, qui fait de l'amour une attraction vivifiante pour les uns, un contact mortel pour les autres. J'avais prévu tout cela, et voilà pourquoi je voulais que vous partissiez.

— Mon père! mon père! s'écria Amaury, sauvez-la, sauvez-la! dussé-je ne la voir jamais.

— Que je la sauve! murmura M. d'Avrigny, vous croyez avoir besoin de me prier pour que je la sauve; ce n'est pas moi qu'il faut prier, Amaury, c'est Dieu.

— N'avez-vous donc aucun espoir? Sommes-nous donc condamnés irrévocablement?

— Tout ce que la science humaine peut faire en pareil cas, répondit M. d'Avrigny, soyez tranquille, Amaury, je le ferai;

mais la science ne peut rien, c'est moi qui vous le dis, contre la maladie arrivée au degré où elle en est maintenant.

Et deux grosses larmes tombèrent des paupières arides du vieillard.

Amaury se tordit les bras avec une expression de désespoir telle, que M. d'Avrigny en eut pitié.

— Écoute, dit-il au jeune homme en l'appuyant contre son cœur, écoute : nous n'avons plus qu'une mission, c'est de lui rendre la mort le plus douce possible, moi par mon art, toi par ton amour; remplissons-la fidèlement tous deux; remonte chez toi, et dès que tu pourras voir Madeleine, je t'appellerai.

Le jeune homme s'attendait à des reproches sanglants; il resta confondu devant cette douloureuse bonté; il eût certes préféré dix malédictions à cette sombre douceur.

Il remonta chez lui et voulut écrire à Antoinette, mais il lui fut impossible de coordonner deux idées. Il jeta la plume loin de lui et laissa tomber sa tête sur la table.

Il resta ainsi muet, immobile et sans calculer le temps qui s'écoulait; une voix le tira de son anéantissement, c'était celle de Joseph.

— M. d'Avrigny, dit-il, fait prévenir monsieur Amaury qu'il peut descendre.

Amaury se leva sans prononcer une parole et suivit le vieux domestique; à la porte, il s'arrêta, n'osant entrer.

— Entrez, Amaury, dit Madeleine, en faisant un effort pour parler haut; entrez donc.

La pauvre malade avait reconnu le pas de son amant.

Amaury fut sur le point de se précipiter dans la chambre; mais il comprit quelle émotion pouvait être la suite d'une pareille apparition. Il composa donc son visage, poussa doucement la porte et entra le sourire sur les lèvres, quoique la mort dans le cœur.

Madeleine tendit ses deux mains vers lui et essaya de se soulever; mais c'était un effort trop grand pour sa faiblesse, elle retomba épuisée sur l'oreiller.

Alors tout le calme calculé du jeune homme s'évanouit. En la voyant si pâle et si débile, il jeta un cri de douleur et s'élança vers elle.

M. d'Avrigny se leva; mais Madeleine lui tendit la main

avec un geste de si touchante prière, qu'il retomba sur son fauteuil et la tête appuyée contre cette main.

Puis il se fit un long silence, interrompu seulement par les sanglots d'Amaury.

Tout était dans le même état que quinze jours auparavant; seulement, cette fois, c'était une rechute.

XXVII

AMAURY A ANTOINETTE.

« Vivrai-je ou mourrai-je?

« Telle est la question que je m'adresse chaque jour en voyant Madeleine qui s'affaiblit et mes rêves qui s'éteignent; et je vous le jure, Antoinette, ce n'est pas par une façon de parler que je dis à son père, lorsque le matin j'entre chez elle :

« — Comment allons-nous?»

« Aussi, lorsqu'il me répond :

« — Elle est plus mal, » je m'étonne toujours qu'il ne me dise pas :

« — Vous êtes plus mal. »

« Au reste, je ne puis plus guère m'abuser ; quoique d'abord mon incrédulité ait tenté de réagir contre l'arrêt de la science, mon espoir s'en va chaque jour. Avant que les feuilles tombent, Madeleine ne sera plus de ce monde.

« Antoinette, je vous le dis, il faudra creuser deux tombes à la fois.

« Mon Dieu! je suis sans amertume, et cependant je ne puis m'empêcher de penser que ç'aura été une destinée bien triste et bien misérable que la mienne; j'aurai marché jusqu'au seuil de toutes les félicités pour tomber en touchant ce seuil; j'aurai entrevu toutes les joies pour les perdre, et toutes les promesses du sort m'auront manqué l'une après l'autre : riche,

jeune, aimé, qu'aurais-je à souhaiter, si ce n'est de vivre? et je vais mourir du dernier soupir de ma bien-aimée Madeleine.

« Et quand je pense que c'est moi...

« Oh! mon Dieu! mon Dieu! que si j'avais eu le courage de refuser cette dernière entrevue!...

« Mais elle aurait cru que je ne l'aimais pas, et peut-être son amour se fût-il refroidi de mon refus! En vérité, j'oserais presque dire que j'aime mieux que cela soit ainsi que cela est, puisque je suis sûr de mourir avec elle.

« Quel cœur que celui de M. d'Avrigny, Antoinette! Quand je pense que, depuis cette lettre qu'il m'a écrite, pas un mot de reproche n'est sorti de sa bouche.

« Il continue de m'appeler son fils, comme s'il devinait que je suis fiancé à Madeleine, non-seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre.

« Pauvre Madeleine! elle ne s'aperçoit pas que maintenant nos heures sont comptées. Grâce à l'étrange privilége de sa maladie, elle ne voit pas le danger; elle parle de l'avenir, elle fait des projets, des romans.

« Jamais je ne l'ai trouvée plus charmante et meilleure pour moi, et à chaque instant elle me gronde de ce que je ne l'aide pas à construire ses châteaux en Espagne.

« Ce matin, elle m'a bien épouvanté.

« — Mon ami, m'a-t-elle dit, pendant que nous ne sommes que nous deux, donnez-moi vite du papier et de l'encre, je veux écrire.

« — Eh quoi! Madeleine, m'écriai-je, y pensez-vous, faible comme vous l'êtes!

« — Eh bien, vous me soutiendrez, Amaury. »

« Je restai muet, immobile et brisé. Avait-elle enfin compris notre malheur? Un fatal pressentiment l'avertissait-il que sa fin était proche? Voulait-elle écrire ses dernières volontés avant de quitter ce monde?

« Était-ce son testament qu'elle allait faire?

« Je lui apportai ce qu'elle demandait; mais, comme je l'avais prévu, elle était trop faible; j'eus beau la soutenir, la tête lui tourna, la plume s'échappa de sa main, et elle retomba sur l'oreiller.

« — Vous avez raison, Amaury, me dit-elle après un in-

stant de repos, je ne puis écrire; mais écrivez, vous, je vais dicter.»

« Je pris la plume, et je m'apprêtai à lui obéir, la sueur de l'angoisse sur le front.

« Elle me dicta un plan de vie dans lequel elle marqua, heure par heure, l'emploi des journées que nous allions passer ensemble.

« Et demain, M. d'Avrigny veut une consultation, car en lui le père doute du médecin; une consultation : c'est-à-dire que six hommes vêtus de noir, six juges, viendront solennellement prononcer sur la pauvre malade innocente un arrêt de vie ou de mort. Terrible tribunal qui se charge de deviner la sentence de Dieu!

« J'ai dit qu'on vînt me prévenir aussitôt qu'ils seraient arrivés. Ils ne verront pas Madeleine. M. d'Avrigny a eu peur que leur aspect ne tirât la pauvre malade de son erreur.

« Ils ne sauront pas qu'il s'agit de la fille de leur confrère. M. d'Avrigny a craint que, par pitié, ils ne lui cachassent quelque chose.

« Moi, j'assisterai caché derrière une tapisserie. Ni le père ni les médecins ne sauront que je suis là.

« Je lui demandais hier dans quel but il avait décidé cette consultation.

« — Ce n'est pas dans un but, me répondit-il, mais dans un espoir.

« — Et cet espoir, quel est-il? demandai-je, me rattachant aussitôt, pauvre naufragé que je suis, à la planche que je trouvais sur mon chemin.

« — C'est que je me serai trompé, ou sur la maladie ou dans le traitement. Aussi ai-je convoqué ceux-là même qui suivent les systèmes que je blâme. Dieu veuille qu'ils me dépassent, Dieu veuille qu'ils m'humilient, Dieu veuille qu'ils m'écrasent, Dieu veuille enfin qu'ils me trouvent plus ignare qu'un barbier de village!

« Ah! alors, je me trouverai bien heureux, je vous le jure, Amaury, de mon infériorité.

« Que l'un d'eux me rende, à moi ma fille, à vous votre femme, et je ne serai pas comme ces clients qui vous promettent la moitié de leur fortune et qui vous envoient vingt-

cinq louis par leur laquais; non, au sauveur de mon enfant, je dirai:

« — Vous êtes le dieu de la médecine, le guérisseur tout-puissant. A vous cette clientèle, ces honneurs, ces titres, ces croix, cette gloire que j'avais usurpés sur vous, et que vous seul méritez.

« Mais, hélas! ajouta-t-il après un instant de douloureux silence et en secouant tristement la tête, j'ai bien peur de ne m'être pas trompé.

« Madeleine s'éveille, je descends près d'elle. A demain. »

« Ce matin, à dix heures, Joseph est venu me prévenir que les médecins étaient réunis dans le cabinet de M. d'Avrigny.

« Je passai aussitôt dans sa bibliothèque, et de là, caché derrière une porte vitrée, je m'assurai que je pouvais tout voir et tout entendre.

« Ils étaient là, toutes les illustrations de la Faculté, tous les princes de la science, six de ces noms comme il n'y en a pas six autres dans le reste de l'Europe, et cependant, quand M. d'Avrigny entra, ils s'inclinèrent tous devant lui, comme des sujets devant un roi.

« Au premier aspect, on l'eût cru parfaitement calme; mais moi, qui depuis deux mois le vois occupé éternellement de son œuvre de salut, je vis à ses mâchoires serrées et à l'altération de sa voix qu'une profonde émotion était en lui.

« M. d'Avrigny prit la parole; il leur exposa la cause pour laquelle il les avait convoqués, leur raconta la mort de la mère de Madeleine, l'enfance débile de la chère enfant, les précautions à l'aide desquelles il lui avait fait traverser la jeunesse et l'adolescence, ses craintes à l'approche de l'âge des passions, son amour pour moi; tout cela sans nous nommer ni l'un ni l'autre.

« Il dit l'hésitation du père a marier sa fille, les accidents successifs dont elle avait failli être victime, et je sentis s'approcher ce moment avec terreur, croyant qu'il allait m'accuser, enfin la dernière catastrophe qui avait remis en doute l'existence de la malade, disputée à la mort presque depuis le jour de sa naissance.

« Oh! je l'avoue, je m'appuyai chancelant contre la muraille. Il ne m'accusa point, il raconta simplement le fait.

« Puis, après l'histoire de la malade, il fit l'histoire de la

maladie, la suivant dans toutes ses phases, l'analysant dans tous ses phénomènes, leur montrant la mort dans la poitrine de Madeleine, faisant, pour ainsi dire, l'autopsie de sa fille vivante, et cela avec tant de force, de clarté et de précision, que moi-même, tout étranger à la science que je suis, je pouvais, d'un regard épouvanté, suivre les progrès de la destruction.

« Oh! mon Dieu! mon Dieu! il avait vu, il avait deviné tout cela, le malheureux père, et il l'a supporté.

« Et à chaque mot qu'il disait, à chaque phase de la maladie qu'il abordait, c'était de la part de ceux qui l'écoutaient des félicitations et des enthousiasmes sans fin.

« Et quand il eut achevé l'analyse de son supplice, quand il eut constaté, angoisse par angoisse, la maladie de son enfant, quand il eut dressé l'inventaire exact de cette souffrance qui nous tue tous trois, ils le nommèrent leur maître et leur roi.

« Comme c'était bien cela! quelle profondeur! rien ne lui avait échappé, rien! C'était un miracle d'investigations; il avait vu comme Dieu même.

« Et lui, pendant ce temps, il essuyait la sueur de son front, car son dernier espoir lui échappait : il était évident qu'il ne s'était pas trompé.

« Mais s'il ne s'était pas trompé sur la naissance, le cours et les progrès de la maladie, peut-être, au moins, s'était-il trompé sur le traitement qu'il avait ordonné.

« Alors commença l'exposé des moyens qu'il avait employés pour lutter contre le mal; la liste des ressources qu'il avait épuisées, tant dans la science des autres que dans son propre génie; la revue des armes avec lesquelles il avait, sans jamais se lasser, combattu cette phthisie sans cesse renaissante. Que restait-il désormais à faire?

« Il avait bien songé encore à tel remède, mais il était trop fort; à tel autre, mais il était insuffisant; il en appelait donc à ses confrères, car, pour lui, il avouait en être arrivé à ce mur infranchissable qui borne la science humaine.

« Un instant, le docte aréopage se tut, et je vis l'espoir renaître sur le front de M. d'Avrigny.

« Sans doute il s'était fourvoyé; sans doute il avait passé à côté d'un moyen sûr; sans doute ses savants confrères, éclai-

rés par la précision de son analyse, allaient lui proposer quelque remède simple, facile et efficace qui sauverait son enfant... Et voilà pourquoi, avant de se parler, ils se taisaient et se recueillaient.

« Mais ce silence était celui de l'admiration et de l'étonnement, et bientôt le concert d'éloges recommença plus magnifique et plus terrible.

« M. d'Avrigny était l'honneur de la France médicale.

« Tout ce qu'on pouvait humainement tenter, il l'avait tenté. Pas une erreur, pas un doute, pas un tâtonnement; il les avait fait assister à un spectacle merveilleux, en leur laissant voir cette admirable guerre de l'homme contre la nature qu'il avait si longtemps soutenue; les bornes de la science étaient reculées; il n'y avait plus rien à faire, toutes les ressources de la science étaient épuisées. Si le *sujet* n'eût pas été atteint d'une maladie essentiellement mortelle, il l'eût guéri; mais quelque miracle nouveau qu'il accomplît, il était évident que dans quinze jours le *sujet* serait mort.

« Je vis, à cet arrêt, M. d'Avrigny pâlir, les jambes lui manquèrent; il tomba sur un fauteuil en éclatant en sanglots.

« — Mais, lui demandèrent ces messieurs, quel intérêt prenez-vous donc à *ce sujet?*

« — Eh! Messieurs! s'écria le pauvre père d'une voix déchirante, ce sujet c'est ma fille! »

« Je n'y pus tenir plus longtemps : j'entrai dans le cabinet de M. d'Avrigny, et je me précipitai dans ses bras.

« Alors ces hommes comprirent tout, et se retirèrent en silence, excepté un, qui, lorsque M. d'Avrigny releva la tête, s'approcha de lui.

« C'était un de ces médecins à systèmes exclusifs et dédaigneux que M. d'Avrigny avait toujours eu pour dépréciateur et même pour ennemi.

« — Monsieur, lui dit-il, ma mère est mourante, comme votre fille. Comme vous avez tout fait pour guérir votre fille, j'ai tout fait, moi, pour guérir ma mère. Ce matin encore, en venant ici, j'étais convaincu qu'il n'y avait plus de ressource pour elle, maintenant l'espoir m'est revenu : je vous confie ma mère, Monsieur, vous la sauverez.

« M. d'Avrigny poussa un soupir et lui tendit la main.

« Puis nous rentrâmes dans la chambre de Madeleine, qui

nous reçut en souriant, sans se douter que, pour nous, elle n'était déjà plus qu'un cadavre. »

XXVIII

AMAURY A ANTOINETTE.

« La nuit d'avant celle-ci c'était à M. d'Avrigny à veiller; mais, quoique dans ma chambre, quoique couché, je n'ai pas fermé l'œil plus que lui.

« Depuis cinq semaines, je n'ai pas, je crois, dormi en tout quarante-huit heures. Avant peu, par bonheur, je me reposerai longuement.

« Ah! celui qui m'a vu, il y a deux mois, ardent, gai, plein de vie et d'espoir, ne reconnaîtrait plus aujourd'hui mon visage pâle et mon front ridé; moi-même je me sens brisé, vieilli : en quarante jours j'ai vécu quarante années.

« Aussi, ce matin, ne pouvant me contraindre au sommeil, je suis descendu vers sept heures : j'ai trouvé M. d'Avrigny qui sortait de la chambre de sa fille. Il m'a vu à peine. Il semble maintenant ne plus avoir qu'une idée. Depuis six semaines, il n'a pas écrit un mot sur le journal où il consignait autrefois les événements de ses journées.

« C'est que ces journées sont à la fois trop vides d'événements et trop pleines de douleur. Le lendemain de la rechute, il écrivit :

« Elle est retombée malade! »

« Voilà tout.

« Hélas! je sais d'avance les premières paroles qu'il écrira à la suite de celles-ci.

« Je l'arrêtai et lui demandai des nouvelles.

« — Elle ne va pas bien, mais elle dort, m'a-t-il dit d'un air distrait et sans me regarder; mistress Brown est près d'elle... moi, je vais préparer moi-même une potion. »

« Depuis la soirée du bal, M. d'Avrigny a transformé en

pharmacie une des chambres de son hôtel, et tout ce que Madeleine prend est préparé de sa propre main.

« Je fis un pas vers la porte de la malade. Il m'arrêta, toujours sans me regarder.

« N'entrez pas, dit-il, vous la réveilleriez!

« Puis il continua son chemin sans plus faire attention à moi, le regard fixe, la tête inclinée, le doigt sur la bouche, poursuivant sa seule, son unique, son éternelle pensée.

« Alors, ne sachant que faire, ignorant que devenir jusqu'au moment de son réveil, j'ai été moi-même à l'écurie, j'ai sellé Sturm, je me suis élancé sur son dos et l'ai lancé à fond de train. Depuis plus d'un mois je n'ai pas mis le pied hors de l'hôtel, et j'avais besoin de respirer le grand air.

« Arrivé au bois et en traversant l'allée de Madrid, je me suis rappelé une promenade que j'avais faite il y a trois mois, mais dans des conditions bien différentes. Ce jour-là, j'étais sur le seuil du bonheur; aujourd'hui, je suis sur le seuil du désespoir.

« Septembre commence à peine, et déjà les feuilles tombent. Nous avons eu un été ardent, sans brises tièdes et sans douces pluies, et l'automne, cette année, viendra de bonne heure tuer les fleurs de Madeleine.

« Bien qu'il fût dix heures du matin à peine, que le ciel fût gris et le temps froid, il y avait encore trop de promeneurs au bois; j'ai laissé mon cheval m'emporter jusqu'à Marly, sautant barrières et fossés, et je ne suis rentré à l'hôtel qu'à onze heures, brisé de fatigue, épuisé de douleur; mais, je le sentais, l'accablement du corps faisait du bien à la souffrance de l'âme.

« Madeleine venait de se réveiller.

« Chère enfant! elle ne souffre pas, elle, elle meurt tout doucement, sans s'apercevoir qu'elle meurt!

« Elle m'a grondé de ma longue absence; elle était inquiète de moi. Il n'y a que de vous, Antoinette, dont elle ne parle jamais. Comprenez-vous ce silence?

« Je m'approchai de son lit et m'excusai sur ce que je croyais qu'elle dormait encore.

« Mais, sans me laisser achever, elle me donna à baiser, en signe de pardon, sa petite main brûlante; puis elle me pria de lui lire quelques pages de *Paul et Virginie*.

« Je tombai sur les adieux des deux pauvres enfants.

« Oh! comme parfois j'eus peine à retenir mes sanglots!

« De temps en temps M. d'Avrigny entrait dans la chambre, mais c'était pour en sortir aussitôt tout préoccupé.

« Madeleine lui a fait de doux reproches sur cette préoccupation. Il l'écoutait à peine et ne lui répondait presque pas.

« En vérité, à force d'étudier la maladie, il semble ne plus voir sa fille.

« Il est revenu vers six heures du soir avec une potion calmante qu'il lui a fait prendre, et a recommandé, dès lors, le plus absolu repos. »

XXIX

« Ce soir-là, c'était mon tour de veiller.

« M. d'Avrigny, mistress Brown et moi nous passons ainsi les nuits à tour de rôle, en compagnie d'une garde-malade. Tout brisé que j'étais par la fatigue et par la douleur, j'ai réclamé mon droit, et M. d'Avrigny s'est retiré sans faire d'objection.

« Alors Madeleine s'est endormie, paisible comme si le temps ne lui était pas mesuré. Quant à moi, mes tristes pensées me tenaient éveillé.

« Cependant, à minuit, ma vue s'est troublée, ma tête s'est appesantie, et, après une lutte d'un instant contre le sommeil, j'ai laissé tomber mon front sur le bord du lit de Madeleine.

« Alors, comme pour me dédommager de mes terribles veilles, a commencé un beau et doux rêve.

« C'était la nuit, une nuit de juin, tranquille et pleine d'étoiles.

« Nous nous promenions, Madeleine et moi, dans un pays étranger, que je reconnaissais pourtant; nous allions ainsi causant sur le bord de la mer, suivant le contour d'une baie splendide, et nous admirions les jeux de la lune sur les vagues

argentées. Je l'appelais ma femme, et elle me disait : Amaury, et cela avec une voix si suave, que les anges n'ont pas de plus céleste mélodie.

« Tout à coup, et au milieu de ce rêve, je me réveillai. Je vis l'appartement sombre, le lit blanc, la morne veilleuse, et, près de moi, M. d'Avrigny grave et silencieux, qui, le visage impassible, et d'un regard terrible à force de profondeur, considérait sa fille toujours endormie.

« — Vous voyez que vous avez eu tort de réclamer votre tour de veille, Amaury, me dit-il froidement. Je sais cela : à vingt-quatre ans on a plus besoin de sommeil qu'à soixante. Allez vous reposer, mon ami, je veillerai, moi. »

« Il n'y avait dans ses paroles ni aigreur ni moquerie, mais bien plutôt, au contraire, l'accent d'une compassion toute paternelle pour ma faiblesse. Et cependant, je ne sais pourquoi, à ses paroles, je me sentis une rage sourde au cœur et comme un mouvement de profonde jalousie.

« C'est qu'en vérité il semble un être surhumain, lui, un esprit intermédiaire entre l'homme et Dieu, qui n'est soumis à aucune émotion terrestre, qui n'a besoin ni de manger ni de dormir. On n'a pas eu à faire son lit une seule fois depuis un mois ; il veille sans cesse, il veille toujours, pensif, triste et cherchant.

« Cet homme est donc de fer !

« Je n'ai pas voulu monter chez moi, je suis descendu au jardin, j'ai été m'asseoir sur le banc où nous nous sommes assis ensemble.

« Tous les moindres détails de cette nuit sont alors venus se présenter à ma pensée.

« Sur toute la façade de l'appartement, une seule fenêtre était éclairée d'une faible lueur : c'était celle de Madeleine.

« Je regardais cette lumière tremblante et débile, la comparant à ce reste d'existence qui anime encore ma pauvre bien-aimée, quand tout à coup cette unique lueur s'est éteinte et m'a laissé dans les ténèbres ; j'ai frissonné.

« N'est-ce pas là l'image de mon propre destin ?

« Ainsi va s'effaçant le seul rayon de clarté qui soit venu briller dans les ombres de ma vie.

« J'ai regagné ma chambre en pleurant. »

AMAURY A ANTOINETTE.

« Je me trompais, Antoinette, M. d'Avrigny a comme moi ses heures d'accablement et de désespoir. Ce matin je suis entré dans son cabinet et l'ai trouvé courbé sur son bureau, la tête appuyée sur ses deux bras.

« A mon tour j'ai cru qu'il dormait, et je me suis approché de lui, un peu moins humilié de moi-même, en trouvant dans cet homme quelque chose d'humain; mais je me trompais : au bruit de mes pas il a relevé le front, et m'a montré son visage tout en larmes.

« Alors j'ai senti mon cœur se serrer affreusement. C'était la première fois que je le voyais pleurer.

« Tant que je le vis calme, je crus qu'il espérait.

« — Mais toute chance de la sauver est donc perdue! m'écriai-je ; mais vous ne connaissez donc plus de ressources, vous ne pouvez donc pas inventer quelque remède?

« — Rien ne fait, rien! me répondit-il; hier j'ai composé une nouvelle potion, inutile, inefficace comme les autres. Ah! qu'est-ce donc que la science? continua-t-il en se levant et en marchant à grands pas; une ombre, un mot; encore si l'on disait, il s'agit de rappeler à la vie une vieillesse usée que les années entraînaient vers la mort, de ranimer un sang appauvri par l'âge; s'il était question de moi, par exemple, on concevrait l'insuffisance de l'homme à vaincre la nature, à lutter contre le néant; mais non, c'est une enfant née d'hier qu'il faut sauver, c'est une existence toute jeune, toute fraîche, toute vivante, et qui ne demande qu'à suivre son cours, qu'il faut arracher à la maladie, et l'on ne peut pas, l'on ne peut pas! »

« Et le malheureux père se tordait les mains, tandis que, aussi impuissant dans mon ignorance que lui dans sa science, je le regardais, muet et immobile, sur le fauteuil où j'étais tombé.

« — Et cependant, continua-t-il comme parlant à lui-même, si tous ceux qui se sont occupés de l'art de guérir avaient fait leur devoir et travaillé comme moi, la science serait plus avancée; les lâches! Mais dans l'état où elle est, à quoi sert-

elle, mon Dieu? à m'apprendre que dans huit jours ma fille sera morte. »

« Je poussai un cri sourd.

« — Oh! non, reprit-il avec un sentiment qui ressemblait à de la rage, oh! non, car d'ici là je la sauverai; je trouverai un élixir, un philtre, le secret de ne pas mourir enfin; dussé-je le composer avec le sang de mes veines, je le trouverai; elle ne mourra pas, elle ne mourra pas! »

« J'allai à lui, je le pris dans mes bras, car je crus qu'il allait tomber.

« — Tiens, Amaury, me dit-il, il y a deux idées qui bourdonnent éternellement dans ma tête et qui, je crois, me rendront fou : la première, c'est que si l'on pouvait transporter tout de suite, sans fatigue, sans secousse, mon enfant dans un climat plus doux, à Nice, à Madère ou à Palma, elle vivrait peut-être.

« Pourquoi donc, puisque Dieu a donné aux pères un amour divin, ne leur a-t-il pas donné un pouvoir égal à leur amour, le pouvoir de commander au temps, de supprimer l'espace, de bouleverser ce monde? Oh! mon Dieu! c'est injuste, c'est impie qu'ils ne l'aient pas.

« L'autre idée qui m'écrase, c'est que le lendemain du jour où ma fille sera morte, il se peut qu'on découvre, que je découvre moi-même le remède à la maladie qui l'aura tuée.

« Oh! si c'était moi qui le trouvasse, tiens, Amaury, je crois que je ne le dirais pas : les filles des autres, qu'est-ce que cela me fait à moi? Les pères n'avaient qu'à ne pas laisser mourir ma fille. »

« En ce moment, mistress Brown est entrée venant annoncer à M. d'Avrigny que sa fille venait de s'éveiller.

« Alors, Antoinette, je vis une chose merveilleuse, c'est la puissance de cet homme sur lui-même. Ses traits bouleversés reprirent, par la force de sa volonté, leur expression de calme ordinaire.

« Seulement, de jour en jour, ce calme devient plus sombre.

« Il descendit en me demandant si je ne le suivais pas.

« Mais moi je n'ai point cet énergique stoïcisme.

« Moi, il me faut plus de temps que cela pour me composer un visage, et je restai plus d'une demi-heure à ramener un peu de sérénité sur mes traits.

« C'est pendant cette demi-heure que je vous écris, chère Antoinette. »

AMAURY A ANTOINETTE.

« Quel ange la terre va perdre!

« Je regardais ce matin Madeleine avec ses longs cheveux blonds épars sur l'oreiller, sa blancheur de perle, ses grands yeux mélancoliques et toute cette beauté suprême que les dernières lueurs de la vie prêtent à ceux qui la quittent, et je me disais :

« Cette voix, ces regards, le profond amour qui éclaire ce sourire, n'est-ce pas là de l'âme? est-ce autre chose que de l'âme? et l'âme peut-elle mourir?

« Elle mourra, cependant!

« Et toute cette grâce s'éclipsera sans avoir été à moi! sans m'avoir appartenu! Et au jour du jugement, le séraphin qui appellera Madeleine pour en faire un séraphin comme lui, ne la nommera point de mon nom.

« Pauvre enfant! elle voit maintenant que le soleil de ses jours décline; elle commence à avoir de tristes pressentiments. Ce matin, comme avant d'entrer chez elle je me tenais un instant debout à la porte, comme j'ai l'habitude de le faire, pour rappeler toutes mes forces, je l'entendis, de sa douce voix d'enfant, qui disait à M. d'Avrigny :

« — Oh! je me sens bien mal!... mais tu me sauveras, mon père, n'est-ce pas que tu me sauveras? Car, ajouta-t-elle plus bas, car si je mourais, sais-tu bien qu'il mourrait aussi? »

« Oh! oui, oui, chère Madeleine! oui, si tu meurs, je mourrai.

« J'entrai en ce moment, et j'allai m'agenouiller auprès de son lit.

« Alors elle fit signe à son père, qui allait lui répondre, de se taire. Ainsi, pauvre chère Madeleine, elle croit que j'ignore son état et elle veut me cacher ses pressentiments.

« Elle m'a tendu la main pour me relever, et lorsqu'elle m'a vu debout, elle m'a prié d'aller dans le petit salon lui jouer encore une fois cette valse de Weber qu'elle aime tant.

« J'hésitai. M. d'Avrigny m'a fait signe de lui obéir.

« Hélas! cette fois, pauvre chère Madeleine, elle ne s'est pas levée et n'est pas venue à moi soutenue par l'influence magique de cette puissante mélodie.

« A peine a-t-elle pu se soulever sur son lit; puis, la dernière note éteinte, le dernier son envolé, elle est retombée les yeux fermés et avec un soupir sur son oreiller.

« Puis des pensées plus graves lui sont alors venues, et elle a dit à son père qu'elle serait bien heureuse de voir le curé de Ville-d'Avray, qui lui a fait faire sa première communion. Alors M. d'Avrigny l'a quittée pour aller écrire au bon prêtre, et je suis resté seul avec elle.

« Tout cela n'est-il pas triste à en mourir, mon Dieu! Oh! oui, à en mourir, c'est le mot.

« Mais, comprenez-vous une chose, Antoinette, c'est qu'elle ne parle pas de vous, c'est qu'elle ne vous demande pas, c'est que M. d'Avrigny, de son côté, ne lui fasse pas souvenir que vous êtes au monde?

« Ah! sans votre défense expresse de prononcer votre nom devant elle, je saurais déjà le motif de ce silence. »

M. D'AVRIGNY AU CURÉ DU VILLAGE DE VILLE-D'AVRAY.

« Monsieur le curé,

« Ma fille va mourir et voudrait, avant de s'en aller à Dieu, revoir son père spirituel.

« Venez donc au plus tôt, je vous prie, monsieur le curé; je vous connais assez pour ne pas vous en dire plus et pour savoir que lorsque quelqu'un souffre, et dans sa souffrance vous réclame, il n'y a qu'à vous crier : Venez!

« J'ai aussi un autre service à réclamer de votre bonte; ne vous étonnez pas de la nature de celui-là, et oubliez, je vous prie, monsieur le curé, qu'il vous est demandé par un homme qu'on appelle, bien follement, allez, un des plus grands médecins de notre époque.

« Ce service, le voici :

« Nous avons à Ville-d'Avray, n'est-ce pas, un pauvre pâtre nommé André, qui a la réputation d'avoir des recettes merveilleuses, et qui, au dire des paysans, par la simple combinaison de certaines plantes, a rappelé à la vie des gens dont la Faculté avait désespéré.

« J'ai entendu dire tout cela; je ne l'ai pas rêvé, n'est-ce pas? mon peu de mémoire m'est permis.

« C'était dans un temps de bonheur et par conséquent d'incrédulité, que j'ai entendu raconter toutes ces merveilles.

« Amenez-moi cet homme, monsieur le curé, je vous en supplie.

« Léopold d'Avrigny. »

XXX

M. d'Avrigny avait fait porter la lettre au cure par un homme à cheval; aussi, le même jour, à cinq heures, le curé et le pâtre arrivèrent-ils.

Ce pâtre était un grossier paysan, sans instruction aucune, et si M. d'Avrigny avait eu réellement quelque espérance de ce côté, il lui fut facile, au premier mot, de voir que cette espérance était bien chimérique.

N'importe, il ne l'introduisit pas moins près de sa fille, sous prétexte que cet homme venait annoncer que le curé arriverait le lendemain.

Madeleine, qui, enfant, avait vu ce berger venir vingt fois à la maison de Ville-d'Avray, le reconnut avec plaisir.

En sortant avec cet homme de la chambre de Madeleine, M. d'Avrigny lui demanda ce qu'il pensait de sa fille.

Alors, celui-ci, avec la sottise de l'ignorance, lui dit qu'elle était bien mal, il est vrai, mais qu'à l'aide des herbes qu'il avait apportées avec lui, il en avait fait revenir de plus loin.

Et le vieux berger tira d'un sac des simples, dont la vertu, selon lui, était doublée par les époques de l'année dans lesquelles ils avaient été cueillis.

M. d'Avrigny jeta sur ces simples un seul coup d'œil, et reconnut que la combinaison de ces herbes ne devait produire évidemment d'autre effet que celui d'une tisane ordinaire; mais, en tout cas, comme elle ne pouvait pas faire de mal, il laissa le berger préparer son breuvage, et, désormais sans aucun espoir de ce côté, il remonta près du curé.

— Monsieur le curé, lui dit-il, le remède que propose André est ridicule; mais comme il n'est pas dangereux, je le laisse faire. Il ne hâtera ni retardera d'une heure la mort de Madeleine, et cette mort aura lieu dans la nuit de jeudi à vendredi, vendredi matin au plus tard.

J'en sais assez, ajouta-t-il avec un sourire amer; oui, je suis un assez grand médecin pour croire que je ne me trompe point en prédisant cela!...

Monsieur le curé, continua-t-il, vous le voyez, je n'ai donc plus d'espoir en ce monde.

— Espérez en Dieu, monsieur d'Avrigny, répondit le prêtre.

— Eh bien, répondit M. d'Avrigny avec un peu d'hésitation, voilà justement où je voulais en venir, monsieur le curé.

Oui, j'ai toujours espéré, j'ai toujours cru en Dieu, surtout depuis que Dieu m'a donné ma fille; et pourtant, monsieur le curé, je vous l'avoue, des doutes ont souvent traversé mon esprit.

Oui, l'analyse est sceptique : à force de ne voir que la matière, on arrive à douter de l'âme, et qui doute de l'âme est bien près de douter de Dieu... Qui nie l'ombre nie le soleil. J'ai donc parfois, dans mon pauvre orgueil humain, osé soumettre à un examen impie jusqu'au Seigneur lui-même.

Ne vous scandalisez pas, mon père, car, à l'heure qu'il est, je me repens de ces révoltes; je les trouve coupables, ingrates, odieuses! Je crois...

— Croyez, et vous serez sauvé, dit le prêtre.

— Eh bien, c'est justement cette parole de l'Évangile que j'invoque, mon père, s'écria M. d'Avrigny; car aujourd'hui, je ne crois pas seulement à l'esprit comme les superbes, je crois à la lettre, comme les simples.

Je crois que Dieu est bon, grand, miséricordieux, toujours éternel et toujours présent, même dans les infiniment petits événements de la vie.

Je crois que l'Évangile de notre divin Sauveur ne renferme pas seulement des symboles, mais des faits.

Je crois que l'histoire de Lazare et de la fille de Jaïre ne sont point des paraboles, mais des événements; qu'il n'est pas question de la résurrection des sociétés, mais purement et simplement du rappel des individus au jour et à la vie.

Je crois, enfin, au pouvoir légué par lui à ses apôtres, et, par conséquent, aux miracles intervenus par la divine intercession des saints.

— Si cela est vrai, vous êtes heureux, mon fils, répondit l'homme de Dieu.

— Oh! oui, s'écria M. d'Avrigny en tombant à genoux; oui : car ayant cette foi aveugle, je puis me mettre à vos pieds et vous dire : Mon père, nul n'a mérité mieux que vous l'auréole des saints, car toute votre existence n'a été que prière et charité; il n'y a pas une de vos actions qui ne puisse passer pure et bénie devant le regard du Seigneur; saint homme que vous êtes, faites un miracle : rendez la santé à ma fille, donnez la vie à mon enfant...

Eh bien! que faites-vous?...

— Hélas! répondit le prêtre, hélas! je vous plains, et je pleure de ce que je ne suis pas l'homme irréprochable que vous dites; de ce que je ne suis pas celui qu'il faudrait pour un pareil miracle, et de ne pouvoir que prier celui qui tient nos destinées dans sa main.

— En ce cas, tout est inutile! s'écria M. d'Avrigny en se levant; Dieu laissera mourir ma fille : il a bien laissé mourir son fils!...

Et M. d'Avrigny sortit de son cabinet, suivant le digne prêtre épouvanté de son blasphème.

Comme l'avait prévu M. d'Avrigny, le breuvage d'André ne produisit aucun effet.

La nuit fut fiévreuse, Madeleine dormit cependant, mais d'un sommeil agité; on voyait qu'il y avait déjà de l'agonie dans ses rêves.

Au point du jour, elle se réveilla en poussant un cri; M. d'Avrigny, comme toujours, était près d'elle.

Elle tendit les bras vers lui en criant :

— O mon père! mon bon père! ne me sauveras-tu donc pas?

M. d'Avrigny la prit dans ses bras et ne put lui répondre que par ses larmes.

Madeleine se calma par un effort sur elle-même, et demanda si le prêtre était arrivé.

— Oui, ma fille, répondit M. d'Avrigny.

— Alors, je voudrais le voir, dit Madeleine.

M. d'Avrigny envoya chercher M. le curé, qui descendit aussitôt.

— Monsieur le curé, lui dit Madeleine, je vous ai envoyé chercher, comme vous êtes mon directeur habituel, pour me confesser à vous. Êtes-vous prêt à m'entendre?

Le curé fit un signe affirmatif.

Alors Madeleine se tourna vers M. d'Avrigny.

— Mon bon père! lui dit-elle, laissez-moi un instant avec cet autre père, qui est le père de tous.

M. d'Avrigny baisa sa fille au front et sortit.

A la porte, il rencontra Amaury, le prit par la main, et le conduisit, sans dire un mot, dans l'oratoire de Madeleine; puis, arrivé devant la croix, il tomba à genoux, tirant Amaury après lui et disant ce seul mot:

— Prions!

— Grand Dieu! s'écria Amaury, est-elle morte, morte loin de moi?

— Non, répondit M. d'Avrigny, non, tranquillisez-vous, Amaury, nous avons encore vingt-quatre heures à peu près à la garder en ce monde, et, soyez tranquille, je vous promets que vous serez là quand elle mourra.

Amaury éclata en sanglots et laissa tomber sa tête sur le prie-Dieu.

Ils étaient là depuis un quart d'heure à peu près, lorsque la porte s'ouvrit et que des pas se rapprochèrent d'eux.

Amaury se retourna; c'était le vieux prêtre.

— Eh bien? demanda Amaury.

— C'est un ange, dit le curé.

M. d'Avrigny releva la tête à son tour:

— Et pour quelle heure l'extrême-onction? demanda-t-il.

— Pour ce soir, cinq heures. Madeleine désire qu'Antoinette assiste à cette dernière cérémonie.

— Alors, murmura M. d'Avrigny, elle sait qu'elle est près de mourir!

M. d'Avrigny donna aussitôt des ordres pour qu'on allât chercher Antoinette à Ville-d'Avray, puis il rentra dans la chambre de Madeleine avec Amaury et le prêtre.

Lorsque Antoinette arriva, vers les quatre heures de l'après-midi, cette chambre présentait un triste spectacle.

A l'un des côtés du lit, M. d'Avrigny, morne, désespéré, presque farouche, tenait la main de la mourante, et, les yeux fixes, cherchait encore, toujours comme un joueur à son dernier louis, une dernière ressource dans les profondeurs de sa pensée.

Amaury, assis de l'autre côté, voulait sourire à Madeleine, et ne pouvait que pleurer.

Le prêtre, figure noble et grave, se tenait au pied du lit, portant ses yeux de celle qui allait mourir au ciel qui allait la recevoir.

Antoinette souleva la portière et resta cachée dans l'angle obscur de l'appartement.

— Ne cherche point à me cacher tes larmes, Amaury, disait doucement Madeleine : si je ne les voyais pas dans tes yeux, j'aurais honte de celles que je sens dans les miens. Ce n'est point notre faute à l'un ni à l'autre si nous pleurons; nous pleurons parce qu'il est bien triste de se quitter à notre âge. La vie me semblait si bonne et le monde si beau!

Et puis, c'est surtout de ne plus te voir, Amaury, de ne plus toucher ta main, de ne plus te remercier de ta tendresse, de me coucher et de m'endormir sans l'espoir que tu m'apparaîtras dans mes songes, c'est cela qui est affreux!

Laisse-moi te regarder, ami, afin que je me souvienne de toi quand je vais être seule dans la nuit de mon tombeau.

— Mon enfant, dit le bon curé, en compensation des choses que vous abandonnez ici-bas, vous aurez le ciel.

— Hélas! j'avais son amour, murmura Madeleine à voix basse.

Amaury! reprit-elle à voix haute, qui t'aimera comme je t'aime! qui te comprendra comme je t'ai compris? qui soumettra comme moi ses actions, ses sentiments, ses idées, à ta douce autorité? qui placera, comme la confiante et docile Madeleine, son amour-propre dans ton amour? Oh! si je la connaissais, je te le jure, Amaury, je te léguerais à elle; car maintenant je ne suis plus jalouse...

Ah! pauvre bien-aimé, je te plains autant que je me plains, car, pour toi, le monde va être aussi désert que ma tombe.

Amaury sanglotait, Antoinette sentait de grosses larmes ruisseler sur ses joues, le prêtre priait pour ne pas pleurer.

— Tu parles trop, Madeleine, dit d'une voix tendre M. d'Avrigny, le seul qui, devant sa fille, ait toujours, à force d'amour, conservé toute sa puissance sur lui-même.

A ces mots, la mourante se tourna vers son père avec un geste plein de grâce et d'effusion :

— Et toi, que te dirai-je? reprit-elle, toi qui depuis deux mois dis et fais des choses si sublimes; toi qui me prépares si bien à n'être pas éblouie de la bonté céleste; toi dont l'amour est immense et miséricordieux jusqu'à ne pas être jaloux, ou, ce qui est bien plus grand, jusqu'à ne le point paraître ?

Après cela, de qui as-tu à être jaloux maintenant, si ce n'est de Dieu? N'importe, ce désintéressement dans l'affection est sublime; je l'admire, et, reprit-elle à demi-mot après une pause, je l'envie.

— Mon enfant, dit le prêtre, Antoinette, votre amie, votre sœur Antoinette, que vous avez demandée, est là

XXXI

Antoinette, dénoncée, jeta un cri et s'avança tout en larmes vers Madeleine, dont le premier mouvement fut de se reculer, mais qui, faisant aussitôt un effort sur elle-même, tendit les bras à sa cousine, qui se précipita sur son lit.

Les deux jeunes filles se tinrent quelque temps embrassées, puis enfin Antoinette se recula et prit la place du prêtre, qui avait disparu.

Malgré l'inquiétude qu'elle éprouvait depuis deux mois, malgré la douleur qu'elle ressentait en ce moment, Antoinette était si belle et si fraîche encore, Antoinette respirait tellement la vie, Antoinette paraissait si clairement réservée à un si long et rayonnant avenir et pouvait si légitimement se

croire des droits à l'amour de tout cœur libre, jeune et ardent, qu'on devait interpréter sans peine la pensée jalouse du coup d'œil qu'involontairement Madeleine ramena de l'éclatante et suave jeune fille à l'amant désespéré qu'elle allait laisser près d'elle.

M. d'Avrigny se baissa vers elle.

— C'est toi qui l'as redemandée! lui dit-il.

— Oui, oui, mon bon père, murmura Madeleine, et je suis heureuse de la revoir.

Et avec une expression d'angélique douceur, la pauvre mourante sourit à Antoinette.

Quant à Amaury, il ne vit, dans le mouvement de Madeleine, que ce sentiment de jalousie bien naturel qu'éprouve l'être débile et mourant pour l'être fort et plein de vie.

Aussi lui-même, en reportant son regard de sa Madeleine si pâle et si brisée à cette Antoinette si vivace et si jolie, éprouva-t-il un sentiment pareil, à ce qu'il crut du moins, à celui qu'avait éprouvé Madeleine, c'est-à-dire un mouvement de haine et de colère contre l'insolente beauté qui faisait un si cruel contraste à cette mort douloureuse, et il lui sembla que s'il ne devait pas mourir, comme il l'avait résolu, avec Madeleine, il détesterait à jamais Antoinette, ironie vivante, autant qu'il aimerait Madeleine, souvenir idéal.

Il voulut donc sur-le-champ, d'un serment prononcé à l'oreille, rassurer la pauvre mourante; mais en ce moment le son d'une clochette retentit et le fit tressaillir.

C'était le curé de Ville-d'Avray qui, assisté du sacristain de Saint-Philippe du Roule et de deux enfants de chœur, venait pour donner le dernier sacrement à Madeleine.

Au bruit de cette clochette, chacun se tut et tomba à genoux à la place où il était. Madeleine seule se souleva comme pour aller au-devant du Dieu qui venait à elle.

Le sacristain avec sa croix, les enfants de chœur avec leurs cierges, entrèrent d'abord; puis vint le vénérable curé portant le viatique

— Mon père, dit Madeleine, sur le seuil même de l'éternité, notre âme peut être assaillie par de coupables pensées. Mon père, depuis ma confession de ce matin, j'ai bien peur d'avoir péché.

Avant de recevoir le corps de Notre-Seigneur, veuillez

donc, je vous en supplie, vous approcher encore une fois de moi, que je vous expose mes doutes.

M. d'Avrigny et Amaury se reculèrent d'un même mouvement, et le curé s'approcha de Madeleine.

Alors la chaste enfant lui dit tout bas, en regardant Amaury et Antoinette, quelques mots auxquels le bon prêtre ne répondit que par un geste de bénédiction.

Puis la cérémonie sainte commença.

Il faut s'être agenouillé soi-même et dans un pareil moment au pied du lit d'une personne adorée, pour savoir combien chaque parole murmurée par le prêtre et répétée par les assistants pénètre jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme. A chaque battement, Amaury espérait que son cœur allait se briser. Les bras tordus, la tête renversée en arrière, le visage baigné de larmes, il semblait la statue du Désespoir.

Immobile, sans un soupir, sans un gémissement, sans une larme, M. d'Avrigny broyait son mouchoir entre ses dents, essayant de se rappeler ses prières d'enfant depuis longtemps oubliées.

Antoinette, seule, faible comme une femme, ne pouvait retenir ses sanglots.

Au milieu de ces trois douleurs si différemment exprimées, la cérémonie suivait son cours.

Enfin le prêtre s'approcha de Madeleine, Madeleine se souleva les mains jointes, les yeux au ciel, et reçut sur ses lèvres arides l'hostie que, six ans auparavant seulement, elle avait reçue pour la première fois.

Puis, brisée par cet effort, elle retomba sur son lit en murmurant :

— O mon Dieu! faites qu'il ignore toujours qu'en renvoyant Antoinette j'ai désiré qu'il mourût en même temps que moi.

Le prêtre sortit suivi des gens d'église.

Alors, après un sombre silence de quelques minutes, Madeleine détacha ses mains qu'elle avait gardées jointes, et les laissa tomber chacune d'un côté de son lit; Amaury et M. d'Avrigny s'en emparèrent.

Il ne resta rien pour Antoinette. Elle continua de prier.

Alors une lugubre et silencieuse veillée commença.

Madeleine voulut cependant essayer de parler une dernière

fois encore aux deux êtres chéris de son cœur pour leur faire ses adieux; mais elle s'affaiblissait si rapidement et les quelques mots qu'elle prononça lui coûtèrent tant d'efforts, que M. d'Avrigny, inclinant vers elle sa tête blanchie, la supplia à genoux de ne pas parler. Il voyait bien que tout était fini; mais la seule chose qu'il désirât maintenant au monde, c'était de retarder autant qu'il était en son pouvoir l'éternelle séparation.

Il avait d'abord demandé à Dieu la vie de Madeleine, puis des années, puis des mois, puis des jours; maintenant c'était quelques heures de plus, voilà tout ce qu'il priait le Seigneur de lui accorder.

— J'ai froid, murmura Madeleine.

Antoinette se coucha sur les pieds de sa cousine, et à travers les draps essaya de les réchauffer avec son haleine.

Madeleine balbutiait, mais ne parlait pas.

Peindre la défaillance et l'angoisse qui serraient ces trois cœurs serait impossible : ceux qui, dans une nuit terrible et suprême, ceux qui, dans une nuit pareille à celle-ci, ont veillé leur fille ou leur mère nous comprendront.

Que ceux à qui leur sort a épargné de telles douleurs bénissent Dieu, s'ils ne comprennent pas.

M. d'Avrigny était le but constant des regards d'Amaury et d'Antoinette : ni l'un ni l'autre ne pouvaient croire, tant est grande chez nous cette tendance à espérer, que tout fût fini, et ils cherchaient quelque lueur de cet espoir, qu'ils sentaient eux-mêmes être insensé, sur le front de M. d'Avrigny.

Mais ce front restait sombre et incliné, et aucun éclair n'en illuminait l'impassible douleur.

Vers quatre heures du matin, Madeleine s'assoupit.

En lui voyant fermer les yeux, Amaury se leva vivement, mais M. d'Avrigny l'arrêta d'un signe.

— Elle dort seulement, dit-il; tranquillisez-vous, Amaury, elle a encore une heure à peu près à vivre.

En effet, elle sommeillait, belle, fragile et délicate, pendant que la nuit se changeait en crépuscule et que les étoiles semblaient se fondre et disparaître l'une après l'autre dans la blancheur de l'aube.

M. d'Avrigny tenait d'une de ses mains la main de Made-

leine, tandis que, de l'autre, il suivait le mouvement du pouls, qui commençait à disparaître aux extrémités, et remontait vers la saignée.

A cinq heures, la cloche de l'*Angelus* sonna à une église voisine, appelant les fidèles à la prière et les âmes à Dieu.

Un petit oiseau vint se poser sur la fenêtre, chanta et s'envola.

Madeleine ouvrit les yeux, essaya de se soulever en demandant deux fois : De l'air! de l'air! retomba et poussa un soupir.

C'était le dernier.

M. d'Avrigny se leva, et d'une voix étouffée :

— Adieu, Madeleine! dit-il.

Amaury jeta un cri.

Antoinette un sanglot.

Madeleine n'était plus, en effet... Elle venait de s'effacer avec les autres étoiles. Elle avait doucement passé du sommeil à la mort, sans autre effort qu'un soupir.

Le père, l'amant et la sœur contemplèrent quelques minutes en silence la chère créature.

Puis, comme ses beaux yeux, qui ne devaient plus voir que le ciel, étaient restés ouverts, Amaury étendit la main pour les fermer.

Mais M. d'Avrigny arrêta cette main.

— Je suis son père, Monsieur!... dit-il.

Il rendit à la morte ce pieux et terrible service...

Puis, après un instant de muette et douloureuse contemplation, il ramena le drap devenu linceul sur ce beau visage déjà froid.

Alors, tous trois, tombant à genoux en pleurant, prièrent ici-bas pour celle qui priait pour eux là-haut...

XXXII

Amaury, rentré dans sa chambre, trouva partout autour de lui, dans les meubles, dans les tableaux, dans l'air, pour ainsi dire, des souvenirs si navrants et des pensées si amères, qu'il ne put y tenir. Il sortit à pied, sans but, sans idée, sans projet, seulement pour changer la douleur de place.

Il était six heures et demie du matin.

Il marchait la tête basse, et dans les ténèbres et dans la solitude de son âme il ne distinguait qu'une chose, la forme de Madeleine couchée sous son linceul; il n'entendait qu'un écho funeste et incessant qui répétait :

« Mourir! mourir »

Il se trouva, sans savoir comment il y était venu, sur le boulevard des Italiens, lorsqu'un obstacle se présenta à sa marche.

En relevant le front, il vit devant lui trois jeunes gens qui lui barraient le chemin.

C'étaient trois de ses amis, de joyeux compagnons de sa vie de garçon, qui, élégants et débraillés, le cigare à la bouche, les mains dans les poches, étaient juste dans cet état d'ivresse qui permet de reconnaître un ami, et veut que, dans la tendresse de son cœur, on aille lui serrer la main.

— Eh! c'est Amaury, s'écria le premier avec cette voix éclatante qui indique un mépris profond de ce qui se passe autour de soi; où portes-tu tes pas, ô Amaury, et d'où vient que depuis deux mois on ne t'a entrevu nulle part?

— D'abord, Messieurs, dit le second, coupant la parole au premier, d'abord, et avant toutes choses, lavons-nous aux yeux d'Amaury, qui est un garçon comme il faut, du crime d'errer par la ville à cette heure indue, sept heures du matin!

Ne va pas te figurer, mon cher, que nous soyons déjà levés au moins; non, nous ne sommes pas encore couchés, voilà tout, entends-tu? et nous allons au lit de ce pas. Nous avons tous trois... trois et trois font six, bien entendu... passé la

nuit chez Albert, dans les festins les plus royaux, et nous voilà regagnant pudiquement, et à pied pour nous rafraîchir, nos foyers domestiques.

— Ce qui prouve, reprit le troisième, un peu plus ivre que les deux autres, la profondeur et la vérité de cet aphorisme politique de M. de Talleyrand :

Quand on fut toujours heureux...

Amaury les regardait d'un air effaré et les écoutait sans les comprendre.

— Et maintenant, Amaury, dit le premier, c'est à toi de justifier à ton tour ta sortie matinale et ta disparition depuis deux mois.

— Ah! mais, je sais, dit le second, Messieurs, je me souviens, et cela prouve ce que je vous soutiens depuis une heure, c'est que, quoique j'aie bu à moi seul comme vous deux, je suis le moins ivre de nous trois, Amaury est malade d'une passion conjugale à l'endroit de la fille du docteur d'Avrigny.

— Eh bien, justement! si j'ai bonne mémoire, ou si le papa beau-père ne nous a pas donné une fausse date le soir de son bal, c'est aujourd'hui, 11 septembre, qu'il doit épouser la belle Madeleine.

— Oui, mais tu oublies, dit le second, que, justement ce soir-là, la susdite infante est tombée en pamoison dans les bras de notre ami.

— Ah çà! j'espère qu'il n'y paraît plus...

— Non, Messieurs, répondit Amaury.

— Elle est guérie?

— Elle est morte!

— Et quand cela?

— Il y a une heure.

— Diable! firent les trois étourdis, un moment étonnés.

— Depuis une heure! reprit Albert, pauvre ami! et moi qui allais t'inviter à venir déjeuner ce matin avec nous...

— C'est impossible; mais j'ai de mon côté une autre invitation à vous faire, c'est d'assister demain avec moi à l'enterrement de Madeleine...

Et leur serrant tour à tour la main, il s'éloigna.

Les trois amis s'entre-regardèrent.

— Il est terriblement fou! dit l'un.

— Ou terriblement fort! dit l'autre.

— C'est la même chose, ajouta Albert.

— N'importe, Messieurs, reprit le premier, il faut convenir que le veuvage d'un amoureux n'est pas chose récréative à rencontrer après boire.

— Est-ce que tu iras à l'enterrement? dit le second.

— Nous ne pouvons guère nous en dispenser, fit Albert.

— Messieurs, Messieurs, n'oublions pas une chose, dit le premier, c'est que c'est demain la rentrée de Grisi dans *Othello*.

— C'est juste. Eh bien, Messieurs, nous irons à l'église pour nous montrer : qu'Amaury nous voie, et cela suffit.

Et tous trois continuèrent leur route après avoir rallumé leurs cigares, qui s'étaient éteints pendant la conférence.

Cependant Amaury, en quittant les trois jeunes gens, commença d'envisager l'idée qu'il avait jusque-là gardée en lui, mêlée d'ombre et d'incertitude.

Il voulait mourir.

Car, Madeleine morte, qu'avait-il désormais à faire en ce monde? Quel désir, quel sentiment pouvait le rattacher à la vie?

En perdant sa bien-aimée, n'avait-il pas perdu son avenir? Il ne lui restait donc plus qu'à la rejoindre, comme il se l'était vingt fois promis à lui-même.

— De deux choses l'une, se disait Amaury, ou il y a une seconde vie, ou il n'y en a pas.

S'il y a une seconde vie, je retrouve Madeleine, et par conséquent ma joie et mon bonheur me sont rendus.

S'il n'y en a pas, ma douleur est éteinte, mes larmes sont taries; des deux côtés, j'ai donc tout à gagner, et je n'ai rien à perdre, puisque je ne perds que la vie.

Cette résolution prise, l'attitude qui convenait désormais à Amaury, c'était le calme, c'était presque la joie.

Ce projet irrévocablement arrêté, il n'y avait plus de raison pour qu'il interrompît ses occupations ordinaires, pour qu'il ne se mêlât point au train accoutumé de la vie.

D'ailleurs, quand le bruit de sa mort se répandrait, il ne

voulait pas qu'on dît qu'il s'était tué en fou et en insensé, dans un moment de désespoir.

Mais il fallait, au contraire, que l'on sût que c'était une chose froidement arrêtée dans son esprit, une preuve de force et non de faiblesse.

Voici donc ce qu'Amaury fera :

Aujourd'hui il mettra ordre à ses affaires, réglera ses comptes, écrira ses dernières volontés, fera en personne une visite à ses amis les plus chers, auxquels il annoncera seulement qu'il est sur le point d'entreprendre un grand voyage.

Demain il assistera, grave, mais tranquille, aux obsèques de sa bien-aimée; le soir il ira, au fond de sa loge, entendre le dernier acte d'*Othello*, cette romance du *Saule* que Madeleine aimait tant, ce dernier chant du cygne, chef-d'œuvre de Rossini.

L'art est un plaisir austère et qui prépare merveilleusement à la mort.

En sortant des Bouffes, il rentrera chez lui et se brûlera la cervelle.

Disons-le, avant d'aller plus loin, Amaury était un cœur sincère, une âme droite, et c'est avec une entière bonne foi et sans aucune arrière-pensée qu'il combinait ainsi les détails de sa fin; il ne s'apercevait même pas qu'il la faisait un peu apprêtée, et qu'on pouvait mourir plus simplement.

Il était à cet âge, au contraire, où tout ce qu'il allait faire devait lui paraître très-simple et très-grand, et la preuve, c'est que, fermement convaincu qu'il n'avait plus que deux jours à vivre, il fit taire sa douleur, rentra paisiblement chez lui, se coucha, et, brisé par tant d'émotions diverses et tant de fatigues continues, dormit comme il espérait dormir la nuit suivante.

A trois heures, il se réveilla, s'habilla avec recherche, fit les visites qu'il avait décidé de faire, laissa sa carte aux absents, annonça aux autres son voyage projeté, embrassa une ou deux personnes, serra la main au reste, rentra à son hôtel, dîna seul; car ni M. d'Avrigny ni Antoinette ne parurent de toute cette journée, et cela avec un calme si terrible, que les domestiques se demandèrent s'il n'était pas fou.

A dix heures, il se retira dans son petit hôtel de la rue des Mathurins, et là il commença de faire son testament, laissant

la moitié de sa fortune à Antoinette, et un souvenir d'une centaine de mille francs à Philippe, qui, chaque jour jusqu'au dernier, était venu s'informer scrupuleusement de la santé de Madeleine, puis partagea le reste en différents legs.

Puis il reprit son journal où il l'avait abandonné, le remit au courant jusqu'à l'heure où il était arrivé, annonçant ses intentions suprêmes, tout cela avec beaucoup de calme et sans qu'un seul instant son écriture décelât la moindre altération.

C'était pour veiller ainsi qu'il avait dormi une partie de la journée.

A huit heures du matin, tout était fini.

Il prit ses pistolets de combat, les chargea de deux balles chacun, les mit sous son paletot, monta en voiture, et se fit conduire chez M. d'Avrigny.

Depuis la veille, M. d'Avrigny n'avait pas quitté la chambre de sa fille.

Sur l'escalier, Amaury rencontra Antoinette; la jeune fille voulut rentrer chez elle, mais il la retint par la main, l'attira doucement à lui et l'embrassa en souriant au front.

Antoinette demeura épouvantée de ce calme; elle suivit Amaury des yeux jusqu'à ce qu'il fût rentré chez lui.

Il mit ses pistolets dans le tiroir de son bureau, et mit la clef du tiroir dans sa poche.

Puis il fit sa toilette pour la cérémonie funèbre.

Lorsqu'il eut achevé sa toilette, il descendit et se trouva face à face avec M. d'Avrigny, qui, cette nuit encore, avait gardé sa fille morte, comme les autres nuits il avait gardé sa fille vivante.

Le pauvre père avait les yeux caves, le visage pâle et défait, et semblait sortir lui-même du tombeau.

En quittant la chambre de Madeleine, il recula, le grand jour offusquait sa vue.

— Déjà vingt-quatre heures écoulées, dit-il tout pensif.

Il tendit la main à Amaury, et le regarda longtemps sans rien dire; il pensait peut-être trop pour parler.

Et cependant il avait, dès la veille, donné tous ses ordres avec calme et sang-froid.

En vertu de ces ordres, Madeleine, après avoir été exposée dans une chapelle ardente à la porte de l'hôtel, devait être

conduite à Saint-Philippe du Roule, sa paroisse; à midi devait avoir lieu le service mortuaire, puis le corps serait transporté à Ville-d'Avray.

XXXIII

A onze heures et demie, les voitures de deuil arrivèrent.

M. d'Avrigny monta dans la première avec le seul Amaury, et, bien que l'usage ne permette plus aux pères de suivre le corps de leurs enfants, il accompagna sa fille à l'église.

La nef, le chœur et les chapelles étaient entièrement tendus de blanc.

Le père et le fiancé entrèrent seuls au chœur avec la dépouille mortelle qu'ils allaient rendre à la terre; les amis et les curieux, si toutefois il est nécessaire d'employer deux noms pour deux catégories qui se ressemblent si fort, les amis et les curieux se placèrent dans les bas-côtés.

L'office des morts fut célébré avec une pompe grandiose et sombre.

Thalberg, qui était à la fois l'ami d'Amaury et du docteur, avait voulu tenir l'orgue, et l'on comprend que le bruit de cette solennité, qui s'était répandu, n'avait pas peu contribué à augmenter la foule.

Pour les trois jeunes gens de la veille surtout, qui, eux aussi, devaient aller aux Bouffes, c'étaient deux concerts au lieu d'un dans la même journée.

Cependant, parmi tous ceux qui écoutaient et qui regardaient, il n'y eut guère pourtant que le père et l'amant qui surent entendre dans leurs cœurs les terribles paroles des prières funèbres qui retentissaient avec tout leur effet lugubre.

M. d'Avrigny surtout s'appropriait avidement le sens des versets les plus désolés, et répétait du fond de l'âme, après le prêtre, les mots consacrés.

« Je vous donnerai le repos, dit le Seigneur, car vous avez

trouvé grâce devant moi, et je vous connais par votre nom.

« Heureux ceux qui meurent en moi, ils vont se reposer de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. »

Avec quel élan de ferveur le père orphelin s'écriait :

« Seigneur, délivrez ma vie : hélas ! mon exil est si long ; j'attends, mon Dieu, que mon changement arrive, mon âme vous désire comme une terre sèche désire la pluie, et comme le cerf altéré regrette l'eau des torrents, ainsi vous regrette mon cœur. »

Mais ce fut surtout quand l'effrayant *Dies iræ* frissonna sous les doigts de Thalberg et éclata sous les voûtes, que les poitrines du vieillard et du jeune homme s'émurent, et cependant l'impression ne fut pas la même chez tous les deux.

L'ardent Amaury domina l'hymne de colère, et en fit comme un cri de sa poitrine.

M. d'Avrigny, écrasé, subit l'effroi de la clameur lamentable, et baissa la tête sous ses menaces.

L'amant mit sa pensée de désespoir dans la musique, et foudroya avec ses notes redoutables le néant de ce monde où Madeleine ne respirait plus.

Qu'elle périsse cette terre à jamais déserte, puisqu'elle n'a plus de soleil, puisqu'elle n'a plus d'amour ! qu'elle s'abîme, qu'elle retourne au chaos ! Voici venir le juge suprême qui siége sur son trône d'éclairs pour vous châtier, vous tous, impies et coupables ; il n'y a qu'à retirer Madeleine de ce monde, et ce monde est changé en enfer !

Moins puissamment courroucée que cette âme de vingt-cinq ans, l'âme désolée du père trembla devant le verset surhumain et la majesté du Dieu tonnant qui venait d'absoudre sa fille et le jugerait bientôt lui-même ; il se sentit petit et humble alors, lui le superbe, lui le douteur !

Il descendit tout effaré dans sa conscience, la vit avec épouvante pleine de troubles et de fautes, et eut peur, non que Dieu le frappât de son tonnerre, mais que Dieu le séparât de sa fille.

Mais quand après le verset de la menace vint celui de l'espérance, avec quelle foi vive et quelle inquiète ferveur il embrassa la douce promesse de la miséricorde infinie, avec quelles larmes il supplia le Dieu clément d'oublier sa justice pour ne se souvenir que de sa bonté !

Aussi, lorsque la cérémonie suprême fut terminée, Amaury sortit le front haut, comme pour défier l'univers, tandis que M. d'Avrigny suivit le cercueil de sa fille la tête basse, comme pour désarmer le courroux vengeur.

Ainsi que nous l'avons dit, Madeleine devait être enterrée à Ville-d'Avray; en effet, dans un cimetière de campagne, perdu et solitaire, M. d'Avrigny aurait sa fille bien plus à lui.

Mais on conçoit que les invités, les mêmes à peu près que ceux du bal, ne se souciaient point, pour la plupart, d'accompagner si loin la morte à sa demeure dernière.

Le Père-Lachaise, à la bonne heure, c'est presque une promenade; mais Ville-d'Avray!... il eût fallu perdre une journée, et une journée est précieuse à Paris.

Donc, comme l'avait prévu et espéré M. d'Avrigny, trois ou quatre amis dévoués, parmi lesquels Philippe Auvray, montèrent dans la troisième voiture drapée.

M. d'Avrigny et Amaury avaient pris place dans la seconde; le clergé occupait la première.

Durant toute la route, ni le père ni l'amant ne prononcèrent une syllabe.

Le curé de Ville-d'Avray attendait le convoi à la porte de la maison du Seigneur.

Madeleine devait faire une station dernière dans la petite église où elle avait fait sa première communion; d'ailleurs, tant que la terre ne la recouvrait pas tout à fait, il semblait à M. d'Avrigny qu'il n'était pas encore séparé de sa fille.

Là, plus d'orgue, là, plus de pompe : une simple prière à voix basse, un dernier adieu murmuré pour ainsi dire à l'oreille de la vierge qui quittait la terre pour le ciel.

Puis l'on se remit en route, à pied cette fois, et cinq minutes après on fut à la porte du cimetière.

C'est un admirable cimetière de campagne que le cimetière de Ville-d'Avray, un cimetière comme Gray et Lamartine les aiment, tranquille, presque charmant, gracieusement attaché à l'abside de l'église patronale.

On doit bien dormir là : il n'y a pas de grands monuments ni de menteuses épitaphes; des croix de bois et des noms, voilà tout; puis çà et là des arbres bien venus, qui font la terre fraîche aux morts, tout près la petite église où, tous

les dimanches, on les recommande aux prières des fidèles.

Ce n'est pas imposant, mais c'est doux à voir; on respire dès l'entrée le recueillement et la paix, et l'on se surprend à dire, comme Luther à Worms :

— Je les envie, parce qu'ils reposent : *invideo quia quiescunt.*

Mais lorsque Luther disait cela, il ne suivait pas au cimetière le corps de sa fille bien-aimée ou de son épouse chérie; c'était le philosophe qui parlait, et non le père, et non le mari.

Oh ! mon Dieu ! qui rendra ces émotions terribles et successives qui viennent accueillir l'âme en deuil qui suit un cadavre bien-aimé ! d'abord ce chant des prêtres, si triste et si terrible; puis, de loin, la vue de cette tombe fraîchement creusée, qui se détache sur le gazon vert, puis le bruit des premières pelletées de terre qui retentissent sourdement sur le cercueil, et qui va toujours s'affaiblissant, comme si la bière s'éloignait de nous et tombait dans les profondeurs de l'éternité.

M. d'Avrigny assista à toute cette dernière partie de la cérémonie, agenouillé et le front courbé vers la terre.

Amaury resta debout, appuyé contre la tige d'un cyprès, et cramponné à l'une de ses branches.

Puis lorsque la dernière pelletée de terre eut arrondi le monticule qui indique les tombes nouvelles, et qui va à son tour se nivelant sous les pas du temps, on posa à côté, mais non pas au-dessus, mais à côté des six pieds de long qu'occupait le cercueil, une dalle de marbre blanc, sur laquelle on lisait cette double épitaphe :

CI-GÎT MADELEINE D'AVRIGNY,
MORTE LE 10 SEPTEMBRE 1839,
A L'AGE DE DIX-HUIT ANS,
TROIS MOIS ET CINQ JOURS.

CI-GÎT LE DOCTEUR D'AVRIGNY,
SON PÈRE,
MORT LE MÊME JOUR,
ENTERRÉ LE...

La date était restée en blanc; mais M. d'Avrigny espérait bien qu'elle serait remplie avant un an.

Puis, dans la terre fraîchement remuée dont la bière venait d'être couverte, on planta aussitôt des rosiers blancs, car Madeleine avait toujours aimé les roses blanches, et la douleur du père, poétique comme les vers de Ronsard, donnait ces fleurs à son enfant,

Afin que vif et mort son corps ne fût que roses.

Quand tout fut terminé, le docteur envoya un baiser à sa fille.

— A demain, dit-il à demi-voix... à demain, Madeleine... et pour ne plus jamais m'éloigner de toi.

Et, d'un pas ferme, il sortit du cimetière avec ses amis.

Derrière lui, le sacristain ferma la porte.

— Messieurs, dit alors le vieillard aux quelques personnes qui avaient eu le courage de l'accompagner jusqu'à Ville-d'Avray, vous avez pu voir sur le tombeau de Madeleine que l'homme qui vous parle n'est plus un vivant. A partir d'aujourd'hui, je n'appartiens plus à la terre, mais seulement à ma fille. A partir de demain, Paris et le monde ne me reverront plus, et je ne reverrai plus ni Paris, ni le monde.

Seul dans la maison que je possède ici, et dont les fenêtres, comme vous pouvez le voir, donnent sur le cimetière, j'attendrai, sans jamais y recevoir personne, que Dieu fixe la date laissée en blanc sur notre tombeau.

Recevez donc, Messieurs, pour la dernière fois, mes remerciements et mes adieux.

Il parla d'une voix si assurée et d'un accent si convaincu, que personne ne songea à prendre la parole pour lui répondre; pénétrés de douleur, tous lui donnèrent la main en silence et s'éloignèrent respectueusement.

Quand il eut vu rouler vers Paris la voiture qui les emmenait, M. d'Avrigny se tourna vers Amaury, resté seul à ses côtés, debout, et la tête découverte :

— Amaury, lui dit-il, je viens de déclarer qu'à partir de demain, je ne reverrai plus Paris.

Mais j'ai besoin d'y retourner avec vous aujourd'hui, pour

régler mes dispositions, et mettre ordre à toutes mes affaires.

— C'est comme moi, reprit froidement Amaury.

Si vous m'avez oublié dans l'épitaphe de Madeleine, j'ai vu avec joie que, du moins, il y avait place pour deux à ses côtés.

— Ah! fit M. d'Avrigny en regardant fixement le jeune homme, mais sans paraître aucunement étonné de cette réponse; ah! c'est bien.

Puis faisant un pas en avant :

— Venez donc, ajouta-t-il.

Ils se dirigèrent alors vers la dernière voiture qui les attendait, et reprirent le chemin de Paris, sans se parler plus durant cette longue route qu'ils ne l'avaient fait le matin.

Arrivé au rond-point, Amaury ordonna d'arrêter.

— Pardon, dit-il à M. d'Avrigny, mais, moi aussi, j'ai quelque chose à faire ce soir.

J'aurai l'honneur de vous voir en rentrant, n'est-ce pas?

Le docteur répondit par un signe de tête.

Amaury descendit, et la voiture continua sa route vers la rue d'Angoulême.

XXXIV

Il était neuf heures du soir.

Amaury se jeta dans un cabriolet de place et se fit conduire aux Italiens. Il entra dans sa loge et s'assit au fond, pâle et grave.

La salle était resplendissante de lumières et de diamants. Il contempla tout cet éclat d'un air froid, d'un regard étonné et d'un sourire dédaigneux.

Outre la surprise qu'excitait l'étrangeté de sa présence, ceux de ses amis qui l'aperçurent lui trouvèrent au visage je ne sais quoi de solennel et d'austère qui leur imposa, si bien qu'aucun d'eux ne songea à aller le saluer.

Il n'avait parlé à personne de sa résolution fatale, et cependant chacun s'épouvanta à la pensée que ce jeune homme ve-

nait peut-être dire au monde, comme jadis les gladiateurs à César :

« Celui qui va mourir te salue. »

Il écouta ce terrible troisième acte d'*Othello*, cette musique qui continuait si bien le *Dies iræ* du matin, ce Rossini qui complétait Thalberg; puis lorsque, après avoir tué Desdemone, le More se tua, il fut tenté, tant il avait pris la chose au sérieux, de crier comme Aria à Pétus :

« N'est-ce pas, Othello, que cela ne fait pas de mal? »

La représentation terminée, Amaury sortit tranquillement sans être abordé ni suivi. Il monta de nouveau dans un cabriolet de place, et se fit reconduire rue d'Angoulême.

Les domestiques l'attendaient. Il vit de la lumière dans la chambre de M. d'Avrigny, frappa à la porte, et sur le mot : « Est-ce vous, Amaury? » tourna la clef et entra.

M. d'Avrigny était assis devant son bureau, et se leva à son approche.

— Je viens vous embrasser avant de m'endormir, lui dit Amaury avec le plus grand calme.

Adieu, mon père, adieu!

M. d'Avrigny le regarda fixement, puis l'embrassant :

— Adieu, Amaury, lui dit-il, adieu!

Et en l'embrassant, il lui posa avec intention la main sur le cœur et s'aperçut que son cœur était calme.

Quant au jeune homme, il ne fit point attention à ce mouvement et fit quelques pas pour se retirer.

M. d'Avrigny le suivait toujours des yeux, et comme il ouvrait déjà la porte :

— Amaury, un mot encore, dit d'une voix émue le père de Madeleine.

— Que désirez-vous, Monsieur? demanda Amaury.

— Que dans cinq minutes vous m'attendiez chez vous. J'ai encore quelque chose à vous dire.

— Je vous attendrai, mon père.

Amaury s'inclina et sortit.

Sa chambre était dans le même corridor que celle de M. d'Avrigny; il y entra, s'assit devant son bureau, ouvrit le tiroir, s'assura qu'on n'avait point touché à ses pistolets, qu'ils étaient toujours amorcés et chargés, et sourit en faisant jouer leur détente.

Puis il entendit les pas de M. d'Avrigny, remit l'arme qu'il tenait à sa place et repoussa le tiroir.

M. d'Avrigny ouvrit la porte, la referma, s'avança silencieux vers Amaury, et, arrivé près de lui, lui posa la main sur l'épaule.

Il y eut entre ces deux hommes un instant de silence d'une étrange solennité.

— Vous aviez quelque chose à me dire, mon père? demanda Amaury.

— Oui, dit le vieillard.

— Parlez, je vous écoute.

— Croyez-vous donc, mon enfant, reprit M. d'Avrigny, que je n'ai pas compris que vous vouliez vous tuer... cette nuit... ce soir... à l'instant?

Amaury tressaillit et porta involontairement les yeux vers le tiroir où étaient enfermés les pistolets.

— Oui, vous tuer, continua M. d'Avrigny; les pistolets, le poignard ou le poison sont là, dans ce tiroir.

Quoique vous n'ayez point vacillé, ou justement parce que vous n'avez point vacillé, j'ai vu cela tout de suite.

Eh bien, mon ami, c'est bien, c'est grand, c'est rare; je vous aime pour cet amour que vous portiez à Madeleine, et maintenant je dis qu'elle avait raison de vous aimer, et que vous méritiez son cœur. Oui, n'est-il pas vrai, qu'on ne peut vivre sans elle?

Oh! nous allons bien nous entendre désormais, soyez tranquille; mais je ne veux pas, Amaury, que vous vous suicidiez.

— Monsieur... interrompit Amaury.

— Oh! laissez-moi donc m'expliquer, mon cher enfant. Vous imaginez-vous que je vais vous engager à vous consoler, à vous distraire? Ces phrases banales, ces adoucissements convenus ne seraient dignes ni de votre douleur, ni de la mienne. Non, je pense comme vous, Amaury, que n'ayant plus notre Madeleine ici-bas, la seule chose qui nous reste à faire, c'est de l'aller trouver là-haut.

Mais, voyez-vous, j'y ai réfléchi aujourd'hui, hier, avant-hier aussi, et toujours. Ce n'est pas en portant contre nous des mains violentes que nous pourrons la rejoindre. C'est la route la plus courte, mais c'est la moins sûre, car ce n'est pas la route du Seigneur.

— Cependant, mon père... fit Amaury.

— Ne m'interrompez pas

Avez-vous, ce matin, entendu le *Dies iræ* à l'église, Amaury? Oh! oui, certes, vous avez dû l'entendre.

Amaury passa lentement la main sur son front.

— Oui, certes, car sa terrible harmonie doit frapper les cœurs les plus froids, les imaginations les plus intrépides; eh bien, depuis que je l'ai entendu, moi, je songe, et j'ai peur. Si l'église disait vrai : si le Seigneur, irrité de ce qu'on a brisé ce que lui seul donne, n'acceptait pas vraiment parmi ses élus ceux qui ont violemment rompu le ban de la vie, s'il nous séparait de Madeleine, enfin : c'est possible; et n'y eût-il qu'une chance sur vingt que l'effrayante menace se réalisât, pour éviter cette chance, je subirais les plus affreuses tortures; je vivrais dix ans encore, s'il le fallait, oui, dix ans, c'est comme cela, reprit le vieillard; pour être sûr de la retrouver dans l'éternité, je vivrais dix ans encore.

— Vivre! vivre! s'écria douloureusement Amaury, vivre sans air, sans soleil, sans amour, vivre sans Madeleine!

— Il le faut, Amaury, et écoutez bien ceci :

« Au nom de Madeleine, en son nom sacré, moi, son père, je vous défends de vous tuer. »

Amaury fit un geste de désespoir et laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

— Tenez, Amaury, continua le vieillard après un instant de silence; tenez, il y a une pensée, il y a un mot que Dieu, ou bien l'ange que je lui ai rendu, ont fait luire en moi comme un éclair, tandis qu'on la descendait dans cette fosse, et que j'entendais la terre, qui me séparait d'elle, tomber pelletée à pelletée sur son cercueil; et depuis que j'ai entendu ce mot, depuis que j'ai vu luire cette pensée, je suis rassuré : je vais vous le dire, Amaury, ce mot.

Puis, vous priant d'y réfléchir et de vous rappeler ma défense, je vous laisserai seul et serai sûr de vous voir demain matin descendre pour vous rendre à l'entretien qu'avant de retourner à Ville-d'Avray je voudrais avoir avec vous et avec Antoinette.

— Ce mot? dit le jeune homme.

— Amaury, reprit solennellement M. d'Avrigny, Amaury, laissons faire en nous la douleur; Amaury, ne doutez pas de

la puissance de votre désespoir, car alors vous ne seriez pas réellement désespéré. Amaury, retenez ce cri, le dernier, je crois, que m'a crié ma fille :

« A quoi bon se tuer, on meurt. »

Et le vieillard, sans rien ajouter, se retira lent et solennel comme il était venu.

Ce n'est rien de mourir quand on est plein de jours, quand la vie vous a usé, quand la maladie vous a vaincu, quand de longues années amassées les unes sur les autres vous ont déjà à moitié tué pour ainsi dire.

Ce n'est rien de mourir quand la plupart des sentiments sont morts d'avance en nous, quand illusions, espérances, affections, se sont l'une après l'autre éteintes; quand notre âme elle-même n'est plus que la cendre refroidie du foyer qui vivait en nous... Reste donc le corps... Qu'importe que le corps suive un peu plus tôt ou un peu plus tard? tout ce qui le faisait vivre l'a abandonné, tout ce qui souriait, tout ce qui chantait, tout ce qui fleurissait en lui a disparu. L'arbre ne tient plus au sol que par une racine; l'existence ne tient plus à la poitrine que par un souffle; pour les en détacher tout à fait, il n'y a besoin ni d'une forte souffrance, ni d'une grande secousse, et les glaces de la vieillesse nous ont déjà préparés au froid du tombeau.

Mais mourir à vingt-cinq ans, jeune, sain, vigoureux; non pas même mourir! se tuer, ce qui est bien différent; arracher d'un coup toutes les racines, déchirer à la fois tous les fils qui nous attachent à ce monde, éteindre tous les souffles par lesquels on aspire la vie, sentir ses veines pleines de sang, ses muscles pleins de force, son imagination pleine de rêves, son cœur plein d'amour, et répandre tout son sang, briser toute cette force, anéantir tous ces rêves, étouffer tout cet amour après la première et la plus enivrante gorgée, rejeter sa coupe qui déborde, abdiquer sa puissance quand tout est puissance, renoncer à l'avenir quand tout est avenir, dire adieu à la vie quand on a à peine vécu, emporter avec soi ses croyances, sa pureté, ses chimères, se tuer tout vivant, c'est là ce qui doit faire souffrir horriblement, c'est là ce qui s'appelle véritablement mourir.

Aussi, comme nonobstant tous les raisonnements, notre instinct se cramponne à la vie! comme en dépit de votre

cœur intrépide, votre main frémit en touchant le fer, comme malgré votre volonté vous ne voulez pas, comme malgré votre courage vous avez peur!

Est-ce seulement le doute d'une autre vie qui fait dire à Hamlet :

Être ou bien n'être pas, voilà la question,
Que faut-il admirer? la résignation
Qui bénit à genoux la fortune outrageuse,
Ou la force qui lutte en la mer orageuse,
Et trouve en combattant la fin des maux? — Mourir!
Dormir et rien de plus; et puis... ne plus souffrir;
Fuir les mille douleurs, apanage de l'être.
Dormir! Mais en dormant, qui sait? rêver, peut-être!
Peut-être! ah! tout est là! Quels rêves peupleront
Ce sommeil du cercueil, lorsque sur notre front
Ne s'agitera plus le trouble de la vie?
A ce mot on hésite, et la route est suivie.
Oh! qui supporterait tant de honte et de deuil,
L'injure du puissant, l'outrage de l'orgueil,
Les sourds déchirements de l'amour qu'on dédaigne,
La loi, docile aux mains d'un intrigant qui règne,
La lutte du génie et du vulgaire épais,
Quand un fer aiguisé donne si bien la paix?
Qui ne rejetterait son lourd fardeau d'alarme
Qui mouillerait encor de sueur et de larmes
Son chemin ténébreux, si l'on ne craignait pas
Quelque chose dans l'ombre au delà du trépas?
Ce pays inconnu, ce monde qu'on ignore,
Et d'où n'est revenu nul voyageur encore,
C'est là ce qui d'horreur glace la volonté,
Et fait que, s'arrêtant, l'esprit épouvanté
Préfère la douleur sous laquelle il succombe
A ce douteux repos que lui promet la tombe!
Puis le temps presse, et puis la résolution
S'affaiblit à la voix de la réflexion;
Puis enfin on s'abaisse à reprendre la tâche,
Et le cœur d'un héros devient le cœur d'un lâche.

Oh! n'ayez pas de honte, allez, vous tous qui, comme Hamlet, le poignard à la main et le doute dans le cœur, avez ap-

proché, éloigné et rapproché tour à tour le fer de votre poitrine; n'ayez pas de honte : c'est Dieu lui-même qui a mis en vous cet amour inné de la vie, pour vous conserver à cette terre qui a besoin de vous.

Certes, jamais soldat se jetant d'un élan sublime sur la bouche d'un canon prêt à faire feu, jamais martyr descendant dans l'arène aux lions, ne furent plus déterminés à la mort qu'Amaury rentrant dans la maison où Madeleine était morte.

L'arme était prête, le testament écrit, la résolution si fermement arrêtée, que le sincère jeune homme pouvait y penser de sang-froid comme à un fait accompli.

Il ne se dupait pas lui-même, à coup sûr, et s'il n'eût éprouvé l'irrésistible besoin d'embrasser encore une fois l'homme qui lui avait tenu lieu de père, il n'eût pas hésité, il n'eût pas reculé, et, avec une héroïque bonne foi, il se fût fait sauter la cervelle.

Mais le ton d'autorité de M. d'Avrigny, la gravité de ses paroles, le nom sacré de Madeleine, invoqué par lui, valaient bien la peine qu'on y réfléchît, et Amaury, quand il se retrouva seul, après quelques instants d'immobilité, sembla revenir à la vie à laquelle il avait dit adieu, et, se levant, se mit à marcher de long en large, déchiré par mille anxiétés et mille doutes.

N'était-ce pas bien cruel, après tout, de vivre sans but, sans horizon, sans lendemain; ne valait-il pas mieux en finir tout de suite? Oui, et cela ne faisait aucun doute.

Mais si la vie, pour les suicidés, ne recommençait pas dans l'éternité, si le treizième chant du Dante n'est point un rêve, si ceux qui furent violents contre eux-mêmes (*violenti contro loro stessi*), comme dit le poëte, sont réellement précipités dans le cercle infernal où il les a vus; s'il déplaît à Dieu qu'on déserte les rangs de ceux qui souffrent dans ce monde, et s'il éloigne de sa face auguste les renégats de la vie, les réfractaires de l'humanité; s'il empêche ceux-là de revoir leur Madeleine, M. d'Avrigny avait raison; n'y eût-il à cela qu'une chance, mieux valait mille ans de sa vie. Il fallait laisser faire au désespoir l'office du poignard, se confier au poison lent des larmes plutôt qu'à l'opium, mourir en un an et ne pas se tuer en une seconde.

Au reste, en y réfléchissant, le résultat était le même assurément ; une douleur comme celle qu'Amaury sentait en lui ne pouvait point pardonner; le coup était mortel et avait atteint le cœur, la mort devait suivre. Ce n'était donc qu'une question de moyens et de temps qu'Amaury agitait.

Amaury était l'homme des résolutions promptes, et ne savait pas ce que c'est que de marchander avec les situations. Au bout d'une heure, il avait pris son parti de vivre, comme il avait pris son parti de mourir.

Il lui fallait un peu plus de courage, voilà tout.

Ceci déterminé vis-à-vis de lui-même, il s'assit de nouveau et envisagea froidement sa position nouvelle.

Tout ce qui lui en apparut clairement, c'est qu'il devait, autant que possible, aider au service qu'il attendait de son chagrin, et pour cela fuir le monde et se cloîtrer dans sa douleur; le monde, d'ailleurs, lui semblait odieux maintenant.

Il avait bien pu le regarder ce soir même en face, mais c'est quand il avait cru qu'il allait le quitter pour toujours. Maintenant qu'il y restait, les froides amitiés, les plaisirs de convention, les consolations banales surtout lui paraissaient autant de supplices.

L'essentiel, le plus pressé, était de se dérober à ces amers dédommagements qu'offre la société aux affections médiocres.

Puis Amaury s'enfermerait dans sa pensée, ne verrait plus autre chose que son passé, repasserait sans cesse au crible du souvenir ses espérances mortes et ses illusions détruites, irriterait de toute façon sa plaie sans lui permettre de se cicatriser, et pourrait ainsi avancer la guérison mortelle qu'il espérait.

Et d'ailleurs, ne trouverait-il pas encore dans ces retours vers son bonheur d'hier, dans cette vie rétrospective qu'il rêvait, je ne sais quelles joies âcres et quelles poignantes délices?

Oui, car il n'eut qu'à tirer de sa poitrine le bouquet fané que portait à sa ceinture Madeleine le soir du bal, pour fondre en larmes, et après l'irritation fiévreuse qui, depuis quarante-huit heures, surexcitait en lui l'énergie, des larmes lui firent le même bien que fait une pluie douce après une ardente journée de juin.

Grâce aux larmes, il se trouva enfin, quand l'aube parut,

si brisé, si abattu, qu'il répéta avec la même conviction que M. d'Avrigny les lui avait dites la veille, les paroles consolantes :

— A quoi bon se tuer, on meurt...

XXXIV

A huit heures du matin, Joseph vint de la part de M. d'Avrigny prier Amaury de descendre au salon. Il obéit aussitôt.

En le voyant entrer, son tuteur alla au-devant lui et l'embrassa tendrement.

— Merci, Amaury, lui dit-il, j'ai eu raison, je le vois, de compter sur votre courage, merci!

A ces paroles de félicitation, Amaury secoua tristement la tête, sourit avec amertume, et sans doute allait répondre, lorsque Antoinette, appelée aussi par son oncle, apparut à son tour.

En se retrouvant vis-à-vis l'une de l'autre, ces trois douleurs demeurèrent un instant muettes. Chacun semblait craindre de rompre le silence.

Le vieillard regardait avec attendrissement ces jeunes gens, chez lesquels tant de grâce décorait la douleur; les jeunes gens contemplaient avec respect ce vieillard qui maintenait son désespoir avec une si calme dignité.

M. d'Avrigny fit signe à Antoinette et à Amaury de s'asseoir à ses côtés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; prenant alors leurs deux mains dans ses mains tremblantes :

— Mes enfants, leur dit-il avec un mélange profond de tristesse et de bonté, vous êtes tous deux beaux, jeunes, charmants; vous êtes le printemps, l'avenir, la vie, et rien que de vous voir cela met un peu de joie dans mon pauvre cœur désolé.

Je vous aime vraiment.

Vous êtes tout ce que j'aime encore au monde, et vous

aussi, vous m'aimez, je le sais, mais il faut que vous me pardonniez : je ne puis rester avec vous.

— Quoi! mon oncle, s'écria Antoinette, vous nous quittez? Que voulez-vous dire?... Expliquez-vous.

— Laisse-moi achever, mon enfant, dit M. d'Avrigny.

Puis, s'adressant de nouveau aux jeunes gens :

— Vous êtes, je vous le répète, la vie, l'existence, et c'est la mort qui m'attire, moi.

Les deux affections que je conserve dans ce monde ne peuvent compenser celle que j'ai dans l'autre. Il sied donc que nous nous séparions, vous qui êtes tournés vers demain, et moi qui ne dois plus regarder qu'hier.

Je sais tout ce que vous allez me dire; mais, quelque résolution que vous ayez prise vous-mêmes, il n'en est pas moins vrai que nos chemins sont différents, et que ma détermination, à moi, est de vivre désormais seul.

Je vous en demande encore une fois pardon, et vous allez me trouver bien personnel; mais que voulez-vous? voir votre jeunesse florissante me ferait mal, je le sens, et voir ma vieillesse désespérée vous attristerait, à coup sûr : quittons-nous donc, c'est le mieux, et allons chacun de notre côté, vous dans la vie, moi à la tombe.

Il se fit un instant de silence, puis M. d'Avrigny reprit :

— Je vais vous dire comment j'ai arrangé le peu de jours que Dieu m'imposera encore, et vous parlerez après.

Désormais, avec mon vieux serviteur Joseph, j'habiterai seul ma maison de Ville-d'Avray. Je n'en sortirai que pour aller visiter le cimetière où dort Madeleine et où je dormirai bientôt. Je n'y recevrai personne, pas même mes meilleurs amis. Ils doivent me considérer maintenant comme mort. Je n'appartiens plus à cette terre.

Le 1er de chaque mois, je vous recevrai tous deux, vous deux seuls; vous me direz ce que vous faites et vous verrez où j'en suis.

— Oh! mais, mon cher oncle, que vais-je devenir? s'écria Antoinette fondant en larmes, isolée, abandonnée, sans vous, mon Dieu! que vais-je devenir? Oh! dites, dites donc.

— Crois-tu que je n'aie pas pensé à toi, chère fille, reprit M. d'Avrigny, à toi qui t'es montrée toujours la sœur si admirablement dévouée de mon enfant?

Amaury étant assez riche de son propre patrimoine, j'ai fait un testament qui t'assure, après moi, toute ma fortune, et, dès aujourd'hui, la fortune de Madeleine.

Antoinette fit un mouvement.

— Oui, oui, continua M. d'Avrigny, toute cette opulence t'est bien indifférente, je le sais ; c'est d'affection, noble cœur, que tu as besoin avant toute chose. Eh bien, écoute, Antoinette, il faut te marier, entends-tu bien?

La jeune fille voulut parler, M. d'Avrigny lui imposa silence.

— As-tu le droit, puisque tu ne peux plus être utile à ton vieil oncle, de te refuser aux doux et saints devoirs de femme et de mère? Quand Dieu te demandera compte de ta destinée, que répondras-tu? Il faut te marier, Antoinette.

Ce n'est plus un avocat que je te propose, tu peux aspirer plus haut. Maintenant, loin du monde, j'y garderai de l'influence et des amis. Écoute :

Te rappelles-tu, il y a un an, que le comte de Mengis, mon vieil ami, m'avait demandé Madeleine pour son fils unique? J'avais refusé; mais écoute. Je puis renouer par correspondance avec lui, et à défaut de ma fille, il acceptera certes bien ma nièce, aussi jeune, aussi riche, aussi belle que l'était Madeleine

Voyons, Antoinette, que dis-tu du jeune vicomte de Mengis? Tu l'as vu souvent ici, il est noble, élégant, spirituel.

M. d'Avrigny s'arrêta attendant une réponse, mais Antoinette se tut indécise et honteuse.

Amaury, de son côté, la regardait non sans quelque émotion.

Des deux compagnons de douleur que lui avait donnés le sort, M. d'Avrigny se retirait déjà pour souffrir seul, et il était sans doute naturel que le jeune homme eût hâte d'apprendre si celle que l'âge rapprochait de lui autant que la tristesse, abandonnerait à son tour leur amère société d'infortune, et, le laissant seul à pleurer, achèverait de dissiper et de détruire tout ce qui lui rappelait son heureuse enfance, ses amours avec Madeleine et toute sa chère famille d'autrefois.

Il n'était donc pas étonnant que ses yeux s'arrêtassent avec une certaine anxiété sur Antoinette.

Antoinette vit ce regard, et comme si elle l'eût compris :

— Mon bon oncle, dit-elle enfin d'une voix tremblante, je

vous remercie de votre sollicitude et de votre générosité; vos conseils, qui sont ceux d'un père, doivent être sacrés pour moi, et je les reçois à genoux; mais ayez la bonté de me laisser un peu de temps pour y penser : vous voulez désormais être sourd et aveugle aux choses de ce monde, et je sens que vous vous êtes fait violence aujourd'hui pour en finir tout de suite avec ce qui n'est pas Madeleine, et pour vous occuper une fois encore des deux seuls êtres qui vous intéressent ici-bas.

Cher oncle, soyez-en béni, et gardez l'assurance que vos vœux seront toujours pour moi des ordres. Je n'y résiste pas. Oh! non. Je viens demander seulement d'en retarder l'exécution, de ne point me marier avec des habits de deuil, et de mettre un intervalle entre cet avenir, qu'à tort, j'en ai peur, vous voyez si florissant pour moi, et un passé auquel je dois bien des regrets et bien des larmes.

En attendant, puisque mes soins vous seraient peut-être à charge, mon Dieu, qui m'eût dit cela! voici, sauf votre approbation, ce que je ferais volontiers, ce que cette nuit même je me disais qu'il serait consolant de faire. Comme vous allez là-bas habiter avec la tombe de Madeleine, moi je resterai ici avec sa mémoire, je me constituerai gardienne des souvenirs qu'elle y laisse; je toucherai, d'une main pieuse et délicate, à toutes les choses auxquelles elle aura touché; j'irai, avec religion, par ces chambres où a passé sa grâce, respirant avec amour cet air où ses paroles ont résonné, et ravivant en imagination les jours écoulés.

Mistress Brown consentira, je l'espère, à rester avec moi, et toutes deux nous parlerons de Madeleine comme d'une absente toujours attendue, que nous devons rejoindre si elle ne doit point revenir. Nous en parlerons comme nous en eussions parlé si votre beau projet de voyage s'était réalisé.

Je ne sortirai que pour aller à l'église; je ne recevrai personne, hormis vos vieux amis, les plus fidèles, ceux que vous me désignerez, et puisque vous ne voulez plus les voir, je leur parlerai au moins de vous; entre vous et eux je serai un dernier lien, et ils croiront ainsi qu'ils ne vous ont pas tout à fait perdu. Ah! il me semble que cette vie, sans être tout à fait heureuse, ce qui est bien impossible, aurait cependant quelque douceur.

Si donc vous avez confiance en moi, mon oncle, si vous me croyez digne d'être la dépositaire de notre précieux passé, si ma jeunesse et mon inexpérience ont pu ne pas vous inspirer de doutes, laissez-moi choisir cette existence, la seule que j'envie et que je souhaite aujourd'hui.

— Qu'il soit fait ainsi que tu le désires, Antoinette, reprit M. d'Avrigny avec attendrissement, ton dessein me touche et je l'approuve. Oui, garde cette maison qui est la tienne dorénavant, et nos anciens serviteurs qui t'aiment.

Mistress Brown t'aidera à tout diriger ; n'était-ce pas toi qui, d'ailleurs, avec Madeleine et votre gouvernante, administriez l'intérieur, dont je ne me mêlais guère ?

Tu recevras chaque trimestre l'argent qu'il te faudra ; puis, si tu as besoin de mes conseils, chère enfant, tu sais que chaque mois un jour de ma vie t'appartient ; d'ailleurs, parmi mes vieux amis, il y en aura bien un qui se chargera, sur ma recommandation, d'être ton tuteur et ton guide, qui me continuera près de toi si je meurs.

Que penses-tu du comte de Mengis, si paternel et si bon, de sa femme, si digne et si gaie, et dont, au reste, tu es la favorite? Je ne te parle plus de son fils, puisque tu as écarté cette question ; d'ailleurs, il est pour le moment à l'étranger.

— Mon oncle, quels que soient ceux que vous m'indiquerez...

— Mais enfin, as-tu quelque chose contre Mengis et sa femme?

— Oh! non, mon oncle ; Dieu m'est témoin qu'après vous, ce sont les personnes étrangères à notre famille que j'aime et respecte le plus.

— Eh bien, c'est dit, Antoinette, reprit M. d'Avrigny, le comte et la comtesse seront tes chaperons et tes conseillers. Voilà donc pour quelque temps au moins ta vie réglée, mon enfant, et vous, Amaury ?

Ce fut au tour d'Antoinette de relever la tête et d'attendre les paroles d'Amaury avec un certain serrement de cœur, probablement pour les mêmes motifs qui, un instant auparavant, avaient si singulièrement troublé son compagnon d'enfance.

— Cher tuteur, dit Amaury avec assez de fermeté, les douleurs même égales en amertume et en profondeur se comportent, je le vois, différemment selon les natures.

Vous allez vivre auprès du cercueil de Madeleine.

Antoinette ne veut pas s'éloigner de la chambre encore pleine de sa présence.

Pour moi, toute Madeleine est là dans mon cœur; les milieux où je demeurerai me sont indifférents. Je l'emporterai partout avec moi, et mon âme est sa tombe.

Tout ce que je souhaite, c'est que ma douleur ne soit pas profanée par le contact d'un monde impie et moqueur L'oisiveté des salons, l'amitié des curieux m'effrayent.

Comme vous, Antoinette, comme vous, mon bon tuteur, j'ai besoin d'être seul : tous trois, alors, nous pourrons, chacun de notre côté, avoir Madeleine, fussions-nous à mille lieues les uns des autres.

— Ainsi, vous voulez voyager, Amaury? demanda le vieillard.

— Je veux me nourrir de ma peine; je veux savourer mon désespoir sans qu'un fâcheux se croie en droit de venir me consoler. Je veux souffrir librement et laisser à mon gré saigner mon cœur, et pour cela, puisque rien ne me retient à Paris, où je ne vous verrai plus, je vais quitter Paris et même la France.

Je vais aller dans un pays où tout soit étranger autour de moi, où, sans crainte de distractions importunes, je puisse n'entendre et ne voir que ma pensée.

— Et quel lieu d'exil avez-vous choisi, Amaury? demanda Antoinette avec un intérêt mêlé de tristesse : l'Italie?

— L'Italie! où je devais aller avec elle! s'écria le jeune homme, sortant de son calme affecté par un éclat de voix et un geste douloureux. Oh! non, non, c'est impossible!... L'Italie avec son ardent soleil, sa mer bleue, ses parfums, ses chants, ses danses me semblerait une affreuse ironie de ma douleur.

Oh! quand je pense, quand je pense, mon Dieu, que je devais aller en Italie avec elle; qu'à cette heure nous devrions être à Nice, tandis qu'à cette heure!...

Et le jeune homme, se tordant les bras, éclata en sanglots.

M. d'Avrigny se leva et vint lui poser la main sur l'épaule

— Amaury, dit-il, soyez homme.

— Amaury, mon frère! dit Antoinette en lui tendant la main.

Mais ce cœur trop plein avait besoin de déborder.

Il en est ainsi dans les grandes douleurs, le calme n'est presque toujours qu'une surface trompeuse, les larmes s'amassent sourdement, et au moment venu, elles brisent leurs digues et s'échappent par torrents.

Le vieillard et la jeune fille laissèrent, en se regardant tous deux, cette grande douleur suivre son cours.

Enfin, les sanglots se calmèrent, les frissonnements nerveux s'éteignirent, les larmes continuèrent de couler silencieuses et pressées sur les joues du jeune homme, puis enfin avec un sourire :

— Pardon, dit-il, d'ajouter ainsi ma douleur à votre douleur; mais si vous saviez ce que je souffre...

M. d'Avrigny sourit à son tour.

— Pauvre Amaury! murmura Antoinette.

— Mais, vous le voyez, maintenant me voilà calme, continua Amaury; eh bien, je vous disais que ce n'était pas l'Italie avec son soleil ardent qu'il me fallait, mais les brumes et l'ombre, un hiver du nord, une nature triste et désolée comme moi : la Hollande avec ses marais, le Rhin avec ses ruines, l'Allemagne avec ses brouillards.

Ce soir donc, si vous le permettez, cher père, c'est chose convenue, je pars seul et sans domestique pour Amsterdam et La Haye; puis je reviendrai par Cologne et Heidelberg.

Tandis qu'Amaury parlait ainsi, d'un accent amer et saccadé, Antoinette le regardait et l'écoutait avec une ardeur inquiète.

Quant à M. d'Avrigny, lorsqu'il avait vu ce paroxysme passé, il était allé se rasseoir à sa place, déjà retombé dans ses réflexions, l'entendant à peine et bien certainement pensant à autre chose.

Cependant, lorsque la voix de son pupille cessa de frapper ses oreilles, il passa la main sur son front comme pour en écarter le nuage que sa douleur épaississait entre ses idées et le monde extérieur.

— Ainsi, c'est décidé, dit-il, vous, Amaury, en Allemagne, où Madeleine vous suivra; toi, Antoinette, ici où elle a vécu; moi, à Ville-d'Avray, où elle repose.

Maintenant j'ai encore besoin de rester à Paris quelques heures pour écrire au comte de Mengis et pour prendre de dernières dispositions.

Si vous le voulez bien, mes enfants, à cinq heures nous nous trouverons tous trois à table comme autrefois, puis chacun de notre côté nous partirons sans autre retard.

— A ce soir, dit Amaury.

— A ce soir, dit Antoinette.

XXXV

Amaury alla faire signer son passe-port, prit chez son banquier des traites et de l'argent, ordonna que sa calèche de voyage, attelée de chevaux de poste, le vînt prendre à six heures et demie dans la cour de M. d'Avrigny, et consuma enfin dans les soins nécessaires tout le reste de sa journée.

Il arriva néanmoins avec exactitude à l'heure du rendez-vous.

Il y eut encore un moment terrible : ce fut celui où, en se mettant à table, chacun porta les yeux sur la place où s'asseyait Madeleine. Là, le triple regard du père, de la sœur et de l'amant se rencontra.

Amaury sentit qu'il allait éclater de nouveau; il se leva, s'élança hors de l'appartement, traversa le salon et descendit au jardin.

Dix minutes après, M. d'Avrigny dit à Antoinette :

— Antoinette, va chercher ton frère.

La jeune fille se leva, traversa le salon à son tour, et descendit au jardin comme avait fait Amaury.

Elle trouva le jeune homme sous le berceau de lilas, de chèvrefeuilles et de rosiers, dépouillé de toutes ses fleurs, comme si lui aussi eût été en deuil; il était assis sur le banc où il avait donné à Madeleine le baiser qui l'avait tuée.

Une de ses mains était enfoncée dans ses cheveux, de l'autre il tenait son mouchoir, qu'il mordait à pleines dents.

— Amaury, dit la jeune fille en lui tendant la main, vous nous faites bien de la peine à mon oncle et à moi.

Amaury se leva sans rien dire, suivit Antoinette et rentra dans la salle à manger, ramené par elle comme un enfant.

Tous deux se remirent à table; mais Amaury refusa de prendre toute nourriture. M. d'Avrigny insista pour qu'il bût au moins un bouillon, comme il venait de le faire lui-même, mais Amaury déclara que la chose lui était tout à fait impossible.

M. d'Avrigny, qui avait fait un effort sur lui-même pour sortir de ses pensées, y retomba aussitôt.

Un profond silence succéda alors aux quelques paroles qui venaient d'être prononcées. M. d'Avrigny avait laissé tomber sa tête dans ses deux mains, et ne voyait plus rien de ce qui l'entourait, sans doute tout entier avec sa fille.

Mais les deux jeunes gens, cœurs plus riches de tendresse sans doute, en même temps qu'à la morte chérie, pensaient aux deux affections vivantes qu'ils allaient aussi quitter tout à l'heure. Sans doute ils lurent dans l'âme l'un de l'autre, outre le regret de la mort, la douleur de l'absence; car Amaury, rompant le premier le silence :

— Je n'en vais pas moins être, dit-il, le plus abandonné des trois. Une fois par mois vous pourrez vous voir, vous; mais moi, mon Dieu! qui me donnera de vos nouvelles, qui vous donnera des miennes?

— Ne m'écrivez pas, Amaury, dit M. d'Avrigny, que le cri de détresse du jeune homme avait été éveiller au fond de sa douleur, car je ferai, je vous en préviens, refuser toutes les lettres qui m'arriveront.

— Vous le voyez bien, dit Amaury avec un profond abattement.

— Mais ne pouvez-vous écrire à Antoinette, poursuivit M. d'Avrigny, et Antoinette ne peut-elle pas vous répondre?

— Le permettez-vous, cher tuteur? demanda Amaury, tandis qu'Antoinette regardait M. d'Avrigny avec anxiété.

— Et de quel droit empêcherais-je un frère et une sœur de verser leur tristesse dans le cœur l'un de l'autre, et de mêler les larmes qu'ils répandent sur la même tombe?

— Et vous, Antoinette, le voulez-vous bien? demanda Amaury.

— Si cela peut vous consoler un peu, Amaury... balbutia Antoinette les yeux baissés et la rougeur sur les joues.

— Oh! merci, merci, Antoinette, dit Amaury; je vais, grâce à vous, partir, non pas moins triste, mais plus tranquille.

Durant tout le reste du dîner, on ne prononça plus une parole, tant les âmes se sentaient oppressées.

A six heures et demie, la chaise de poste d'Amaury entrait dans la cour du docteur. La calèche de M. d'Avrigny attendait déjà tout attelée. Joseph annonça que les deux voitures étaient prêtes. M. d'Avrigny sourit, Amaury soupira, Antoinette pâlit.

M. d'Avrigny se leva, les deux enfants s'élancèrent vers lui; il retomba assis, et tous deux se trouvèrent à ses genoux.

— Cher tuteur, embrassez-moi, embrassez-moi bien, s'écria Amaury.

— Cher oncle, bénissez-moi encore, dit Antoinette.

M. d'Avrigny, les larmes aux yeux, les réunit dans ses bras.

— Soyez heureux et calmes, mes derniers aimés, leur dit-il; calmes en ce moment, heureux dans l'éternité.

Et tandis qu'il les baisait l'un et l'autre au front, les mains des deux jeunes gens se touchèrent et tressaillirent. Ils se regardèrent un instant troublés et attendris.

— Embrassez-la donc, Amaury, dit le docteur.

Et il poussa le front d'Antoinette contre les lèvres du jeune homme.

— Adieu! Antoinette.

— Au revoir! Amaury.

Leurs voix tremblaient comme leurs cœurs.

M. d'Avrigny, qui restait le plus ferme des trois, se leva pour mettre fin à la douleur de cette séparation suprême; ils en firent autant, se contemplèrent encore un instant en silence, et se serrèrent une dernière fois la main.

— Allons, dit M. d'Avrigny, partons, Amaury, et adieu.

— Partons, répéta machinalement Amaury. N'oubliez pas de m'écrire, Antoinette.

Antoinette ne trouva point en elle la force de leur répondre, ni celle de les suivre. Ils lui firent, chacun de son côté, un signe de la main, puis la porte se referma sur eux.

Mais, par un effet de réaction étrange, à peine eurent-ils disparu que les forces lui revinrent; elle courut à la fenêtre de sa chambre qui donnait dans la cour, et l'ouvrit pour les revoir une fois encore.

Là, elle les vit s'embrasser et échanger quelques paroles qu'elle n'entendit qu'imparfaitement.

— A Ville-d'Avray avec ma fille, dit le docteur.

— En Allemagne avec ma fiancée, disait Amaury.

— Et moi, leur cria Antoinette, moi dans cet hôtel désert, avec ma sœur... et avec le remords de mon amour, ajouta-t-elle tout en s'éloignant de la croisée pour ne pas voir partir les deux voitures, et en mettant la main sur son cœur pour le faire taire.

XXXVI

AMAURY A ANTOINETTE.

« Lille, 16 septembre.

« Je suis forcé de m'arrêter quelques heures à Lille, et je vous écris, Antoinette.

« En passant sous la porte de la ville, l'essieu de ma voiture a cassé. Je suis entré dans la première auberge venue, et me voilà, égoïste que je suis, prêt à aggraver votre douleur de tout le poids de ma douleur.

« A peine hors la barrière, je sentis que je ne pouvais m'éloigner ainsi sans dire un dernier adieu à Madeleine; j'ai fait faire le tour des boulevards extérieurs à ma voiture, et deux heures après, j'étais à Ville-d'Avray.

« Vous connaissez le cimetière, un mur bas l'entoure; je ne voulais pas que personne sût ma visite, j'ai sauté par-dessus ce mur, au lieu d'aller chercher chez le sacristain la clef de la porte, et je me trouvai dans l'enclos mortuaire.

« Il était huit heures et demie du soir, et par conséquent il faisait nuit sombre. Je m'orientai, et, à travers l'obscurité, je m'avançai sans bruit, me faisant une triste joie de cette obscurité qui me dérobait à tous les yeux, et de cette solitude qui m'isolait avec ma douleur.

« Mais, en approchant de la tombe, je vis comme une

ombre couchée dessus. Je m'approchai davantage, et je reconnus M. d'Avrigny.

« J'eus un instant de rage. Cet homme devait donc me disputer sa fille jusque dans le tombeau! Vivante, il était là sans cesse; morte, il ne la quittait pas.

« Je m'appuyai à un cyprès, décidé à attendre qu'il fût parti.

« Il était agenouillé sur la terre, la tête inclinée, touchant presque de ses lèvres la terre fraîche; il lui parlait tout bas.

« — Madeleine, disait-il, s'il est vrai qu'il reste quelque chose de nous après nous, si l'âme survit au corps, si l'ombre succède au cadavre, s'il est, par quelque mystérieuse miséricorde de la Providence, permis aux morts de visiter les vivants, soit dans le jour, soit dans la nuit, soit dans la veille, je t'adjure de m'apparaître le plus tôt et le plus souvent que tu pourras; car jusqu'à l'heure où je te rejoindrai, Madeleine, à chaque instant je vais t'attendre.

« Cet homme me devançait donc en toute chose; c'était cela aussi que je venais lui demander.

« M. d'Avrigny ajouta encore quelques paroles à voix basse, puis il se leva, et, à mon grand étonnement, il vint à moi.

« Il m'avait vu et reconnu.

« — Amaury, me dit-il, je vous laisse seul avec Madeleine, car je comprends cette jalousie des larmes et cet égoïsme de la douleur qui vous fait attendre mon départ pour vous agenouiller à votre tour sur notre tombeau.

« D'ailleurs, vous vous éloignez, vous, et je reste, moi. Le tombeau, je le reverrai demain, après-demain, tous les jours.

« Vous, vous ne le reverrez qu'à votre retour.

« Adieu, Amaury. »

« Et envoyant de sa main un dernier baiser à Madeleine, il s'éloigna à pas lents sans attendre ma réponse, et disparut à l'angle du mur.

« A peine fus-je sûr d'être seul, que je me précipitai sur le tombeau, et je répétai la prière de M. d'Avriguy, non pas avec sa voix calme et résignée, mais avec toutes les larmes et tous les sanglots du désespoir.

« Oh! cela me fit du bien; j'avais besoin de cette dernière

crise, et, rien que d'y penser, tenez, Antoinette, je pleure et je sanglote encore, si bien que je ne sais pas comment vous pourrez lire cette lettre, tant chacune de ses lignes est trempée de mes larmes.

« Je ne sais combien de temps je restai là; j'y serais sans doute resté toute la nuit, si, à son tour, le postillon ne fût monté sur le mur et ne m'eût appelé.

« Je brisai une branche des rosiers que l'on a plantés sur sa tombe, et je m'éloignai en baisant ces fleurs, dans chacune desquelles il me semblait respirer son haleine. »

XXXVII

JOURNAL DE M. D'AVRIGNY.

« Oh! Antoinette, Antoinette, quel ange c'était que Madeleine!...

« Je l'ai attendue toute la nuit, tout le jour et toute la nuit encore; elle n'est pas venue.

« Heureusement j'irai, moi. »

AMAURY A ANTOINETTE.

« Ostende, 20 septembre.

« Je suis à Ostende.

« Un jour, elle et moi, à Ville-d'Avray, elle avait alors huit ans et moi douze, nous conçûmes un projet dont la seule pensée nous faisait battre le cœur de peur et de joie : il s'agissait, à l'insu de tout le monde, d'aller seuls, à travers le bois, chercher un bouquet chez un fleuriste renommé de Glatigny, pour souhaiter la fête au docteur.

« Vous rappelez-vous Madeleine à huit ans? vous rappelez-vous cette tête de chérubin, blanche, rose, potelée, avec ses

beaux cheveux blonds, bouclés, et à laquelle il ne manquait que deux ailes?

« O chère et bien-aimée Madeleine !

« Le dessein était bien grave et bien séduisant; donc impossible d'y tenir, et, la veille de la fête, favorisés par le plus beau temps qu'il se pût voir et par l'absence de M. d'Avrigny, qui était à Paris ce jour-là, tout en ayant l'air de jouer, tout en courant l'un après l'autre, nous nous glissâmes du jardin dans le parc, et, par la petite porte verte du parc, dans la forêt.

« Une fois là, nous nous arrêtâmes, le cœur palpitant, nous regardant comme indécis de notre hardiesse.

« Je la vois encore comme si c'était aujourd'hui : elle avait une robe de mousseline blanche avec une ceinture couleur de l'azur du ciel.

« Je savais à peu près le chemin pour l'avoir fait une fois en famille; Madeleine aussi l'avait fait, mais la chère enfant, pendant toute la route, ne s'était occupée que de papillons, d'oiseaux et de fleurs; nous ne nous engageâmes pas moins résolûment dans le bois, et, fier comme un empereur de la responsabilité que je prenais sur moi, j'offris mon bras, non la main, s'il vous plaît, à Madeleine, qui tremblait un peu et commençait à se repentir peut-être; mais nous étions trop fiers l'un et l'autre pour reculer, et, guidés par les indications des poteaux, nous nous acheminâmes vers Glatigny.

« Je me rappelle que la route nous paraissait bien longue, qu'un chevreuil que nous aperçûmes fut pris pour un loup, et trois paysans pour des voleurs. Cependant, lorsque nous vîmes que ce loup ne nous attaquait point, et que les voleurs passaient tranquillement leur chemin, nos courages et nos pas se raffermirent, et, au bout d'une heure, nous arrivâmes sans mauvaise rencontre à Glatigny.

« Notre premier soin fut de nous informer du jardinier fleuriste.

« On nous indiqua sa maison à deux pas de nous, au bout d'une petite ruelle. Nous entrâmes et nous aperçûmes au milieu de magnifiques parterres, perdu dans une forêt de dahlias, un vieux et digne homme qui nous regarda en souriant, et nous demanda ce que nous voulions.

« — Des fleurs, s'il vous plaît, lui dis-je en m'avançant

vers lui, et pour tout l'argent que voilà, continuai-je en montrant avec majesté deux pièces de cinq francs, résultat de nos deux fortunes réunies. »

« Quant à Madeleine, elle était restée un peu en arrière, toute timide et toute rougissante.

« — Vous voulez des fleurs, reprit le brave homme, et pour tout cet argent?

« — Oui, dit Madeleine, et de belles, si c'est possible; car c'est pour souhaiter la fête à mon père, le docteur d'Avrigny.

« — Oh! si c'est pour le docteur d'Avrigny, dit le jardinier, vous avez raison, mes enfants, il n'y a rien de trop beau: choisissez donc vous-mêmes, les parterres sont devant vous; de plus, je vais vous ouvrir les serres, et, à part quelques fleurs rares et précieuses que je vous indiquerai, vous pourrez prendre ce que vous voudrez.

« — Tout ce que nous voudrons! m'écriai-je en battant des mains.

« — Tout, tout, tout? dit Madeleine.

« — Tout ce que vous pourrez porter, mes enfants.

« — Oh! prenez garde, nous sommes forts.

« — Oui, mais il y a loin d'ici Ville-d'Avray. »

« Nous n'écoutions plus, nous courrions par les plates-bandes, suivis du bon jardinier, en faisant notre moisson de fleurs.

« C'était à qui trouverait les plus belles; les abeilles et les papillons durent avoir peur d'être ruinés.

« Puis c'étaient des demandes :

« — Pouvons-nous cueillir celle-là?

« — Sans doute.

« — Et celle-ci?

« — Assurément.

« — Puis encore cette autre?

« — Oui.

« — Oh! pour le coup, en voici une qui est trop belle, n'est-ce pas? et vous la réservez?

« — La voici. »

« Notre joie était au comble; nous emportions, non pas deux bouquets, mais des gerbes.

« — Mais vous ne pourrez jamais vous charger de tout cela, me dit le fleuriste.

« — Si fait! si fait! nous écriâmes-nous tous deux en prenant chacun notre mazzo (1).

« — Et l'on vous laisse traverser ainsi le bois tout seuls? demanda le jardinier.

« — Sans doute, repris-je avec fierté, on sait que je connais le chemin.

« — Donc, vous ne voulez pas qu'on vous accompagne?

« — Par exemple!

« — Eh bien! mes amis, bon voyage, et dites au docteur que ce sont des fleurs du jardinier de Glatigny, dont il a sauvé la fille. »

« Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et nous partîmes, les bras chargés et l'âme ravie.

« Comprenez-vous, Antoinette : le docteur avait sauvé la fille de cet homme, une étrangère, et n'a pu sauver sa propre fille!

« Une seule appréhension nous serrait le cœur. Si l'on allait s'être aperçu de notre absence! si M. d'Avrigny était rentré et nous demandait!... Toute notre récolte nous avait pris deux heures au moins.

« Nous étions donc absents depuis trois heures.

« Dans cette perplexité, je m'avisai pour notre malheur d'un chemin de traverse qui allait infailliblement nous abréger la route de moitié. Madeleine commençait un peu à être rassurée à l'endroit des loups et des détrousseurs de grand chemin.

« D'ailleurs, vous savez, Antoinette, quelle confiance angélique ma bien-aimée Madeleine avait en moi. Elle me suivit donc sans faire aucune observation.

« Le résultat de cette confiance fut que nous nous engageâmes sans peur dans un sentier que je crus reconnaître et qui nous amena à un autre sentier, puis à un carrefour, enfin dans un dédale de chemins très-charmants, mais aussi très-solitaires, au milieu desquels, après une bonne heure de marche, je me vis obligé de déclarer que je m'étais égaré, que je ne savais plus où j'en étais, ni dans quelle direction nous devions marcher.

« Madeleine se mit à pleurer.

(1) Bouquet, en italien.

« Jugez quel fut mon désespoir, chère Antoinette; il devait être l'heure de dîner, car nous avions grand'faim; puis, nos énormes bouquets nous pesaient et nous commencions à être bien las.

« Je pensais à Paul et Virginie, pauvres enfants imprudents égarés comme nous, mais qui avaient de plus que nous la ressource de Domingo et de son chien. Il est vrai que les bois de Ville-d'Avray sont moins solitaires que ceux de l'île de France; mais, dans notre esprit, vous comprenez que nous ne faisions pas grande différence entre eux.

« Enfin, comme ce n'était pas en nous lamentant que nous pouvions nous tirer de peine, nous marchâmes courageusement une heure encore; mais le labyrinthe semblait se compliquer sous nos pas; nous étions décidément perdus; Madeleine tomba épuisée et désolée au pied d'un arbre, et je commençai, pour ma part, à me sentir fort mal à l'aise.

« Pendant un quart d'heure nous nous désespérâmes au lieu de nous reposer; mais, tout à coup, voilà que nous entendons un léger bruit derrière nous : nous nous retournons, et nous apercevons, sortant du bois, une pauvre femme avec son enfant.

« Nous jetâmes un cri de joie, nous étions sauvés.

« Les naufragés de *la Méduse* n'ont pas dû s'embrasser de meilleur cœur en apercevant à l'horizon la voile de *l'Argus*, que nous en apercevant cette paysanne dans le bois.

« Je me levai et je courus à elle pour lui demander notre route; mais la misère fut encore plus hâtive que la peur, et elle me prévint :

« — Hélas ! dit-elle, mon bon jeune Monsieur et ma jolie demoiselle, ayez pitié de moi et de mon pauvre enfant !

« La charité, s'il vous plaît. »

« Je portai les mains à mes poches, Madeleine en fit autant; mais, hélas ! nos dix francs de fleurs nous avaient épuisés.

« Nous nous regardâmes tout honteux et fort embarrassés : la mendiante crut que nous hésitions.

« — Ayez pitié de nous! continua-t-elle, je suis veuve depuis trois mois, la maladie de mon mari a tout épuisé chez nous, et sa mort nous a enlevé nos dernières ressources, avec cela que j'ai deux enfants, l'un au berceau et l'autre que voilà.

« Pauvre chérubin, qui n'a pas mangé depuis hier, car l'ouvrage manque et aussi la charité.

« Ayez pitié de nous, mon beau petit Monsieur et ma chère petite demoiselle! »

« L'enfant, dressé sans doute à ce manége, se mit à pleurer.

« Nous nous regardâmes, Madeleine et moi, tout émus de compassion.

« Nous avions si faim, nous qui n'avions pas mangé depuis le matin, et le pauvre enfant, qui était encore plus jeune et plus faible que nous, n'avait pas mangé depuis la veille!

« — Oh! mon Dieu! qu'ils sont donc malheureux! s'écria Madeleine avec sa voix d'ange. »

« Deux larmes perlaient sous ses paupières, et avec sa promptitude et sa grâce accoutumées elle fut bientôt décidée.

« — Ma bonne femme, lui dit-elle, nous n'avons plus du tout d'argent sur nous, et de plus nous nous sommes égarés en revenant de Glatigny à Ville-d'Avray; mais remettez-nous dans notre route, accompagnez-nous jusqu'à la maison du docteur d'Avrigny, qui est notre père, et si quelqu'un au monde peut et veut vous secourir, ce sera celui-là, allez.

« — Jésus Dieu! merci pour mes orphelins, dit la pauvre femme en joignant les mains.

« Mais comment vous êtes-vous perdus? Vous n'êtes qu'à deux minutes de Ville-d'Avray; en tournant le sentier à gauche, vous apercevrez les premières maisons du village. »

« Là-dessus, notre courage et notre force nous revinrent tout de suite et nous nous levâmes allègres et joyeux.

« Mais notre joie se changea bien vite en crainte, lorsque nous songeâmes à la réception qui nous attendait. Quant à moi, j'avoue que je suivais, l'oreille fort basse, ma vaillante Madeleine qui marchait devant, se faisant raconter par sa protégée les détails de sa misère.

« Néanmoins lorsque, la porte verte franchie, nous entrâmes dans le parc, et que nous entendîmes la voix de mistress Brown qui nous appelait désespérément, Madeleine se mordit les lèvres et se retourna vers moi :

« — Maintenant, Amaury, dit-elle, qu'allons-nous faire, et surtout qu'allons-nous dire? »

« Mistress Brown nous avait aperçus et accourait.

« — Ah! méchants enfants! s'écria-t-elle, quelle inquiétude vous me donnez!... Je suis plus morte que vive!...

« Où êtes-vous allés courir? M. d'Avrigny vient d'arriver et vous demande : par bonheur je n'ai pas osé lui dire ce qui en était.

« J'ai fait semblant de venir vous chercher ici, et puisque vous voilà, je veux bien lui cacher votre escapade, d'autant plus qu'il s'en prendrait à moi, quoique, Dieu merci, il n'y ait point de ma faute, ajouta-t-elle en grommelant.

« — Oh! quel bonheur! m'écriai-je, tout à mon premier mouvement.

« — Oui, mais la pauvre femme? me dit Madeleine.

« — Eh bien?

« — Eh bien! le moyen de lui faire avoir la récompense que nous lui avons promise, si nous n'avouons pas que nous étions perdus et qu'elle nous a remis dans notre route!

« — Mais on nous grondera, répondis-je.

« — Mais elle et son enfant ont faim, dit Madeleine. Ne vaut-il pas mieux être grondés, et que les pauvres gens se rassasient?... »

« Pauvre adorée! elle était tout entière dans cette réponse.

« Il est cependant facile de prévoir que M. d'Avrigny ne nous gronda qu'en nous embrassant...

« Quant à la pauvre veuve, elle fut, après informations préalables, envoyée à la métairie de Meursan, et il y a trois cœurs de plus qui prient Dieu pour l'âme de notre Madeleine...

« Quand je pense qu'il n'y a de cette aventure que dix ans...

« Voilà tout ce que je trouve à vous écrire, Antoinette, et cependant je suis en présence de la grande mer...

« Hélas!... ma douleur infinie s'est plue à ces souvenirs d'enfance, comme l'Océan sans bornes se plaît à jouer avec les coquillages de ses rives :

« *Nessun maggior dolore*
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria!...

« AMAURY. »

JOURNAL DE M. D'AVRIGNY.

« Chose étrange! tant que je n'ai pas eu d'enfant, j'ai nié l'existence d'une autre vie!

« Du jour où Madeleine est venue au monde, j'ai espéré. Du moment où elle est morte, j'ai cru.

« Merci, mon Dieu, de m'avoir donné la foi où j'aurais pu ne rencontrer que le désespoir! »

XXXVIII

ANTOINETTE A AMAURY.

« 3 octobre.

« Je n'ai pas à vous entretenir de moi, Amaury, et ne m'occuperai dans ma lettre que de mon bon oncle, de Madeleine et de vous.

« J'ai vu M. d'Avrigny avant-hier, 1er du mois d'octobre, car, vous vous le rappelez, il est convenu que nous nous verrons les premiers de chaque mois.

« Cependant j'ai souvent de ses nouvelles par le vieux Jacques qu'il envoie à Paris prendre des miennes.

« Mon oncle ne m'a guère parlé, et la journée a été fort silencieuse entre nous; il me semblait toujours distrait et j'avais peur de le contrarier. Je me contentais donc de le regarder à la dérobée.

« Il est changé encore et beaucoup même, quoique cela ne paraisse point d'abord à des yeux indifférents. Mais son front est certainement plus ridé, son regard moins net, toute son attitude plus soucieuse.

« Hélas! ces deux mois de maladie de Madeleine l'avaient déjà cependant bien assez accablé.

« Quand je suis arrivée il m'a embrassée avec sa bonté ordinaire, et m'a demandé si je n'avais rien de particulier à lui apprendre sur moi et ma nouvelle vie.

« Je lui ai répondu que non, que j'avais seulement reçu deux lettres de vous, Amaury, et j'ai voulu lui donner la seconde en lui disant qu'elle était pleine des souvenirs de Madeleine.

« Mais il l'a repoussée de la main en refusant de la lire, quelques instances que j'aie pu faire.

« — Oui, oui, a-t-il murmuré, je sais ce qu'il peut dire : tout au passé comme moi. Cependant, comme j'ai trente-cinq ans plus que lui, j'arriverai le premier. »

« Cela dit, il ne m'a plus adressé la parole que pour des choses générales. Mon Dieu! je m'effraye de le voir si absorbé, si étranger désormais à sa vie.

« Après le dîner où, à l'exception des phrases banales, nos bouches, sinon nos pensées, sont restées muettes, je l'ai embrassé les larmes aux yeux; il m'a accompagnée jusqu'à la voiture, et Jacques nous a reconduites, mistress Brown et moi, comme il nous avait amenées le matin.

« Voilà toute mon entrevue avec mon oncle, cher Amaury; mais quand Jacques vient à Paris, je l'interroge sur son maître. Mon oncle ne lui a pas défendu de me répondre; tout lui est égal maintenant. Je sais donc ce qu'il fait et comment il vit.

« Tous les matins il sort, quelque temps qu'il fasse, et descend au cimetière dire, selon son expression, bonjour à Madeleine. Il reste là une heure.

« Au retour, et après avoir déjeuné en cinq minutes, car il mange tout juste pour ne pas mourir, il se retire dans son cabinet, prend les cahiers où, depuis qu'il a atteint l'âge d'homme, il écrit chaque soir le journal de sa vie.

« Or, comme pendant les dix-huit ans qu'a vécu Madeleine, la vie de l'enfant a été celle du père, il n'a jamais manqué de consigner, en même temps que ses propres actions, celles de sa fille bien-aimée. Si elle s'est promenée, où elle est allée; si elle a travaillé, ce qu'elle a fait; si elle a parlé, ce qu'elle a dit. Il peut donc se répéter chaque jour : Il y a aujourd'hui cinq ans, dix ans, quinze ans, elle était ici ou elle était là; nous avons fait cette course ensemble; nous avons eu cette conversation.

Les scènes gaies, tendres ou sérieuses du passé reviennent ainsi tour à tour à sa vue, et il écoute, sourit ou pleure ; mais il finit toujours par pleurer, car la conclusion de tous ces souvenirs est la même ; car, lorsqu'il s'est dit : A cinq ans, elle était si espiègle, à dix ans, si spirituelle, à quinze ans, si gracieuse, il faut toujours qu'il en revienne à dire : Aujourd'hui, toute cette espièglerie, tout cet esprit, toute cette grâce, sont évanouis ; aujourd'hui elle est morte ; et s'il arrive à douter que tant de charmes puissent mourir, il n'a qu'à ouvrir ses fenêtres, et il se trouve en face de son tombeau.

« C'est à cette triste revue, source de mille émotions, que mon pauvre oncle passe toutes ses heures ; il ne se couche pourtant jamais sans être allé dire bonsoir à Madeleine, comme il a été lui dire bonjour ; puis, à dix ou onze heures du soir, il rentre, rapportant des rosiers de sa tombe une rose blanche qu'il conserve près de lui jusqu'au lendemain dans une carafe de Bohême qui était dans la chambre de Madeleine.

« On l'entend aussi parler très-souvent au portrait de sa fille, vous savez, ce charmant portrait de Champmartin, que vous avez si souvent ambitionné.

« D'ailleurs, il n'ouvre pas un livre, pas un journal, pas un paquet, pas une lettre ; il ne reçoit personne, il ne va chez personne.

« Il est mort enfin pour tous les vivants, et n'est vivant que pour la morte.

« Vous savez maintenant aussi bien que moi, Amaury, ce qui se passe dans la maison de Ville-d'Avray : on pleure Madeleine. C'est la même chose rue d'Angoulême, où je suis ; c'est la même chose où vous êtes.

« Qui pourrait l'avoir vue une heure et ne pas la pleurer ?

« Je vous remercie donc de me parler d'elle, Amaury, vous qui l'avez encore mieux connue que moi. Parlez-m'en toujours.

« Quand je songe à elle maintenant, c'est déjà comme une apparition céleste descendue dans un rêve. N'était-elle pas en effet vraiment une sainte que Dieu offrait à notre imitation ? Vous savez une de ses bonnes actions, Amaury ; mais moi, sa confidente, moi, qu'elle admettait à les partager, j'en sais mille autres, et bien des pauvres la connaissent par son nom, allez.

« Aussi, autrefois je ne priais que Dieu, aujourd'hui je prie Dieu et elle.

« Parlez-moi de Madeleine souvent, bien souvent, Amaury.

« Parlez-moi de vous aussi. Ah! en vous faisant cette recommandation, mon cœur bat et ma main tremble, je crains tant de vous offenser ou de vous déplaire! Si vous alliez m'accuser de curiosité ou d'indiscrétion!

« Pour toucher à des plaies comme les vôtres, il faudrait des mains délicates et douces; c'eût été Madeleine qui se serait entendue à vous écrire une lettre comme celle que je vous écris en ce moment; mais où trouver une seconde Madeleine?

« Moi, je n'ai pour vous parler que l'instinct de mon cœur et ma profonde et vieille amitié.

« Ah! mon Dieu! pourquoi ne suis-je donc pas réellement votre sœur? Je vous dirais, et il faudrait bien que vous m'écoutassiez :

« — Amaury, mon frère bien-aimé, je ne veux pas assurément vous conseiller d'oublier et de trahir un souvenir sacré. Il est bien certain que votre âme est désormais morte à l'amour, et que le nom, le pas ou la voix d'une femme ne peuvent plus la faire tressaillir. Soyez donc fidèle à votre morte adorée; c'est bien, c'est juste, c'est loyal.

« Mais si l'amour est ce qu'il y a de meilleur au monde, n'y a-t-il que cela de beau? L'art, la science, le gouvernement des hommes, ne sont-ce point là des missions sublimes?

« Vous êtes jeune, vous êtes puissant, n'avez-vous pas des devoirs à remplir envers vos semblables? Quand vous vous en tiendriez à l'aumône, dites-moi, la charité n'est-elle pas un peu de l'amour?

« Vous avez de quoi faire bien des heureux, vous êtes riche; et puisque maintenant votre sœur Antoinette, hélas! est riche aussi, ne l'êtes-vous pas deux fois? Car je n'ai point voulu affliger mon oncle par un refus, mais ma vie est trop triste pour que je consente jamais à l'associer à une autre vie. Quel meilleur usage puis-je faire de cette fortune que de vous la confier, Amaury? Qu'elle serve donc à de nobles bienfaits ou à de généreuses ambitions. Elle ne peut être placée en de meilleures mains qu'entre vos mains, mon frère, et quant à moi...

« Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous. Il

ne faut s'occuper que de vous ; je voudrais trouver des paroles qui vous touchent.

« Vous ne songez pas à mourir, n'est-ce pas? ce serait affreux, ce serait un crime ! Mon oncle, lui, touche au terme de sa vie; mais vous, vous êtes au commencement de la vôtre.

« Je ne sais pas, mon Dieu, je n'ai pas de grandes connaissances sans doute sur ce genre de matière, mais il me semble qu'entre votre sort et le sien, ses devoirs et les vôtres, il y a une grande différence. Vous ne pouvez plus aimer, je le sais, mais enfin on peut vous aimer encore, et, en vérité, ce doit être bien bon d'être aimé.

« Ne mourez pas, Amaury, ne mourez pas, pensez à Madeleine toujours; mais quand vous serez en face de l'Océan, regardez l'Océan en même temps que votre tristesse. Oh! pourquoi n'ai-je pas assez d'éloquence pour vous persuader? Laissez-vous convaincre au moins par les belles choses que vous voyez, par cette éternelle nature dont les hivers ne sont que les préparations du printemps, dont les morts cachent autant de résurrections.

« Comme sous ces neiges et sous ces glaces, Amaury, la vie chaude, ardente et forte gît sous vos douleurs et bat sous vos angoisses. Ne méconnaissez pas les dons de Dieu; laissez-vous consoler si cela lui plaît, laissez-vous vivre s'il vous l'ordonne.

« Pardon, Amaury, de vous parler comme je le fais dans l'abandon et la plénitude de mon cœur; mais quand je vous sens là-bas, loin, bien loin, si seul, si abandonné, si désespéré, je trouve en moi pour vous une compassion et une tendresse de sœur, j'allais dire de mère, et c'est ce qui me donne la force et le courage de jeter cet appel à l'ami de mon enfance, ce cri au fiancé de Madeleine :

« — Ne mourez pas, Amaury !...

« Antoinette de Valgenceuse. »

XXXIX

AMAURY A ANTOINETTE.

« 15 octobre.

« Je suis à Amsterdam.

« Si étranger que je me sois permis de demeurer aux objets extérieurs, chère Antoinette, si absorbé que je sois en moi-même, si penché que je demeure sur le gouffre qui a englouti toutes mes espérances, je ne puis m'empêcher de voir et même de regarder le peuple hollandais, méthodique et actif, cupide et insouciant, sédentaire et voyageur, allant volontiers à Java, à Malabar ou au Japon, jamais à Paris.

« Les Hollandais sont les Chinois de l'Europe et les castors de l'humanité.

« J'ai reçu votre lettre à Anvers, chère Antoinette, et elle m'a fait du bien.

« Vos consolations sont douces, mais ma blessure est profonde. N'importe, envoyez-moi encore des bonnes paroles et parlez-moi de vous aussi. Je vous le demande, je vous en prie, je vous en conjure. C'est mal de me croire aussi indifférent à ce qui vous touche.

« Vous avez trouvé M. d'Avrigny changé. Ne vous en inquiétez pas, Antoinette, car enfin il faut souhaiter à chacun ce qu'il désire. Plus il est accablé, plus il est content, allez ; et plus vous le trouverez mal, plus je sais que lui se trouvera bien

« Vous souhaitez que je vous raconte encore et toujours Madeleine. C'est m'offrir un moyen de vous écrire plus souvent ; car enfin, de quoi vous parlerais-je, si ce n'était d'elle? Elle est devant moi, en moi, autour de moi ; rien ne saurait donc réjouir davantage mon pauvre cœur que de le ramener à son éternel souvenir.

« Eh bien, voulez-vous que je vous dise comment nous nous

sommes appris l'un à l'autre et à nous-mêmes notre amour?

« C'était un soir de printemps; il y a déjà deux ans et demi de cela.

« Nous étions assis au jardin tous deux; cela se passait sous le rond de tilleuls; de la fenêtre de votre cabinet de toilette vous pouvez voir l'endroit.

« Saluez-le en mon nom, Antoinette; saluez tout le jardin, car il n'y a pas une place de ce jardin que son pas n'ait foulé, pas un arbre que son voile, son écharpe, son mouchoir ou sa main n'aient touché, pas un coin où sa douce voix n'ait retenti.

« C'était donc un soir de printemps que, seuls tous deux, et très en train de babiller, après avoir épuisé le présent, nous entamions gaiement l'avenir.

« Vous savez, malgré son air mélancolique, combien elle était rieuse quelquefois, ma Madeleine chérie! Nous en vînmes donc, tout en riant, à parler mariage; nous ne parlions pas encore d'amour.

« Quelles qualités faudrait-il pour conquérir le cœur de Madeleine?

« Quels charmes pour toucher le mien?...

« Et nous dressions le programme des perfections que nous exigerions de l'être choisi, de la personne élue; puis, en couronnant nos rêves, nous les trouvions à peu près semblables.

« — D'abord, dis-je, je voudrais connaître depuis longtemps, et pour ainsi dire savoir par cœur celle à qui je donnerai mon âme.

« — Oh! moi aussi, dit Madeleine; lorsque c'est un inconnu qui, pour me servir du terme consacré, nous fait la cour, on n'a presque jamais affaire à un visage, mais à un masque. Le prétendu revêt avec son habit noir un idéal convenu, de sorte que ce n'est guère que le lendemain du mariage que l'on connaît son mari.

« — Donc, repris-je en souriant, voici déjà un point arrêté. Je demanderais à m'être assuré, par une longue intimité, des mérites et des vertus de mon idole. J'exigerais, bien entendu, et pourtant ne serait-ce pas exiger de trop, qu'elle réunît les trois qualités de rigueur : beauté, bonté, esprit; c'est la chose du monde la plus simple.

« — Mais la plus rare, hélas! me répondit Madeleine.

« — Ce n'est pas modeste, ce que vous me dites là, lui répondis-je.

« — Au contraire, reprit-elle ; aussi, pour ma part, me trouverais-je trop ambitieuse en désirant, dans mon époux futur, les qualités correspondantes à celles que vous requérez dans votre femme, à savoir : élégance, dévouement, supériorité.

« — Oh! pour le coup, Madeleine, m'écriai-je, vous pourrez chercher longtemps.

« — Ne vous faites donc pas si fort valoir, Amaury, reprit en riant Madeleine, et achevez plutôt de me détailler votre idéal.

« — Oh! mon Dieu, continuai-je, je n'ai plus, à dire vrai, que deux ou trois traits secondaires à y ajouter; est-ce, par hasard, un enfantillage de désirer qu'elle soit née comme moi dans l'aristocratie?

« — Non pas vraiment, Amaury, et mon père qui réunit la noblesse de race à la distinction du talent, vous déduira, à l'appui de votre vœu, si jamais vous l'émettez devant lui, de hautes théories sociales auxquelles je me range par instinct, sans trop les comprendre, en souhaitant pour mari un gentilhomme.

« — Enfin, repris-je, quoique je ne sois pas cupide, Dieu merci! je voudrais, pour ma femme elle-même et dans l'intérêt de notre égalité morale, afin de dégager notre esprit de toute pensée importune et de la soustraire aux grossières questions d'argent, je voudrais que mon élue fût à peu près aussi riche que moi. N'êtes-vous pas de mon avis, Madeleine?

« — Si fait, Amaury, et quoique je n'aie pas songé à ce point, étant moi-même assez riche pour deux, je trouve qu'en cela aussi vous avez raison.

« — Reste maintenant à savoir une seule et unique chose.

« — Laquelle?

« — C'est si, lorsque j'aurai trouvé ma fée chimérique et que je l'aimerai, c'est à savoir si elle m'aimera.

« — Ne pas vous aimer, Amaury?

« — Dame! me rassurez-vous sur ce point?

« — Tout à fait, Amaury, et je m'engage pour elle. Mais moi, m'aimera-t-il?

« — Il vous adorera, Madeleine, je réponds de lui.

« — Eh bien, voyons, dit Madeleine, traduisons un peu

notre fantaisie en réalité; cherchons autour de nous; parmi ceux que nous connaissons, voyez-vous quelqu'un qui réponde à notre programme, Amaury? Quant à moi... »

« Elle s'arrêta court en rougissant.

« Nous nous regardâmes en silence. La vérité commençait à poindre dans nos esprits troublés.

« Je fixai les yeux sur ceux de Madeleine et je me répétai, comme m'interrogeant moi-même:

« — Une amie appréciée et connue depuis l'enfance.

« — Un ami dans le cœur duquel je pourrais lire comme dans le mien, dit Madeleine...

« — Douce, belle, spirituelle...

« — Élégant, généreux, supérieur...

« — Riche et noble...

« — Noble et riche...

« — C'est-à-dire toutes vos perfections, Madeleine.

« — C'est-à-dire toutes vos qualités, Amaury.

« — Oh! m'écriai-je le cœur palpitant, si une femme comme vous m'aimait, mon Dieu!

« — Jésus! dit Madeleine en pâlissant, auriez-vous jamais pensé à moi!

« — Madeleine!

« — Amaury!

« — Oh! oui, oui, je vous aime, Madeleine!

« — Amaury, je vous aime! »

« Le ciel et nos âmes s'ouvrirent à cette douce exclamation, et nous vîmes à la fois clair dans nos deux cœurs.

« Oh! j'ai tort de toucher à ces souvenirs, Antoinette, ils sont bien doux, mais bien navrants.

« Adressez, je vous prie, votre prochaine lettre à Cologne, c'est de là aussi que je vous écrirai.

« Adieu, ma sœur, aimez-moi un peu et plaignez-moi beaucoup.

« Votre frère, AMAURY. »

— C'est singulier, se dit Amaury en cachetant sa lettre et en repassant dans son esprit tout ce qu'elle contenait; c'est singulier, parmi toutes les femmes que je connais, Antoinette est maintenant la seule femme au monde qui pourrait réaliser mes rêves d'autrefois, si ces rêves d'autrefois, si ces rêves

n'étaient pas morts avec ma Madeleine bien-aimée. Antoinette est aussi une amie d'enfance, douce, belle, spirituelle, riche et noble.

Il est vrai, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, que je n'aime pas Antoinette, et qu'Antoinette ne m'aime pas.

XL

ANTOINETTE A AMAURY.

« 5 novembre.

« J'ai encore revu mon oncle, Amaury, j'ai encore passé avec lui une journée semblable à la première, observé les mêmes symptômes de dépérissement, et dit et entendu presque les mêmes paroles. Je n'ai donc absolument rien de nouveau à vous apprendre sur lui.

« Ni sur moi non plus, Amaury.

« Vous souhaitez, avec votre bonté accoutumée, que je vous parle de moi. Que vous dirai-je sur ce point, mon Dieu!... Mes pensées, Dieu seul en est le témoin et le juge; mes actions, elles se répètent bien monotones et bien simples, je vous le jure.

« Toutes mes journées sont prises par les soins du ménage et mes travaux de jeune fille, le métier à broder ou le piano.

« Quelques visites des anciens amis de M. d'Avrigny viennent parfois interrompre ces occupations si peu variées.

« Mais je n'entends réellement prononcer avec plaisir que deux noms, d'abord celui de M. de Mengis, car le comte et sa femme sont excellents pour moi, et me traitent comme leur fille.

« En vérité, l'autre nom, vous l'avouerai-je, Amaury, est celui de votre ami Philippe Auvray.

« Oui, M. Philippe Auvray est le seul visiteur au-dessous

de soixante ans que j'admette en présence de mistress Brown, bien entendu; et à qui doit-il ce privilége?... non pas, certes, à sa traînante conversation, qui se meurt de langueur et vous tue d'ennui.

« Mais, s'il le faut dire, à son amitié pour vous, mon frère.

« Il ne me parle cependant pas beaucoup de vous; mais je puis en parler, moi, à qui vous connaît, et je ne m'en fais pas faute avec lui.

« Il arrive, il salue, il s'assied, et s'il y a là quelqu'un, il observe, pendant tout le temps que cette personne reste, un silence méditatif et se contente de me regarder avec une persévérance un peu gênante à la longue.

« Si je suis seule avec mistress Brown, il s'enhardit; mais, je dois vous l'avouer, sa hardiesse ne va que jusqu'à l'émission périodique de quelques paroles qui me laissent à peu près supporter toute seule le poids de la conversation, qui, je vous le répète, Amaury, ne roule guère que sur Madeleine ou sur vous.

« Car pourquoi, à un cœur aussi délicat, aussi noble que le vôtre, m'en cacherais-je, Amaury?... L'âme a besoin d'affection comme la poitrine a besoin d'air, et vous êtes une des affections de mon passé, et la seule affection à peu près de mon avenir.

« Tenez, au bout du compte, j'en conviendrai avec vous, Amaury, l'isolement où je vis m'accable, et je m'en plains à vous naïvement, parce que je n'ai jamais su dissimuler ni avec les autres, ni avec moi-même; ce que je sens est peut-être mal, mais je voudrais me distraire, sortir à l'air, marcher au soleil, voir du monde... vivre, enfin...

« J'ai froid et un peu peur dans ces grands appartements, et lorsque je me trouve en tête-à-tête avec ces bustes blancs et ces portraits immobiles, l'ancienne Antoinette reparaît, je la crains, hélas!

« Aussi le taciturne et contemplatif Philippe offre du moins cet avantage que je le raille *in petto*, et que je ris de lui en moi-même quand il est là, et avec mistress Brown, quand il est parti... Je n'ai pas à le respecter : c'est beaucoup...

« Grondez-moi, mon ami, grondez-moi bien fort de ces dispositions moqueuses que je me reproche surtout vis-à-vis de quelqu'un auquel vous êtes peut-être attaché...

« Grondez-moi, Amaury; car vous êtes le seul, je le crois, qui pourriez, si vous vouliez en prendre la peine, me corriger de mes défauts.

« Mais ce n'est pas lui que je voudrais entendre parler de vous, Amaury, c'est vous-même : dans quelles dispositions êtes-vous donc, grand Dieu! que pensez-vous? que sentez-vous?...

« Entre vous et mon oncle, c'est une triste position que la mienne... Je suis épouvantée et anéantie entre ces deux désespoirs...

« Ayez un peu de confiance en moi, je vous en prie, mon frère, ne laissez pas mon âme seule ainsi : il faut avoir quelque condescendance pour un faible esprit qui s'effraye et qui pleure.

« Vraiment, il y a des jours où je me surprends à envier Madeleine; elle est morte aimée, elle est heureuse au ciel, et moi je suis ensevelie toute vivante dans la solitude et dans l'oubli...

« ANTOINETTE DE VALGENCEUSE. »

XLI

AMAURY A ANTOINETTE.

« Cologne, 10 décembre.

« Vous me reprochez, Antoinette, de ne point assez vous parler de moi : je vais, pour vous punir, vous écrire la lettre la plus égoïste qui soit au monde, et commencer par vous bavarder deux ou trois pages sur mon compte, pour avoir le droit de glisser ensuite deux ou trois lignes sur vous.

« Serez-vous contente, alors?

« Me voici à Cologne, ou plutôt en face de Cologne, à Deutz.

« De mes croisées, c'est-à-dire de l'hôtel de Bellevue, je

vois le Rhin et la ville. C'est un aspect merveilleux : le soleil se couche derrière la vieille cité, et, dans les beaux jours de froid, lui fait un fond flamboyant sur lequel ses maisons massives et les flèches de ses églises se détachent sombres et noires avec des effets magnifiques.

« Le fleuve roule en bas un grand bruit avec des reflets moirés tantôt rouges, tantôt sombres, presque toujours sinistres, mais, dans l'un ou l'autre cas, d'une surprenante beauté !

« Je passe des heures en extase devant cet ensemble que domine de ses deux morceaux géants la cathédrale, Dieu merci, encore inachevée.

« Hélas ! quand les maçons, payés par la vanité, auront complété l'œuvre des architectes inspirés par la foi, le soleil ne pourra plus faire luire Dieu à travers l'édifice humain, et changer l'abîme que forment les deux sublimes fragments en une étincelante fournaise.

« Je prends à tous ces tableaux un intérêt d'artiste.

« En vérité, j'aime cette ville ; elle est ancienne et moderne, vénérable et coquette ; elle pense et elle agit.

« Ah ! si Madeleine était là pour regarder, avec moi, le soleil qui se couche derrière la cathédrale de Cologne...

« Mon banquier a voulu à toutes forces me donner une lettre d'entrée au Casino ; je ne vais pas, bien entendu, aux soirées qu'on y donne, mais pendant la journée, c'est-à-dire quand les affaires quotidiennes dépeuplent ces grandes salles de leurs abonnés, je m'y arrête volontiers une heure ou deux à lire les journaux.

« Cependant, je vous l'avouerai, Antoinette, il m'a fallu une grande force pour vaincre la répugnance que m'ont inspirée les premières gazettes qui me sont tombées sous la main ; ces douze colonnes qui ne renfermaient pas un seul mot de la chose qui m'intéressait ; ce monde parisien qui continue de rire et de s'amuser ; tout cet équilibre européen, sur lequel la douleur individuelle, si terrible, si profonde qu'elle soit, ne produit pas la plus légère déviation, m'inspiraient un sentiment de dégoût qui ressemblait à de la colère ; puis enfin, je me suis dit :

« — Qu'est-ce, après tout, pour les indifférents, que la mort de ma Madeleine bien-aimée ? Une femme de moins en bas, un ange de plus au ciel... »

« Égoïste que je suis, de vouloir que les autres hommes partagent ma douleur, quand je ne partage pas leur tristesse!

« J'ai donc peu à peu repris ces journaux que j'avais d'un seul coup éloignés de moi, et j'ai fini par retrouver en moi un reste de curiosité pour les lire.

« Savez-vous qu'il y a près de trois mois déjà que je suis éloigné de France!... En vérité, je m'effraye parfois en songeant que, dans un temps donné, les jours s'écoulent aussi rapidement pour l'esprit dans la douleur que dans la joie.

« C'est hier que Madeleine était couchée sur ce lit, que je lui tenais une main, son père l'autre, et que vous, Antoinette, vous tentiez inutilement de réchauffer ses pieds déjà froids...

« C'est à l'étranger, Antoinette, qu'on s'aperçoit de cette grande vérité, que la vie de Paris est la seule vie réelle; tout le reste du monde est une végétation plus ou moins active.

« Mais à Paris seulement est le mouvement de l'esprit et le progrès de la pensée; et cependant, Antoinette, je crois que je resterais encore longtemps ici si j'avais quelqu'un à qui parler d'elle, si vous étiez là pour voir et admirer avec moi tous ces beaux aspects de la nature, et pour comprendre en même temps que moi tous ces beaux paysages que fait sous mes yeux le Rhin en collaboration avec le soleil.

« Oh! une main à serrer dans les miennes, tandis que, dans un ravissement silencieux, je me tiens des heures entières debout, à ma fenêtre... Un regard ému où retrouver mes impressions! une âme en qui les épancher!...

« Mais non... mon destin est maintenant de vivre et de mourir seul!...

« Vous me demandez ce qui se passe en moi, Antoinette : à quoi bon attrister de mes soucis votre cœur charmant, votre cœur qui avoue naïvement que la solitude le glace, et qu'il voudrait vivre de la vie d'un autre cœur?...

« Que votre désir soit accompli, Antoinette. Puissiez-vous trouver cette âme que votre âme cherche! puisse Dieu vous envoyer tous les bonheurs de l'amour, en vous en épargnant les tempêtes, car, qu'arriverait-il de vous, puisque moi, qui suis un homme, ces tempêtes m'ont brisé!...

« Ah! c'est que vous ne savez pas encore ce que c'est que l'amour, Antoinette!

« L'amour : joie et douleur, ivresse et fièvre! philtre et poison! Cela enivre, mais cela tue!...

« Du balcon de Juliette à la tombe, que de sourires! mais que de larmes!...

« Heureux qui meurt le premier!

« Mais quand Roméo trouve sa bien-aimée morte et refroidie sur sa tombe, qu'a-t-il à faire, sinon de se refroidir lui-même?...

« Je laisse pour ma part ce soin à la vie.

« Voyez-vous, Antoinette, quand on aime, notre cœur ne bat plus dans notre poitrine, mais dans la poitrine d'un autre... Quand on aime, on s'abdique soi-même, on se fond dans une existence qui n'est plus votre existence, et dans laquelle, cependant, on vit.

« Quand on aime, on anticipe sur le ciel, jusqu'à ce que la mort, prenant une des deux moitiés de votre âme, change, pour vous, le paradis en enfer.

« Alors c'est fini, et celui qui reste n'a plus d'espoir que dans cette mort, qui réunit du moins après avoir séparé...

« Mais vous, Antoinette, vous, si pleine de vie, de jeunesse, d'avenir!... vous, gracieuse et riante figure, ne vous laissez pas entraîner à ces douleurs désespérées qui nous courbent vers le tombeau, M. d'Avrigny et moi...

« La perte d'une sœur ne doit pas tout anéantir en nous comme la perte d'une amante ou d'une fille.

« Tant d'autres affections s'offrent à vous encore... Vous êtes triste, cependant... Pauvre enfant! je vois d'ici le mal dont vous souffrez : l'amour vous ronge, l'activité de votre esprit veut et appelle le mouvement, la grandeur, la passion! Vous êtes envieuse de vivre, car vous ne connaissez encore que la préface de la vie, et son livre mystérieux est resté fermé jusqu'ici à votre chaste regard.

« Vous demandez à exercer les riches et puissantes facultés que Dieu a mises en vous... quoi de plus juste, Antoinette?

« N'en rougissez donc pas, chère sœur; toutes ces tendances sont saintes et divines, et il y a en elles non-seulement votre bonheur, mais encore celui d'un autre être élu, d'une autre créature privilégiée.

« N'ayez donc pas honte de votre destinée et de votre nature, Antoinette : allez dans le monde qui vous reste ouvert,

à vous; et sous la tutelle de vos nobles et vénérables amis, tâchez de trouver dans la foule un cœur digne de votre cœur.

« Moi, du seuil du tombeau de Madeleine, je vous suivrai fraternellement des yeux.

« Mais il faut que je me hâte de vous le dire : ils seront rares, les cœurs dignes de votre cœur, Antoinette; et une erreur, pensez-y, est toujours mortelle... Toute la vie se joue sur ce coup de dé : plus on peut choisir, plus il y a de chance souvent pour qu'on se trompe!... C'est effrayant!

« Moi qui ai eu la fortune de rencontrer sur ma route, et comme à la porte de mon amour, une Madeleine chérie et connue depuis l'enfance, je puis le dire en y songeant, c'est effrayant d'abandonner son sort à un hasard irréfléchi, son âme à un instinct aveugle!...

« Prenez garde, Antoinette, prenez garde... Je voudrais être à Paris pour vous guider, témoin désormais le plus impassible, mais frère dévoué, toujours.

« Ah! je serais difficile pour vous, Antoinette, et il faudrait réunir bien des titres pour obtenir mon approbation.

« Écoutez donc...

« Que vous manque-t-il, à vous? Grâce, fortune, beauté, noblesse; tous les charmes de la nature, tous les dons de Dieu, toutes les richesses de l'éducation, vous les avez.

« Vous êtes un bonheur vivant; ce bonheur, faut-il le livrer à qui ne le vaut ni ne le comprend?

« Aussi, même de loin, Antoinette, prenez-moi toujours pour votre confident; même de loin, j'essayerai de voir et de prévoir, car, de loin comme de près, je suis à vous corps et âme.

« Amaury. »

« *P.-S.* Faites attention à ce Philippe. Je le connais et le sais fort capable de vous aimer.

« Bien qu'extrêmement ridicule, il est encore assez compromettant; c'est une machine très-lente à s'échauffer, mais échauffé une fois, il bout à faire craindre des explosions épouvantables.

« Franchement, ce n'est pas cette prose que je voudrais voir associer à votre poésie. »

JOURNAL DE M. D'AVRIGNY.

« Enfin, Dieu m'exauce, je commence à sentir en moi un principe de destruction qui, en huit ou dix mois, doit infailliblement me conduire au tombeau.

« Ce n'est pas offenser Dieu, je l'espère, que de me laisser mourir de la maladie qu'il m'envoie ; c'est lui obéir, voilà tout.

« Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, sur la terre comme au ciel !

« Madeleine, attends-moi. »

XLII

ANTOINETTE A AMAURY.

« 6 janvier.

« Comme vous savez parler d'amour, Amaury ! comme vous savez le sentir ! Chaque fois que je relis votre lettre, et je l'ai relue bien des fois, je demeure toute pensive à me dire :

« Qu'elle était heureuse la femme dont une telle passion couronnait la vie, et combien il est triste que ce rare trésor de tendresse et de dévouement que vous aviez amassé en vous reste désormais inutile et perdu !

« Vous me conseillez de sortir, de me mêler au monde, d'y chercher une affection pour remplacer les affections qui me manquent ; mais ne me désenchantez-vous point par avance, Amaury ?

« Parmi tous ceux qui pourront me dire des mots d'amour, rencontrerai-je jamais l'ami que Madeleine avait rencontré et qui continue de lui appartenir jusque dans la mort ? Cette abnégation chevaleresque, cette distinction du cœur, si j'ose parler ainsi, sont-elles de notre temps ? Des hommes politi-

ques, ambitieux de rien, des oisifs ennuyés de tout, voilà ceux qui m'entourent.

« Ne prononcez donc pas les noms de Roméo et de Juliette au milieu de cette foule épaisse et prosaïque. Amaury, Roméo et Juliette, ce sont des rêves de poëte et non des réalités de cette terre.

« Aussi tout mon bien, cher frère, ira aux pauvres, comme toute mon âme retournera à Dieu. C'est là mon destin, Amaury. Voila pourquoi je suis rieuse et railleuse. Rire, cela dispense de penser; se moquer, cela dispense de se plaindre.

« Mais ce sujet est trop amer, parlons d'autre chose.

« Cette autre chose, c'est M. Philippe Auvray.

« Vous l'avez deviné, Amaury, Philippe Auvray m'aime; non qu'il m'ait déclaré son amour, Dieu merci, il est trop réservé et trop prudent pour se hasarder à une pareille confidence; mais, franchement, cela saute aux yeux, et quand je fais de pareilles découvertes, pardonnez-moi, Amaury, mais je ne sais pas me taire.

« A quoi bon, d'ailleurs?

« Ah! oui, c'est vrai, vous le jugez compromettant.

« Cher Amaury, vous êtes à deux cents lieues d'ici et de la vérité.

« Si vous pouviez l'entrevoir une seconde, le pauvre garçon! apercevoir une minute son attitude piteuse devant moi, vous jugeriez qu'il a plutôt l'air de se compromettre lui-même que de compromettre autrui. S'il a conscience de sa passion, à coup sûr il lutte contre elle.

« Il semble parfois pris de je ne sais quel remords et me demande précipitamment la permission de se retirer, comme s'il avait peur de se laisser prendre au crime de m'aimer. J'en suis à croire qu'il tient à la pureté de son âme.

« Dans tous les cas, il est beaucoup plus gêné que gênant, et lorsqu'il fait la partie de whist de M. de Mengis, il a une mine de martyr qui me fend le cœur.

« Et comme tout cela n'est pas autrement dangereux, je vous prie, Amaury, de me laisser ma victime, vous promettant que nous avons six bons mois devant nous avant que le timoré Philippe laisse échapper une parole qui ressemble à un aveu.

« Je n'ai même pas cru devoir ennuyer M. d'Avrigny de ces soupirs sans conséquence.

« Mon pauvre oncle est d'ailleurs plus sombre et plus renfermé que jamais.

« Il ne tardera pas, j'en ai bien peur, mon Dieu! à rejoindre sa fille.

« C'est ce qu'il veut, n'est-ce pas? c'est le bonheur qu'il attend.

« Oh! mais c'est égal, je pleurerai bien quand il sera heureux...

« Il faut que je vous dise une chose, Amaury : c'est que je suis convaincue que mon oncle est atteint mortellement. Est-ce la douleur seule? est-ce quelque maladie qu'une douleur concentrée peut faire naître?...

« J'interrogeais là-dessus, vous le savez, ce jeune médecin en qui vous avez si grande confiance, M. Gaston, et il me répondait qu'un grand ébranlement moral, dans lequel on se complaît, porte avec lui, à un certain âge surtout, des germes de destruction. Il me citait deux ou trois maladies qui peuvent naître à la suite d'une tristesse dont on ne veut pas guérir, et il me demandait s'il ne pourrait pas arriver à causer cinq minutes seulement avec mon oncle.

« Ces cinq minutes, me dit-il, lui suffiraient pour reconnaître les symptômes de la maladie dont M. d'Avrigny est atteint, si tant est qu'il ait une autre maladie que sa douleur.

« Aussi le 1er de chaque mois, quand j'ai revu mon pauvre oncle, j'ai voulu tâcher d'amener cette entrevue.

« Je lui ai dit que le docteur Gaston, qu'il a fait entrer dans la maison du roi et qui était, comme vous le savez, un de ses élèves favoris, avait à le consulter pour le traitement d'une maladie qu'il soignait; mais il n'a pas été dupe du stratagème.

« — Oui, oui, a-t-il dit, je sais ce que c'est, et je connais la personne qu'il veut guérir, mais dis-lui, mon enfant, que tout remède est inutile et que la maladie est mortelle. »

« Et comme à cette réponse je me mettais à pleurer :

« — Oh! mais, a ajouté mon oncle, console-toi, Antoinette, si tu prends intérêt à cette personne; car, quelque progrès que fasse la maladie, cette personne a encore

quatre ou cinq mois à vivre, et d'ici là Amaury sera revenu.»

« Oh! mon Dieu! si mon oncle allait mourir pendant que vous êtes loin de moi, et que je me trouvasse seule, toute seule !

« Vous souhaitiez une compagne, Amaury, pour admirer avec vous la beauté des champs et des villes; un ami qui partage votre douleur et qui verse avec vous des larmes, ne m'est-il pas plus nécessaire encore ?

« Cet ami, je l'ai, mais bien des lieues s'allongent entre nous, mais il a ses douleurs qui nous séparent encore plus que la distance.

« Amaury, Amaury, que faites-vous là-bas?

« Comment pouvez-vous vous condamner de vous-même à cette solitude qui me pèse tant à moi? Quel avantage trouvez-vous à n'être qu'un étranger pour tout ce qui vous entoure?

« Amaury, si vous reveniez, nous souffririons du moins ensemble.

« Oh! revenez...

« Votre sœur, ANTOINETTE. »

ANTOINETTE A AMAURY.

« 2 mars.

« J'apprends par M. de Mengis qu'un de ses neveux, en passant à Heidelberg, a su que vous habitiez cette ville.

« Je vous écris donc à Heidelberg, Amaury, espérant que cette lettre, plus heureuse que mes lettres précédentes, m'amènera une réponse.

« Que se passe-t-il donc en vous, mon Dieu! et pourquoi vous dérobez-vous ainsi à tous ceux qui vous aiment?

« Savez-vous que depuis près de deux mois j'ignore non-seulement où vous vivez, mais encore si vous vivez.

« Si je n'étais pas une femme, je vous le jure, je serais partie; je me serais mise à votre recherche, et je vous eusse bien vite retrouvé; oh! oui, si bien caché que vous fussiez, Amaury, je vous en réponds.

« Je vous ai écrit trois lettres, ne les avez-vous point reçues? celle-ci est la quatrième, la recevrez-vous? Dans chacune, je vous exprimais mes angoisses croissantes.

« Oh! si vous les eussiez reçues, vous n'auriez pas eu le courage de me continuer votre silence, en voyant qu'il me faisait souffrir.

« Mais au moins vous n'êtes pas mort, puisque M. Léonce de Mengis a su de vos nouvelles en passant à Heidelberg; mais au moins je sais enfin où vous écrire, et, cette fois, si vous ne répondez pas, je saurai que mes lettres vous sont importunes, et moi, alors, moi aussi, à mon tour, je garderai le silence.

« Oh! Amaury, je suis vraiment bien malheureuse : de trois personnes qui m'aimaient, l'une est morte, l'autre se meurt, la troisième m'oublie.

« Comment, avec votre cœur si bon, si grand, si généreux, n'avez-vous donc pas plus de pitié de ceux qui souffrent?

« Si vous tardez à revenir, et que mon oncle soit mort à votre retour, Amaury, vous me retrouverez dans un couvent.

« Si cette lettre reste sans réponse, cette lettre est la dernière que je vous aurai écrite.

« Amaury, ayez pitié de votre sœur !

« Antoinette. »

AMAURY A ANTOINETTE.

« 10 mars.

« Vous m'avez écrit plusieurs lettres, dites-vous, Antoinette, plusieurs lettres auxquelles je n'ai pas répondu, et dans lesquelles vous me manifestiez vos inquiétudes.

« Ces lettres, je ne les ai point reçues (1).

« Écoutez, je vais tout vous dire, Antoinette; je n'ai pas voulu les recevoir.

(1) Ces lettres, ayant été perdues, ne peuvent être mises sous les yeux du lecteur.

« Votre avant-dernière lettre m'avait fait une impression terrible; j'ai quitté Cologne sans dire où j'allais, sans le savoir moi-même, ne prévenant pas à la poste que l'on fît suivre les lettres qui viendraient pour moi : Antoinette, je voulais fuir tout le monde, et même vous...

« Il est donc vrai, Antoinette, M. d'Avrigny se meurt, et moi je ne puis mourir...

« Cet homme l'emporte donc toujours sur moi, en douleur comme en dévouement?

« Madeleine nous attendait tous deux, et c'est celui qui disait l'aimer davantage qui la rejoindra le dernier.

« Ah! pourquoi M. d'Avrigny ne m'a-t-il pas laissé me tuer, quand je voulais le faire? pourquoi m'a-t-il arraché le pistolet de la main avec cette fausse maxime :

« A quoi bon se tuer? on meurt. »

« En effet, on meurt, puisqu'il va mourir, lui; c'est donc que nos organisations sont différentes, ou bien que les années viennent à son secours. Peut-être la nature, qui pousse le vieillard en avant, tire-t-elle le jeune homme en arrière.

« Toujours est-il que je ne peux pas mourir.

« Oh! c'est votre lettre qui a porté cette terrible lumière dans mon cœur; peu à peu, sans que je le sentisse moi-même, la nature avait repris ses droits, la vie son empire.

« Chaque jour, sans que je m'en aperçusse moi-même, je me mêlais au monde qui m'entourait. Un jour je me suis surpris dans un salon; en vérité, rien ne me distinguait plus des autres hommes que le crêpe qui entourait mon chapeau.

« En rentrant j'ai trouvé votre lettre qui me montre M. d'Avrigny s'affaiblissant de jour en jour, s'inclinant de plus en plus vers la tombe, tandis que moi, au contraire, chaque jour je relève le front, chaque jour je reprends intérêt à tout ce qui m'entoure.

« Il y a donc deux amours bien distincts, l'amour du père et de l'amant; l'amour dont on meurt et l'amour dont on ne meurt pas.

« A Cologne, j'avais déjà fait quelques connaissances, j'avais déjà accepté quelques distractions.

« J'ai voulu tout fuir, tout briser, me retrouver avec moi-même, pour juger, dans la solitude et le silence, le changement qui s'est fait en moi depuis six mois.

« Je me suis retiré à Heidelberg.

« Là, je suis descendu dans mon âme; là, j'ai sondé ma plaie.

« Est-ce à force de pleurer que mon âme n'a plus de larmes? est-ce à force de saigner que ma plaie n'a plus de sang?

« Y aurait-il donc possibilité à ce que je guérisse, et notre pauvre humanité est-elle si faible que rien ne puisse être éternel en nous, pas même la douleur?

« Toujours est-il que je ne puis pas mourir.

« Parfois je m'enfonce dans les montagnes et dans cette admirable vallée de la Necker pour fuir le bruit, la joie et les amusements de cette grave et bonne jeunesse de l'Université, abandonnant la nature vivante et animée pour la nature immobile.

« Mais là aussi, sous cette prétendue immobilité, je retrouve, devançant le printemps qui va venir, la séve, l'énergie, la vitalité : les bourgeons paraissent, la terre verdoie, tout renaît; je ne rencontre sous mes pas que la vie, et cependant ce que je cherche, c'est la mort.

« Oui, la vie, la vie insolente qui bout dans mes veines, qui bourdonne à mes tempes, qui m'enivre, qui m'emporte; je suis furieux contre moi, plein de mépris pour ma lâcheté, plein de haine pour cette vile humanité à laquelle je crus un instant être supérieur.

« Oh! il me prend parfois l'envie d'aller me faire casser la tête en Afrique; car, de me précipiter du haut en bas d'un rocher, je ne sais pas même aujourd'hui si j'en aurais le courage.

« Je crois que ma tête s'égare, et vous ne devez guère me comprendre, Antoinette; pardonnez-moi, pardonnez-moi, et le délire de cette lettre, et mon silence, et les tourments que ce silence vous a causés. Il faut me pardonner, car réellement je souffre beaucoup.

« Vous rappelez-vous le conseil qu'Hamlet donne à Ophélie :

« *Entre dans un couvent.* »

« En vérité, je suis prêt à vous dire comme Hamlet : *Get thee to a nunnery.*

« Oui, oui, entre dans un couvent, pauvre Antoinette,

car il n'y a pas de serment inflexible, pas de douleur véritable, pas d'amour éternel.

« Tu rencontreras un homme qui t'aimera, qui aura l'air de t'aimer, qui t'aimera même. Il te jurera que ta vie est sa vie, que si tu meurs il mourra; tu mourras, il voudra mourir, et six mois après il se retrouvera, honteux de lui-même, plein de vie et de santé.

« *Get thee to a nunnery!*

« Je veux voir M. d'Avrigny avant qu'il meure, je veux me jeter à ses pieds, je veux lui demander pardon.

« Un de ces jours donc je partirai pour Paris. Quand? je n'en sais rien, mais bien certainement avant le mois de mai.

« Voici les beaux jours qui approchent, la saison des voyages qui va commencer. Les bords du Rhin vont devenir le rendez-vous d'un monde où je suis trop connu pour ne pas le fuir. Pour ne pas trouver Paris l'été, c'est à Paris qu'il faut se réfugier.

« D'ailleurs, c'est là que vous êtes, Antoinette, et j'ai tant à expier envers vous! Il y avait dans toutes ces lettres qui m'ont suivi ici et qui me remuaient si profondément le cœur, un abandon si fraternel et une grâce si douloureuse!

« Tandis que je les lisais, je croyais vous voir devant moi, charmante dans votre tristesse, coquette dans votre naïveté, souriant et pleurant à la fois.

« Oui, je veux, pour me faire pardonner, aller vous confier mon sort, ne plus vivre que pour obéir à vos généreuses inspirations de bienfaisance, enfin remettre entre vos douces mains mon cœur endolori.

« AMAURY. »

JOURNAL DE M. D'AVRIGNY.

« Le docteur Gaston s'est présenté chez moi, sous prétexte de venir chercher une consultation, mais, en réalité, pour me voir; je comprends cela : il aura appris par Antoinette que j'étais malade, il veut savoir de quelle maladie.

« Aussi j'ai refusé.

« Oui, mon Dieu, Seigneur, je suis avare du trésor mortel que vous m'avez envoyé; je le garde à moi seul et loin de tous les yeux.

« Longtemps j'ai douté, mais enfin les symptômes sont visibles et en quelque sorte si palpables que depuis sept ou huit jours je suis convaincu; je suis atteint d'une cérébrité, une des rares maladies que peut donner une grande douleur morale.

« Ce sera, je crois, une chose curieuse pour la science que de voir les études que je laisserai sur moi-même; ce sera intéressant pour les médecins de suivre les progrès d'une maladie lâchée librement à travers une organisation humaine, d'une maladie que rien n'arrête, et qui parcourt toutes ses phases.

« J'en suis à la première période: quelques absences d'esprit, auxquelles succèdent parfois des exaltations étranges, des douleurs vives, aiguës et passagères dans la tête; enfin des contractions partielles, qui souvent, et au moment où je m'y attends le moins, me font retomber sur ma chaise, ou paralysent le bras qui s'étend pour prendre quelque chose.

« Dans deux ou trois mois tout sera fini.

« C'est bien long, deux ou trois mois!

« Ingrat que je suis, pardonnez-moi, mon Dieu! »

XLIII

Le 1er mai, Antoinette arriva à Ville-d'Avray vers onze heures du matin, comme de coutume.

Elle trouva M. d'Avrigny encore penché d'un degré de plus vers la tombe.

Depuis deux mois déjà elle remarquait, dans cet esprit autrefois si vigoureux, de singulières absences et comme un commencement de folie.

L'âme, à force de regarder le même point, se brouille comme les yeux.

L'unique pensée qui brillait dans les ténèbres de cette existence désolée l'entraînait, feu follet perfide, aux abîmes de la déraison, pour ne contempler que la mort. M. d'Avrigny commençait à ne plus y voir dans la vie.

Le 1er mai, pourtant, il fit un grand effort, comme s'il se sentait n'avoir plus guère de temps à perdre, et il s'informa avec plus de sollicitude encore qu'aux précédentes visites de la vie présente et des projets futurs de sa nièce.

Antoinette voulut détourner cette conversation toujours pénible pour elle, mais M. d'Avrigny insista.

— Écoute, Antoinette, lui dit-il avec un sourire de sérénité et de joie, il ne faut pas t'abuser plus que je ne m'abuse moi-même.

Je sens que je m'en vais, et mon âme, qui est en effet la plus pressée, devance mon corps et quitte parfois déjà ce monde pour l'autre, la réalité pour le rêve.

Oui, cela est ainsi, et je m'en félicite, Antoinette ; car c'est un symptôme de ma mort prochaine, que ma tête se refuse par intervalles à l'appel de ma volonté ; c'est pour cela qu'avant qu'elle m'ait tout à fait abandonné, je veux me contraindre à m'occuper de toi, chère fille de ma sœur, pour que ta mère m'accueille en souriant là-haut ; par bonheur, aujourd'hui je retrouve un moment lucide et je tâcherai de t'écouter sans distraction.

Voyons, dis-moi d'abord qui tu reçois habituellement, Antoinette?

Antoinette nomma ceux de ses vieux amis qui n'avaient pas cessé de fréquenter l'hôtel de la rue d'Angoulême, et le nom de Philippe Auvray vint à son tour.

M. d'Avrigny essaya de rassembler ses souvenirs.

— Ce Philippe Auvray, demanda-t-il, n'est-il point un ami d'Amaury?

— Oui, mon oncle.

— C'est donc un élégant?

— Oh! non, mon oncle.

— Jeune pourtant, et riche, à ce que je crois?

— Mais oui.

— Noble?

— Non.

— Est-ce qu'il t'aime?

— J'en ai peur.

— Et toi, l'aimes-tu?

— Pas le moins du monde.

— Voilà au moins des réponses nettes et catégoriques, reprit M. d'Avrigny.

Mais enfin, n'aimes-tu donc personne, Antoinette?

— Personne, excepté vous, répondit la jeune fille en soupirant.

— Ce n'est pas assez, Antoinette, ce n'est pas assez, reprit le vieillard, car, ainsi que je te l'ai dit, dans un mois ou deux je ne serai plus, et si tu n'aimes que moi, après ma mort il ne te restera plus personne à aimer.

— Oh! mon oncle, vous vous abusez, je l'espère.

— Non, mon enfant, je m'affaiblis tous les jours, je le sens; il faut déjà que Joseph, qui est plus vieux que moi de cinq ans, me donne le bras pour que je puisse aller matin et soir dire bonjour et adieu à ma pauvre Madeleine.

Heureusement, ajouta-t-il en se tournant vers le cimetière, que cette fenêtre donne justement sur son tombeau; de sorte que je pourrai au moins mourir en le regardant.

A ces mots, le vieillard jeta les yeux vers l'endroit du cimetière où reposait Madeleine, mais se soulevant tout à coup en s'aidant du bras du fauteuil avec une force dont on l'aurait cru incapable :

— Quelqu'un! s'écria-t-il, quelqu'un à la tombe de Madeleine; quel est l'étranger...

Puis se laissant tomber :

— Ah! ce n'est pas un étranger, dit-il, c'est lui!

— Qui, lui? s'écria Antoinette en se précipitant vers la fenêtre.

— Amaury! répéta le vieillard.

— Amaury, répéta Antoinette en se retenant à la muraille, car elle sentait què les jambes allaient lui manquer.

Oui, il est revenu sans doute, et sa première visite a été pour cette tombe. Allons, c'est bien.

Et M. d'Avrigny rentra dans son silence et dans son immobilité habituels.

Quant à Antoinette, elle demeura, elle aussi, immobile et silencieuse, mais par l'impression tout opposée. M. d'Avrigny n'éprouvait plus rien; elle, elle sentait trop.

En effet, c'était Amaury qui venait d'arriver et qui s'était fait conduire au cimetière.

Il s'était avancé chapeau bas vers la tombe; il y resta agenouillé dix minutes environ; puis, après une prière sans doute, il se releva, prit le chemin qui conduisait à la porte et disparut.

Antoinette se douta qu'il allait arriver, et se sentit défaillir.

En effet, un instant après, elle entendit le bruit de ses pas qui montaient l'escalier; la porte s'ouvrit, et Amaury parut.

Quoique prévenue, Antoinette ne put s'empêcher de jeter un cri. A ce cri, M. d'Avrigny sembla sortir de sa torpeur et se retourna.

— Amaury! s'écria Antoinette.

— C'est vous, Amaury? dit tranquillement M. d'Avrigny, comme s'il eût quitté la veille son pupille.

Et il lui tendit la main.

Amaury s'avança vers le vieillard et se mit à genoux devant lui.

— Bénissez-moi, mon père... dit Amaury.

M. d'Avrigny imposa, sans parler, ses deux mains sur la tête du jeune homme.

Amaury demeura un instant ainsi. Les larmes coulèrent de ses yeux et des yeux d'Antoinette. M. d'Avrigny seul paraissait impassible

Enfin, le jeune homme se releva, alla à Antoinette, lui baisa la main, et tous trois demeurèrent un instant se regardant et s'observant en silence.

Amaury trouvait M. d'Avrigny plus changé en huit mois que si huit années eussent passé sur sa tête.

Ses cheveux étaient devenus blancs comme la neige, sa poitrine était ployée en deux, son regard atone, son front ridé, sa voix tremblante.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Mais Antoinette!

Chaque journée, en même temps qu'elle marquait le vieillard d'une ride de plus, avait embelli la jeune fille d'une grâce nouvelle...

Huit mois à dix-sept ans, c'est beaucoup, comme huit mois à soixante.

Antoinette était maintenant plus charmante que jamais.

L'œil suivait avec un charme indicible la ligne élégante et onduleuse de sa taille bien cambrée. Ses fines narines roses aspiraient la vie, ses grands yeux humides et noirs semblaient aussi bien faits pour la mélancolie que pour la gaieté, et devaient prêter une expression pareille à la douceur et à la malice.

Ses joues avaient la fraîcheur et le velouté de la pêche ; sa bouche, le carmin de la cerise ; ses mains étaient petites, potelées, blanches et veinées ; ses pieds semblaient n'avoir pas grandi depuis l'âge de douze ans.

C'était enfin une muse, une fée, une péri.

Amaury revoyait Antoinette et ne la reconnaissait plus.

Puis il regardait si rarement et si superficiellement Antoinette, lorsque Antoinette était près de Madeleine !

De son côté, Antoinette le trouvait fort changé aussi, et changé en bien.

La douleur, au lieu de le flétrir, avait mis sur ce jeune visage un cachet de gravité qui lui seyait ; la solitude ne lui avait pas nui non plus, et en lui imposant des habitudes de pensée que son oisiveté turbulente ne connaissait guère, avait fait son front plus large et son regard plus profond ; puis les longues excursions dans la montagne avaient profité à son sang et à sa force physique, comme les idées et les réflexions nouvelles à son esprit et à son énergie morale. Plus pâle, il paraissait plus sérieux, plus simple, plus homme enfin.

Antoinette le regardait sous ses paupières baissées, et sentait mille idées confuses et bourdonnantes s'agiter dans son cœur.

Le docteur prit le premier la parole :

— Je vous trouve mieux, Amaury, lui dit-il, et vous devez me trouver mieux aussi, ajouta-t-il avec un accent significatif.

— Oui, répondit gravement le jeune homme, et vous êtes bien heureux, et je vous félicite ; mais, que voulez-vous? Dieu est le maître, et la nature n'est pas habituée à m'obéir comme à vous.

Maintenant, poursuivit-il d'un air sombre, tant qu'il plaira au Seigneur, j'ai résolu de vivre.

— Oh! merci, mon Dieu! murmura Antoinette à voix basse et avec une larme dans les yeux.

— Vous allez vivre, reprit le docteur, c'est bien fait et bien dit, Amaury; je vous ai toujours connu ainsi, courageux et sincère. Vivez, je vous approuve.

S'il faut vous l'avouer, je sens bien en moi comme une joie puérile que je me reproche, et une espèce d'assez misérable vanité dont j'ai honte, en pensant qu'en fin de compte la douleur du père a été plus forte et plus sûrement meurtrière que celle de l'amant; mais quand j'y réfléchis, après tout, il est peut-être moins beau de mourir de chagrin que de vivre avec son chagrin, de vivre dans son veuvage seul et grave, résigné pourtant, et avec cela, bon pour les hommes, mêlé à leurs actions sans les dédaigner, et à leurs pensées sans qu'elles vous atteignent.

— C'est là, en effet, le rôle que l'avenir m'a gardé, continua Amaury, c'est la vie que je veux mener, et dites-moi, mon père, n'est-ce pas celui qui aura le plus attendu qui aura le plus souffert?

— Pardon, interrompit Antoinette brisée entre ces deux stoïcismes; vous êtes tous deux, vous, mon oncle, et vous, Amaury, des hommes si forts, si grands, si supérieurs, que vous pouvez parler ainsi; mais faites attention que je suis là, que malgré moi je vous écoute.

Ne tenez donc pas de ces discours étranges que vous seuls pouvez comprendre devant une pauvre femme faible et peureuse comme moi.

Laissons au Seigneur, je vous prie, les hautes questions de la vie et de la mort, et parlons tout simplement de votre retour, Amaury, de la joie qu'il nous cause, après une si longue attente.

Et tenez... Ah! je suis bien heureuse de vous revoir! s'écria la naïve enfant, incapable de se maîtriser, en prenant les deux mains d'Amaury dans les siennes.

En présence de cet instinct charmant et de ce délicieux naturel de jeune fille, les deux hommes pouvaient-ils faire autrement que de se mettre à l'unisson de tant d'abandon et de simplicité? C'est ce qui arriva, et M. d'Avrigny lui-même ne put résister plus longtemps aux filiales tendresses d'Antoinette.

— Allons, dit-il, puisque cette unique journée vous appartient à tous deux, mes enfants, prenez-la du moins tout entière; c'est, d'ailleurs, une des dernières que je pourrai vous donner.

Il se prêta, en effet, de ce moment, aux deux jeunes gens avec une bonté parfaite.

Amaury et Antoinette retrouvèrent là une de leurs longues et douces causeries d'autrefois.

Le docteur interrogea Amaury sur ses desseins, entra dans ses vues, lui corrigea, avec l'aménité exquise de l'homme du monde, quelques idées trop jeunes et trop absolues, et n'accueillit qu'avec un sourire de doute certaines erreurs respectables, certaines illusions touchantes de la vingtième année; il voyait avec un plaisir marqué combien ce cœur, qui s'ignorait lui-même, avait encore de puissance et de chaleur.

Amaury, cependant, parlait de son désenchantement avec enthousiasme et de ses passions éteintes avec feu : il ne voulait plus vivre pour lui-même, mais pour les autres; il n'acceptait dorénavant l'existence que par philanthropie.

Le pénétrant docteur hochait la tête d'un air sérieux à tous ces rêves, et approuvait d'un geste complaisant toutes ces utopies.

Pour Antoinette, elle était ravie de voir Amaury si noble, si généreux, si ardent.

Après le dîner, son tour vint, et l'on commença à parler d'elle, comme on avait parlé d'Amaury.

— Amaury, dit M. d'Avrigny, lorsque de nouveau, vers les sept heures du soir, ils se retrouvèrent seuls, Amaury, quand je n'y serai plus, je vous la confie.

Le malheur vous a mûri maintenant; détaché du monde comme vous voulez l'être désormais, vous jugerez mieux les choses et les hommes, conseillez-la, mon ami, guidez-la; soyez son frère.

— Oui, reprit Amaury avec effusion, et un frère bien dévoué, je vous le jure.

Oui, mon cher tuteur, j'accepte avec bonheur ces devoirs de jeune père que vous m'imposez, et ne m'en départirai que le jour où je la pourrai remettre à un mari qui l'aime et soit digne d'elle.

Antoinette, dès que ce sujet revenait dans la conversation, retombait aussitôt dans la tristesse et le silence.

Elle baissa donc les yeux, muette et songeuse ; mais le docteur reprit vivement :

— C'est justement de cela que nous parlions tantôt quand vous êtes arrivé, Amaury.

— Ah ! je serais bien content, si, avant de vous quitter, je la savais heureuse et aimée dans la maison d'un époux digne d'elle.

Voyons, Amaury, continua le vieillard, voyons, parmi vos amis ne connaissez-vous personne?

Amaury, à son tour, garda le silence.

XLIV

— Eh bien ? demanda M. d'Avrigny en relevant la tête.

— Mais, reprit Amaury, c'est une question grave que celle-là, Monsieur, et qui veut certainement qu'on y pense. La plupart des jeunes gens de notre aristocratie, hélas ! trop clair-semés, sont en effet mes camarades.

— Alors nommez-nous-en quelques-uns, dit le docteur.

Amaury chercha le regard d'Antoinette pour l'interroger, mais Antoinette tenait obstinément les yeux baissés.

— Eh bien, reprit Amaury, forcé de répondre à son tuteur, il y a d'abord Arthur de Lancy.

— Oui, reprit vivement M. d'Avrigny, oui, c'est vrai; il est jeune, élégant, spirituel; il a un beau nom, une belle fortune.

— Mais malheureusement il ne peut convenir à Antoinette ; c'est un libertin, un homme qui fait le roué, qui ambitionne, ce qui, dans le dix-neuvième siècle, me paraît souverainement ridicule, la réputation de don Juan ou de Lovelace, qualités charmantes pour des fous et des écervelés comme lui, mais médiocre garantie de bonheur pour une femme.

Antoinette respira et parut remercier Amaury du regard.

— Alors cherchons quelque autre, reprit le vieillard.

— J'aimerais mieux Gaston de Sommervieux, dit Amaury.

— En effet, reprit M. d'Avrigny, celui-là est aussi riche et aussi noble qu'Arthur de Lancy, et de plus, j'ai entendu dire autrefois qu'il était sérieux, modeste et rangé.

— Oui, mais si l'on avait tenu à énumérer toutes ses qualités devant vous, dit Amaury, on aurait pu ajouter que c'était un sot qui a de la surface, c'est vrai; mais amusez-vous à creuser son silence majestueux et sa dignité de commande,et vous trouverez au fond, je puis vous en répondre, un pauvre et médiocre personnage.

— Mais, dit M. d'Avrigny, comme essayant de rappeler ses propres souvenirs voyant que ceux d'Amaury le servaient si mal, ne m'avez-vous pas présenté un nommé Léonce de Guérignou ?

— Oui, Monsieur, reprit Amaury en rougissant.

— Ce jeune homme m'avait paru destiné à un remarquable avenir; n'est-il point déjà conseiller d'État ?

— C'est vrai; mais il n'est pas riche.

— Hélas! dit M. d'Avrigny, Antoinette ne l'est-elle pas pour deux ?

— Puis, continua Amaury avec une certaine aigreur, son père n'a pas, à ce qu'on assure, joué un rôle fort honorable dans la révolution.

— En tous cas, reprit M. d'Avrigny, ce ne serait pas son père, mais son grand-père, et quand ces calomnies seraient prouvées, ce n'est plus de notre temps que les descendants sont comptables des fautes de leurs ancêtres.

Ainsi, Amaury, présentez ce jeune homme à Antoinette, sous le patronage de M. de Mengis, bien entendu, et s'il lui plaît...

— Ah! pardon, s'écria Amaury, il faut que je sois un bien grand étourdi; mon Dieu! quelques mois d'absence ont tout brouillé dans ma mémoire : j'oubliais que Léonce a juré de vivre et de mourir garçon. C'est pour lui comme une monomanie, et les plus jeunes, les plus adorables, les plus aristocratiques beautés du faubourg Saint-Germain ont échoué devant son humeur sauvage.

— Eh bien, dit M. d'Avrigny, si nous en revenions à M. Philippe Auvray.

— Je vous ai dit, mon oncle... interrompit Antoinette.

— Laisse parler Amaury, mon enfant, dit M. d'Avrigny.

— Oh! mon cher tuteur, reprit Amaury avec une humeur visible, ne m'interrogez pas sur ce M. Philippe que je ne reverrai de ma vie. Antoinette l'a reçu malgré mes conseils et peut le recevoir encore, si bon lui semble; mais moi, je ne saurais lui pardonner son indigne façon d'oublier.

— D'oublier qui? demanda M. d'Avrigny.

— D'oublier Madeleine, Monsieur.

— Comment, Madeleine! s'écrièrent à la fois M. d'Avrigny et Antoinette.

— Oui, en deux mots vous allez juger cet homme : il aimait Madeleine, il me l'avait dit, il m'avait même prié de vous la demander en mariage, et cela, le jour même où vous veniez de me l'accorder à moi.

Eh bien! aujourd'hui le voilà qui aime Antoinette, comme il avait aimé Madeleine, comme il en avait aimé, comme il en aimera peut-être encore dix autres. Jugez maintenant quelle confiance on peut accorder à un pareil cœur qui change si complétement et si vite, et où s'efface en moins d'une année une passion qu'il prétendait éternelle.

Antoinette courba la tête sous cette profonde indignation d'Amaury et demeura comme atterrée.

— Vous êtes bien sévère, Amaury, dit M. d'Avrigny.

— Oh! oui, bien sévère, ce me semble, reprit timidement Antoinette.

— Le défendez-vous, Antoinette? s'écria vivement Amaury.

— Je défends notre pauvre nature humaine, reprit la jeune fille; tous les hommes n'ont pas, Amaury, votre âme inflexible et votre immuable constance, et il serait du moins généreux à vous de compatir aux faiblesses que vous ne partagez pas.

— Ainsi, reprit Amaury avec amertume, Philippe trouve grâce à vos yeux... et c'est Antoinette...

— Et c'est Antoinette qui a raison, dit M. d'Avrigny, regardant le jeune homme comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son âme.

Vous condamnez avec trop de rigueur, Amaury.

— Mais il me semble... reprit celui-ci avec force.

— Oui, interrompit le vieillard, votre âge passionné n'est guère clément, je le sais, et ne veut pas composer d'ordinaire avec les défaillances des cœurs mortels; mes cheveux blancs, à moi, ont appris l'indulgence, et vous-même expérimenterez peut-être un jour à vos dépens, bien durement, hélas! que les plus intraitables volontés se brisent à la longue, et qu'au jeu terrible des passions le plus fort ne peut pas répondre de lui-même, le plus orgueilleux ne peut pas dire : « Je serai là demain. »

Ne jugeons donc sévèrement personne, afin de ne pas être jugés sévèrement à notre tour; c'est le destin qui nous mène, et non pas notre volonté.

— Ainsi, s'écria Amaury, vous me supposez capable de trahir un jour aussi le souvenir de Madeleine?

Antoinette pâlit et s'appuya au chambranle de la cheminée.

— Je ne suppose rien, Amaury, dit le vieillard en secouant la tête; j'ai vécu, j'ai vu, je sais.

Quoi qu'il en soit, puisque vous prenez vis-à-vis d'Antoinette, c'est vous qui l'avez dit, le rôle de jeune père, tâchez, mon ami, d'être avant tout miséricordieux et bon.

— Et ne m'en veuillez pas, ajouta Antoinette avec un léger accent d'amertume, d'avoir avoué un instant que, après avoir aimé Madeleine, on pouvait en aimer une autre; ne m'en veuillez pas, je m'en repens.

— Oh! qui peut vous en vouloir, Antoinette, ange de douceur? dit Amaury, à qui avait échappé le sentiment amer qui avait inspiré les paroles de la jeune fille, et qui avait pris son excuse au pied de la lettre.

En ce moment, Joseph, fidèle à la consigne donnée, vint annoncer que l'heure avait sonné et que la voiture qui devait reconduire Antoinette était prête.

— Accompagnerai-je Antoinette? demanda Amaury au docteur.

— Non, mon ami, reprit M. d'Avrigny; malgré vos fonctions paternelles, vous êtes bien jeune, Amaury, et il faut, non pour vous sans doute, mes enfants, mais pour le monde, observer l'un vis-à-vis de l'autre les plus strictes convenances.

— Mais, dit Amaury, j'étais venu en poste et j'ai renvoyé les chevaux.

— Une seconde voiture est à vos ordres, Amaury, que cela ne vous inquiète donc pas; il y a même plus, comme vous ne pouvez continuer de demeurer rue d'Angoulême, et que sans doute vous voudrez visiter Antoinette à Paris, je vous prierai de ne lui faire vos visites qu'accompagné de quelqu'un de mes vieux amis ; de Mengis, par exemple, vient la voir trois fois par semaine et à des heures réglées ; il sera heureux de vous conduire chez elle. C'est ce qu'il fait toujours, à ce que m'a dit Antoinette, pour M. Philippe Auvray.

— Ainsi, je suis donc un étranger ?

— Non, Amaury, vous êtes mon fils, à mes yeux et à ceux d'Antoinette; mais aux yeux du monde, vous êtes un jeune homme de vingt-cinq ans, voilà tout.

— Comme ce sera amusant de me rencontrer sans cesse avec ce M. Philippe que je ne puis souffrir, et que je m'étais bien promis de ne pas revoir !

— Oh ! laissez-le venir, Amaury, s'écria Antoinette, ne fût-ce que pour voir quel accueil je lui fais, et comme il faut qu'il soit difficile à décourager pour persister dans ses visites.

— Vraiment? dit Amaury.

— Vous en jugerez par vous-même.

— Quand cela?

— Dès demain ; le comte de Mengis et sa femme veulent bien consacrer à leur pauvre recluse les soirées des mardis, jeudis et samedis. C'est demain samedi, venez demain.

— Demain... murmura Amaury hésitant.

— Oh ! venez, venez, reprit Antoinette, il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus, et nous devons avoir tant de choses à nous raconter !

— Allez-y, Amaury, allez-y, dit M. d'Avrigny.

— A demain donc, Antoinette, dit le jeune homme.

— A demain, mon frère, dit Antoinette.

— Et moi, chers enfants, à un mois, dit M. d'Avrigny, qui avait écouté leur discussion avec un mélancolique sourire ; et pendant ce mois, eh bien, si vous avez besoin de moi pour une chose importante, je vous autorise à me venir voir.

Et appuyé sur Joseph, il les conduisit jusqu'à leurs voitures; puis, les embrassant tous deux :

— Adieu, mes amis, leur dit-il.

— Adieu, notre bon père, dirent les jeunes gens.

— Amaury ! cria Antoinette tandis que Joseph fermait la portière, souvenez-vous des mardis, jeudis et samedis.

Puis s'adressant au cocher :

— Rue d'Angoulême, dit-elle.

— Rue des Mathurins, dit Amaury.

— Et moi, reprit M. d'Avrigny après les avoir vus s'éloigner tous les deux, et moi, au tombeau de ma fille.

Et, s'appuyant au bras de Joseph, le vieillard prit le chemin du cimetière pour aller, comme il le faisait chaque jour, dire bonsoir à Madeleine.

XLV

Dès le lendemain, Amaury se présenta à l'hôtel du comte de Mengis, qui, au reste, n'était pas un étranger pour lui, car plus de vingt fois il l'avait rencontré chez M. d'Avrigny.

Il est vrai que leurs relations avaient été froides et peu étendues ; il y a un aimant qui pousse la jeunesse à la jeunesse, tandis qu'au contraire il y a une répulsion qui éloigne le jeune homme du vieillard.

Une lettre d'Antoinette avait précédé Amaury chez le comte ; elle avait voulu avertir son vieil ami des intentions de M. d'Avrigny, quant au rôle de protecteur qu'il avait remis, ou plutôt laissé prendre à son pupille, et prévenir ainsi des questions, des doutes ou des étonnements qui eussent pu embarrasser ou blesser Amaury.

Celui-ci, quand il arriva, était donc attendu par le comte, et fut reçu par lui comme un homme en qui il savait que M. d'Avrigny avait pleine et entière confiance.

— Je suis charmé, lui dit M. de Mengis, que mon pauvre et cher docteur m'ait adjoint dans la tutelle officieuse d'Antoinette un second qui, grâce à sa jeunesse, saura mieux lire sans doute que moi dans un cœur de dix-huit ans, et

qui, par le privilége qu'il a de voir M. d'Avrigny, saura m'éclairer sur les desseins de mon ami.

— Hélas ! Monsieur, répondit Amaury avec un triste sourire, ma jeunesse a bien vieilli depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, et j'ai tant regardé en mon propre cœur pendant les six mois qui viennent de s'écouler, que je ne sais vraiment pas si je serai bien habile maintenant à fouiller le cœur des autres.

— Oui, je sais, Monsieur, reprit le comte, je sais le malheur qui vous a frappé, et combien le coup a été terrible.

Votre amour pour Madeleine était un de ces amours puissants qui prennent toute la place dans la vie ; mais plus vous aimiez Madeleine, plus c'est un devoir pour vous de veiller sur sa cousine, sur sa sœur, car c'est ainsi, si je m'en souviens bien, que Madeleine appelait notre chère Antoinette.

— Oui, Monsieur, Madeleine aimait saintement notre pupille, quoique, pendant les derniers temps, cette amitié ait paru se refroidir un peu. Mais M. d'Avrigny lui-même disait que c'était une aberration de la maladie, un caprice de la fièvre.

— Eh bien, voyons, causons sérieusement, Monsieur. Ce cher docteur désire la marier, n'est-ce pas?

— Je le crois.

— Et moi j'en suis sûr. Ne vous a-t-il pas parlé d'un certain jeune homme?

— Il m'a parlé de plusieurs, Monsieur.

— Mais du fils d'un de ses amis?

Amaury vit qu'il n'y avait pas à reculer.

— Il a prononcé hier devant moi le nom du vicomte Raoul de Mengis.

— De mon neveu? Oui ; je savais que c'était son vœu, à ce cher d'Avrigny.

Vous le savez encore, j'avais pensé à Raoul pour Madeleine.

— Oui, Monsieur.

— J'ignorais que d'Avrigny fût engagé avec vous : au premier mot qu'il me dit de cet engagement, je retirai, comme vous le pensez bien, ma demande.

Je l'ai à peu près, je vous l'avoue, renouvelée pour Antoinette, et mon pauvre vieil ami m'a fait répondre qu'il ne mettrait de sa part aucun empêchement à ce projet.

Aurai-je le bonheur maintenant, Monsieur, d'obtenir votre assentiment comme j'ai obtenu le sien?

— Sans doute, Monsieur, sans doute, répondit Amaury avec quelque trouble, et si Antoinette aime M. votre neveu... Mais, pardon, il me semblait que le vicomte était attaché à l'ambassade de Pétersbourg?

— Sans doute, Monsieur; il est second secrétaire, mais il a obtenu un congé.

— Et alors il va venir? dit Amaury avec un léger serrement de cœur.

— Il est arrivé hier, et je vais avoir l'honneur de vous le présenter, car le voici qui entre.

En effet, au même moment paraissait sur le seuil de la porte un grand jeune homme brun, au visage calme et froid, et vêtu avec une parfaite élégance; il portait à sa boutonnière les rubans de la Légion d'honneur, de l'Étoile polaire de Suède et de Sainte-Anne de Russie.

Amaury, du premier coup d'œil, détailla tous les avantages physiques de son confrère en diplomatie.

Les deux jeunes gens, lorsque le comte de Mengis eut prononcé leurs deux noms, se saluèrent froidement; mais comme dans un certain monde, la froideur est un des éléments des bonnes façons, M. de Mengis ne remarqua point cet éloignement que son neveu et Amaury semblaient, d'instinct, manifester l'un pour l'autre.

Cependant, tous deux échangèrent quelques phrases banales. Amaury connaissait beaucoup l'ambassadeur dont Mengis était protégé.

La façon dont était vue la légation française à la cour de Russie fit les frais de la conversation. Le vicomte fit les plus grands éloges du czar.

Au moment où le dialogue commençait à languir, un domestique ouvrit la porte et annonça M. Philippe Auvray.

On se rappelle que Philippe avait l'habitude de venir prendre le comte de Mengis les mardis, jeudis et samedis, pour se rendre avec lui chez Antoinette. Cette habitude, au reste, était fort agréable à la vieille comtesse de Mengis, pour laquelle il avait une foule de petits soins.

Quant à Philippe Auvray, ce fut plus que de la froideur que lui témoigna Amaury, ce fut presque de l'impertinence.

A la vue de son ancien camarade, dont il ignorait le retour, le pauvre Philippe avait tout d'abord perdu contenance. Il s'approcha néanmoins d'Amaury, et tout en rougissant et en balbutiant, lui adressa quelques paroles amicales sur son retour.

Mais Amaury ne lui répondit que par un signe de tête assez humiliant, et comme l'autre, poli et obséquieux, continuait à lui faire ses compliments, il lui tourna tout à fait le dos, alla s'appuyer à la cheminée, et prit un écran à la main dont il s'amusa à compter les plumes.

Le jeune vicomte sourit imperceptiblement en regardant Philippe, qui, resté debout à la même place et le chapeau à la main, regardait autour de lui avec des yeux effarés qui demandaient évidemment une âme charitable qui lui vînt en aide.

Madame de Mengis entra; Philippe se sentit sauvé, respira bruyamment et s'élança vers elle.

— Messieurs, dit le comte, nous ne pouvons tenir tous cinq dans la voiture; mais Amaury à son coupé, je crois?

— Sans doute, s'écria Amaury, et je puis offrir une place à M. le vicomte.

— J'allais vous la demander, dit M. de Mengis.

Les deux jeunes gens se saluèrent.

Amaury, comme on le comprend bien, ne s'était tant hâté que parce qu'il craignait qu'on le priât de voiturer maître Philippe.

Tout fut donc, sinon pour le mieux, du moins pour le moins mal.

M. de Mengis, la comtesse et Philippe montèrent dans la vénérable berline du comte, et Raoul et Amaury suivirent dans le coupé.

On arriva à la petite maison de la rue d'Angoulême, où Amaury n'était pas entré depuis six mois; les domestiques étaient les mêmes, et, en l'apercevant, ce furent des exclamations de joie auxquelles Amaury répondit, tout en vidant ses poches, par un triste sourire.

XLVI

Dans l'antichambre le comte de Mengis s'arrêta :

— Messieurs, dit-il, je vous préviens que vous allez trouver près d'Antoinette cinq ou six de mes contemporains qu'elle a séduits et qui ont pris comme moi la résolution bien douce de lui consacrer très-exactement désormais trois soirées par semaine; et je vous en avertis encore, Messieurs, pour plaire à Antoinette, il faudra que les jeunes plaisent aux vieux.

Maintenant, Messieurs, que vous voilà prévenus et que mon petit *speech* est fait, entrons, si vous le voulez bien.

On comprend que des soirées données par une jeune fille de dix-huit ans à des vieillards de soixante-dix étaient fort modestes et surtout peu bruyantes : deux tables de jeu dans un coin, les métiers à broder d'Antoinette et de mistress Brown au milieu du salon; des fauteuils autour de ces métiers, pour ceux qui préféraient au whist ou au boston la causerie; tels étaient les accessoires de ces simples réunions.

A neuf heures, on prenait le thé; à onze heures, chacun était chez soi.

Philippe, nous le savons, avait été jusqu'alors le seul jeune homme admis dans le sanctuaire.

Eh bien, avec ces éléments un peu monotones, on en conviendra, Antoinette était parvenue à faire dire à ses amis sexagénaires qu'ils n'avaient jamais passé de meilleures soirées que chez elle, même au temps où leurs cheveux blancs étaient noirs ou blonds. C'était là, certes, un beau triomphe, et il avait fallu à Antoinette, pour l'obtenir, un enjouement toujours prêt, un charme toujours souriant, une humeur toujours égale.

L'impression d'Amaury était profonde en entrant dans le salon; Antoinette était assise juste à l'endroit où elle avait l'habitude de s'asseoir, mais c'était là aussi que s'asseyait Madeleine.

Il y avait juste un an, à l'époque où nous avons ouvert à nos lecteurs la première page de cette histoire, qu'Amaury, on se le rappelle, était entré sur la pointe du pied dans le salon, et avait fait pousser un double cri aux deux cousines.

Hélas! cette fois, personne ne cria; Antoinette seulement, en écoutant les annonces successives, ne put s'empêcher de rougir et de frissonner en entendant le nom d'Amaury.

Là ne devaient pas, comme on le comprend bien, se borner les émotions des deux jeunes gens.

Le salon donnait, on se le rappelle encore, sur le jardin. Ce jardin avait un univers de souvenirs pour Amaury.

Pendant que les parties de whist et de boston s'organisaient, tandis que les causeurs se groupaient autour d'Antoinette et de mistress Brown, Amaury, qui ne pouvait arriver à oublier tout à fait qu'il était à moitié chez lui, se glissa sur le perron et du perron descendit dans le parterre.

Le ciel était pur et tout resplendissant d'étoiles, l'air était tiède et parfumé.

On sentait que le printemps battait des ailes en passant au-dessus du monde. La nature répandait par toute la création ce je ne sais quoi de fortifiant et de vivace qu'on respire avec les premières brises de mai. Il avait déjà fait quelques beaux jours et quelques douces nuits. Les fleurs se hâtaient d'éclore, les lilas étaient déjà presque passés.

Aussi, chose étrange! Amaury ne retrouva point dans ce jardin les émotions poignantes qu'il venait y chercher.

Là, comme à Heidelberg, sa vie était partout et dans tout.

Le souvenir de Madeleine habitait ce jardin, sans doute, mais calme et consolé. C'était Madeleine qui lui parlait dans la brise, qui le caressait dans le parfum des fleurs, qui retenait le pan de son habit avec l'épine de ce rosier, dont tant de fois elle avait cueilli les roses.

Mais comme tout cela était loin d'être triste et même mélancolique, comme au contraire toute cette émanation de la jeune fille était joyeuse et semblait crier à Amaury :

« Il n'y a pas de mort, Amaury; il y a deux existences, voilà tout, une existence sur cette terre, une existence au ciel, une vie en ce monde, une vie dans l'autre. Malheureux ceux qui sont encore enchaînés à la terre, bienheureux ceux qui sont déjà au ciel. »

Amaury se croyait sous le poids d'un charme; il avait honte de lui-même, de se retrouver si doucement impressionné en revoyant ce jardin, paradis de son enfance mêlée à l'enfance de Madeleine. Il visita le rond de tilleuls où, pour la première fois, ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient, et les souvenirs de ce premier amour lui parurent pleins de charmes, mais dégagés de toute navrante impression. Il alla s'asseoir alors sous la tonnelle de lilas, sur ce banc fatal où il avait donné à Madeleine le baiser mortel.

Là, il essaya de remplir sa mémoire des détails les plus poignants de sa maladie; il eût donné bien des choses pour retrouver les ruisseaux de pleurs qui avaient jailli de ses yeux six mois auparavant; mais il n'y trouva qu'une tendre langueur; il renversa sa tête contre le treillage, ferma les yeux, s'enferma en lui-même, pressa son cœur pour en exprimer quelques larmes, tout fut inutile.

Il semblait que Madeleine était là près de lui; l'air qui passait sur son visage, c'était le souffle de la jeune fille; les grappes d'ébéniers qui caressaient son front, c'étaient ses cheveux flottants; l'illusion était étrange, inouïe, vivante; il lui semblait sentir plier le banc sur lequel il était assis, comme si un doux poids fût venu augmenter le sien; sa bouche haletait comme le soir funeste; sa poitrine se soulevait et s'abaissait sous un souffle brûlant: l'illusion était complète.

Il murmura quelques paroles sans suite, et étendit la main.

Une main prit la sienne.

Amaury ouvrit les yeux et jeta un cri d'effroi : une femme était auprès de lui.

— Madeleine! s'écria-t-il.

— Hélas! non, répondit une voix; Antoinette seulement.

— Oh! Antoinette, Antoinette! s'écria le jeune homme en la serrant contre son cœur, et en trouvant, dans la plénitude d'une trop grande joie peut-être, les larmes qu'il avait cherchées vainement dans sa douleur.

Antoinette, vous le voyez, je pensais à elle.

C'était le cri de l'orgueil satisfait; il y avait là quelqu'un pour voir pleurer Amaury, et Amaury pleurait.

Il y avait là quelqu'un à qui il pouvait dire qu'il souffrait,

et il le dit avec un tel accent de vérité qu'il en arriva presque à le croire lui-même.

— Oui, lui dit Antoinette, et c'est parce que je me suis doutée que vous étiez ici à vous désespérer, Amaury, que j'ai fait comme si une bobine de soie me manquait; je suis passée dans le petit salon, j'ai descendu au jardin, et j'accours vers vous. Vous allez revenir, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute, répondit Amaury; laissez seulement à mes larmes le temps de s'effacer. Merci de votre sollicitude amicale, merci de votre amitié fraternelle, ma sœur.

Et la jeune fille, qui comprenait qu'il ne fallait point que son absence fût remarquée, disparut légère comme une gazelle.

Amaury suivit des yeux sa robe blanche qui disparaissait et reparaissait tour à tour, soit derrière, soit entre les massifs; il la vit monter le perron rapide et fugitive comme une ombre, puis la porte du petit salon se referma.

Dix minutes après, Amaury rentra au salon, et le comte de Mengis fit, avec un soupir, remarquer à sa femme les yeux rouges de leur jeune ami.

XLVII

Nous avons fait, si nous nous en souvenons bien, dans le dernier chapitre, un éloge de l'égalité de l'humeur d'Antoinette.

Ou l'éloge était anticipé, ou l'arrivée des nouveaux venus porta une grave atteinte à ce calme et à cette sérénité d'esprit dont nous avons parlé, et qui se changea bientôt ou parut se changer en coquetterie, en versatilité et en caprices.

En tout cas, comme nous sommes ici un simple historien, un enregistreur de faits, voilà tout, nous consignerons un fait certain, c'est que les attentions, les prévenances et les grâces d'Antoinette se portèrent, trois fois dans le courant du mois, sur un objet différent.

Amaury, Raoul et Philippe eurent chacun leur tour, et furent un peu comme les empereurs du Bas-Empire, dont l'histoire se divise en période de succès, période de décadence, et période de revers.

Amaury, arrivé le premier, régna du 1er au 10, Raoul du 11 au 20, et Philippe du 21 au 30.

Racontons avec quelques détails ces revirements étranges et ces révolutions surprenantes : qu'un plus pénétrant que nous, le profond lecteur par exemple, ou l'intelligente lectrice, les explique s'il peut; nous dirons seulement, et dans l'ingénuité de notre âme, les événements qui se succédèrent.

Durant les quatre premières soirées qui suivirent celle que nous venons de raconter, Amaury eut tout le succès. Raoul, qui était d'ailleurs un homme fort distingué, fut cependant aimable et spirituel. Quant à Philippe, il resta fort terne au milieu de la lumière projetée par les deux jeunes gens.

Antoinette se montra charmante avec le premier, gracieuse vis-à-vis du second, polie, mais froide, à l'endroit du troisième.

Quand les parties s'étaient formées, quand les causeurs s'étaient installés sur leurs chaises, il se trouvait toujours qu'Amaury occupait le fauteuil le plus voisin de celui d'Antoinette, et que souvent, au milieu de la conversation générale, un entretien intime s'engageait entre eux à voix basse.

Ce n'était pas tout : comme Antoinette avait par hasard parlé d'un livre italien qu'elle désirait lire, *le Ultime Lettere di Jacopo Ortis*, Amaury, qui avait ce livre et qui en faisait un cas extrême, s'était présenté le lendemain, dans la journée, pour remettre à mistress Brown ce livre; mais le hasard avait fait qu'au moment où il entrait dans l'antichambre, Annoinette y entrait aussi.

Il avait bien fallu échanger quelques mots.

Puis il s'était agi d'un album à faire noircir par quelques célèbres autographes, puis d'un bracelet que Froment Meurice, le ciseleur minutieux, le Benvenuto du dix-neuvième siècle, ne trouvait jamais achevé et qu'Amaury lui enleva triomphalement et rapporta à la jeune fille.

Enfin, un soir Amaury, en faisant tourner entre ses doigts une petite clef d'acier, la mit machinalement dans sa poche,

et il fut obligé le lendemain de la venir restituer au plus vite : Antoinette ne pouvait-elle pas en avoir besoin?

Ce n'était pas le tout encore.

Pendant son voyage en Allemagne, Amaury, qui n'avait pas fait une seule connaissance par tous les pays où il avait passé, n'avait pas eu une seule fois l'occasion de monter à cheval, ou plutôt de monter sur un bon cheval; Amaury était un des cavaliers élégants de Paris, et il aimait l'équitation comme on aime tout exercice dont on s'acquitte bien.

Aussi Amaury sortait-il tous les matins sur son fidèle Sturm; puis, comme il avait pris autrefois l'habitude du chemin, Amaury, ou plutôt Sturm, oh! mon Dieu, il n'y avait qu'à laisser faire Sturm, Sturm prenait le chemin d'autrefois.

Antoinette, seulement, était plus matinale que la pauvre Madeleine.

Il en résultait que, presque tous les matins, Amaury apercevait Antoinette à sa fenêtre, cette même fenêtre d'où elle les avait vus partir, M. d'Avrigny et lui.

Alors Amaury et elle échangeaient un salut, un sourire, un signe; puis Sturm, qui avait dès longtemps sa leçon faite, continuait d'aller au pas jusqu'au bout de la rue d'Angoulême.

Arrivé là, il n'y avait besoin ni de cravache ni n'éperon : Sturm partait au galop, tout seul; les mêmes phénomènes se renouvelaient au retour; Amaury laissait aller son cheval : c'était un animal si intelligent que Sturm!

Le fait est qu'Amaury, après ce long hiver passé en Allemagne, se sentait maintenant le cœur tout ranimé et tout chaleureux, et croyait en quelque sorte revivre et naître au monde pour la seconde fois.

Il n'aurait pu assurément rendre compte de sa joie, mais il était certainement heureux; il relevait son front longtemps courbé par la douleur et le dégoût. Il avait maintenant pour la vie une indulgence étrange et pour les hommes une bienveillance infinie.

Mais le dernier jour son ivresse s'évanouit.

Amaury, ce soir-là, avait été plus galant et plus affectueux que jamais avec Antoinette; leurs *apartés* s'étaient renouvelés plus souvent que d'habitude et prolongés plus longtemps que de coutume.

M. de Mengis, tout en paraissant suivre sa partie, n'avait rien perdu de vue, et quand on se retira il dit tout bas à Antoinette en la poussant dans un coin et en la baisant au front :

— Pourquoi donc nous avez-vous caché, petite hypocrite, que l'inconsolable Amaury, avec ses allures de tuteur, était amoureux de sa pupille, et qu'en lui le frère n'était que l'enveloppe de l'amant?

Que diable ! il n'est pas assez vieux pour craindre d'être pris pour un Bartholo, et je ne suis pas assez niais pour jouer le rôle d'un Géronte... Allons, allons, voilà que vous vous troublez, maintenant ! Eh ! pardieu ! il a raison, puisqu'il vous aime !

— Il aurait tort, si vous disiez vrai, monsieur le comte, répondit Antoinette d'une voix ferme, malgré la pâleur qui avait soudain couvert son visage; il aurait tort, car moi je ne l'aime pas.

M. de Mengis fit un geste de surprise et de doute ; mais on s'approchait d'eux, et il dut s'éloigner sans en dire et sans en apprendre davantage.

A partir de ce jour commença pour Amaury la période de la décadence, et pour Raoul celle du triomphe.

En effet, comme le vicomte de Mengis était, après Amaury, le voisin le plus proche et le plus assidu d'Antoinette, ce fut à lui dorénavant qu'elle adressa la parole, à lui que furent réservés sourires et regards.

Amaury s'étonnait. Il apporta le lendemain une romance qu'Antoinette lui avait expressément demandée la semaine précédente ; il fut reçu par mistress Brown. Il revint tous les jours suivants sous divers prétextes et à des heures différentes, et ne trouva jamais à la place de la gracieuse jeune fille que le visage desséché de la gouvernante.

Il y avait plus : il avait beau passer le matin devant l'hôtel à l'heure habituelle, la fenêtre aux apparitions était impitoyablement fermée, et les rideaux, tirés avec une exactitude linéaire, indiquaient un parti pris de ne pas laisser pénétrer dans l'intérieur le plus petit regard.

Amaury était désespéré.

Philippe demeurait toujours le même, muet, passif et terne.

Amaury se rapprocha de lui et fit une mine moins glacée au pauvre garçon, qui accepta avec un empressement marqué ces légères avances. Il avait vraiment l'air, vis-à-vis de son ancien camarade, d'un coupable qui a quelque chose à se faire pardonner; il l'écoutait avec une attention grave et affectée, et l'approuvait en tout ce qu'il disait ou faisait; il semblait enfin avoir toujours sur les lèvres l'aveu d'une faute et le poids d'un remords.

Amaury ne faisait guère attention à toutes ces gentillesses, et ne se souciait que des assiduités de plus en plus significatives et des progrès de plus en plus évidents de Raoul de Mengis.

C'est qu'en effet Antoinette s'occupait de lui presque exclusivement, se mettait en frais pour lui plus que pour tout autre, et, un peu plus polie que par le passé avec Philippe, le reléguait cependant au second plan de ses bonnes grâces.

Quant à Amaury, c'était tout au plus si, en interrogeant sa position, il pouvait se vanter d'être au troisième.

Le grave tuteur trouva la chose des plus impertinentes, et ne put y tenir.

A la fin de la cinquième soirée de son supplice, il profita d'un moment où, au milieu de la confusion du départ de ses hôtes, Antoinette revenait de donner un ordre, pour lui dire à voix basse, mais avec un accent bien amer :

— Savez-vous, Antoinette, que vous manquez un peu de confiance envers moi, votre ami, envers moi, votre frère? Vous connaissez le dessein qu'a formé le comte de Mengis d'un mariage entre vous et son neveu; vous entrez dans ses vues...

Antoinette fit un mouvement.

— Mon Dieu! je ne vous désapprouve pas : le vicomte est un jeune homme charmant, plein d'élégance, de façons princières, et qui vous convient sous tous les rapports, si ce n'est qu'il a douze ans de plus que vous, ce me semble.

Mais faut-il, parce qu'enfin vous avez rencontré l'homme que vous jugez digne de fixer votre cœur, me témoigner un pareil éloignement et vous cacher de moi comme d'un importun? Mais je pense absolument comme vous à l'endroit du vicomte de Mengis, ma chère Antoinette, et, je vous le répète, vous ne pouviez rencontrer un mari plus noble, plus riche et plus spirituel.

Antoinette écoutait Amaury avec une stupéfaction profonde, mais sans trouver une seule parole pour l'interrompre.

Cependant, quand il se fut arrêté, il fallut bien lui répondre :

— M. Raoul, mon mari ! balbutia-t-elle.

— Eh bien ! oui, reprit Amaury.

Eh mon Dieu ! Antoinette, ne faites pas l'étonnée ; qu'y a-t-il d'étonnant que le comte de Mengis vous ait dit un mot du projet qu'il ne m'a pas laissé ignorer à moi-même? Et du moment où les projets se trouvent en harmonie avec votre penchant...

-- Mais, Amaury, je vous jure...

— A quoi bon jurer et vous défendre, puisque je trouve que vous avez raison et que vous ne pouviez faire un meilleur choix ?

Antoinette voulut parler à son tour, mais on les interrompit, puis elle vit partir tous ses invités et Amaury, forcé de les suivre sans avoir pu ajouter un seul mot.

XLVIII

Amaury, pendant toute la journée du lendemain, espéra vaguement un billet : on voudrait le voir et s'expliquer.

Amaury attendit inutilement, rien ne vint.

Mais le surlendemain au soir, c'était un jeudi, commença la troisième période : Raoul ne fut plus traité par Antoinette qu'avec une extrême réserve.

Amaury, il est vrai, n'obtint pas d'elle plus d'attention que par le passé.

Mais Philippe se trouva tout à coup porté au premier rang de la bienveillance d'Antoinette, èt dans l'éblouissante lumière de ses bonnes grâces, qui avaient déjà successivement éclairé Amaury et Raoul ; le pauvre garçon en fut ébloui.

Aussi ce fut quelque chose de curieux à examiner que la

mine de Philippe tiré ainsi, et pour ainsi dire presque malgré lui, au premier plan d'une intrigue qui avait pour critiques deux hommes comme Amaury de Léoville et Raoul de Mengis.

Le pauvre Philippe, non-seulement ne fut pas une seconde à la hauteur de sa fortune, mais encore il paraissait vouloir la récuser, et semblait presque effrayé de son bonheur ; il avait comme un sentiment de pudeur et une espèce de honte ou de remords qui l'obligeaient de se soustraire, en dépit de lui-même, aux gracieuses avances d'Antoinette : à chaque instant il paraissait prêt à demander pardon de son bonheur aux deux autres jeunes gens, qui, de glace en apparence, ne faisaient pas semblant de s'en apercevoir.

Mais chacun d'eux de son côté se faisait, sur ce singulier caprice d'Antoinette, les questions mentales les moins flatteuses pour celui qui en était l'objet.

Comment Antoinette pouvait-elle paraître distinguer un homme si indigne d'elle, elle d'une organisation si fière, si distinguée, et au fond si... railleuse? C'était incompréhensible, inouï, miraculeux; sans doute ils s'étaient trompés, et ce caprice d'une soirée s'évanouirait aux soirées suivantes ; on attendit impatiemment le samedi.

Le samedi confirma le programme du jeudi : même attention d'Antoinette, même embarras de Philippe, même faveur visible ; il n'y avait plus à s'y tromper, Auvray était le préféré du moment.

Le pauvre garçon ne savait que devenir ; les sept mois de dédain d'Antoinette ne l'avaient certainement pas tant fait souffrir que ces deux soirées de faveur.

Il va sans dire que, malgré l'humilité plus profonde que jamais à laquelle Philippe était descendu, Amaury reprit vis-à-vis de lui, et à mesure que le méticuleux Philippe redoublait de déférence, sa première mine fâchée et ses premiers airs de hauteur.

Après cela, on comprendra sans doute qu'Amaury avait bien un peu le droit d'être mécontent, quand on saura que, par trois fois, en passant à cheval devant l'hôtel de sa pupille, le rigide tuteur vit un individu qui rôdait à pied aux alentours, lequel s'esquiva dès qu'il l'aperçut! mais pas si vite cependant et pas si adroitement surtout, qu'Amaury n'eût le

temps de remarquer que l'impertinent rôdeur ressemblait fort à son ancien ami Philippe.

Cette rencontre, renouvelée presque à chaque fois qu'Amaury passait dans la rue, porta son indignation à son comble ; si ce misérable Philippe, dont il connaissait la timidité, n'avait pas été encouragé, oserait-il donc agir ainsi ?

En vérité, Antoinette n'était plus reconnaissable : s'engager si avant par sa coquetterie vis-à-vis d'un sot ! elle finirait certainement par se compromettre, et c'est ce que lui, Amaury, son tuteur, son ami, son frère, ne pouvait souffrir. En conséquence, il se réserva de lui en parler gravement et franchement, comme ferait M. d'Avrigny à sa place.

En attendant, il passerait dans la rue plutôt dix fois qu'une pour bien s'assurer que l'importun n'était autre que Philippe.

Pendant ce temps, Raoul de Mengis éprouvait aussi une certaine excitation cérébrale, et, de son côté, n'était pas en reste de réflexions.

Il avait commencé par s'étonner des brusques changements de température des baromètres féminins ; puis il avait observé autour de lui avec la finesse et la profondeur d'un diplomate ; enfin, dans les derniers jours du mois de mai, comme son oncle, qui l'avait vu monter graduellement en faveur, et qui le croyait encore au zénith des bonnes grâces d'Antoinette, lui demandait où il en était au juste avec la jeune fille :

— Ma foi, mon cher oncle, dit-il, je crois que vous m'avez fait faire huit cents lieues le plus inutilement du monde, si mon voyage n'a pas eu d'autre but que de me faire prendre femme, rue d'Angoulême ; en tout cas, je vous déclare que je renoncerai assez facilement à une Isabelle au pied du balcon de laquelle se promènent tous les matins un Léandre comme Philippe et un Lindor comme Amaury.

— Raoul, dit gravement M. de Mengis, il est mal de croire à des suppositions.

— Ma foi, mon oncle, dit Raoul, cette fois-ci je ne m'en rapporte pas à la police d'ambassade, je crois à ce que j'ai vu.

Mais le comte, au lieu de demander à son neveu des explications, le gronda fortement ; il ne voulait pas qu'on offensât de l'ombre d'un soupçon sa chère protégée.

Raoul n'insista pas un seul instant; il était fort discret de son côté, et il se tut avec le respect que tout neveu bien élevé a pour un oncle qui possède cinquante mille livres de rentes, et dont il est l'unique héritier.

Le fait est que Raoul de Mengis avait un ami qui logeait en face de l'hôtel de la rue d'Angoulême, et qu'il allait tous les matins fumer son cigare avec cet ami; il en résultait de cette recrudescence de sentiments et de cette quotidienneté de cigares, qu'à défaut de ce qui se passait dans l'hôtel, dont les rideaux étaient aussi bien fermés pour lui que pour les autres, Raoul ne perdait rien de ce qui se passait dans la rue.

Cependant, quoique M. de Mengis n'eût point accordé d'abord, ou plutôt n'eût point paru accorder aux révélations de son neveu toute l'attention qu'elles méritaient, il n'en avait pas moins été frappé, et si profondément même, qu'il écrivit à l'instant même à Amaury, en lui demandant un moment d'entretien.

Ceci se passait le 30 mai, un jeudi.

Amaury reçut la lettre de M. de Mengis comme il se préparait à sortir, et sur-le-champ il se rendit à l'invitation d'un vieillard qu'il respectait, et qui, en toute circonstance, lui avait témoigné une affection presque paternelle.

— Monsieur Amaury, lui dit le comte en l'apercevant, recevez d'abord mes remerciements de la hâte que vous avez mise à vous rendre à mon invitation; je sais que mon message vous a pris prêt à sortir, mais je n'ai que deux mots à vous dire, et vous me comprendrez, j'en suis sûr, sans que j'aie besoin de m'expliquer davantage.

Vous avez promis à M. d'Avrigny de veiller sur sa nièce, n'est-il pas vrai? de lui être un conseiller, un guide, un frère?

— Oui, monsieur le comte, j'ai fait cette promesse, et je la tiendrai, je l'espère.

— Sa réputation, alors, vous est chère et respectable?

— Plus chère que la mienne, monsieur le comte.

— Eh bien! je vous dirai qu'un jeune homme, et M. de Mengis appuya sur chaque mot, aveuglé sans doute par la passion qu'il éprouve, il faut pardonner beaucoup aux gens qui aiment beaucoup, compromet Antoinette en passant et

repassant continuellement dans la rue qu'elle habite, et en poussant l'impudence même jusqu'à s'arrêter parfois, sans y songer sans doute, devant ses fenêtres.

— Je vous répondrai, monsieur le comte, dit Amaury en fronçant le sourcil, que vous ne m'apprenez rien de nouveau, et que je savais ce que vous dites là.

— Mais, continua M. de Mengis, qui voulait faire comprendre à l'un des deux coupables toute la gravité de la position, mais vous vous imaginez peut-être qu'excepté *vous*, personne ne le savait?

— Oui, monsieur le comte, répondit Amaury de plus en plus sévère, je croyais en effet être le seul au courant de cette étourderie; je me trompais, à ce qu'il paraît.

— Eh bien, alors, vous comprenez, mon cher monsieur de Léoville, reprit le comte, que l'honneur d'Antoinette est, certes, au-dessus des hypothèses qu'une telle conduite pourrait faire naître. Néanmoins...

— Néanmoins, n'est-ce pas, continua Amaury, votre avis, comme le mien, monsieur le comte, est que de pareilles démonstrations doivent cesser, comme n'étant point convenables?

— C'était dans ce but, je l'avoue, et vous me pardonnerez ma franchise, je l'espère, mon cher monsieur Amaury, c'était dans ce but que je vous avais fait venir.

— Eh bien, Monsieur, dit Amaury, je vous donne ma parole d'honneur qu'à partir d'aujourd'hui elles ne se renouvelleront plus.

— Votre parole me suffit, mon cher monsieur Amaury, répondit M. de Mengis, et à partir de ce moment je ferme les yeux et les oreilles.

— Et moi, Monsieur, je vous remercie de m'avoir fait appeler avec cette confiance; et de m'avoir choisi pour réprimer les tentatives d'un étourdi et d'un impertinent.

— Comment! que voulez-vous dire?

— Monsieur le comte, dit Amaury en saluant gravement, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages les plus respectueux.

— Pardon, mon jeune ami, pardon, mais il me semble que vous m'avez mal compris, ou plutôt que vous ne m'avez pas compris.

— Si, monsieur le comte, si, j'ai parfaitement compris, reprit Amaury.

Et saluant une seconde fois, il se retira en faisant signe de la main à M. de Mengis qu'il était inutile qu'il ajoutât un seul mot.

— Ah ! misérable Philippe ! s'écria, en se lançant dans son coupé, Amaury, qui ne s'était pas douté un instant que la mercuriale fût pour lui ; je ne m'étais donc pas trompé, et c'était bien ta seigneurie que j'avais vue rôdant autour de l'hôtel de la rue d'Angoulême. Ah ! tu compromets Antoinette ! ma foi, il y a longtemps que j'ai une démangeaison de te frotter les oreilles, et puisqu'un homme comme M. de Mengis m'en donne le conseil, je m'en vais, une fois pour toutes, m'en passer la fantaisie.

Et comme il ne donnait aucun ordre.

— Où va Monsieur? dit le valet de pied qui venait de refermer la portière.

— Chez M. Philippe Auvray, répondit Amaury d'un ton qu'un observateur aurait reconnu gros de menaces.

XLIX

La route était longue, car Philippe, sans doute pour ne rien changer à ses anciennes habitudes, demeurait toujours dans le quartier Latin.

La mauvaise humeur d'Amaury eut donc, pendant la route, le temps de tourner en colère, et lorsque Oreste arriva à la porte de son ancien Pylade, nous n'employons pas une expression trop poétique en disant qu'une profonde tempête grondait dans sa poitrine.

Amaury tira violemment le cordon de la sonnette, sans faire attention que la patte de lièvre de la rue Saint-Nicolas-du-Chardonneret s'était transformée en pied de chevreuil.

Une bonne grosse servante vint ouvrir.

Dans sa candeur juvénile, Philippe avait conservé l'habitude de se faire servir par une femme.

Philippe était dans son cabinet, les deux coudes sur son bureau, la tête entre ses deux mains, ses doigts désespérément enfoncés jusqu'à la racine de ses cheveux : il étudiait la question ardue du mur mitoyen.

La grosse servante, qui n'avait pas même jugé à propos de demander à Amaury son nom, sur la question de savoir si Philippe était à la maison, marcha devant lui et ouvrit la porte, en annonçant le visiteur par cette simple formule :

— Monsieur, c'est un monsieur qui demande Monsieur.

Philippe leva la tête en poussant un soupir, ce qui prouve qu'il y a plus de mélancolie dans la question de la propriété qu'on ne pourrait le croire au premier abord, et jeta un cri de surprise en reconnaissant Amaury.

— Comment! c'est toi ! s'écria-t-il. Oh ! mon cher Amaury, que je suis content de te voir!

Mais Amaury, insensible à ces tendres démonstrations, demeura froid et sévère.

— Savez-vous ce qui m'amène, monsieur Philippe ? dit-il.

— Pas encore ; mais ce que je sais, c'est qu'il y a quatre ou cinq jours que je médite d'aller chez toi sans avoir pu encore m'y décider.

Amaury releva dédaigneusement les deux coins de sa bouche, et un sourire amer passa sur ses lèvres.

— Oui, en effet, dit-il, je comprends que vous ayez hésité.

— Tu comprends que j'aie hésité... murmura le pauvre garçon en pâlissant; mais alors tu sais donc...

— Je sais, monsieur Philippe, reprit Amaury d'une voix brève et saccadée, que M. d'Avrigny m'a chargé de le remplacer près de sa nièce.

Je sais que tout ce qui peut porter atteinte à la considération de cette jeune fille est de mon ressort.

Je sais enfin que je vous ai rencontré trois ou quatre fois faisant le galant sous ses fenêtres, je sais que d'autres vous ont rencontré comme moi, je sais enfin que vous êtes coupable dans tout ceci de beaucoup de légèreté au moins, et je viens vous demander compte de votre conduite.

— Mon cher ami, dit Philippe en refermant son volume en

homme qui voit bien qu'il doit momentanément s'occuper d'une seule chose, c'était justement pour te parler de ces petites choses-là que depuis quatre ou cinq jours j'ai des velléités de te faire une visite.

— Comment! c'était pour me parler de ces petites choses-là! s'écria Amaury indigné; vous appelez des petites choses des questions d'honneur, de réputation, d'avenir?

— Mon Dieu, mon cher Amaury, tu comprends bien que quand je dis petites choses, c'est une manière de parler; je devrais dire grandes choses, car c'est une grande chose qu'un véritable amour.

— Ah! voilà le grand mot enfin lâché. Ainsi, vous avouez que vous aimez Antoinette?

Philippe prit l'air le plus contrit qu'il put prendre.

— Eh bien, oui, je l'avoue, cher ami, dit-il.

Amaury croisa les bras et leva son regard indigné vers le ciel.

— Mais dans des vues honorables, bien entendu, continua Philippe.

— Vous aimez Antoinette!...

— Mon ami, dit Philippe, je ne sais pas si tu as appris que j'avais encore perdu un oncle, de sorte que maintenant j'ai cinquante mille livres de rentes.

— C'est bien de cela qu'il est question!

— Pardon, mais j'ai cru que cela ne gâtait rien à la chose.

— Non, sans doute, mais ce qui la complique, c'est que vous aimiez il y a huit mois Madeleine d'un amour non moins violent que vous aimez aujourd'hui Antoinette.

— Hélas! Amaury, s'écria Philippe du ton le plus lamentable, tu rouvres la plaie de mon âme, tu déchires ma conscience déjà bourrelée; mais accorde-moi dix minutes d'audience seulement, Amaury, et tu verras qu'au lieu de me blâmer encore, tu seras véritablement le premier à me plaindre.

Amaury fit de la tête un signe qui indiquait qu'il était prêt à écouter, mais en même temps des lèvres une moue dubitative qui indiquait qu'il n'était pas disposé à croire.

— Si d'abord, dit Philippe, les paroles de l'Évangile sont vraies et qu'il doive être beaucoup remis à ceux qui ont beau-

coup aimé, il me sera beaucoup remis, je l'espère; car je suis, comme dit notre grand Molière, d'une constitution fort amoureuse, et j'ai aimé fréquemment et passionnément.

Je puis le dire, et ce qui doit encore augmenter mes droits à l'indulgence divine, c'est que jusqu'à présent j'avais aimé sans être payé du moindre retour. Oui, rien qu'à ta connaissance, j'ai aimé Florence, j'ai aimé Madeleine, ce qui, au reste, n'a pas eu de grands inconvénients pour elles, puisqu'à moins que tu ne te sois chargé de le leur dire, elles n'ont même jamais su que je les aimais; cependant ma passion pour la dernière surtout était aussi profonde que respectueuse.

Tu as l'air de ne pas me croire, Amaury, parce que cette passion profonde ne m'a pas empêché d'en éprouver une troisième pour un troisième objet. Oh! mais tu ne sais pas au sein de quelles angoisses, au milieu de quels remords ce nouvel amour est né dans mon âme.

Comme pour Madeleine, écoute bien ceci, et que mes paroles te soient un enseignement si jamais tu te trouvais en position pareille; comme pour Madeleine, je ne l'ai pas reconnu d'abord en moi. Si quelqu'un m'en eût averti, je l'aurais nié; s'il me l'eût montré, j'en aurais eu, je crois, horreur. Mais je venais presque tous les jours chez mademoiselle Antoinette, je parlais de Madeleine, de sa grâce, de sa beauté, et tout en parlant de cela, je m'apercevais trop qu'Antoinette était aussi gracieuse, aussi belle que sa cousine : maintenant, dis-moi, Amaury, crois-tu qu'il soit possible de rester longtemps près de tant de grâce et de beauté sans devenir amoureux fou?

Amaury, de plus en plus pensif, la tête inclinée et la main sur son cœur, ne répondit à la question que par une espèce de soupir qui pouvait passer pour un gémissement sourd. Philippe attendit quelques secondes l'explication de ce gémissement, et voyant qu'elle ne venait point:

— Et maintenant, continua-t-il d'un ton solennel, je vais te dire à quels indices ton malheureux et trop faible ami a reconnu enfin qu'il aimait.

Philippe poussa un soupir près duquel le gémissement sourd d'Amaury était bien peu de chose, puis il reprit :

— D'abord, malgré moi, et sans que j'en eusse la con-

science, mes jambes me portaient pour ainsi dire aux alentours de la rue d'Angoulême.

Chaque fois que je sortais de chez moi, soit le matin pour aller au palais de justice, soit le soir pour aller à l'Opéra-Comique, tu sais, Amaury, combien j'aimais autrefois ce genre véritablement national, je me trouvais, après une heure de marche distraite, devant l'hôtel d'Avrigny.

Je n'espérais pas voir celle qui régnâit sur mon âme, je n'avais aucun but, je n'avais aucune idée; j'étais entraîné, poussé, conduit, guidé par une puissance irrésistible; et cette puissance irrésistible, il me fallut bien me l'avouer, Amaury, c'était l'amour.

Philippe fit une nouvelle pause, pour voir quelle impression produirait sur Amaury cette période dont il n'était pas mécontent; mais Amaury se contenta d'ajouter un nouveau pli aux plis déjà nombreux de son front, et de pousser un second soupir plus profond et plus distinct que le premier.

Philippe ne douta point que la méditation dans laquelle Amaury était plongé ne fût l'effet de son éloquence, et continua :

— Le second symptôme qui me révéla à moi-même, reprit l'avocat en essayant de donner à sa physionomie paterne une expression en harmonie avec les paroles qu'il allait prononcer, fut la jalousie.

Lorsqu'au commencement de ce mois, je vis mademoiselle Antoinette si charmante pour toi, Amaury, je sentis contre toi un mouvement de haine; oui, même contre toi, mon ami d'enfance. Mais je réfléchis bientôt que, adorateur constant d'un souvenir adoré, fusses-tu aimé, tu n'aimerais pas.

Amaury tressaillit.

— Oh! s'empressa de dire Philippe, le soupçon fut court, et, tu le vois, je m'empressai de te rendre justice.

Mais ce fut plus que du dépit, plus que de la haine, plus que de la rage, quand je m'aperçus que ce fat gourmet de Mengis gagnait visiblement à son tour dans l'estime de celle qui, à mon insu, m'était déjà si chère : il s'appuyait familièrement sur le dos de son fauteuil, il causait à voix basse, il riait avec elle; il faisait enfin tout ce que, dans mes idées rectifiées à ton égard, toi seul, son ami d'enfance, avais le droit de faire.

Tu ne saurais te figurer quelle colère grondait en moi, quand je remarquai ces signes évidents de la bonne intelligence qui régnait entre eux : ce fut alors seulement que je reconnus que cette colère, c'était de l'amour.

Mais tu ne m'écoutes pas, Amaury!

Au contraire, Amaury écoutait trop.

Chacune des paroles de Philippe avait un écho douloureux dans son propre cœur; la chaleur lui montait au visage par ardentes bouffées, et son sang, rapide et fiévreux, battait dans ses artères et bourdonnait à ses oreilles.

Philippe continua, écrasé par ce silence réprobateur.

— Je ne dis pas, Amaury, que tout ceci ne soit pas un oubli des anciens serments, une trahison au souvenir de Madeleine; mais que veux-tu? tout le monde n'est pas, comme toi, un héros de constance et d'inflexibilité.

Puis, toi, elle t'aimait; toi, elle allait être ta femme; toi, elle allait t'appartenir pour toujours; tu t'étais habitué à cette douce idée d'être le mari de Madeleine. Tandis que moi je n'avais eu qu'un instant d'espoir que tu m'as enlevé tout de suite. Je n'en suis pas moins coupable, je n'en ai pas moins pleuré, je n'en ai pas moins gémi sur ma faute, et tu m'accablerais des noms les plus durs, que je ne me plaindrais pas.

Mais prête-moi encore un moment d'attention, rien qu'un seul, et tu verras que plusieurs circonstances atténuantes militent peut-être en faveur de l'homme qui, après avoir aimé Madeleine, a le malheur d'aimer Antoinette.

— Je vous écoute, dit vivement Amaury en rapprochant sa chaise de celle de Philippe.

L

— *Primo*, reprit l'émule de Cicéron et de M. Dupin, flatté de l'impression qu'il paraissait enfin produire sur son ami; *primo*, l'infidélité que je parais au premier abord faire à Madeleine est moindre, en ce que ma nouvelle passion ne s'a-

dresse pas à une étrangère, mais à une personne qui a vécu près d'elle; à une amie, à une cousine, à une sœur qui est, pour ainsi dire, empreinte d'elle, en qui je la retrouve à chaque instant, à chaque geste, à chaque parole.

Aimer celle qui fut sa sœur, c'est encore l'aimer elle-même; aimer Antoinette, c'est continuer d'aimer Madeleine.

— C'est assez juste, dit Amaury réfléchissant, tandis que malgré lui son visage s'éclaircissait.

— Tu vois bien, s'écria Philippe enchanté, tu avoues toi-même que c'est juste!

Maintenant tu conviendras, *secundo*, que l'amour est le sentiment le plus libre, le plus spontané, le plus indépendant de notre volonté qu'il y ait au monde.

— Hélas! oui, murmura Amaury.

— Ce n'est pas tout, reprit Philippe avec une éloquence croissante; ce n'est pas tout : si, *tertio*, ma jeunesse et ma puissance d'aimer ont ressuscité en moi la passion jeune et vivace, dois-je sacrifier un instinct naturel, légitime, divin, pour ainsi dire, à des idées de convention qui ne sont pas dans la nature, à des préjugés de constance qui ne sont pas dans l'humanité, et que Bacon eût rangés dans sa catégorie des *errores fori?*

— Rien de plus vrai, balbutia Amaury.

— Donc, reprit Philippe triomphant dans sa conclusion, donc tu ne me blâmes pas autant, mon cher Amaury, et tu me trouves fort excusable, n'est-ce pas, d'aimer mademoiselle Antoinette?

— Eh! que m'importe, à moi, au bout du compte, s'écria Amaury, que tu aimes ou que tu n'aimes pas Antoinette?

Philippe laissa se dessiner tout doucement sur ses lèvres un petit sourire d'une fatuité charmante.

— Quant à cela, mon cher Amaury, dit en minaudant Philippe, c'est mon affaire.

— Comment! s'écria Amaury, après avoir compromis Antoinette par tes imprudences, oserais-tu dire qu'elle a du goût pour toi?

— Je ne dis rien, mon cher Amaury, et si je compromets par mes imprudences, car je présume que tu fais allusion à mes promenades de la rue d'Angoulême, au moins je ne compromets point par mes paroles.

— Mons Philippe, dit Amaury, auriez-vous l'audace de dire en face de moi que vous êtes aimé?

— Mais il me semble que je le dirais plutôt en face de toi, qui es son tuteur, qu'en face de tout autre.

— Oui, mais cependant vous ne le diriez pas.

— Et pourquoi ne le dirais-je pas si cela était? dit à son tour Philippe, qui, ému par cette conversation, sentait le sang lui monter à la tête avec plus de violence que de coutume.

— Vous ne le diriez pas!... parce que vous n'oseriez pas le dire.

— Mais, je le répète, au contraire, si cela était, comme j'en serais fier, honoré, ravi, je le dirais à tout le monde, je le crierais sur les toits, et pardieu! je ne sais pas pourquoi je ne le dirais pas, au bout du compte, puisque cela est.

— Comment, cela est!... vous osez dire...

— La vérité.

— Vous osez dire qu'Antoinette vous aime?

— J'ose dire au moins qu'elle a agréé ma recherche, et que pas plus tard qu'hier...

— Eh bien! pas plus tard qu'hier?... interrompit Amaury impatienté.

— Elle m'a autorisé à demander sa main à M. d'Avrigny.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Amaury.

— Comment, ce n'est pas vrai! reprit Philippe stupéfait; mais sais-tu bien que c'est un démenti que tu me donnes là?

— Pardieu, si je le sais!

— Et tu me donnes un démenti avec l'intention de me le donner?

— Sans doute.

— Et tu ne retires pas cette insulte que tu me fais je ne sais pourquoi, sans motif aucun, sans cause aucune?

— Je m'en garderais bien.

— Ah! dis donc, Amaury, reprit Philippe en s'animant de plus en plus; ah! mais dis donc, je conviens bien que malgré mes arguments je suis peut-être au fond un peu coupable, mais, entre amis, entre gens du monde, on est habitué à se traiter autrement que cela.

Tu m'aurais donné un démenti au palais, ça se fait, et je n'aurais rien dit; mais ici c'est autre chose, ici c'est une in-

jure, ici c'est une insulte que je ne puis laisser passer, même de ta part, et si tu persistes...

— Je persiste si bien, s'écria Amaury avec plus de véhémence encore que la première fois, que je répète que tu mens.

— Amaury, s'écria à son tour Philippe exaspéré, je te préviens que, quoique avocat, je n'ai pas seulement le courage civil, et que je me battrai tout de même.

— Eh bien, mais battez-vous donc, ne voyez-vous pas que je vous fais la position belle, puisqu'en vous insultant je vous donne le choix des armes!

— Le choix des armes, dit Philippe, elles me sont, pardieu, bien égales, et je n'ai pas de préférence, car je n'ai jamais touché ni une épée ni un pistolet.

— Je porterai l'un et l'autre, dit Amaury; vos témoins choisiront. Quant à vous, il ne reste qu'à indiquer votre heure.

— Sept heures du matin, si tu veux.

— Votre lieu?

— Le bois de Boulogne.

— L'allée?

— Celle de la Muette.

— C'est bien; un témoin servira de part et d'autre, je présume; comme il s'agit de calomnies qui pourraient porter atteinte à la réputation d'une jeune fille, il s'agit de faire le moins de scandale possible.

— Comment, de calomnies! tu oses dire que j'ai calomnié Antoinette?

— Je ne dis rien du tout, si ce n'est que je serai demain à sept heures au bois de Boulogne, allée de la Muette, avec un témoin et des armes.

— A demain donc, monsieur Philippe.

— A demain, monsieur Amaury, ou plutôt à ce soir, car c'est aujourd'hui jeudi, jour de réception de mademoiselle Antoinette, et je ne sais pas pourquoi je me priverais de la voir.

— A ce soir donc pour la voir; mais à demain pour nous voir, dit Amaury.

Et il partit à la fois furieux et enchanté.

LI

Cette soirée fut pour Philippe la plus douce et la plus cruelle qu'il eût encore passée jusque-là.

Antoinette fut véritablement charmante pour lui, et pour lui seul encore. Raoul n'était pas venu, et Amaury s'était assis en arrivant à une table de jeu, et perdait avec un incroyable acharnement.

Philippe restait donc à peu près seul près d'Antoinette, et Antoinette ne paraissait pas s'en plaindre... loin de là.

De temps en temps, Amaury jetait un coup d'œil furtif sur Antoinette et Philippe, et les voyait souriant et causant à voix basse, et à chaque coup d'œil il se promettait de ne pas ménager le lendemain son ami Philippe.

Quant à celui-ci, il avait presque oublié son duel. La joie et le remords le suffoquaient.

Il avait beau se repentir de son bonheur, son triomphe n'en était pas moins flagrant, et il était bien obligé, après tout, de prendre son ivresse en patience. Il est vrai que lorsque Antoinette lui souriait, il se disait à lui-même que le lendemain il payerait peut-être un peu cher ce sourire-là, il est vrai qu'à chaque œillade coquette de sa voisine, il voyait luire en même temps dans le lointain, et comme un éclair à l'horizon, un de ces regards terribles d'Amaury dont nous avons parlé.

Il allait donc décidément, mauvais sujet qu'il était, trahir la mémoire de la pauvre défunte.

Mais enfin le souvenir de Madeleine dans le passé, la vengeance d'Amaury dans l'avenir, disparurent peu à peu à ses yeux fascinés, et il s'abandonna tout entier aux douceurs de sa victoire présente.

Il ne revint au sentiment de sa position qu'au moment du départ, lorsque Antoinette lui tendit gracieusement sa main pour lui dire adieu. Alors il pensa qu'il la voyait pour la dernière fois peut-être ; il s'attendrit, et, en baisant cette main satinée, il ne put retenir quelques phrases pathétiques et décousues.

— Mademoiselle, votre bonté... tant de joie... Ah! si le sort m'est contraire, si je succombe demain en vous nommant, ne m'accorderez-vous pas... à votre tour, une pensée... un sourire... un regret?...

— Que voulez-vous dire, monsieur Philippe? demanda Antoinette à la fois surprise et effrayée.

Mais Philippe se contenta de lui lancer un dernier regard dans un dernier salut, et sortit tragiquement sans vouloir en dire davantage, et se reprochant même d'en avoir trop dit.

Antoinette, poussée par un de ces pressentiments comme les femmes en ont, s'approcha alors d'Amaury, qui, prenant son chapeau, s'apprêtait aussi à sortir:

— Demain, 1er juin, dit Antoinette, vous n'oubliez pas, Amaury, que nous avons rendez-vous chez M. d'Avrigny?

— Non, sans doute, dit Amaury.

— Alors nous nous y trouverons à dix heures comme d'habitude?

— Oui, à dix heures, dit Amaury, d'un air distrait.

Si, seulement, à midi, je n'étais pas arrivé, dites à M. d'Avrigny de ne plus m'attendre, car je serais retenu à Paris par des affaires indispensables.

Ces simples paroles furent si froidement prononcées, qu'Antoinette, pâle et tremblante, n'osa insister près d'Amaury; mais, se retournant près de M. de Mengis, elle pria le vieillard de demeurer quelques minutes après les autres.

Seule avec lui alors, elle lui confia les demi-mots de Philippe, les réticences d'Amaury et ses appréhensions instinctives à elle.

Le comte, en rapprochant tout cela de l'entretien que lui-même avait eu avec Amaury dans la matinée, ne put s'empêcher de concevoir aussi quelques craintes, mais il n'en témoigna rien pour ne pas effrayer davantage Antoinette, et affecta même de sourire en lui promettant que, dès le lendemain, il s'occuperait de cette grave affaire, et verrait les deux étourdis.

Il sortit en effet de bonne heure, et courut d'abord chez Amaury; il venait de partir à cheval, discrètement et sans bruit, ne disant point où il allait, et seulement suivi de son groom anglais.

M. de Mengis se fit conduire au plus vite chez Philippe.

Le portier de la maison, debout sur le seuil de la porte,

était en train de raconter à son ami, et en faveur de M. de Mengis recommença volontiers son récit, comme quoi une heure auparavant M. Auvray était sorti, accompagné de son avoué; mais cette fois ce n'était pas une liasse de papiers timbrés que portait sous son bras le grave personnage; c'était d'un côté une paire d'épées, et de l'autre une boîte à pistolets.

Ils avaient alors fait approcher un fiacre, et Auvray s'était élancé dans le vénérable véhicule en criant au cocher :

— Au bois de Boulogne... allée de la Muette.

C'est ce que M. de Mengis cria à son tour au sien, lequel, sur cet ordre, mit son attelage au galop.

Malheureusement il était déjà six heures et demie passées, et c'était pour sept heures que le rendez-vous était donné.

LII

Effectivement, à sept heures précises, Philippe et son avoué, qu'il avait choisi pour témoin, comme nous le savons déjà, étaient arrivés dans leur sapin allée de la Muette, presque en même temps qu'Amaury, de son côté, descendait de cheval, et que son ami Albert sautait en bas d'un élégant cabriolet.

L'ami de Philippe avait quelque habitude de ces sortes d'affaires, et voilà pourquoi il avait voulu apporter de son côté des épées et des pistolets, prétendant que Philippe étant l'insulté, il avait droit de se servir de ses propres armes.

Albert n'éleva aucune contestation ; il avait reçu d'Amaury l'ordre exprès de céder sur tous les points : les choses furent donc promptement réglées.

Il fut convenu qu'on se battrait à l'épée et qu'on se servirait des armes de Philippe, qui étaient tout simplement des épées militaires.

Sur quoi Albert tira sa trousse, offrit galamment un cigare à l'avoué, et sur son refus la remit dans sa poche, alluma son cigare et revint trouver Amaury.

— Eh bien! lui dit-il, tout est réglé, vous vous battez à l'épée; je te recommande le pauvre diable.

Amaury salua, posa à terre son chapeau, son habit, son gilet et ses bretelles; Philippe en fit autant par imitation; on présenta à Philippe les deux épées, il en prit une à peu près de la façon dont il avait l'habitude de prendre sa canne; on présenta l'autre à Amaury, qui la reçut sans affectation, mais avec un salut élégant.

Puis les deux adversaires se rapprochèrent l'un de l'autre, on croisa les deux épées à six pouces de la pointe, et les témoins s'éloignèrent l'un à droite, l'autre à gauche, en disant :

— Allez, Messieurs.

Philippe ne bouda pas un seul instant et se fendit avec une gaucherie tout à fait intrépide; mais du premier coup Amaury lui fit sauter des mains son épée, qui s'envola en tournoyant à dix pas du combat.

— Êtes-vous donc véritablement de cette force, Philippe? demanda Amaury, tandis que son adversaire regardait tout autour de lui ce que pouvait être devenue son épée.

— Dame!... Je vous demande bien pardon, répondit Philippe, mais je vous avais prévenu.

— Prenons les pistolets alors, dit Amaury, les chances du moins, seront plus égales.

— Prenons les pistolets, dit Philippe, qui était véritablement prêt à tout.

— Ah çà! dit Albert, pour dire quelque chose, est-ce que vous tenez vraiment à continuer le combat, Amaury?

— Demandez à Philippe.

Albert répéta sa question, en s'adressant seulement à ses adversaires.

— Comment, si j'y tiens! dit Philippe, certainement que j'y tiens.

J'ai été insulté, et à moins qu'Amaury ne me fasse des excuses.

— En ce cas, exterminez-vous, dit Albert, j'ai fait ce que j'ai pu pour arrêter l'effusion du sang, et je n'aurai rien à me reprocher.

Alors il fit signe au groom d'Amaury d'approcher et de tenir son cigare tandis qu'il chargerait les pistolets.

Pendant ce temps, Amaury se promenait de long en large,

abattant la tête des marguerites et des boutons d'or avec la pointe de son épée.

— A propos, Albert, dit Amaury en se retournant tout a coup, il est bien entendu que Monsieur étant l'offensé, tirera le premier.

— Bien, dit Albert ; et il acheva l'opération qu'il avait entreprise, tandis qu'Amaury continuait sa moisson de boutons d'or et de marguerites.

Les préparatifs terminés, on passa aux conditions du combat ; il fut convenu que les deux adversaires, placés á quarante pas l'un de l'autre, pourraient faire chacun dix pas, ce qui ne laissait plus entre eux qu'une distance de vingt pas.

Ces conditions arrêtées, deux cannes enfoncées en terre pour marquer le point d'arrêt, on plaça les combattants à distance, on leur mit à chacun le pistolet à la main, et les témoins ayant pris chacun sa place sur les côtés, frappèrent trois coups dans leurs mains, et au troisième coup les adversaires marchèrent l'un sur l'autre.

Ils n'avaient pas fait quatre pas, que le coup de pistolet de Philippe partit ; Amaury ne bougea pas, mais Albert laissa tomber son cigare et prit vivement son chapeau.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Philippe, inquiet de la direction qu'avait pu prendre sa balle.

— Il y a, Monsieur, dit Albert en passant son doigt dans un trou de son chapeau, que si vous jouiez le carambolage, c'était très-bien, mais que si vous jouiez le même, vous êtes un fier maladroit !

— Que diable dis-tu donc là ? s'écria Amaury, moitié effrayé, moitié riant malgré lui.

— J'ai, dit Albert, que c'est à moi et non pas à toi de tirer sur Monsieur, puisqu'il paraît que c'est avec moi qu'il se bat. Donne-moi donc ton pistolet, et que cela finisse.

Tous les yeux se portèrent sur le pauvre Philippe, qui, les mains jointes, se confondait, vis-à-vis d'Albert, en excuses si franches et en même temps si grotesques, que témoins et adversaires ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

En ce moment, une voiture sortant d'une des allées transversales, prit au grand trot l'allée de la Muette, et dans la personne qui, sortie à moitié de la portière, criait de toute la force de ses poumons :

— Arrêtez! Messieurs, arrêtez!

Amaury et Philippe reconnurent ensemble leur ami, le vieux comte de Mengis.

Amaury jeta loin de lui le pistolet et se rapprocha d'Albert, qui se rapprocha lui-même de Philippe, lequel continuait de tenir à la main son pistolet désarmé.

— Donnez-moi cette arme, lui dit l'avoué. Peste! il y a une loi contre le duel.

Et il arracha le pistolet de la main de Philippe qui continuait de s'excuser envers Albert et qui n'écoutait pas ce qu'il lui disait.

— Pardieu! Messieurs, dit le comte de Mengis en s'approchant, vous me faites singulièrement courir. Mais, Dieu merci, j'arrive à temps, ce me semble, quoique j'aie entendu le bruit d'une arme à feu.

— Ah! mon Dieu, oui, monsieur le comte, dit Philippe, c'est moi qui ne connais rien aux armes, et qui ai appuyé le doigt sur la gâchette avant le temps voulu, à ce qu'il paraît, ce qui fait que j'ai manqué de tuer M. Albert, à qui je présente bien sincèrement mes excuses.

— Comment! mais c'est donc avec Monsieur que vous vous battez? demanda le comte.

— Non, c'est avec Amaury; mais la balle a tourné dans le canon, et je ne sais pas comment cela s'est fait, tout en visant Amaury, c'est Monsieur que j'ai failli tuer.

— Messieurs, dit le comte, pensant qu'il était temps de prendre la chose sur le ton de gravité qui convenait à une pareille affaire; Messieurs, ayez la bonté de me laisser causer cinq minutes avec MM. Auvray et Amaury.

L'avoué, en s'inclinant, et le dandy, en allumant un autre cigare, se retirèrent un peu à l'écart, laissant ensemble Amaury, Philippe et le comte de Mengis.

— Ah çà! Messieurs, dit alors aux deux jeunes gens M. de Mengis, qu'est-ce que ce duel signifie? Est-ce de cela que nous étions convenus, Amaury? Pourquoi vous battez-vous enfin, au nom du ciel! et surtout avec M. Philippe, votre ami?

— Je me bats avec M. Philippe, parce que M. Philippe compromettait Antoinette.

— Et vous, monsieur Philippe, pourquoi vous battez-vous avec Amaury?

— Parce qu'Amaury m'a gravement insulté.

— Je vous ai insulté parce que vous compromettiez Antoitoinette, et que M. Mengis lui-même m'a prévenu...

— Pardon, monsieur Philippe, dit le comte, permettez-vous que je dise deux mots à Amaury?

— Comment donc, monsieur le comte...

— Ne vous éloignez pas, j'aurai à vous parler après.

Philippe salua et fit quelques pas, laissant M. de Mengis et Amaury en tête-à-tête.

— Vous ne m'avez pas compris, Amaury, dit M. de Mengis; il y avait, outre M. Philippe, une seconde personne qui compromettait mademoiselle Antoinette.

— Une seconde personne? s'écria Amaury.

— Oui, et cette seconde personne, c'est vous.

M. Philippe la compromettait par ses promenades à pied, et vous par vos promenades à cheval.

— Que dites-vous là? s'écria Amaury, et comment a-t-on pu croire que moi, j'eusse des prétentions sur Antoinette?

— On l'a si bien cru, Monsieur, que mon neveu vous regarde comme le seul prétendant sérieux à la main de mademoiselle de Valgenceuse, et se retire devant vous et non devant M. Philippe.

— Devant moi! Monsieur, reprit Amaury terrifié; devant moi! comment, on a pu croire...

— Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant?

— Et vous dites qu'il se retire devant moi?

— Oui, à moins que vous ne déclariez positivement que vous n'aviez aucune prétention sur Antoinette.

— Monsieur, dit Amaury en s'imposant un effort visible, je ferai mieux que cela, rapportez-vous-en à moi. Je suis l'homme des résolutions promptes, et avant ce soir vous saurez si j'étais digne de la confidence que vous m'avez faite et du conseil que je comprends que vous me donnez.

Et Amaury, saluant M. de Mengis, fit un pas pour se retirer.

— Eh bien! Amaury, reprit M. de Mengis, vous vous en allez comme cela, sans dire un mot à Philippe?

— C'est juste, dit Amaury, je lui dois des excuses.

— Approchez, monsieur Auvray, dit le comte.

— Mon cher Philippe, reprit Amaury, maintenant que vous avez tiré sur moi, ou du moins de mon côté, je puis vous dire que je regrette au fond du cœur de vous avoir offensé.

— Eh ! mon ami, s'écria Philippe en serrant la main d'Amaury, Dieu sait si j'avais l'intention de te tuer, et la preuve est que j'ai atteint le chapeau de ton témoin, maladresse dont j'ai le plus vif regret.

— A la bonne heure, dit M. de Mengis ; j'aime à vous voir parler ainsi tous deux.

Maintenant serrez-vous la main et que tout soit dit.

— Les deux jeunes gens se secouèrent la main en souriant.

— Monsieur, dit Amaury, je crois vous avoir entendu dire que vous aviez à entretenir particulièrement Philippe.

Je me retire et vais accomplir ce que j'ai résolu.

Amaury salua et se retira lentement en homme qui sent la gravité de la démarche qu'il va entreprendre, dit deux mots de remerciement à Albert, monta à cheval et s'éloigna au galop.

— Maintenant que nous sommes seuls, monsieur Philippe, dit le comte, je vous avouerai bien bas que M. de Léoville avait eu raison de vous faire observer que vos assiduités compromettaient Antoinette ; encore une aventure comme celle-ci, et je ne sais si avec sa beauté, si avec sa fortune, Antoinette trouverait jamais à se marier.

— Monsieur, dit Philippe, j'ai avoué tout à l'heure que j'avais tort, et je le répète ; mais ce tort je sais comment le réparer. Je suis l'homme des résolutions lentes, Monsieur ; mais une fois ma résolution prise, rien ne m'écarte de mon but.

Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages les plus respectueux.

— Mais qu'allez-vous faire ? demanda M. de Mengis, tremblant que cet air grave de Philippe ne cachât quelque nouvelle sottise.

— Vous serez content de moi, Monsieur ; voilà tout ce que je puis vous dire, reprit Philippe.

Et faisant un profond salut, il se retira à son tour, laissant M. de Mengis tout ébahi.

— Mon cher ami, dit Philippe à son témoin, il faut que vous me rendiez le service de vous en aller a pied jusqu'à la bar-

rière de l'Étoile, ou que vous poussiez votre dévouement pour moi jusqu'à prendre l'omnibus. J'ai absolument besoin du fiacre pour une course un peu longue.

— Eh mais! dites donc, Monsieur, fit Albert, qui tenait toujours le pistolet d'Amaury, est-ce que vous vous en allez sans que l'on tire sur vous, par exemple?

— Ah! c'est vrai, dit Philippe, pardon, Monsieur, j'oubliais...

Si vous voulez mesurer la distance où nous étions...

— C'est inutile, dit Albert, vous êtes bien comme vous êtes; seulement, ne bougez pas.

Philippe s'arrêta droit comme un piquet, voyant qu'Albert l'ajustait.

— Eh! mais, que faites-vous donc! s'écrièrent à la fois l'avoué et M. de Mengis, s'élançant tous deux vers Albert.

Mais avant qu'ils eussent fait quatre pas, le coup était parti et le chapeau de Philippe roulait sur le gazon, touché juste au même endroit où Philippe avait percé celui d'Albert.

— Maintenant, monsieur Auvray, dit en riant le jeune homme, maintenant, allez à vos affaires; nous sommes quittes.

Philippe ne se le fit pas dire deux fois, il ramassa son chapeau, sauta dans son fiacre, dit quelques mots à voix basse au cocher et partit dans la direction de Boulogne.

Alors Albert s'approcha de l'avoué et lui offrit un cigare et une place dans son tilbury.

L'avoué accepta l'un et l'autre, et comme le véhicule était à l'autre bout de l'allée, après avoir courtoisement salué le comte, ils s'en allèrent bras dessus bras dessous.

— Ma foi, dit M. de Mengis en se dirigeant de son côté vers sa voiture, je crois, Dieu me pardonne, que la génération qui succède à la nôtre est tout bonnement une génération de fous.

LIII

Une heure après, c'est-à-dire vers dix heures et demie, Amaury arrivait à cheval devant la maison de M. d'Avrigny :

il était venu très-vite, sans doute dans la crainte de donner, par une allure plus lente, le temps à la généreuse résolution qu'il avait prise de s'affaiblir pendant le chemin.

En même temps que lui, Antoinette arrivait dans sa voiture et s'arrêtait au perron.

La jeune fille, en reconnaissant Amaury dans celui qui venait lui offrir la main pour l'aider à descendre, ne put retenir un cri de joie, et une vive rougeur remplaça tout à coup la pâleur qui couvrait ses joues.

— Vous, Amaury ! s'écria-t-elle ; c'est bien vous. Mais, mon Dieu! comme vous êtes pâle, seriez-vous blessé?

— Non, Antoinette, rassurez-vous, dit Amaury, ni moi, ni Philippe...

Antoinette ne le laissa même pas achever.

— Mais cet air sombre, préoccupé, d'où vous vient-il, et que veut-il dire?

— J'ai une communication importante à faire à M. d'Avrigny.

— Ah! dit Antoinette en soupirant, et moi aussi.

Ils gravirent silencieusement les marches du perron et, introduits par Joseph, entrèrent dans la chambre où les attendait M. d'Avrigny.

Quand ils furent en sa présence, quand le vieillard baisa Antoinette au front et tendit sa main à Amaury, ils le virent si changé encore, si flétri, si méconnaissable, que, malgré eux, ils laissèrent échapper tous deux un mouvement de surprise et échangèrent un regard où leurs secrètes appréhensions se pouvaient lire; mais autant, à cette vue, ils se sentirent inquiets et affligés, autant M. d'Avrigny leur parut tranquille.

Ceux qui restaient dans la vie étaient tristes, celui qui allait mourir était joyeux.

— Vous voilà donc, mes chers enfants, dit-il à sa nièce et à son pupille, je vous attendais avec bien de l'impatience; oui, maintenant je suis heureux de vous revoir, et c'est avec une satisfaction douce et sans mélange que je vous consacre toute cette journée.

Ah! je vous aime bien, croyez-moi; car vous êtes tous deux jeunes, bons et beaux.

Mais qu'y a-t-il? Vos fronts sont un peu soucieux, ce me

semble, est-ce parce que vous voyez que votre vieux père s'en va?

— Oh! nous vous conserverons longtemps encore! s'écria Amaury, oubliant qu'il parlait à un homme différent des autres hommes; mais c'est que, pour ma part, ajouta-t-il, j'ai à vous entretenir de choses graves, et il paraît que, de son côté, Antoinette vient aussi causer sérieusement avec vous.

— Eh bien, me voici, mes bons amis, reprit M. d'Avrigny, quittant son enjouement pour prendre un air d'intérêt et d'attention.

Venez vous asseoir à mes côtés, toi, Antoinette, sur ce fauteuil, toi, Amaury, sur cette chaise.

Mettez à présent vos mains dans les miennes; nous sommes bien ainsi tous trois, n'est-ce pas?

Avec ce temps si magnifique, ce ciel si pur, et cette douce tombe de Madeleine vis-à-vis de nous.

Les deux jeunes gens jetèrent en même temps un regard sur le tombeau de Madeleine et parurent prendre dans cette vue un surcroît de résolution; cependant ils demeurèrent silencieux.

— Eh bien! continua M. d'Avrigny, chacun de vous a quelque chose à me dire, je suis à vous, je vous écoute; parlez la première, Antoinette.

— Mais... balbutia la jeune fille d'un air embarrassé.

— Oui, je comprends, Antoinette, dit Amaury en se levant vivement; pardon, Antoinette, je me retire.

Antoinette rougit et pâlit successivement, balbutia quelques paroles d'excuses, mais ne chercha point à retenir Amaury, qui salua et sortit de la chambre, accompagné d'un regard affectueux de M. d'Avrigny.

— Eh bien, Antoinette, dit M. d'Avrigny en ramenant son regard d'Amaury à la jeune fille; eh bien, mon enfant, nous voilà seuls, parle, dis-moi, que veux-tu?

— Mon bon oncle, dit Antoinette, les yeux baissés et d'une voix tremblante, vous m'avez bien souvent dit que vos plus ardents désirs maintenant étaient de me voir la femme d'un homme que j'estimerais et qui m'aimerait.

J'ai longtemps hésité, longtemps attendu; mais j'ai éprouvé qu'il est des positions difficiles, où une jeune fille seule se trouve parfois bien embarrassée, et j'ai fait un choix, mon

oncle, non pas ambitieux, non pas brillant, qui m'assure au moins que je serai aimée et qui me rendra faciles et consolants mes devoirs de femme; l'homme que ma raison m'a désigné, cher père, et que vous connaissez bien, continua Antoinette d'une voix de plus en plus tremblante (elle jeta les yeux sur le tombeau de Madeleine, et puisant une nouvelle force dans cette vue), c'est M. Philippe Auvray.

Le docteur avait laissé aller Antoinette sans l'arrêter ni l'encourager, seulement son œil bon et paternel était fixé sur elle, et un bienveillant sourire animait ses lèvres entr'ouvertes et prêtes à parler.

— M. Auvray! Ainsi, Antoinette, dit-il après un instant de silence, entre tous les jeunes gens qui t'entourent, c'est M. Philippe Auvray que tu choisis?

— Oui, mon oncle, murmura Antoinette.

— Mais il me semble, mon enfant, reprit M. d'Avrigny, il me semble que vingt fois tu m'as dit qu'à tes yeux les prétentions de ce jeune homme n'étaient nullement sérieuses; tu te moquais même un peu, si j'ai bonne mémoire, du pauvre amoureux qui perdait sa peine.

— Eh bien, mon oncle, avec votre permission, j'ai changé d'avis; cet amour constant, quoique sans espoir; ce dévouement éternel, quoique inférieur, m'a à la fin profondément touchée, et je vous le répète...

Antoinette prononça les derniers mots d'une voix un peu plus faible que la première fois :

— Je suis prête, mon oncle, à devenir sa femme.

— C'est bien, Antoinette, dit M. d'Avrigny, et puisque c'est une résolution prise...

— Oui, mon père, reprit Antoinette en éclatant en sanglots, prise, prise irrévocablement.

— Eh bien, mon enfant, dit M. d'Avrigny, passe dans cette chambre; il faut qu'à son tour j'entende Amaury, qui dit avoir quelque chose à me confier. Je te rappellerai tout à l'heure, et nous causerons.

Et M. d'Avrigny prit cette jeune et belle tête, toute baignée de larmes, entre ses deux mains, l'approcha lentement de ses lèvres et la baisa au front.

LIV

Puis, lorsqu'elle eut disparu dans la chambre adjacente, il appela Amaury à haute voix.

Amaury entra.

— Viens, mon fils, dit M. d'Avrigny en lui désignant la place qu'un instant auparavant il avait déjà occupée près de lui, et dis-moi à ton tour ce que tu as à me dire.

— Monsieur, dit Amaury, essayant de parler d'une voix ferme, mais qu'il ne pouvait empêcher d'être brisée et saccadée, je vais en deux mots vous dire, non pas ce qui m'amène près de vous, ce qui m'amène près de vous, c'est le désir de profiter de ce seul jour que vous nous donnez en un mois, mais la chose dont j'avais à vous entretenir...

— Parle, mon enfant, parle, dit M. d'Avrigny, reconnaissant dans la voix d'Amaury les mêmes symptômes de trouble qu'il avait déjà reconnus dans celle d'Antoinette; parle, je t'écoute de toute mon âme.

— Monsieur, continua Amaury, faisant un nouvel effort pour paraître froid, vous avez bien voulu, malgré ma jeunesse, me nommer votre remplaçant près d'Antoinette, son second tuteur, enfin.

— Oui, parce que je te connaissais pour elle une amitié de frère.

— Vous ajoutâtes même que vous m'invitiez à chercher parmi mes amis quelque jeune homme de noblesse et de fortune qui fût digne d'elle.

— C'est vrai.

— Eh bien, Monsieur, continua Amaury, après avoir mûrement songé à l'homme qui convenait à Antoinette sous le rapport du nom et de la fortune, je viens demander la main de votre nièce pour... (Amaury s'arrêta presque suffoqué.)

— Pour qui? demanda M. d'Avrigny, tandis qu'Amaury s'affermissait dans sa résolution en jetant un long regard du côté du cimetière.

— Pour le vicomte Raoul de Mengis, dit Amaury.

— C'est bien, dit M. d'Avrigny; la proposition est grave et mérite d'être prise en considération.

Puis se retournant :

— Antoinette! cria-t-il.

Antoinette rouvrit timidement la porte.

— Viens ici, mon enfant, dit M. d'Avrigny en lui tendant une main, tandis que de l'autre il forçait Amaury à demeurer à sa place; viens et assieds-toi là.

Maintenant donne-moi ta main comme Amaury m'a donné la sienne.

Antoinette obéit.

M. d'Avrigny les regarda tous deux quelque temps, muets et tremblants, avec une grande tendresse, puis les embrassa au front l'un après l'autre.

— Vous êtes deux nobles natures, dit-il, deux généreux cœurs, et je suis enchanté de ce qui arrive.

—Mais qu'arrive-t-il donc? demanda en tremblant Antoinette.

— Il arrive qu'Amaury t'aime et que tu aimes Amaury.

Tous deux jetèrent un cri de surprise et essayèrent de se lever.

— Mon oncle! dit Antoinette.

— Monsieur! dit Amaury.

— Laissez dire le père, le vieillard, le mourant, reprit M. d'Avrigny avec une solennité singulière, ne m'interrompez pas, et puisque nous voilà encore tous trois en présence, comme il y a neuf mois, au moment où Madeleine venait de nous quitter, laissez-moi vous faire l'histoire de vos cœurs depuis neuf mois.

J'ai lu ce que vous écriviez, Amaury; j'ai entendu ce que tu disais, Antoinette.

Je vous ai bien observés et étudiés tous deux dans ma solitude, et après la vie agitée que Dieu m'a faite, je ne me connais pas seulement aux maladies qui sont les douleurs du corps, mais encore aux passions qui sont les souffrances de l'âme; donc, je vous le répète, et c'est là votre bonheur dont je vous félicite, vous vous aimez, mes enfants, et si vous en doutez encore, je vais vous le prouver tout à l'heure.

Les deux jeunes gens demeurèrent comme pétrifiés.

M. d'Avrigny continua :

— Amaury, vous êtes un noble cœur, une âme loyale et sincère.

Après la mort de ma fille, vous vouliez fermement vous tuer, et quand vous êtes parti, vous espériez véritablement mourir.

Il y avait dans vos premières lettres un profond dégoût de l'existence.

Vous ne regardiez qu'en vous, autour de vous jamais, et puis peu à peu les objets extérieurs ont fini par vous intéresser; le don d'admirer, l'enthousiasme qui a des racines si vitales dans les âmes de vingt ans, ont commencé à renaître et à reverdir dans votre poitrine.

Vous vous êtes ennuyé alors de cette solitude; vous avez songé à l'avenir.

Votre nature tendre a vaguement, et à votre insu, appelé l'amour, et, comme vous êtes de ceux sur qui les souvenirs sont tout-puissants, la figure qui la première vous est apparue dans vos rêves a été celle d'une amie entrevue dès l'enfance.

Précisément, la voix de cette amie était la seule qui parvînt à vous pendant l'exil, et comme les paroles qu'elle disait étaient douces et séduisantes, vous n'y avez pas tenu, et vaincu par l'ennui, entraîné par vos secrètes espérances, vous êtes revenu à Paris, dans ce monde avec lequel vous croyiez il y a neuf mois avoir rompu à tout jamais.

Là, vous vous êtes enivré de la présence de celle qui était pour vous l'univers, et excité par la jalousie, animé par la résistance que vous vous opposiez à vous-même, éclairé par quelque événement fortuit qui peut-être, au moment où vous vous en doutiez le moins, vous a éclairé sur vos propres sentiments, vous avez lu avec effroi dans votre propre cœur, et épouvanté de votre faiblesse, convaincu qu'en continuant de lutter vous succomberiez dans la lutte, vous avez pris un parti extrême, une résolution désespérée, vous êtes venu me demander la main d'Antoinette pour le vicomte Raoul de Mengis.

— Ma main pour Raoul de Mengis! s'écria Antoinette.

— Oui, pour Raoul de Mengis que vous saviez qu'elle n'aimait pas, dans le vague espoir, peut-être, qu'au moment où je lui proposerais ce mariage elle avouerait qu'elle vous aimait, vous.

Amaury couvrit son visage de ses deux mains et poussa un gémissement.

— Est-ce bien cela? continua M. d'Avrigny, et ai-je bien fait l'autopsie de votre propre cœur, l'analyse de vos sentiments? Oui. Eh bien, soyez-en fier, Amaury, ces sentiments sont ceux d'un honnête garçon, ce cœur est celui d'un loyal gentilhomme.

— O mon père! mon père! s'écria Amaury, c'est en vain qu'on voudrait vous cacher quelque chose, rien ne vous échappe, et votre regard, comme celui de Dieu, sonde les plus secrets replis de l'âme.

— Pour toi, mon Antoinette, reprit M. d'Avrigny en se retournant vers la jeune fille, pour toi, c'est autre chose, tu aimes Amaury depuis que tu le connais.

Antoinette tressaillit et cacha son front rougissant contre la poitrine de M. d'Avrigny.

— Va, chère enfant, continua-t-il, ne nie pas ; cet amour caché a toujours été trop sublime et trop généreux pour que tu aies à en rougir. Tu as bien souffert, pauvre cœur !

Ignorée et méconnue dans ton ombre, jalouse et indignée contre toi-même de ta jalousie, trouvant une torture et un remords dans ce qu'il y a de plus saint au monde, un virginal amour.

Ah! tu as bien souffert, et cela sans un témoin de ta peine, sans un confident de tes larmes, sans un soutien de ta faiblesse qui te criât : Courage! ce que tu fais là est grand et beau !

Quelqu'un contemplait et admirait ton héroïque silence. C'était ton vieil oncle, qui, en te regardant, a eu bien souvent les larmes aux yeux, noble fille; qui bien souvent a ouvert ses bras, et les a refermés en soupirant sur lui-même; et même quand Dieu a eu repris ta rivale (Antoinette fit un mouvement), ta sœur, reprit M. d'Avrigny, tu t'es encore reproché toute espérance comme un crime.

Cependant Amaury souffrait; tu voyais sa souffrance avec angoisse, et tu n'as pu t'empêcher de le consoler de tout ton pouvoir, et de te faire, fut-ce de loin, la sœur de charité de son esprit malade; puis, tu l'as revu, et c'est alors que ta lutte a été plus douloureuse et plus poignante que jamais ; enfin, tu as compris un jour que lui aussi t'aimait; et pour

résister à cette dernière épreuve, pour demeurer fidèle jusqu'au bout à tes grandes chimères d'abnégation et de la fidélité aux morts, tu perdais la vie, tu la donnais au premier venu, tu cherchais Philippe pour fuir Amaury; et sans rendre heureux l'un, tu frappais mortellement le cœur de l'aûtre, sans compter ton propre cœur, que tu sacrifiais, ou plutôt que tu regardais comme sacrifié depuis longtemps.

Mais par bonheur, continua M. d'Avrigny en les regardant alternativement l'un et l'autre, par bonheur, je suis là encore entre vous deux, moi, pour vous révéler à vous-mêmes, pour ne pas vous laisser devenir victimes de votre mensonge réciproque, pour vous sauver de votre double malentendu, vous crier enfin, heureux enfants que vous êtes : Vous vous aimez! vous vous aimez !

Le docteur s'arrêta un instant, regardant tour à tour Amaury assis à sa droite, Antoinette assise à sa gauche, tous deux confus, palpitants, les yeux baissés et n'osant lever leurs regards ni sur lui, ni sur eux-mêmes.

M. d'Avrigny se prit à sourire, et continua avec une bonté et une effusion toutes paternelles:

— Et maintenant encore vous voilà devant moi, et alors, chers enfants, muets et le front courbé, parce que vous ne savez pas si vous n'êtes pas coupables et si je ne vous trouve pas criminels. Ah! c'est justement le scrupule qui vous absout, c'est le remords qui vous justifie.

Non, mes deux cœurs d'anges, non, ne vous repentez pas d'aimer; non, vous n'offensez pas la morte vénérée dont d'ici nous voyons le tombeau.

Des hauteurs d'où elle nous contemple maintenant, les étroites passions et les mesquines jalousies de la terre disparaissent, et son pardon est encore plus absolu et moins personnel que le mien; car, s'il faut vous le dire, Amaury, ajouta le docteur en baissant la voix, s'il faut vous ouvrir l'âme de l'homme que bien à tort vous acceptez pour juge, je ne vous acquitte si aisément que par une sorte de joie vaniteuse et d'égoïsme avare.

Oui, je suis aussi condamnable et moins pur que vous de me dire fièrement comme je le fais, que je vais donc être le seul à rejoindre ma fille, vierge sur la terre, vierge dans le

ciel; qu'elle sera ainsi plus à moi, et qu'elle saura que c'était moi qui l'aimais le mieux.

C'est mal et c'est injuste, continua M. d'Avrigny, secouant la tête et se parlant à lui-même, le père est vieux, l'amant est jeune. J'ai parcouru une longue et douloureuse existence, et je suis arrivé au bout de mon chemin.

Vous ne respirez que d'hier, vous; vous êtes au commencement de la route; vous avez en avenir tout ce que j'ai en passé, et à votre âge on ne meurt pas d'amour, on en vit.

Donc, enfants, n'ayez ni honte ni regrets, ne luttez pas contre vos intérêts, ne combattez pas votre nature, ne vous révoltez pas contre Dieu! Ne vous blâmez pas de votre jeunesse et de votre puissance de cœur. Vous avez assez combattu, assez souffert, assez expié.

Laissez-vous aller à l'avenir, à l'amour, au bonheur, et venez là tous les deux dans mes bras, sur mon cœur, pour qu'au nom de Madeleine je vous embrasse et vous bénisse.

Les deux enfants se laissèrent glisser de leurs chaises et tombèrent aux pieds du vieillard, qui posa ses deux mains sur leurs fronts courbés, levant les yeux vers le ciel avec un ineffable sourire de joie; et eux, pendant ce temps-là, sans se relever, toujours à ses genoux, d'un air timide et à voix basse :

— C'est donc vrai que vous m'aimiez depuis longtemps, Antoinette? demanda Amaury.

— Votre amour n'était donc pas un rêve, Amaury? dit Antoinette.

— Oh! regardez ma joie! s'écria-t-il.

— Oh! voyez mes larmes, balbutia-t-elle.

Et pendant quelques minutes ce ne furent que paroles entrecoupées, mains serrées, regards noyés l'un dans l'autre, et bénédictions de Dieu appelées par celui qui allait mourir sur la tête de ceux qui devaient vivre.

— Voyons, ménagez-moi un peu les émotions, chers enfants, dit le docteur. Je suis maintenant tout à fait heureux, puisque je vais vous laisser heureux.

Voyons, nous n'avons pas de temps à perdre, moi surtout; je serais peut-être plus pressé que vous, moi.

Vous vous mariez ce mois-ci; je ne puis ni ne veux quitter

Ville-d'Avray; mais j'enverrai à M. de Mengis tous les pouvoirs et toutes les dispositions nécessaires. Ne songez qu'à votre amour.

Seulement, dans un mois, Amaury, le 1er août, vous m'amènerez votre femme, et vous me donnerez tout ce jour-là, comme vous allez me donner tout aujourd'hui.

En ce moment, et comme Amaury et Antoinette répondaient en couvrant de baisers et de larmes les mains du vieillard, on entendit un grand bruit dans le vestibule, la porte s'ouvrit et le vieux Joseph parut.

— Eh bien ! qu'est-ce donc? demanda M. d'Avrigny, qui vient nous déranger?

— Monsieur, dit Joseph, c'est un jeune homme qui arrive en fiacre et qui tient à vous voir à toute force ; il assure qu'il s'agit du bonheur de mademoiselle Antoinette.

Pierre et Jacques ont eu grand'peine à le retenir, il voulait forcer la consigne.

Eh! tenez, le voilà!

En effet, au même moment, Philippe Auvray entra tout rouge et tout essoufflé, salua M. d'Avrigny et Antoinette, et tendit sa main à Amaury.

Sur un signe, Joseph s'était retiré.

— Ah! c'est toi, mon pauvre Amaury, dit Philippe, je suis bien aise que tu m'aies devancé, du moins tu pourras dire à M. le comte de Mengis de quelle manière Philippe Auvray répare les étourderies qu'il a le malheur de commettre.

Les deux jeunes gens se regardèrent à la dérobée, et Philippe s'avança avec solennité vers le docteur.

— Monsieur, lui dit-il, je vous demande pardon de me présenter devant vous sous ce costume négligé et avec un chapeau auquel le fond manque ; mais dans les circonstances qui m'amènent, on ne saurait trop se hâter.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre nièce, mademoiselle Antoinette de Valgenceuse.

— Et moi, Monsieur, répondit le docteur, j'ai l'honneur de vous inviter aux noces de mademoiselle Antoinette de Valgenceuse avec M. le comte Amaury de Léoville, lesquelles auront lieu du 25 au 30 de ce mois.

Philippe ne poussa qu'un cri profond, désespéré, déchirant, puis, sans saluer, sans prendre congé de personne,

sans proférer une parole, il s'élança précipitamment hors de la chambre et remonta dans son fiacre comme un insensé.

L'infortuné Philippe était encore, selon sa coutume, arrivé une demi-heure trop tard.

CONCLUSION.

Le 1er août suivant, Amaury et Antoinette, installés dans le petit hôtel de la rue des Mathurins, oubliaient, perdus dans les causeries et les enfantillages de deux époux de la veille, que la matinée s'avançait.

La veille, en effet, ils avaient été unis à l'église de Sainte-Croix d'Antin.

— Voyons, cher Amaury, dit Antoinette, il faut cependant partir, voilà midi qui va sonner, et mon oncle nous attend.

— Il ne vous attend plus, dit derrière eux la voix du vieux Joseph.

M. d'Avrigny, qui se sentait plus malade depuis plusieurs jours, mais qui avait positivement défendu, de peur de vous attrister, qu'on vous prévînt de sa position, est mort hier à quatre heures de l'après-midi.

C'était justement l'heure à laquelle Antoinette et Amaury recevaient la bénédiction nuptiale.

Lorsque le secrétaire du comte de M... eut achevé sa lecture, il y eut un moment de silence.

— Eh bien! dit enfin M..., vous connaissez maintenant l'amour dont on meurt et l'amour dont on ne meurt pas.

— Oui, mais, reprit un jeune homme, si je vous disais que je pourrais, mardi prochain, si je le voulais, vous raconter une histoire où l'amant est mort sans rémission, et où le père a parfaitement vécu ?

— Cela indiquerait, dit le comte en riant, que les histoires peuvent prouver beaucoup en littérature, mais ne prouvent absolument rien en morale.

FIN.

F. AUREAU. — Imprimerie de LAGNY

